COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

AU POINT DE VUE

PHILOSOPHIQUE ET CHRÉTIEN

PAR

CHARLES CUVIER

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

DEUXIÈME SÉRIE

ESQUISSES D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 8

STRASBOURG
RUE DES JUIFS, 26

1863

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES

AU POINT DE VUE

PHILOSOPHIQUE ET CHRÉTIEN

PAR

CHARLES CUVIER

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

DEUXIÈME SÉRIE

ESQUISSES D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIB

PARIS | **STR**

RUE DES SAINTS-PÈRES, 8 | RUE

1863



COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES.

DEUXIÈME SÉRIE.

ESQUISSE D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN

Conditions de l'abonnement.

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES

AU POINT DE VUE

PHILOSOPHIQUE ET CHRÉTIEN,

PAR

CHARLES CUVIER,

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG.

PREMIÈRE SÉRIE.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

1 vol. in-12.

Paris et Strasbourg. Berger-Levrault, 1859.

DEUXIÈME SÉRIE.

ESQUISSES D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN.

1 vol. in-12.

Paris et Strasbourg. Berger-Levrault, 1863.

Les deux premières séries de l'ouvrage, s'il rencontre assez d'abonnés, seront suivies d'une troisième, traitant de l'histoire des Camites; et plus tard, s'il y a lieu, d'une quatrième, sur les Japhétites, et d'une cinquième, qui aura pour but de relier les uns aux autres, les résultats de tout l'ouvrage.

Le *prix* de chaque série ou volume, qui constitue un tout complet, mais ne se vend point séparément, est de 3 fr. 75 c.

On souscrit pour tout le *Cours*, chez l'auteur, ou chez l'éditeur, ou chez les différents libraires et autres personnes qui voudraient bien le faire connaître et le répandre.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES

AU POINT DE VUE

PHILOSOPHIQUE ET CHRÉTIEN

PAR

CHARLES CUVIER

DOYEN HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

DEUXIÈME SÉRIE

ESQUISSES D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN.

VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS RUE DES SAINTS-PÈRES, 8 | **STRASBOURG** RUE DES JUIFS, 26

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

DEUXIÈME SÉRIE.

ESQUISSES D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN.

PREMIÈRE ÉTUDE.

ASPECT DE L'HISTOIRE, AU POINT DE VUE CHRONOLOGIQUE.)

SOMMAIRE.

I. Idée générale de la chronologie. — II. Des grandes divisions chronologiques de l'histoire universelle, au point de vue philosophique et chrétien.

I.

Idée générale de la chronologie.

En nous plaçant au point d'une philosophie chrétienne, l'histoire se présente à nous comme «une vie une et organique, consécutive et progressive, émanée du Dieu vivant, composée de faits soumis à un plan divin d'amour paternel, et se déroulant, à travers les âges, pour arriver, sous la conduite de la Providence, à une complète maturité, à une harmonie parfaite de l'humanité et de toutes les œuvres de Dieu.»

Ce développement successif s'opère dans le temps,

comme il a lieu dans l'espace, et la chronologie ou la science du temps, est, aussi bien que la géographie, ou la connaissance des lieux, une des grandes lumières de l'histoire.

La chronologie a ses racines dans la manifestation graduelle de la pensée créatrice, dans la nature des êtres créés et dans la marche de l'univers.

Au principe générateur de l'histoire, qui n'est autre que le Dieu Esprit, dans son intelligence sans bornes, dans sa toute-puissance personnelle et libre, et dans sa suprême perfection, appartient en propre la durée infinie, sans commencement et sans fin. Immuable dans son essence et principe de tous les êtres, il possède l'éternité, dans son acception absolue; la décompose, pour ses créatures, en âges et en siècles, en années, en jours, en moments; et, à travers ces périodes du temps, il met en lumière toutes ses perfections, qui manifestent sa gloire.

C'est ainsi que tout, dans la marche de notre vie, est successif, comme dans la marche de l'univers. La veille succède au sommeil et le mouvement au repos, dans le même ordre que le jour vient prendre la place de la nuit; les saisons alternent, comme les âges de l'homme et des peuples; et les parties du temps se succèdent les unes aux autres, sans interruption, pour amener toujours de nouvelles phases dans le développement progressif des êtres.

Mais il n'y a pas là seulement un simple ordre de succession. Le moment actuel est gros de celui qui doit suivre. Les divers progrès et développements s'engendrent les uns les autres, s'enchaînent chronologiquement, dans un ordre déterminé par la nature de l'homme et des choses; et ces évolutions fécondes et incessantes de causes et d'effets s'opèrent sous la direction de l'éternelle et suprême sagesse, qui préside au drame de l'histoire.

C'est cette infinie sagesse, pour qui un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour, qui embrasse la durée infinie dans un éternel présent, et qui en mesure les instants à chaque être de la création, d'après des lois régulières, dont l'univers porte l'empreinte.

A chaque section du système du monde; à chacun des groupes d'astres qui peuplent les cieux; à chaque planète de notre système solaire; au globe terrestre en particulier et à chacune des créatures qui l'habitent, sont départies avec art et mesurées avec une admirable justesse, par la Providence, toutes les portions de la durée, dans des vues divines et dans certaines proportions, appropriées au rôle historique et à la destination des individus et des genres.

Des lois naturelles astreignent tous les êtres à fournir leur destinée, dans la mesure de temps qui leur est échue en partage; et à l'homme seul, interprète in-

telligent des œuvres de Dieu, appartient le privilége de se rendre compte de ces lois du temps; d'en constater, d'en déterminer la mesure et l'ordre; d'en distinguer les périodes et les moments, dans leurs relations avec les phases de l'histoire, et de construire lentement, à l'aide de toutes ces données, toute la science chronologique.

La chronologie, comme science, d'abord instinctive et tout empirique, puis savante et calculée, s'appuie sur l'observation des astres et sur les mathématiques; déduit, d'abord vaguement, puis ensuite avec précision, des mouvements des corps célestes, toutes les périodes de la durée, les jours et les nuits, les mois lunaires et solaires, les saisons et les années; en détermine la mesure, soit naturelle, soit arbitraire; en étudie et en règle les combinaisons, les rapports mutuels; les groupe et les distribue, les distingue, leur donne des noms et les ordonne, sous forme de calendriers; les met en relation avec les faits généraux et particuliers de la nature et de la vie; détermine les ères ou époques fixes d'où l'on est parti, selon les temps et les lieux, pour supputer les années; constate et fixe les dates, soit absolues, soit relatives des événements, et sert de flambeau à l'homme pour s'orienter dans le cours des âges et dans la science de l'histoire.

C'est une étude souvent compliquée et très-difficile que celle de la chronologie, qui, pour s'éclaircir, se

fixer, se régulariser à la longue, a dû profiter des progrès de l'astronomie, des recherches de l'érudition et des travaux de la critique.

Les difficultés provenaient, en particulier, des différentes formes de l'année et du calendrier, chez les divers peuples; de la diversité des ères ou époques marquantes, d'où l'on est parti pour établir la suite des dates, et souvent du vague, ou même de l'absence des données de l'histoire.

Il a fallu des siècles, pour arriver aux moyens de bien accorder entre elles les chronologies spéciales des différents peuples, de classer l'ensemble et le détail des faits, avec certitude. Encore reste-t-il, sur bien des questions, des doutes nombreux et une grande divergence d'opinions entre les savants.

Quelle que puisse être, dans certains cas, l'importance des discussions et des recherches de ce genre, nous éviterons, dans ces études générales, d'en embarrasser notre marche.

C'est le déploiement providentiel du drame historique, que nous voulons étudier en grand. Il nous importe, avant tout, d'en saisir le plan, d'en analyser les principaux actes, et d'en suivre le mouvement, pour nous mettre à même de comprendre les personnages et les acteurs, avec leurs rôles respectifs et leurs fonctions organiques dans la vie de l'humanité.

II.

Des grandes divisions chronologiques de l'histoire universelle, au point de vue philosophique et chrétien.

C'est en dehors des limites du temps et de la mesure chronologique, que la raison philosophique doit chercher, en Dieu, le plan de la création et de l'histoire universelle, et c'est là que le découvre la raison chrétienne, à la lumière de l'Esprit.

Dans les profondeurs éternelles de Dieu, duquel procèdent toutes choses, le plan de l'histoire n'est encore que l'idéal réalisable de ses divines perfections, d'où son Verbe doit faire sortir une œuvre d'art, qui manifeste sa sainteté et sa puissance, sa sagesse et son amour et fasse éclater sa gloire.

Ce chef-d'œuvre de l'art divin sera l'univers, et, dans l'univers, la famille humaine, élue avant tous les siècles pour arriver à la sainteté; exposée, pour cet effet, à subir l'épreuve de la liberté et du mal, et prédestinée à en être victorieuse, par la médiation du Christ et par la puissance de l'Esprit.

Le moment de l'éternité, où a commencé à se produire, comme création, le premier germe de ce grand œuvre, est à jamais, comme origine, enveloppé de profondes ténèbres.

Ce que nous savons, sans données chronologiques possibles ou appréciables, c'est que la création, dans

sa marche, comme la nature aujourd'hui encore dans la sienne, a procédé, par succession dans le temps, du germe tout spirituel et de la puissance cachée, au germe sensible et à la force organisatrice; de ce germe et de cette force, encore concentrés et enveloppés, à leur épanouissement et à leur croissance; puis, par suite de cette croissance, à ce déploiement de vie qui ne cesse de se produire dans toutes les sphères de l'existence, pour constituer graduellement l'histoire de l'univers et de l'homme.

Subordonnées à des lois, qui sont destinées à en assurer l'harmonie finale, toutes ces phases du développement du monde et du genre humain relèvent, en dernier ressort, de la liberté infinie et de la sagesse de Dieu; et toutes concourent, sans exception, sous la direction de la Providence, à réaliser son plan.

La chronologie historique ou la science des temps, au point de vue philosophique et chrétien, aurait pour tâche principale de reconnaître les époques et les périodes, qui déterminent dans l'histoire, et distinguent les unes des autres, les phases progressives et les crises vitales de l'humanité; d'en montrer la liaison et l'enchaînement, les causes et les conséquences, les rapports mutuels et les relations intimes avec le plan de la Providence, avec le but définitif et idéal de l'histoire humaine.

En essayant de ce procédé, nous distinguerions,

quant au dessin général de l'œuvre, cinq grandes époques principales, qui s'offrent à nous dans la marche du drame historique, et en constituent les actes fondamentaux.

La première serait la période de création et d'harmonie primitive;

La seconde, la période de perturbation et de chute;

La troisième, la période de préparation au relèvement;

La quatrième, la période de régénération et de nouvelle création;

La cinquième, enfin, la période de rénovation finale et de création réparatrice, de vie triomphante et d'harmonie universelle.

Aucune de ces phases, qui sortent les unes des autres par des transitions graduelles, n'est complétement étrangère aux autres, et toutes s'enchaînent et se tiennent, dans le plan providentiel, pour concourir en définitive à la pleine maturité de la vie divine, dans l'histoire de l'humanité et du monde.

Au point de vue extérieur et strictement chronologique, les deux grandes divisions de l'histoire, les plus faciles à saisir, sont marquées par la naissance de Jésus-Christ, ère normale des nations chrétiennes, des populations progressives et de l'humanité en voie de relèvement.

La première de ces divisions comprend la vie du

genre humain, depuis l'origine, jusqu'à l'époque où, dans la personne du Christ, se résume en un fait sans tache, le principe divin et humain de la nouvelle création, avec sa vie réparatrice, son énergie spirituelle et ses conséquences pratiques.

La seconde, qui commence à l'ère chrétienne, embrasse la vie de l'humanité, à partir de l'apparition dans le monde du Verbe fait chair, par la médiation et l'Esprit duquel doit un jour se réaliser la maturité normale de la race humaine.

Si, tout en gardant le point de vue philosophique et chrétien, nous tenons compte des grandes révolutions sociales qui ont modifié profondément, à l'extérieur, l'aspect historique des peuples, nous adopterons aussi la grande division classique de l'histoire universelle, en histoire ancienne, en histoire du moyen âge et en histoire moderne.

A l'histoire ancienne, appartient la série des âges qui s'écoulent depuis le moment de la création, jusqu'au triomphe du christianisme dans l'empire romain et à la destruction de cet empire en Occident, par les invasions des Barbares, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, en 476.

A l'histoire du moyen âge, qui forme la transition entre l'âge antique et l'âge moderne, se rattachent, du cinquième au quinzième siècle, les temps qui séparent la chute de l'empire romain d'Occident, en

476, de la chute de l'empire grec ou d'Orient, en 1453.

A l'histoire moderne, enfin, appartiennent les temps postérieurs au milieu du quinzième siècle, et qui s'étendent depuis cette époque jusqu'à nos jours.

L'histoire ancienne, l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne se subdivisent, à leur tour, en périodes plus ou moins caractéristiques, qui se préparent, se complètent réciproquement, à chacune desquelles s'étend la sphère historique, se multiplient les rapports, le nombre des personnages, et se dessine plus nettement le progrès du genre humain vers sa grande unité organique.

Prenons pour point de départ les origines de l'univers, la naissance du genre humain, et les origines des peuples, et cherchons, à travers les âges, dans l'infinie variété et dans l'incessant contraste des éléments historiques, les traces toujours plus marquées de l'unité du grand drame.

DEUXIÈME ÉTUDE.

ASPECT HISTORIQUE DES ORIGINES DE L'UNIVERS ET DU GENRE HUMAIN.

SOMMAIRE.

I. Des origines de l'univers. — II. De la cosmogonie biblique. — III. Des cosmogonies païennes. — IV. Résultats acquis à la lumière de la tradition et de la science. — V. Du premier âge de l'humanité, d'après la tradition biblique. — VI. Rapports de comparaison, entre la tradition biblique et les traditions païennes, sur le premier âge de l'humanité. — VII. Point de départ chronologique de l'histoire humaine.

I.

Des origines de l'univers.

La question historique des origines de l'univers est, par sa nature, en dehors de toute chronologie et de toute histoire positive, et, pour la résoudre, on ne peut recourir qu'à la tradition révélée ou à des hypothèses humaines.

La première de ces solutions se trouve, sous forme de cosmogonie, à la base de nos saints livres; la seconde sert de fondement à la partie cosmogonique et mythologique de toutes les religions païennes.

C'est dans les cosmogonies des peuples, que se reflètent, d'une part, les traditions et les idées fondamentales, qui donnent le ton à leur vie religieuse et à leur culture spirituelle; de l'autre, les grands instincts

spéculatifs, qui tendent à systématiser toute leur sagesse nationale.

Dans la cosmogonie biblique, sont renfermés les éléments spiritualistes et vivifiants de la révélation normale et le principe du progrès.

Dans les cosmogonies païennes, sont déposés les éléments matérialistes et délétères du paganisme lui-même, et le principe générateur de la décadence et de la chute.

Mettons en regard l'un et l'autre des deux systèmes, et jugeons, par leur contraste, de leur valeur respective et de leur vérité historique.

II.

De la cosmogonie biblique.

La cosmogonie biblique, qui sert de base et de point de départ au judaïsme et au christianisme, pose comme premier principe des êtres, le Dieu vivant et personnel; qui arrête son plan, dans ses conseils; qui l'exécute et qui crée tout, par sa Parole ou par son Verbe; qui féconde et vivifie tout, par son Esprit; qui enfante d'abord le chaos, où il dépose tous les germes; qui le débrouille et l'organise, en six époques successives, formées d'autant d'alternatives de nuits et de jours, et qui amène graduellement à l'existence régulière, et à l'harmonie parfaite, les ténèbres et la lumière, le ciel, la terre et les mers, les végétaux et

les astres, les animaux et l'homme lui-même, qu'il crée le dernier, à sa ressemblance et à son image, pour dominer sur ses œuvres.

Rien, dans cette cosmogonie, n'est en désaccord avec le spiritualisme le plus parfait que puisse concevoir la raison humaine, avec les données, les observations et les inductions les plus sévères de la science.

Le fond et la forme en sont d'une grandeur, d'une simplicité, d'une sobriété sans égale. Le Dieu pur Esprit s'y montre dans toute sa gloire, «donnant naissance, d'après son plan, par l'énergie de sa Parole et dans un ordre rationnel, aux matériaux et aux substances, aux formes et aux rapports, aux faits et aux lois, aux phénomènes généraux et particuliers de la nature et de la vie, de la matière et de l'esprit, du monde physique et sensible, et du monde des intelligences.» Pas une image ni un symbole, pas un mythe allégorique, ni l'ombre même d'une légende, ne viennent jeter sur ce tableau la moindre teinte de fiction.

Aussi le récit de la création, tel que l'a donné Moïse, au premier chapitre de la Genèse, sera-t-il, dans tous les âges, le point de départ normal de toute l'histoire primitive, le monument par excellence, auquel devront se mesurer toutes les traditions anciennes, toutes les hypothèses spéculatives et tous les systèmes quelconques de cosmologie historique.

III.

Des cosmogonies païennes.

En dehors du grand principe de la cosmogonie biblique, les cosmogonies païennes de l'antiquité, fondées sur le culte de la nature, sont comme la caricature des grandes scènes de la Genèse, étrangères au spiritualisme normal, et marquées diversement au cachet du matérialisme et d'un panthéisme polythéiste. De là, comme base et comme caractère de toutes, l'union éternelle et coexistante de la matière et de l'esprit, dans un seul principe confus; tantôt subtil et abstrait; tantôt grossier et matériel; désordonné et informe; à l'état de chaos; plongé dans d'épaisses ténèbres; dénué primitivement d'intelligence et de conscience; finissant par s'éveiller et par éclore, comme âme du monde, qui organise la matière, et qui donne naissance, par émanation, par évolution graduelle ou par influence vitale, à des divinités nombreuses, à des génies bons ou mauvais, et souvent par eux et sous leur empire, à toute la série des êtres.

Dans toutes ces cosmogonies, se montrent, de plus, sous toutes les formes, la surabondance des symboles et des images; la méthode des allégories et des mythes; la personnification mythologique des attributs spirituels et des forces de la nature; l'abus des calculs

systématiques et arbitraires et des légendes fantastiques; le mélange impur du naturel et du vrai, avec un surnaturel qui ne repose que sur des fables, et la confusion incessante de la spéculation métaphysique, de la fiction poétique et de la réalité physique.

Fondées, d'une manière plus ou moins directe, dans certains cas, sur des débris défigurés de la tradition primitive; élaborées par les prêtres du paganisme; altérées et modifiées par les fictions des poëtes, les cosmogonies païennes ont été la conséquence et sont devenues le point de départ de systèmes philosophiques, qu'a reproduits, dans tous les temps, avec de nombreuses nuances, la spéculation humaine.

Mais quels que soient les efforts de l'esprit humain, pour résoudre le problème de la création, par ses propres forces, et sans données supérieures, ce problème reste insoluble, si Dieu n'en donne le dernier mot, dans sa parole révélée.

« C'est par la foi que nous savons que le monde a été fait par la parole de Dieu, en sorte que les choses qui se voient n'ont point été faites de choses qui parussent auparavant. » (Hébr., XI, 3.)

IV.

Résultats acquis à la lumière de la tradition et de la science.

De quelque manière, du reste, qu'on envisage, à la lumière des traditions ou de la science, le grand mys-

tère de la conception, de l'enfantement et de la naissance de l'univers et de l'homme, il est indubitable, en présence des faits, et admis, avec des nuances, par toutes les cosmogonies, qu'une fois la matière donnée, la cause première a procédé graduellement à l'organisation du monde; que toutes les forces naturelles, encore actives aujourd'hui, ont agi sous sa direction, dans une mesure incalculable pour nous; que des crises violentes, des révolutions gigantesques, des transformations profondes et des éclosions sans nombre, dont notre globe porte les traces dans ses couches diverses et dans ses fossiles, ont produit successivement, dans l'ordre qu'indique la Genèse, tous les règnes de la nature et leurs divers embranchements; et qu'une époque d'équilibre et d'ordre, de repos et d'harmonie, a succédé, pour un temps, à ce travail de longue durée, dont les périodes organiques embrassent une série inconnue de siècles.

C'est cette époque d'équilibre, ce repos de Dieu, comme l'appelle Moïse, cet accord béni de la création, jugée bonne par son auteur, qui a imprimé au septième jour son caractère religieux, et que toutes les traditions nous montrent comme l'aurore du genre humain, l'âge de l'innocence, du bonheur et des sympathies divines, la période d'Éden et l'époque de l'âge d'or.

A partir de ce moment, la vie de l'homme va subir les épreuves morales, les évolutions de la liberté, et

se dérouler sous un aspect tout nouveau. Le théâtre primitif de l'histoire humaine est préparé, vers l'orient, au milieu des délices d'Éden, d'où sortent les eaux vivifiantes qui donnent naissance au Pisçon, au Gihon, au Hiddekel et à l'Euphrate. Les acteurs entrent en scène; un grand drame va commencer et va reproduire, dans le monde moral, le labeur divin d'une nouvelle création, la naissance et le débrouillement d'un nouveau chaos, les crises, les transformations, les éclosions progressives de la nouvelle créature; jusqu'à ce qu'arrive, à travers les siècles, la maturité finale de l'espèce humaine, qui doit réfléchir librement et moralement les perfections du Créateur et couronner toutes ses œuvres.

V.

Du premier âge de l'humanité, d'après la tradition biblique.

A la période de création, qui a donné l'être à l'univers et à l'homme, et posé les conditions du vaste drame de l'histoire, succède le premier âge de l'humanité, que les antiques traditions colorent de teintes analogues à celles qui caractérisent leurs récits cosmogoniques.

Seule, parmi ces traditions, la tradition mosaïque présente un tout homogène, un document tout historique, un ensemble harmonieux de souvenirs toujours liés et rationnels, dont la physionomie totale, la con-

séquence rigoureuse et la simplicité parfaite, attestent l'authenticité et la portée psychologique dans les annales de notre race.

Après avoir fait ressortir implicitement, de l'image de Dieu dans l'homme, la dignité foncière de l'homme; de la parole éducatrice que Dieu lui adresse, l'origine de la religion et l'obligation du devoir; des rapports dans lesquels il entre avec Dieu et avec les êtres animés, l'occasion provocatrice et la naissance du langage; de la formation de la femme, comme dédoublement de l'homme, le complément de l'homme lui-même, la sainteté du mariage, le germe de la famille, et le point de départ de la société; la tradition mosaïque, plus pure, plus spiritualiste et plus profonde que toutes les autres, rattache à l'arbre de vie placé au milieu d'Éden, l'idée transparente de la vie éternelle; à l'arbre de la science du bien et du mal et à la défense de goûter de son fruit, l'épreuve de la liberté; aux ruses meurtrières du serpent, la cause mystérieuse du mal; au doute, à la convoitise, à l'ambition orgueilleuse d'être comme des dieux, la tentation d'Ève et la chute du premier couple; à cette chute enfin, la perturbation des puissances de l'âme, le fait des misères humaines, l'empire de la mort et la perspective prophétique d'une lutte sans trêve contre le serpent, d'où sortira victorieuse, malgré ses blessures, la postérité de la femme.

Adam et Ève, bannis de l'Éden, ont des enfants à leur image. Caïn cultive la terre; Abel a soin des troupeaux; les autels s'alimentent de leurs offrandes, et le culte des sacrifices perpétue, dans l'humanité, le souvenir de la chute, le besoin de l'expiation et l'espérance du salut. Abel, béni dans sa foi, Caïn malheureux dans son impiété, réalisent dans leur contraste, au sein même de la famille, la lutte du bien et du mal. Caïn tue son frère Abel, et le fratricide, maudit, erre, poursuivi par le remords, tout en restant marqué au front des traces de l'image de Dieu, qui doivent protéger sa vie.

Agité et inquiet, jeté au dehors et livré aux instincts d'une industrie toute mondaine, Caïn transmet cet héritage à sa race, qui fonde des villes à son exemple, qui dresse des tentes, et au sein de laquelle prennent naissance la polygamie, les chants guerriers et poétiques, l'invention des instruments de musique à vent et à cordes, le travail du fer et de l'airain, la fabrication des armes et les habitudes de meurtre.

En regard de cette race, légère et violente, industrieuse et active, portée à l'exploitation de la nature extérieure, mais rétrograde quant à l'esprit, étrangère et antipathique à la culture morale de l'âme, se pose, dans la tradition et se développe historiquement, la race plus sérieuse de Seth, qui a remplacé le pieux Abel. Les représentants au long âge de cette famille

des Séthites, Énos, Kainan, Malaléel, Jared, Hénoc, Méthuséla, Lémec et Noé, forment la suite des patriarches destinés à garder le dépôt de la tradition primitive, de la parole prophétique, du culte de l'Éternel et des grands principes moraux, par lesquels l'humanité doit lutter contre le mal. Hénoc, par sa vie en Dieu, Méthuséla par son extrême longévité (de 969 ans), sont les types par excellence de cette forte génération, dont Noé clôt la série, en devenant père de Sem, de Cam et de Japhet, qui, plus tard, seront les pères d'une nouvelle humanité.

Cependant l'espèce humaine se multiplie et se propage. Les fils de Dieu prennent pour femmes les filles des hommes, dont la beauté les séduit. Une race de géants fameux procède de cette union. La malice augmente; la violence règne; la chute de l'humanité atteint ses dernières limites; et, à l'exception du juste Noé, qui, d'après l'ordre de Dieu, se construit une arche et s'y réfugie, avec sa famille et un couple de chaque espèce d'animaux, un déluge universel emporte la race déchue et change la face de la terre.

Les torrents des cieux et les sources du grand abîme sont indiqués par la Genèse, comme causes physiques et naturelles de cette inondation soudaine, qui s'élève, dans l'espace de quarante jours, au-dessus des plus hautes montagnes; se maintient à cette hauteur, pendant cent cinquante jours; se retire gra-

duellement, en déposant l'arche sur le sommet de l'Ararat; laisse à sec, après plus d'un an, la surface du globe, et lui imprime, avec de nombreuses modifications, d'éclatants vestiges de son passage, qu'affirme la tradition, que constate la géologie, et que la science a essayé d'expliquer, par un brusque changement dans la rotation du globe, ou par des soulèvements dans le fond des mers.

C'est sur un point de la haute Asie, dans l'Ararat arménien, qu'après cette grande catastrophe, une seule famille reste debout, pour renouer la chaîne du drame, dont un nouvel acte va commencer.

Le culte simple des patriarches en sanctifie et en prépare les débuts, auxquels préludent, comme intermède : le sacrifice de Noé; la bénédiction d'en haut; la défense du sang et du meurtre; l'alliance de Dieu avec la terre et avec l'homme, symbolisée par l'arc-en-ciel; une scène intime de famille, où se prononcent les instincts vicieux de Cam, les sentiments élevés de Sem et de Japhet, et, en présence de ce contraste, la grande prophétie de Noé, qui annonce, dans l'avenir, la servitude avilissante des Cananéens-Camites, la foi bénie des Sémites, et l'attrait, plein de douceur, qui doit gagner les Japhétites à l'Éternel, Dieu de Sem.

Ainsi s'opère la transition du premier acte de l'histoire, au deuxième acte qui va le suivre; ainsi finit le



premier âge du genre humain, dont les échos du paganisme ne reproduisent que des réminiscences confuses, dans leurs symboles et dans leurs mythes; ainsi s'achève, dans la Genèse, l'antique et naïf tableau de toute la vie des premiers siècles, en un récit plein de sérieux et de candeur; à la fois sobre et positif; tout historique et tout humain; sans autre teinte de merveilleux, que l'action sainte et motivée du Verbe révélateur sur la conduite morale du monde, et sur les hautes puissances de l'âme, et revêtu de tous les traits pyschologiques, qui ont dû marquer, à son début, l'histoire de l'humanité.

VI.

Rapports de comparaison, entre la tradition biblique et les traditions païennes, sur le premier âge de l'humanité.

La simple comparaison de la tradition biblique avec les traditions païennes, sur le premier âge de l'humanité, ne permet point à la critique de voir, ailleurs que dans Moïse, les vraies archives de notre race.

Quelle que puisse être, d'ailleurs, la valeur allégorique des traditions du paganisme, par rapport à cette époque, le seul élément historique que nous puissions y découvrir, réside dans les points de contact de ces légendes et de ces mythes avec la tradition normale.

Telles sont, en particulier, les réminiscences d'une

origine divine de l'homme; du bonheur de l'âge d'or; d'une séduction, d'une chute, d'une corruption du genre humain; d'un cataclysme ou d'un déluge, qui en est la suite, et qui vient clore le premier âge; d'une espérance future, enfin, de rénovation finale, qui se colore différemment, selon le génie des peuples.

Constater ces résultats, qui découlent évidemment des traditions mises en présence, doit suffire à notre but; ils constituent les premiers fils de la chaîne du drame dont nous étudions la marche; et quelque étrangers à l'histoire que soient souvent les mythes païens, dans leur enveloppe toute fantastique et fabuleuse, nous sommes heureux d'y rencontrer, comme témoignage subsidiaire, un si éclatant reflet des réalités historiques.

VII.

Point de départ chronologique de l'histoire humaine.

Si la période de création doit échapper, par sa nature, à toute donnée chronologique, il ne saurait en être ainsi des premiers âges du genre humain.

En dehors des mythes païens, des calculs systématiques et arbitraires qui s'y rattachent, des périodes artificielles, imaginées par les poëtes et par les prêtres du paganisme, il s'est transmis des souvenirs d'une précision très-positive, dans la famille patriar-

cale, et les générations distinctes dont elle a gardé mémoire, rappellent, dans une même donnée, la suite généalogique et la durée chronologique de ces mêmes générations.

C'est entre Adam et Abraham, que s'établissent les filiations patriarcales, dont la durée forme la base de la supputation des temps.

Ces filiations comptent vingt membres, y compris Adam lui-même, qui forme le point de départ, et Abraham, son descendant, à la 19e génération.

Un nombre précis d'années, qui dépasse souvent neuf siècles, avant l'époque du déluge, et qui décroît dans la suite, est attribué par la Genèse à chaque membre de la série, dès sa naissance jusqu'à sa mort, et dès le moment de sa naissance jusqu'à celle de son successeur.

De là, un moyen tout simple de calculer les années, depuis Adam jusqu'au déluge, qui a lieu l'an 600 de Noé, et un moyen tout aussi simple de déterminer les temps, qui s'écoulent depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Abraham.

Une circonstance, cependant, vient faire varier ce calcul, et changer les dates mêmes: c'est la différence des nombres, qui, avant ou après le déluge, affecte certaines données, selon qu'on prend la tradition, dans le texte hébreu, dans le texte samaritain, ou dans le texte grec de la version des Septante.

D'après les nombres du texte hébreu, et, par suite, de la Vulgate, on compte :

D'Adam au déluge	1,656	ans;
Du déluge à Abraham	292	»
Et d'Adam à Abraham	1,948	»

D'après le texte samaritain, on compte :

D'Adam au déluge, seulement . .	1,307	ans;
Du déluge à Abraham	942	»
Et d'Adam à Abraham	2,249	»

D'après le texte des Septante, on compte :

D'Adam au déluge	2,242	ans;
Du déluge à Abraham	942	»
Et d'Adam à Abraham	3,184	»

D'Abraham à Jésus-Christ, les textes bibliques hébreu, samaritain et des Septante, portent, d'un commun accord, l'intervalle chronologique à 2,044 ans.

Dès lors, d'après le texte hébreu :

Adam précède Jésus-Christ de . .	3,992	ans;
Et le déluge précède notre ère de	2,336	»

D'après le texte samaritain :

Adam précède Jésus-Christ de . .	4,293	ans;
Et le déluge précède notre ère de	2,986	»

D'après le texte des Septante :

Adam précède Jésus-Christ de . .	5,228	ans;
Et le déluge précède notre ère de	2,986	»

C'est en restant dans ces données, qu'en adoptant de préférence les nombres chronologiques de la version des Septante, comme pouvant être tirés d'un texte hébreu primitif plus authentique et plus pur, une critique fidèle au texte pourrait admettre, avec confiance, des monuments d'une date certaine, très-rapprochée du déluge et de près de 3,000 ans avant l'ère chrétienne.

Si jamais une science bien sûre, évidente et positive, pouvait produire et constater des monuments, dont l'âge dépasse cette date; ou bien, alors, ces monuments seraient antérieurs au déluge; ou bien, le problème consisterait à découvrir une clef nouvelle de la chronologie biblique, qui, sans altérer l'histoire, remettrait en harmonie la tradition avec les faits. Le premier soin, dans tous les cas, doit être, pour le critique, de se défier des hypothèses; d'éviter l'inconvénient des assertions aventureuses, et de constater les points douteux, sans forcer une solution, qui a besoin, pour se produire, de données et de lumières plus abondantes et plus vives.

TROISIÈME ÉTUDE.

ASPECT HISTORIQUE DES ORIGINES DES RACES ET DES PEUPLES.

SOMMAIRE.

I.

Origine des races et des peuples, des États et des empires.

Après la crise du déluge, écho et dernière trace des révolutions physiques de la période de création, le genre humain se trouve réduit aux proportions d'une seule famille, mais d'une famille toute différente de celle d'Éden.

A l'innocence primitive, ont succédé tous les instincts et toutes les suites de la chute; la science du bien et du mal; le déploiement désordonné de toutes les forces humaines, encore jeunes et vigoureuses, et la naissance d'une culture, qui, tout obscure qu'elle est pour nous, paraît avoir été empreinte d'un caractère gigantesque et d'une puissance titanique.

Les traditions et les effets de cette culture se sont transmis dans la famille de Noé, qui a subi, tout à la

fois, les influences opposées de la corruption du siècle, de l'esprit des patriarches et des lumières des Séthites.

Outre toutes ces influences, la famille des Noachides porte en soi, comme rejeton de l'humanité primitive, tous les principes et tous les germes innés à l'organisme humain; sujet, par suite de la chute, aux déviations les plus profondes; mais encore plein d'énergie, capable d'un grand essor, et susceptible de la variété indéfinie que le type humain peut enfanter, en revêtant, à l'occasion, toutes ses nuances et toutes ses formes.

De là, naîtront des races diverses; des variétés et des mélanges; des nationalités nombreuses, distinctes d'organisation, de tempérament, de caractères et de tendances spirituelles; subissant, en sens divers, les influences de toute espèce, soit naturelles, soit sociales, et appelées, par cela même, à jouer des rôles spéciaux dans le grand drame de l'histoire.

Sans pouvoir rien déterminer, relativement aux types physiques des trois grands chefs qui donnent naissance aux trois familles des Sémites, des Japhétites et des Camites, il est permis de supposer, entre ces types originels et les types particuliers qui distinguent leurs descendants, une filiation héréditaire, qui, modifiée par le climat, les habitudes, le genre de vie, les circonstances historiques, deviendront le point de départ physiologique et extérieur de la diversité des races.

Des inductions de même nature peuvent se tirer du genre d'esprit et des dispositions morales des patriarches noachides, dont les générations distinctes ont dû reproduire, dans une mesure déterminée, les tendances spirituelles et les nuances psychologiques, mises en relief par le récit de la Genèse.

Considérée au point de vue de la parole et du langage, reflet vivant de la pensée et des sentiments de l'âme, la famille des Noachides, d'où sont issus les trois rameaux des Sémites, des Japhétites et des Camites, renferme, par le fait même de leurs dispositions natives, tous les germes de variété qui viendront à se manifester dans le domaine linguistique. Ces germes seront près d'éclore, dès l'instant où l'extension de la famille primitive amènera historiquement la dissolution du faisceau, sous l'influence de circonstances déterminantes, soit physiques, soit spirituelles, et viendra mettre en désaccord les éléments individuels dont se compose cette famille.

A partir de ce moment, commence dans l'humanité un travail intéressant, à la fois providentiel et conforme à la nature, qui amène inévitablement, dans chacune des trois familles procédées de la souche commune, la diversité des races, la multiplicité des langues et la distinction des peuples, dont elle recélait les germes.

C'est à cette diversité, résultat des causes internes

et des causes extérieures, qu'est due, dans l'histoire humaine, sans préjudice de l'unité, qui doit en faire une œuvre d'art au point de vue providentiel, la variété si admirable et si complexe qui la distingue.

Sortis d'une seule et même famille, après la crise du déluge, les nouveaux habitants de la terre ne tardent pas à se répandre, de proche en proche, sur le globe.

Leurs subdivisions nombreuses, travaillées et emportées par leur besoin d'expansion, par leurs tendances individuelles, se détachent les unes des autres, et se dispersent en tous sens; reçoivent les influences variées de leur filiation première et de la nature qui les entoure; se replient sur elles-mêmes, comme autant de jeunes essaims, pour vivre de leur vie propre; produisent de nouveaux essaims et de nouvelles colonies, qui, à leur tour, se distinguent, s'isolent et se constituent en sociétés indépendantes.

Ces groupes de population rayonnent d'abord du même centre; affectent, comme familles à part, marquées d'un type originaire, des physionomies diverses; se créent, selon leur génie propre et la nature des circonstances, des religions toutes nationales et toutes locales; des institutions sociales et des mœurs particulières; des langues et des dialectes, qui, du point de départ commun, découlent en différents sens et en se modifiant sans cesse, sur toutes les régions du globe.

C'est dans ces langues des nations, dans ces intuitions religieuses, dans ces institutions sociales, dans ces usages et dans ces mœurs, que viendront spécialement se refléter et se produire, les influences du bien et du mal, mêlées à l'existence humaine. La variété la plus diverse des formes individuelles, des types contraires et opposés, deviendra partout une barrière, qui produira l'hostilité entre les différents groupes. Mais, en même temps, la contagion sera moins puissante de l'un à l'autre; la conservation d'un grand nombre d'éléments individuels, garantie plus sûrement; la variété la plus féconde, favorisée et maintenue; jusqu'à ce que le temps arrive, où la tendance à l'unité redeviendra prépondérante; où la Providence fera naître des contacts réciproques, un besoin plus grand de rapprochements; préparera, au moyen des faits et de lumières toujours croissantes, la sainte alliance des nations, l'harmonie lente et graduelle de la grande famille humaine, la maturité du genre, dans l'unité spirituelle d'une culture plus homogène, et d'une civilisation universelle et progressive.

Pour atteindre cette harmonie et cette haute maturité, but suprême et fin dernière de tout organisme doué de vie, le genre humain, qui, dans tous les lieux où il est venu à prendre racine, a commencé, pour ainsi dire, par s'égrener et par former une multi-

tude de petits centres antipathiques et individuels, devra passer ultérieurement, par une série de préparations et de métamorphoses sociales, qui, amenées le plus souvent, soit par le mélange des races, soit par le fait de l'égoïsme, de la passion et de la guerre, tendront pourtant, entre les mains de la Providence, à détruire l'isolement, à fondre de plus en plus toutes les nations et toutes les races, dans un même foyer moral.

Dès la plus haute antiquité, se prononce déjà, à travers les siècles, ce travail préparatoire, dans la formation primitive, dans le développement historique, dans l'accroissement des États, dans les révolutions sociales et la succession des empires.

Aussi voyons-nous, d'abord, dans toutes les parties du globe, les groupes sociaux s'organiser, à l'origine, d'une manière élémentaire; revêtir, selon le besoin, des phases nouvelles et changeantes; subir, à des moments donnés, la conquête de quelque peuple appelé à un rôle prépondérant; entrer, soit par la politique, par la religion, par le commerce ou par la guerre, dans des contacts plus intimes, au sein d'un même foyer commun; puis, fréquemment, se désunir, se séparer et se dissoudre, par quelque crise décisive, pour se combiner de nouveau, sous l'influence d'autres circonstances, d'autres principes, et pour subir, dans un foyer d'un nouveau genre, une nouvelle éducation.

Chacun de ces foyers sociaux, qui se succèdent et qui se heurtent, qui s'absorbent les uns les autres, devient providentiellement un centre d'élaboration, où se développe quelque partie de l'œuvre civilisatrice.

C'est un théâtre toujours mouvant, où sont aux prises, sous toutes les formes, et pour la cause du progrès, les éléments les plus divers, jusqu'à ce que éclosent de ce travail, conformément au plan divin sous l'influence de l'Esprit, l'harmonie définitive et la maturité normale de la civilisation humaine.

II.

Point de départ généalogique de tous les peuples du monde.

Le document le plus ancien, le plus authentique et le plus complet, que nous possédions sur l'origine des divers peuples de la terre, est le tableau généalogique des trois familles noachides, que nous a conservé Moïse, au dixième chapitre de la Genèse.

Désignés, dans ce tableau, par des noms individuels, qui constatent des filiations, les branches et les divers rameaux de la famille de Noé et de la grande famille humaine y sont classés si nettement, qu'à l'aide des rapprochements effectués par la science, on a pu, directement ou d'une manière indirecte, y retrouver la souche première des grandes nationalités ethnographiques et historiques.

« Ce sont ici, dit Moïse, les générations des enfants de Noé, Sem, Cam et Japhet, auxquels naquirent des enfants après le déluge :

« Les enfants de Japhet sont : Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mesech et Tiras.

« Et les enfants de Gomer : Askenas, Riphath et Togarma.

« Et les enfants de Javan : Élisa, Tarscis, Kittim et Dodanim.

« Ce sont eux qui se partagèrent les îles des nations par contrées, chacun selon sa langue, selon leurs familles, entre les nations.

« Les enfants de Cam sont : Cusch, Mitsraïm, Put et Canaan.

« Et les enfants de Cusch : Seba, Havila, Sabtah, Rahma et Sabteca. Et les enfants de Rahma, Sceba et Dedan.

« Et Cusch engendra Nimrod, qui commença à être puissant sur la terre, et qui fut un puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son règne fut Babel, Érec, Accad et Calné, au pays de Scinhar.

« De ce pays-là, il sortit vers Assur, et il bâtit Ninive, et Rehoboth-Hir et Calah, qui forment la grande ville.

« Et Mitsraïm engendra Ludim, Anamim, Lehabim, Naphtuhim, Pathrusim, Casluhim, d'où sont sortis les Philistins, et Caphtorim.

« Et Canaan engendra Sidon, son fils aîné, et Heth; les Jébusiens, les Amorrhéens, les Guirgasciens, les Héviens, les Harkiens et les Siniens, les Arvadiens, les Tsémariens et les Hamathiens. Et, ensuite, les familles des Cananéens se sont dispersées.

« Et les limites des Cananéens furent depuis Sidon, quand on vient vers Guérar, jusqu'à Gaza, en tirant vers Sodome et Gomorrhe, Adma et Tseboïm, jusqu'à Lesa.

« Ce sont là les enfants de Cam, selon leurs familles et leurs langues, leurs terres et leurs nations.

« Les enfants de Sem sont : Hélam, Assur, Arphacsad, Lud et Aram.

« Et les enfants d'Aram : Hus, Hul, Gether et Mas.

« Et Arphacsad engendra Sélah, et Sélah engendra Héber.

« Et à Héber naquirent deux fils : le nom de l'un fut Peleg, car, en son temps, la terre fut divisée; et le nom de son frère fut Joktan.

« Et Peleg engendra Rehu, et Rehu engendra Serug, et Serug engendra Nacor, et Nacor engendra Taré, et Taré engendra Abram, ainsi que Nacor, et Haran qui fut père de Lot.

« Et Joktan engendra Almodad, Scélah, Hatsarmaveth et Jérah, Hadoram, Uzal, Dikla, Hobal, Abimaël,

Scéba, Ophir, Havila et Jobab, qui tous sont enfants de Joktan.

« Et leur demeure était depuis Mésa, quand on vient en Séphar, montagne d'Orient.

« Ce sont là les enfants de Sem, selon leurs familles, leurs langues, leurs terres et leurs nations.

« Telles sont les familles des enfants de Noé, selon leur postérité et leurs peuples, et c'est de ceux-là que procèdent les nations qui ont été dispersées sur la terre, après le déluge. » (Genèse, x.)

III.

Point de départ géographique, courants principaux et grands foyers ethnographiques des populations humaines.

Nul ne peut déterminer l'état de la surface terrestre, avant la crise du déluge.

Des transformations notables durent se produire, à cette époque, à la superficie du globe, et les notions géographiques, mêlées aux traditions de l'histoire, ne peuvent remonter plus loin. Celles qui s'étendent au delà, et qui concernent les quatre fleuves du Piscon et du Gihon, du Hiddekel et de l'Euphrate, se seront reliées plus tard à l'état nouveau du globe, au début des races nouvelles.

Quoi qu'il en soit de l'hypothèse, nous avons dans l'Ararat, où le déluge dépose Noé, d'après les traditions sémites, une donnée très-positive, sur le centre

géographique, d'où se propage l'espèce humaine, après l'écoulement des eaux.

De la région de l'Ararat, dont ils rayonnent tout d'abord, les Noachides, qui n'ont encore qu'un seul idiome et une seule langue, pénètrent, par l'Orient, dans la contrée de Sinéar ou de Scinhar, et se répandent dans les plaines qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate.

C'est là qu'ils construisent Babel, la plus antique cité du monde. C'est là qu'ils tentent d'élever ce monument gigantesque, qui doit leur servir de signe de ralliement et de centre, et dont on voit encore les ruines, sur les ruines de Babylone. C'est là que commence la confusion; que se détermine l'opposition et le contraste des éléments ethnographiques, dont le genre humain recèle les germes; que se délie le faisceau commun de la famille et de la langue, et que s'opère décidément la dispersion définitive, qui doit peupler toute la terre.

A partir de ce moment, s'établissent divers courants, qui emportent les Noachides dans des directions diverses.

Les Sémites, dès le début, prennent la moins grande extension; gardent de près, au sein de l'Asie occidentale, le patrimoine primitif; occupent les stations du centre, et donnent naissance, par Hélam, aux Élyméens de la Susiane; par Assur, aux Assyriens; par Arphacsad, aux Casdim ou Caldéens, aux Hébreux et aux

Arabes; par Lud, aux peuples Amalékites et Lydiens, et par Aram, aux Syriens ou aux tribus araméennes.

Les Camites, de proche en proche, peuplent le continent d'Afrique; une partie du domaine sémite dans l'Asie sud-occidentale; toute l'Asie méridionale, centrale, sud et nord-orientale; et portent leurs courants extrêmes, sur tout le monde océanien et jusque sur l'Amérique. La branche de Cusch, la plus féconde, devient la souche, ou positive ou vraisemblable, des peuples noirs ou éthiopiens de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie; des peuples de race jaune; des peuples de race malaise et des peuples de race cuivrée. Les branches de Mitsraïm, de Put, ainsi que celles de Canaan, donnent naissance aux Égyptiens, aux Berbères ou Libyens, aux Cananéens, aux Phéniciens et à leurs colons carthaginois.

Le grand courant des Japhétites, en prenant la route du nord, incline à l'est et à l'ouest; se développe en éventail, à partir de l'Arménie et des régions caucasiennes; se divise en courants partiels, qui suivent des directions variées; inonde toute la portion de l'Asie, qui sépare la race sémite des Camites de race cuschite; prend possession de toute l'Europe, dont il franchit plus tard les bornes, pour traverser les océans, et détermine, sur tous les points, à travers la suite des temps, les foyers les plus actifs de mouvement et de culture, de vie historique et de progrès.

Le premier courant partiel des Gomérites ou de Gomer, donne naissance aux Arméniens ou Haïgans, aux Phrygiens et autres tribus de l'Asie mineure; aux Cimmériens de la mer Noire et du Caucase; aux Cimbres de la mer du Nord et de la Chersonèse cimbrique, avec une partie des Germains; aux Kymris, Belges et Bretons; aux Gaulois proprement dits, et à toute la race kymro-celtique, qui occupe, du Rhin à l'Océan, la partie ouest de l'Europe, d'où il projette ses colonies en Italie et en Espagne, dans les contrées danubiennes, et jusque dans l'Asie mineure.

Le second courant des Japhétites, formé des descendants de Magog, jette sur l'Asie, entre l'Oxus, la mer Caspienne, le mont Bélour ou Imaüs, les monts Caucase et la mer Noire, ainsi que sur l'Europe orientale, les peuples scythes et sarmates, qui, à la suite des Gomérites, auxquels ils se mêlent à l'occident, pénètrent dans l'Europe de l'est, du centre et de l'extrême nord; deviennent, par le rameau scythique, mêlé aux Thraces, dans certains cas, la souche des Sakes et des Parthes, des tribus daces et gétiques, des peuples goths et des Gépides, de plusieurs peuplades germaniques, soit teutoniques, soit scandinaves; et par le rameau sarmate, de tous les peuples slaves et wendes.

Le courant sud-oriental de Madaï donne naissance

aux Aryas de l'Indostan, aux Iraniens de la Bactriane, de la Médie et de la Perse.

Celui de Javan se ramifie dans toutes les populations grecques, soit pélasgiques, soit helléniques, qui occupent, avec plusieurs parties du littoral continental et insulaire, européen et asiatique, de la mer Méditerranée, toute la Grèce proprement dite et l'Italie méridionale.

Le double courant jumeau de Tubal et de Mésech donne probablement naissance aux Tibarènes et aux Mosques, de la région du Caucase; au groupe ethnographique finnois, des deux côtés des monts Ourals, au nord-ouest de l'Asie et au nord-est de l'Europe, depuis le Tobol à la Moskowa; ainsi qu'aux Ibères et aux Ligures de l'Italie et de l'Espagne, où, dans l'antique idiome des Basques, revit, dans une certaine mesure, le génie des langues finnoises.

Enfin le courant de Tiras, qui désigne les peuples thraces, constitue la transition du courant scythe au courant grec, et déverse ses tribus sur une partie de l'Asie Mineure; le long des côtes du Pont-Euxin; dans la presqu'île danubienne ou de l'Hémus; peut-être même dans l'intérieur du continent européen, par les Gètes et par les Daces, puis par les Thyrses ou Agathyrses, jusqu'aux côtes de la Baltique, où il aurait jeté au Nord les peuplades lettes ou lettoniennes, que d'autres ont rattachées aux Slaves.

IV.

Résultats et perspectives.

Il suit de tout ce qui précède que l'histoire du genre humain est bien une, dès l'origine, et que, dès l'origine aussi, elle porte le cachet historique d'une variété indéfinie, qui se prononce dans les familles primitives et dans les ramifications sorties de ces centres homogènes, ou dérivées, dans certains cas, de leurs croisements et de leurs mélanges.

L'action et le plan de la Providence planent et dominent, dès le début, sur tout l'ensemble de ce grand drame; en règlent tous les mouvements, et se résument en quelques mots, dans ces paroles d'un grand apôtre, devant l'aréopage d'Athènes : « Le Dieu qui a créé le monde et toutes les choses qui y sont, a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, pour habiter sur toute l'étendue de la terre, ayant déterminé les temps précis et les bornes de leurs habitations, afin qu'ils cherchent le Seigneur. » (Act., XVII.)

C'est en vertu de cette loi et de ce plan de la Providence, que les trois branches du genre humain ont poussé divers rameaux, qui, en se dédoublant sans cesse et en se ramifiant eux-mêmes, d'une manière indéfinie, ont rayonné dans tous les sens, pour prendre possession du globe; pour se fixer, de proche en proche, dans des régions en harmonie avec leur vo-

cation historique et projeté d'autres rameaux, qui ont peuplé la terre, au loin, de leurs rejetons et de leurs boutures.

Les familles particulières et les tribus isolées sont devenues sur tout le globe, par suite de tout leur mouvement individuel et collectif, migratoire et centrifuge, une grande semaille de sociétés élémentaires et primitives; qui se séparent ou se rapprochent; se groupent dans certaines régions; s'assimilent les unes aux autres, à des degrés très-différents; constituent, de cette manière, des peuples et des nations, des États et des empires, des centres de vie commune et des foyers ethnographiques et historiques, dont la fonction dans l'ensemble est, comme nous l'avons déjà dit, de préparer graduellement l'unité lente et progressive, spirituelle et organique, qui constitue le type suprême de la maturité du genre.

Une des hautes fonctions de la science consiste à suivre, dans le temps et sur les divers points de l'espace, tous ces foyers ethnographiques; d'étudier leurs rôles divers et leurs physionomies spéciales, dans le grand drame de l'histoire; de montrer, comme résultat, dans le mouvement de leur vie commune, la marche générale du drame, et d'apprécier, autant que possible, la somme des progrès obtenus et des progrès qui sont à faire, pour s'approcher de l'idéal de la rénovation humaine.

Nous essayerons de cette tâche, et nous suivrons rapidement, à la surface de notre globe, les destinées de notre espèce, dans toute sa variété d'abord, et dans son unité, ensuite; variété et unité, qui, dans leur harmonie mutuelle et leur correspondance divine, impriment seules à toute l'histoire, le caractère d'une science et l'intérêt d'un poëme.

QUATRIÈME ÉTUDE.

ASPECT HISTORIQUE DE LA RACE SÉMITE ET DE SES RAMIFICATIONS.

SOMMAIRE.

I. Les Sémites, en général. — Première section : Hélam. II. Les Hélamites ou Élyméens. — Deuxième section : Assur. III. Les Assyriens. — Troisième section : Aram. IV. Les Syriens ou Araméens. — Quatrième section : Lud. V. Les Amalékites et autres peuples de race ludienne. — VI. Les Lydiens. — Cinquième section : Arphacsad. — VII. Les Sémites arphacsadiens et leurs divers embranchements. VIII. Les Casdim ou Chaldéens de Babylone. — IX. Les Israélites. — X. Les Moabites. — XI. Les Ammonites. — XII. Les Madianites. — XIII. Les Édomites. — XIV. Les Arabes. — XV. Les divers États mahométans, sémites, japhétites ou camites, rattachés à la race arabe par le lien de l'islamisme : 1° Espagne; 2° Afrique; 3° Asie; 4° Empire ottoman; 5° Physionomie générale de la culture mahométane.

I.

Les Sémites, en général.

De toute la race des Noachides, les Sémites forment la branche la plus restreinte et la plus rapprochée du tronc. Restés plus près du point de départ, entre les peuples de race camite et ceux de race japhétique, ils ont borné leurs migrations à des régions voisines du centre, et c'est de l'Asie occidentale ou de l'Asie de transition, qu'a rayonné leur influence sur les deux groupes opposés, pour les assimiler entre eux et leur servir de médiateurs.

Les Sémites ont pour limites : au Nord, la chaîne du Taurus, qui divise l'Asie Mineure en deux parties inégales et se prolonge vers l'Orient, dans l'intérieur de l'Asie; à l'Ouest, la Méditerranée, l'Égypte et la mer Rouge; au Sud, la mer Érythrée; à l'Est, le golfe Persique et une partie de la plaine du Tigre, où ils se mêlent aux Japhétites et aux Camites de race cuschite. Leur domaine originaire comprend ainsi la Susiane et l'Assyrie, la Babylonie et toute la Mésopotamie, toute la région araméenne ou syrienne, la Palestine israélite et la presqu'île d'Arabie.

Constituant physiquement un des rameaux de la race blanche, les Sémites, au teint basané, ont le corps nerveux et le tempérament ardent; une physionomie sévère; les yeux enfoncés, brillants et noirs; l'âme noble et fière, aux sentiments graves et profonds, à l'imagination brûlante, et douée d'une grande énergie toute concentrée sur son objet et très-voisine du fanatisme.

Au point de vue de la linguistique, ils forment une famille à part, un groupe de langues très-homogènes; langues à flexions et à racines dissyllabiques; essentiellement analytiques; à mots semblables ou analogues; d'une richesse plus étendue, surtout dans le rameau arabe, que les langues camites en général, et d'une si grande ténacité que, sans subir les influences des idiomes d'une autre race, elles ont agi dans certains cas sur les idiomes japhétiques et les idiomes

camites voisins, pour modifier leurs dialectes et s'imposer spécialement à la branche cananéenne.

Quoique exposés par leur nature et leur tempérament natif, aux déviations toutes sensuelles d'une imagination brûlante, d'une sensibilité mystique et d'un génie tout oriental, les Sémites à l'état pur, dans leurs instincts spirituels et leurs aspirations morales, diffèrent, d'une manière tranchée, des Japhétites et des Camites, ou des Sémites qui, par mélange et par une contagion sociale, ont subi profondément l'influence de ces deux races.

Les sens dominent chez les Camites, dont les tendances toutes terrestres n'ont enfanté, en religion, qu'un naturalisme inférieur, source constante de servitude, de déchéance et de dégradation morale. L'intelligence et toutes les facultés de l'âme, dans leurs applications variées, sont l'apanage des Japhétites, qui, moins esclaves de la nature, ont aspiré à s'élever au-dessus d'elle, à lui imprimer décidément le sceau de l'anthropomorphisme et à transformer le naturalisme en un vivant polythéisme, en un spiritualisme humain, qui fait l'apothéose de l'homme et crée des dieux à son image.

Une conscience plus délicate et plus profonde des choses divines est le partage des Sémites, qui, bien que tombés en grande partie, pendant un temps, sous le joug religieux du paganisme japhétique et des su-

perstitions camites, ont conçu, comme idéal, le Dieu unique de l'univers; adopté finalement le monothéisme prophétique, et servi d'intermédiaire, par l'entremise des Hébreux, à la révélation divine, pour initier au grand mystère de la réunion de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, toutes les familles de la terre.

La vie civile et politique des populations sémites porte un cachet de simplicité patriarchale, très-rapprochée de la nature; peu favorable au mouvement, à la variété, aux développements artificiels d'une civilisation complexe, et moins soucieuse de cultiver dans tous les sens toutes les capacités humaines, que de concentrer son énergie sur la poursuite exclusive de l'idéal qu'elle a conçu, ou de l'intérêt qui la domine.

La souche sémite compte cinq branches, qui jouent des rôles très-inégaux; dont trois sans ramifications, la branche d'Hélam, la branche d'Assur et celle de Lud; et deux sous-divisées en rameaux, celles d'Aram et d'Arphacsad. Hélam et Lud, ainsi qu'Aram, jettent moins d'éclat que les deux autres, dans le foyer historique du monde. Assur figure au premier rang, comme grand centre sémitique, modifié par un mélange de camisme et de japhétisme. Aram a quatre descendants, aux noms obscurs et sans portée; et d'Arphacsad sortent trois branches importantes, les Chaldéens de Babylone, qui dégénèrent comme Assur, en subissant le même mélange; le peuple hébreu

ou israélite, révélateur par excellence du genre humain, qui reçoit de lui le christianisme et le principe du progrès; et le peuple arabe, dont l'influence s'étend au loin, par les conquêtes de l'islamisme, qui fait obstacle au progrès même et qui entraîne l'humanité dans un marasme spirituel et un fanatisme rétrograde.

La race sémite, considérée dans ses phases si différentes, oscille entre les deux extrêmes; elle détermine, d'une part, au sein de l'histoire du genre humain, par son élan tout spirituel, en religion et en morale, l'essor divin qui élève l'espèce vers l'idéal, en Jésus-Christ, de son relèvement en Dieu; et d'autre part, en se livrant à ses tendances dégénérées, elle entrave le même essor, dont héritent les Japhétites, pour le porter chez tous les peuples et préparer son triomphe. Par le rameau israélite, riche des révélations divines, la race sémite est devenue le ferment vital, rénovateur de toutes les autres et le levain générateur de la culture spiritualiste et progressive des derniers temps; par les rameaux syro-arabes et les erreurs qu'ils ont puisées dans le paganisme et l'islamisme, cette même race s'est alliée aux éléments retardataires des autres races, et constitue par cette alliance et par sa grande ténacité, un des obstacles les plus grands au développement et au progrès de la civilisation chrétienne.

PREMIÈRE SECTION.

Hélam.

II.

Les Hélamites ou Élyméens.

Hélam est celui des fils de Sem, que le tableau des Noachides nomme le premier dans la Genèse.

Ce nom revient dans les prophètes, et sert clairement à désigner une famille ethnographique et une contrée, qui est limitrophe de Babylone, de la Médie et de la Perse. C'est la contrée que les géographes grecs et romains appellent eux-mêmes Élymaïs; qu'on nomme plus fréquemment Susiane; qu'arrosent l'Ulaï et le Choaspes; que baigne le Tigre, à l'occident; qui, au sud, touche au golfe Persique, et que sépare de la Médie et de la Perse proprement dite, le haut pays qui borne à l'est les plaines du Tigre et de l'Euphrate.

C'est par les plaines de la Susiane que les Camites se dirigèrent le long des côtes du sud-est, pour se porter vers l'orient; c'est là qu'étaient les Cosséens ou Kissiens de race cuschite et que se conserve de nos jours, avec le nom de Chusistan, une réminiscence camite. Là fut aussi l'ancienne Suse, qui devint plus tard la résidence des rois de Perse; et du côté

de l'orient dominaient des Japhétites, qui se mêlèrent aux Camites et aux Sémites, sur cette terre exposée, comme Sinéar, aux invasions et aux luttes précoces de toutes les races.

Le nom d'Hélam, d'Élyméens, s'applique particulièrement aux Sémites de la Susiane et à tous les Sémites orientaux répandus jusqu'en Médie, du golfe Persique à la mer Caspienne, qui, dès les temps les plus anciens et avant la domination perse, paraissent avoir formé un État, dans les régions qui nous occupent; porté leurs armes vers l'ouest, en Arabie et en Syrie, et envahi la Palestine, peuplée par des Cananéens et des Sémites de souche ludienne.

Au temps de Lot et d'Abraham, plusieurs tribus cananéennes et ludiennes subissent le joug des Hélamites, vassaux peut-être et alliés des Assyriens; lèvent l'étendard de la révolte après douze ans de sujétion, et voient revenir en conquérant, Kédor-Lahomer, roi d'Hélam, allié d'autres vassaux assyriens, tels que: Arioch, roi d'Ellasar, qu'on croit être Artemita, au nord de la Babylonie; Amraphel, roi de Sinhar, qui n'est autre que Babylone, et Tidhal, roi des Gojim ou des nations, sans doute voisin des précédents. Les Réphaïms, les Zuzims et les Émims, les Horiens, les Amalékites, les Amorrhéens, les rois de Sodome et de Gomorrhe, d'Adma, Tséboïm, Belah et Zoar, sont battus et rançonnés par ces rois de l'Orient, qu'Abra-

ham suit jusqu'à Dan, dans leur retraite vers le nord; surprend la nuit; met en déroute, près de Damas, et dépouille de leurs trophées.

Longtemps après, les Hélamites nous apparaissent, dans Ésaïe et dans Jérémie, comme des guerriers armés de carquois et munis de chariots de guerre.

Les rois d'Hélam figurent encore dans Jérémie et Ézéchiel, et le premier de ces prophètes annonce la dispersion de ce peuple, vers les quatre vents des cieux; la destruction de ses principaux et de ses rois, et le retour dans sa patrie, d'où nous le voyons, sous la domination des Perses, conspirer contre les Juifs, avec plusieurs autres peuples, pour empêcher la construction du temple de Jérusalem.

Située, à la fois, dans le voisinage de l'Assyrie et de l'Arabie, de la Médie et de la Perse, l'Élymaïs est exposée, pendant la suite des temps antiques, à des conflits avec les peuples qui dominent dans ces contrées; jusqu'au moment où elle est conquise par les Perses; absorbée dans leur empire, dont Suse devient la capitale, et enveloppée dans leur histoire, sous l'influence prépondérante du Japhétisme oriental, dont l'élément perse ou parsis se combine au Sémitisme, pour former l'idiome pehlwi. Le pehlwi, par son vocabulaire, est en partie iranien; mais sémitique par sa grammaire. Parlé jadis dans la Médie, il est devenu une langue morte, depuis les conquêtes de l'Islamisme.

DEUXIÈME SECTION.

Assur.

III.

Les Assyriens.

Après Hélam, c'est à Assur que, dans l'ordre géographique observé par l'écrivain, est assigné le second rang parmi les descendants de Sem, dans le tableau ethnographique du dixième chapitre de la Genèse.

Nous rencontrons cette branche sémite, le long de la rive gauche du Tigre, au nord de la Babylonie, entre la Susiane au sud, la Médie à l'orient, l'Arménie du côté du nord, et la Mésopotamie au sud-ouest et à l'ouest, dans le Curdistan des temps modernes. C'est là qu'était l'Assyrie propre, l'Aturie ou l'Adiabène, au climat doux et tempéré, aux montagnes fraîches et verdoyantes, aux courants d'eaux très-abondants, tels que le Zab ou le Lycus, aux vallées et aux plaines fertiles et à la population guerrière. C'est là que fleurit, de très-bonne heure, la grande nation des Assyriens ou Aturiens, qui, Sémites dans l'origine, parlant un idiome sémitique mêlé d'éléments étrangers, furent exposés, dès le début, aux influences plus ou moins grandes des branches camite et japhétique, qui les affectent de leur mélange et les marquent de leur empreinte.

Située plus haut, vers le nord-est, que la contrée de Sinéar ou de Babel, point central traditionnel de la dispersion des peuples, et siége du premier empire fondé par le cuschite Nimrod, l'Assyrie, dès le principe, voit arriver de Babylone, en remontant le cours du Tigre, le cuschite Nimrod lui-même, qui fonde Ninive, Réhoboth-Hir, Calah et Rézen, dont la fusion s'opère plus tard, pour former la grande Ninive. Cette ville avait huit lieues de long, cinq lieues de large, et il fallait trois jours de marche pour faire le tour de la cité, dont les ruines viennent de reparaître, grâces aux recherches et aux découvertes des Botta, des Layard et des Rawlinson, dans les campagnes de Mossoul, à Khorsabad, à Caramlès, à Kujundjik et à Nimroud, dont le nom rappelle Nimrod.

Un grand empire assyrien, qui subit à sa naissance l'action puissante et contagieuse des Camites de Babylone, s'élève ainsi, près de vingt-deux siècles avant notre ère, avec Ninive pour capitale, et étend ses armes et ses conquêtes sur une grande partie de l'Asie. L'Assyrie propre et Babylone; l'Arrapachite et l'Arménie; toute la Syrie araméenne avec la Mésopotamie; la Palestine; les pays de l'Asie Mineure, jusqu'au Bosphore, et qui avoisinent la mer Caspienne et le Pont-Euxin; toutes les contrées vers l'orient, peuplées de Japhétites aryens, la Perse proprement dite, la Médie et la Bactriane, jusqu'à la chaîne de l'Hindu-Kusch ou

Hindu-Koh, font partie de cet empire, parmi les souverains duquel les traditions profanes mentionnent, à titre de conquérants, Ninus et Sémiramis, dont la physionomie mythique se confond avec l'histoire.

En combinant toutes les données, incohérentes et assez confuses, de cette histoire assyrienne, on y découvre trois périodes : du 22e jusqu'au 13e, du 13e jusqu'au 8e et du 8e jusqu'aux trois quarts du 7e siècle avant notre ère.

Le grand empire des Assyriens, régi, pendant près de dix siècles, par une première série de rois, semble arrivé à l'apogée de sa puissance, 1,700 ans avant Jésus-Christ. Il perd ensuite Babylone, que lui enlèvent les Arabes et probablement les Hyksos. Il a plus tard pour adversaires les rois d'Égypte de la 18e et de la 19e dynastie, qui, à l'époque des Sésostrides, lui disputent et affaiblissent son influence sur toute l'Asie occidentale. Il ressaisit, sur Babylone, une domination précaire, qui lui échappe bientôt après; et, du côté de l'Asie Mineure, il voit se former à ses dépens, le royaume des Lydiens, qui se soustrait à sa puissance. La guerre des Grecs contre Troie, vers douze siècles avant notre ère, trahit encore quelques liens de vassalité, entre Troie et l'Assyrie, qui envoie, de ses provinces du sud, au secours de cette ville, l'Éthiopien cuschite Memnon, et est impuissante à la sauver.

Régie dans la période suivante, du 13e siècle jusqu'au 8e, par une nouvelle dynastie, Ninive n'a plus que des fragments de toutes ses anciennes conquêtes. Toute la Lydie et l'Asie Mineure sont affranchies des Assyriens. Dans la région araméenne ou de Syrie, se constituent les petits royaumes de Tsobah et de Damas, de Hamath et de Gessur; en Palestine, celui d'Israël, scindé plus tard entre Juda et Éphraïm, Jérusalem et Samarie; tandis que les villes de Phénicie, libres du joug des Assyriens et des Égyptiens, qu'elles ont subi, développent leurs institutions et fleurissent par leur commerce. D'après les traditions vulgaires, le dernier prince efféminé de cette dynastie des rois de Ninive aurait été Sardanapale, qui, au 9e siècle ou au 8e, se serait brûlé dans son palais, assiégé par ses vassaux, Arbacès le chef des Mèdes, et Bélésis de Babylone.

Avec l'avénement de Phul, au 8e siècle avant notre ère, l'Assyrie reprend son rôle et recommence ses conquêtes. Ce prince a pour ses successeurs : Tiglat-Philéser, Salmanasar, Sennachérib, Assaraddon et Saosduchim ou Nabuchodonosor Ier, appelé aussi Chiniladan ou Saracus, peut-être le Sardanapale que d'autres placent à une époque antérieure.

Sous cette dernière dynastie, jusqu'au règne d'Assaraddon, la haute Syrie, l'Asie Mineure méridionale, la Samarie ou le royaume d'Israël, la Phénicie, l'île

de Chypre et le pays des Philistins, passent sous le joug des rois de Ninive, qui font la guerre aux rois de Juda, et disputent aux Égyptiens de la dynastie de Psammétique, l'influence prépondérante dans cette partie de l'Asie antérieure. Mais à dater de Sennachérib, célèbre par ses conquêtes, par ses désastres devant Péluse et devant Jérusalem, et assassiné par ses deux fils, dans le temple de Nisroch, l'Assyrie tombe en décadence.

Impatients du joug de Ninive, les peuples qu'elle a conquis se révoltent ou se détachent, reprennent leur indépendance et n'aspirent qu'à se venger. Une ligue puissante se forme enfin, entre les Mèdes, sous Cyaxare, et les Chaldéens de Babylone, conduits par Nabopollassar. Les deux peuples alliés attaquent le roi des Assyriens et marchent contre Ninive, qui, dévastée par une inondation du Tigre et prise d'assaut par l'ennemi, est détruite de fond en comble, 625 ans avant Jésus-Christ. Ses ruines immenses, changées en désert, et ignorées pendant des siècles, sortent de nos jours de leur tombeau, portant encore les traces du feu, et confirmant tous les récits que nous ont transmis les historiens sur son ancienne magnificence.

Plus de seize siècles avait duré la domination assyrienne dans une partie de l'Orient, lorsque survint la catastrophe déjà prédite par Jonas, mais détournée, pour un moment, par la repentance des Ninivites et

la patience du Roi des rois. Pendant cette suite de seize siècles, une civilisation spéciale s'était formée et développée dans ce foyer hétérogène, où le Sémisme dégénéré, le Camisme et le Japhétisme, entrent dans un contact intime et contribuent à imprimer un cachet mixte à la culture des Assyriens.

Ils ont une religion d'État, persécutrice et exclusive; qui fait partout la propagande; qui emprunte aux Japhétites aryens, de la Bactriane, de la Médie et de la Perse, incorporés dans leur empire, le culte de la lumière, avec celui des corps célestes; qui adore des dieux astronomiques, représentés par des symboles, soit animaux, soit végétaux, à l'exclusion de la forme humaine; qui emprunte aux Japhétites aryens le sacerdoce fameux des Mages, et qui encense, sur les montagnes et sur les toits, ou dans des temples découverts, le soleil, la lune et les étoiles, avec toute l'armée des cieux. Les Assyriens, comme les Perses, honorent probablement Mithras, qui représente le dieu Soleil; Nisroch le dieu à tête d'aigle; l'arbre de vie, ainsi que le char à huit chevaux, dédié au dieu de la lumière. Ils sacrifient des petits enfants au double dieu du feu solaire, Adramélec et Annamélec, patron de la ville de Sippara ou Sépharvajim. Ils ont un dieu nommé Sandan, analogue à l'Hercule tyrien, en rapport avec le soleil; un autre dieu, appelé Assar, dont le nom s'ajoute à des noms d'hommes

et leurs hommages s'adressent encore, selon les lieux, à Ascima et à Nergal, à Nibchaz et à Tartac, divinités toutes planétaires, qui ont pour symboles correspondants, le bouc, le coq, le chien et l'âne. Enfin, ils partagent avec les Perses une divinité femelle, qui représente l'astre lunaire, et qui revêt les divers noms d'Anaïtis ou d'Anahit, de Tanæ, Thanit ou Tanaïs, ou de Nané et Nanæa.

A ces emprunts, qui tous découlent du culte aryen et japhétique, les Assyriens associent surtout le culte essentiellement camite de Mylitta, puissance femelle de la nature, déesse de la génération, la grande mère, la reine des cieux, qui se confond avec la lune, reçoit les titres de Melechet ou Baaltis, et est identique à l'Astarté ou Astaroth cananéenne et phénicienne. A cette déesse, est associé le dieu Moloch des mêmes peuples, qui représente le feu solaire et destructeur, dans son ardeur et dans sa force. C'est dans le culte voluptueux et enivrant de Mylitta, souillé partout d'infâmes orgies et de prostitutions hideuses, auxquelles s'immolent la chasteté et la pudeur, sur les collines ou les hauts-lieux, dans les bocages et dans les temples; ainsi que dans le culte de Moloch, auquel un fanatisme atroce immole et brûle, par milliers, au son des instruments de musique, des holocaustes de petits enfants, qu'éclate, dans toute sa turpitude, le caractère abominable et la physionomie camite de la

religion des Assyriens, dont l'influence se fait sentir, par la conquête, dans toute l'Asie occidentale.

Au point de vue de la vie sociale, l'antique culture de cette nation ressort des récits de l'histoire; des monuments de l'art assyrien, dont on rencontre des vestiges depuis l'Arménie à l'Asie Mineure, depuis les côtes de Phénicie jusqu'en Médie et dans la Perse; et surtout des édifices, des sculptures et des inscriptions cunéiformes en langue pehlwie, qui, de nos jours, mettent en lumière l'emplacement de l'ancienne Ninive et les restes de sa splendeur.

Temple et palais formaient un tout; servaient de demeure aux dieux et aux rois, revêtus d'un caractère sacré; constituaient, par leur grandeur, les forteresses de la cité; et, par leur ornementation et leurs inscriptions cunéiformes, les archives du grand empire.

A l'inspection des bas-reliefs et des sculptures historiques, qu'étalent les ruines de ces palais et de ces temples, il est clair à tous les yeux qu'un despotisme militaire dominait l'ordre social; que la guerre, les siéges et les combats formaient le fond de l'activité et l'intérêt le plus puissant de la nation; que la vie publique avait pour centre, le roi, sa cour et tous ses actes, dont les plus petits, comme les plus grands, portaient l'empreinte officielle et revêtaient un caractère tout politique. Les sacrifices et les prières, la chasse et les amusements, les combats et les triom-

phes des monarques assyriens, représentés sur les murailles et les parois de leurs demeures, les montrent entourés d'eunuques, de courtisans et d'officiers, qui ne s'approchent de leur personne que dans une attitude servile.

D'accord avec les traditions et toutes les données de l'histoire, les bas-reliefs et les sculptures qui revêtent les monuments de Ninive, font ressortir également le faste et la magnificence, qui, à côté du mouvement de la vie active et toute guerrière des Assyriens, favorisaient, chez cette nation, les jouissances de toute espèce et la mollesse de la vie.

Les monuments et les traditions constatent, de plus, le caractère original et le haut développement de l'art; une grande habileté technique, en ce qui touche les constructions et la sculpture; une industrie variée et féconde, en fait de tissus fins et précieux, de métallurgie et d'orfévrerie, de travail sur pierre ou sur métaux, sur bois, sur verre ou sur ivoire, et d'une multitude d'objets d'utilité ou d'agrément, qui indiquent une civilisation élégante et raffinée, qui se complaît dans le confortable, dans l'abondance et dans le luxe.

Siége, à la fois, d'une grande puissance, qui s'étendait sur les nations; d'un despotisme militaire, qui rançonnait au loin les peuples; d'une nombreuse population accumulée dans son enceinte, Ninive fut, en particulier, comme le grand centre, où se pressaient,

et les richesses des vainqueurs, et les dépouilles des vaincus, et les magnificences du luxe, et les grands monuments de l'art, et les produits de l'industrie, et les ressources matérielles, créées par un commerce actif, soit local, soit général, qui, dès les temps les plus anciens, a fait circuler dans l'Orient les produits d'un peuple à l'autre.

Aussi, quand ils nous parlent d'elle, les prophètes du peuple hébreu, contemporains de sa grandeur, retracent-ils, dans leur tableau, tous les grands traits qui peignent le mieux les violences des Assyriens, leur faste plein d'arrogance, leur dissolution morale, et le contraste de leur ruine, qu'ils prédisent comme conséquence de leurs excès et de leurs vices, avec l'immense prospérité, qui fit jadis de la grande Ninive la dominatrice du monde.

« Malheur à Assur, dit l'Éternel, la verge de ma colère ! Quoique la force qu'il a en main provienne de mon indignation et que je m'en serve pour châtier, il ne le pense pas ainsi et son dessein n'est autre chose que de détruire beaucoup de nations. Depuis le temps où elle fut bâtie, Ninive a été comme un vivier. Ses forts lions allaient ravir tout ce qu'il fallait à leurs petits et l'étranglaient pour leurs lionnes. Ils remplissaient de proie leur antre et leurs repaires, de leur rapine. Malheur à toi, ville sanguinaire, pleine de mensonge, remplie de proie, et dont la rapine ne sort

point. A cause de tes prostitutions, à cause de tes enchantements, à toi j'en veux, dit l'Éternel. Je te couvrirai de déshonneur, et tu seras comme de l'ordure. Quiconque te verra, s'éloignera, et dira : Ninive a été détruite! Tes braves montent sur les murailles et la défense est préparée. Mais les portes des fleuves s'ouvrent et ton palais est renversé. A toi j'en veux, dit l'Éternel. Je brûlerai tous tes chariots; l'épée tuera tes lionceaux; je retrancherai de la terre ta proie; la voix de tes ambassadeurs ne sera plus jamais ouïe. Ta plaie est mortelle et ta blessure est sans remède. L'Éternel étend sa main vers l'aquilon, et l'Assyrie sera détruite; il fera de Ninive désolée, un lieu aride comme un désert; les troupeaux ne reposeront plus au milieu d'elle; et les bêtes sauvages, le cormoran et le butor habiteront dans ses portiques. Cette ville, gonflée de tant d'orgueil, qui se tenait si assurée et qui disait au fond de son cœur : C'est moi et il n'y a que moi; comment est-elle devenue déserte, pour être le repaire des bêtes! Quiconque viendra à passer près d'elle, la sifflera et on la montrera au doigt. Voici, Assur était semblable à un grand cèdre du Liban, qui avait poussé ses branches au loin; mais, à cause de sa méchanceté, je l'ai livré, dit l'Éternel, aux étrangers, qui l'ont coupé, et tous les peuples de la terre se sont retirés de dessous son ombre.» (Ésaïe, x, 5-7; Nahum, *passim*; Sophonie, II, 13-15; Ézéch., XXXI, 3, 11, 12.)

TROISIÈME SECTION.

Aram.

IV.

Les Syriens ou Araméens.

Pendant que les descendants d'Hélam, dans la région sud-orientale, occupent et peuplent la Susiane et que ceux d'Assur étendent au loin leur puissante domination, les branches de la famille d'Aram, qui sont Uz, Hul, Gether et Mas, occupent toute la région syrienne, avec la Mésopotamie; depuis la rive droite du Tigre, jusqu'à la région du Liban et à la Méditerranée; depuis les déserts d'Arabie, jusqu'à la chaîne du Taurus, sur les confins de l'Arménie, de la Cappadoce et de la Phrygie, au sud de l'Asie Mineure.

La branche de Uz s'étend au sud, à l'est de la Palestine, dans l'Idumée orientale, et se divise en trois rameaux : le principal, sorti d'Aram, et qui a produit le saint homme Job; et les deux autres sortis de Séhir et de Nachor, qui, en s'unissant au précédent, établissent des points de contact entre la branche Horite de Lud, la branche Nachorite d'Arphacsad, et la grande souche Araméenne.

D'après les traditions arabes, de Udh, l'un des fils d'Aram, qui doit être le même que Uz, naissent par Ad, l'un de ses fils, les tribus qu'on appelle Adites,

que d'autres font naître d'Amalek, et qui se répandent en Arabie, entre l'Oman et le Yémen, et dans la contrée d'Hadramaut. Violents, pillards et idolâtres, les Adites sont détruits plus tard et leurs derniers restes succombent à la conquête des Joktanides.

Gether, un autre fils d'Aram, connu des traditions arabes sous le nom analogue de Gather, est, d'après ces mêmes traditions, le père de deux rameaux syriens, des Thémud et des Djadis. Fixés d'abord dans le Yémen, puis refoulés par les Joktanides dans le Hedjaz et vers le nord, les Thémud occupent le pays qui sépare Médine de Damas, où, comme leurs voisins les Horites, ils habitent des espèces de grottes, et finissent par être détruits et par disparaître de l'histoire. Les Djadis, mêlés aux Ludiens de la branche de Tasm frère d'Amalek, subissent aussi le même sort.

Au nord de Uz et de Gether, dans la Syrie proprement dite, la branche de Hul, au nord-ouest, d'après plusieurs localités du nom de Chul ou de Huleh, signalées par les géographes, occupe la Cœlé-Syrie, et toute la région du Liban; tandis que la branche de Mas, au nord-est de la précédente, peuple, comme l'indique son nom, la contrée du mont Masius, dans la haute Mésopotamie, et envoie de ses tribus errantes, jusque dans la Babylonie et tout près du golfe Persique où l'on trouve des Meséniens, qui reçoivent aussi le nom de Mesech.

Parlant l'idiome sémitique, araméen ou syriaque, et divisés, dès l'origine, en sociétés particulières, les unes nomades et pastorales, les autres vivant dans des villes et occupées d'agriculture, les Sémites araméens, dont le nom de Syriens paraît venir d'une colonie des Assyriens qui s'établit au milieu d'eux, servent ainsi d'intermédiaires pour le commerce, entre les peuples environnants; sont de bonne heure incorporés au grand empire des Assyriens, maîtres de l'Asie occidentale; se détachent de cet empire, onze ou douze siècles avant notre ère; et constituent, vers cette époque, les petits royaumes de Tsobah et de Damas, de Hamath et de Gessur, dont celui de Damas est le plus célèbre.

Au temps de Saül et de David rois d'Israël, les rois Rohob et Hadadézer font de Tsobah ou de Sophène, une grande puissance araméenne; soutiennent des guerres contre Israël, et sont subjugués par David, qui se rend maître de la Syrie et la soumet à un tribut.

L'antique Damas, déjà connue pendant l'époque patriarcale, succède alors par sa puissance, à Tsobah ou à Sophène; secoue le joug israélite, sous Salomon fils de David, qui fonde Thadmor ou Palmyre dans le désert araméen; et forme, sous son roi, Rezom, ancien allié d'Hadadézer, et auquel succèdent Hézion et Labremon, Benhadad Ier, Benhadad II, Hazaël,

Benhadad III et Retzin, un nouveau royaume syrien, qui se rend redoutable à Israël, pendant le cours de plusieurs siècles. Le plus célèbre de ses rois, le second des Benhadad, menace de ruine, du temps d'Achab, le royaume de Samarie, dont il assiége la capitale. Mais il essuie de grands revers et se voit soumis à un tribut, dont il parvient à s'affranchir, par la défaite qu'il fait subir, en Ramoth de Galaad, à Josaphat, roi de Juda, et à Achab, roi d'Israël, qui succombe dans le combat. Vaincu, plus tard, par Israël, ce prince périt, assassiné par Hazaël, qui lui succède, comme roi de Damas; guerroie sans cesse contre Juda et Israël; s'avance jusqu'à Jérusalem, qu'il saccage, du temps de Joas; réduit sous sa domination les tribus israélites, qui habitent à l'est du Jourdain, et incorpore à ses États le port important d'Élath, au nord de la mer Rouge. Sous le troisième des Benhadad, qui succède à Hazaël, les rois hébreux de Samarie rendent tributaires les Syriens, qui, sous leur dernier roi, Retzin, cherchent en vain à se relever. Damas succombe sous les efforts des rois de Juda et d'Assyrie; sa puissance s'évanouit, 732 ans avant notre ère; et la domination syrienne se fond dans celle des Assyriens, dont les conquêtes se renouvellent, dans toute l'Asie occidentale, à partir des règnes de Phul et de Téglat-Philéser.

La ville d'Hamath joue, en Syrie, un moindre rôle

que Tsobah et que Damas, auxquelles elle est assujettie comme tributaire, ainsi qu'aux rois de Jérusalem; jusqu'à ce qu'enfin Sennachérib et Assar-Addon, rois de Ninive, la soumettent aux Assyriens et en transplantent les habitants dans les villes de Samarie.

Quant à Gessur, elle ne présente que des chefs à peine connus et impuissants, et suit des destinées obscures, jusqu'à ce qu'elle passe, comme tout le reste de la région araméenne, au pouvoir des Assyriens.

A partir de cette époque, les peuples araméens, soumis alternativement aux Assyriens de la grande Ninive; aux Chaldéens de Babylone; aux Perses, aux Grecs et aux Romains; aux Grecs de l'empire d'Orient; puis aux Arabes et aux Croisés occidentaux; aux peuples turcs, et en dernier lieu aux Ottomans, se sont mêlés à tous ces peuples; ont subi, à divers degrés, les influences successives de leurs institutions sociales et de leurs contacts historiques; ont professé, dès l'origine, le paganisme asiatique occidental, assyro-cananéen; y ont mêlé ultérieurement l'idolâtrie grecque et romaine, qui a contracté par leur contact une forte teinte d'orientalisme; ont embrassé le christianisme vers la fin de l'antiquité; puis ont passé au mahométisme, par suite de la conquête arabe; sont restés dès cette époque sous l'influence de l'islamisme, sauf un petit nombre de chrétiens, soit Maronites, soit

Jacobites, soit Chaldéens, soit de l'Église grecque orthodoxe, et ont conservé, dans la mesure de ces nombreuses fluctuations, leur physionomie sémitique et leur caractère oriental.

QUATRIÈME SECTION.

Lud.

V.

Les Amalékites et autres peuples de race ludienne.

De toutes les branches du tronc sémite, la moins bien déterminée est celle de Lud, qui, d'après l'ordre suivi dans le tableau des Noachides, a dû s'étendre au sud-ouest, dans les contrées qui échurent plus tard aux Hébreux et aux Arabes.

Dans ces contrées, vivaient des peuples d'une importance plus ou moins grande, comme ceux de race amalékite, que Moïse n'a pu oublier dans sa table ethnographique; mais qui ne peuvent se ramener qu'à la postérité de Lud.

Le nom de Lud, au singulier, revient cinq fois dans l'Écriture : d'abord comme l'un des fils de Sem, dans la Genèse et les Chroniques; puis ensuite, dans Ésaïe et dans le prophète Ézéchiel, comme un peuple armé de casques et de boucliers, servant avec Hélam et Put, dans les armées des Tyriens, et figurant avec les

Cuschites, les Putites et les Arabes, dans l'armée des Égyptiens.

Si Lud désigne, dans ces passages, un des rameaux de la race sémite, rapproché de la Phénicie et de l'Égypte, dans les armées desquelles il sert, le nom de Ludim, au pluriel, cité au nombre des Camites de la souche de Mitsraïm, doit s'appliquer à un mélange des Sémites issus de Lud et des Camites mitsraïmites, dont Jérémie parle à son tour, comme maniant et bandant l'arc dans l'armée des Égyptiens.

Il est plus que vraisemblable, que ces Ludim de l'Écriture, sont la population mêlée d'Arabes sémites et d'Égyptiens, dont fait mention le géographe Ptolémée, entre le Nil et la mer Rouge, où Hérodote place lui-même la caste guerrière d'Égypte.

La question s'éclaire encore, si l'on tient compte des traditions conservées chez les Arabes. Ces traditions constatent déjà, avant l'arrivée en Arabie des Joktanides et des Sémites abrahamites, la présence d'autres tribus, que nous appellerons proto-arabes; qu'elles font descendre, les uns d'Aram, comme les Adites, les autres de Lowad ou Laud, le même que le Lud de la Genèse, fils de Sem, et père de Tasm, de Pharis, de Djordjan et d'Amalek, et parmi lesquelles elles citent le peuple des Amalékites, les tribus de race gigantesque de toute la région du Jourdain,

ainsi que les Philistins eux-mêmes, mélangés d'éléments camites.

En rapprochant toutes ces données des souvenirs de Manéthon, sur les Hyksos, ou rois pasteurs, qui, après avoir conquis l'Égypte, et dominé sur ce pays, pendant cinq siècles, sont expulsés par le nord-est, du côté de la Palestine; en y joignant ce que les Arabes disent de Laud et d'Amalek, dont, suivant cette tradition, les descendants conquirent l'Égypte, et la Libye septentrionale, à une époque très-reculée: on peut admettre, comme probable, que les Sémites issus de Lud, forment la race amalékite; qu'ils ont fourni leur contingent aux Hyksos ou rois pasteurs, et, dans la suite, aux Philistins; qu'à l'expulsion de ces Hyksos, par les rois des bords du Nil, il en resta un certain nombre, sur la frontière nord-orientale, qui se soumirent aux Égyptiens; se mêlèrent avec ce peuple; constituèrent, dès ce moment, au nord-est du pays, une caste militaire, et conservèrent, chez les Hébreux, le nom de Ludim, au pluriel, qui désignerait cette race mêlée de Camites mitsraïmites et de Sémites, issus de Lud, le quatrième des fils de Sem.

Si cette hypothèse est vraie, elle nous montre en même temps, qu'à la descendance de Lud, se rattache cet Amalek, ou ce peuple amalékite, qui est appelé, dans l'Écriture, un commencement de nations, mais

qui est destiné à périr; cité déjà, au temps d'Abraham et de l'invasion des Hélamites dans le pays de Canaan; se mêlant probablement plus tard et communiquant son nom à un rameau des Édomites, qui porte le nom d'Amalek; faisant la guerre à Israël, dès son séjour dans le désert, et pendant l'époque des juges; défait, plus tard, par Saül, qui le détruit en grande partie, à la façon de l'interdit; en guerre encore avec David, et dont quelques débris subsistent jusqu'au règne d'Ézéchias, où la tribu de Siméon attaque les restes d'Amalek sur la montagne de Séhir, les dépossède, les détruit, et exécute cette menace, prononcée du temps de Moïse: « J'effacerai entièrement la mémoire d'Amalek de dessous les cieux, et parce que sa main s'est élevée sur le trône de l'Éternel, l'Éternel sera en guerre contre Amalek, d'âge en âge. » (Exode, XVII, 14, 16.)

C'est encore à cette même souche de Laud, par son fils Amalek, ou du Lud de la Genèse, dont parlent les traditions arabes, que les recherches de la science sont portées à rattacher les Phérésiens, les Kéniens, les Kénisiens, les Kadmoniens, les Hanakims, les Réphaïms, les Zusims, les Émims, les Horiens de la montagne de Séhir et en général tous les Sémites, qui formaient la souche première des populations primitives de la Palestine et de l'Arabie, dans les époques les plus anciennes. Flétris par toutes les tradi-

tions comme des populations impies, ces peuples sont dépossédés, tantôt par des Cananéens, tantôt par des Araméens, des Joktanides, des Sémites abrahamites, et en dernier lieu par les Hébreux sémites de cette dernière branche.

VI.

Les Lydiens.

Si Lud, par un de ses rameaux, a donné naissance, comme on le pense, aux Lydiens de l'Asie Mineure, ce rameau doit avoir subi le mélange des Japhétites, dont le caractère est dominant, chez les peuples de la Lydie.

Ces peuples, connus des Grecs, sous le nom de Mœoniens et plus tard de Lydiens, subissent très-anciennement la domination assyrienne; deviennent ensuite indépendants, sous la famille des Atyades; donnent naissance, par colonie et par voie d'émigration, à l'occasion d'une famine, à la nation tyrrhénienne, qui se rend fameuse en Italie; voient succéder aux Atyades, près de treize siècles avant notre ère, une branche de la maison de Ninus, la dynastie des Héraclides, qui règne pendant plus de cinq siècles; et parviennent sous les Mermnades, Gygès, Halyatte et Crésus, à l'apogée de leur grandeur, de 730 ans avant notre ère, à 547. Sous la dynastie des Mermnades, la puissance des Lydiens s'étend, des bords du fleuve

Halys, aux côtes de l'Asie Mineure; résiste aux Mèdes de Cyaxare; attaque les Grecs du littoral, dont elle subjugue plusieurs villes et menace les autres colonies; et succombe finalement à la puissance du grand Cyrus, qui défait le roi Crésus, à la bataille de Thymbrée, l'an 547, et incorpore ses États à la monarchie des Perses.

La religion des Lydiens, comme celle de leurs voisins de Phrygie, et des Sémites araméens et assyriens, repose sur un naturalisme, où les principes mâle et femelle de la nature personnifiée, reçoivent, dans les sanctuaires, de la part de leurs adorateurs, un culte qui unit, dans ses contrastes, la plus impure volupté à l'abstinence la plus complète; les plus cruelles mutilations, aux fêtes nocturnes et licencieuses, accompagnées de cris, de chants, de musique instrumentale et de danses sacrées orgiastiques, exécutées dans le délire de l'exaltation la plus sauvage. Tel est spécialement le culte voué à la déesse Cybèle, la grande mère de Phrygie, dont les mystères se trouvent liés au mythe symbolique d'Atys; dont les prêtres sont des eunuques; dont les bocages sont souillés par des prostitutions infâmes, comme ceux de la déesse syrienne, assyrienne et phénicienne, Achera ou Astarté, Méléchet et Baaltis, qui est la même que Mylitta. A ce culte de la grande déesse, se joint, dans toute la Lydie, celui de Sandon, le Dieu du feu, le

Baal-Melkarth des Phéniciens, l'Adar, l'Assar ou le Sandan et le Moloch des Assyriens, le même que l'Hercule des Grecs, dont Hérodote fait descendre la dynastie des Héraclides, par le Bélus et le Ninus de Ninive ; ce qui indique, sans aucun doute, la relation des Lydiens avec la grande famille sémite. Au culte de ces divinités, accompagné, chez les Lydiens, de celui de toute l'armée des cieux et de vestiges d'un sacerdoce qui se rattache à celui des Mages, ce peuple joint de nombreux usages, semblables, d'après Hérodote, à ceux qui règnent chez les Grecs, dont ils se distinguent surtout par la prostitution de leurs filles, qui se vendent pour de l'argent.

Au temps de Crésus, leur dernier roi, Sardes capitale des Lydiens, défendue par une forteresse, brille de l'éclat d'une grande richesse et d'une splendide magnificence. Quoique redoutables à la guerre, où ils excellent comme cavaliers, les Lydiens se distinguent surtout par le goût des arts de la paix; par la recherche des plaisirs, des jeux et des amusements; par la mollesse et par le luxe. De bonne heure adonnés au commerce, ils sont des premiers à se servir d'une monnaie d'or et d'argent. Ils sont d'une grande habileté à fabriquer divers joyaux; à teindre les étoffes en pourpre, à l'exemple des Phéniciens; à tisser les étoffes de laine, les châles précieux et les tapis, ainsi que les vêtements de luxe, rehaussés d'or et de bro-

deries. L'art musical qu'ils cultivent avec une grande prédilection, respire chez eux un esprit de douceur, de volupté et de mollesse, qui se retrouve dans leurs mœurs. Toutes leurs tendances artistiques ont pour but d'embellir la vie et de la rendre confortable, soit dans l'enceinte de leurs demeures, soit en ce qui touche leur parure, leurs vêtements et leur toilette, où ils prodiguent les parfums. Dans leur architecture publique, ils ont, en général, le genre des grands peuples de l'Orient, et le fameux tombeau d'Alyatte est regardé par Hérodote, comme ne le cédant point en grandeur à tous les monuments fameux de Babylone et de l'Égypte.

CINQUIÈME SECTION.

Arphacsad.

VII.

Les Sémites arphacsadiens et leurs divers embranchements.

Dans le tableau des Noachides, Arphacsad représente la branche dont font partie les Casdim, que les traditions historiques appellent aussi les Chaldéens, quoique certains savants regardent les Chaldéens proprement dits, comme étant de race japhétique. La contrée où il s'établit porte le nom d'Arrapachite, qui vient sans doute d'Arphacsad, comme Arphacsad s'identifie avec le nom d'Aram Kesad, le haut pays des

Casdim, la Haute-Chaldée, dans les montagnes gordyennes ou des Carduques, situées au sud de l'Arménie et au nord-ouest de l'Assyrie.

Les Casdim ou Chaldéens, peuple intrépide et belliqueux, originaire de cette région, ont fondé des colonies, et ont figuré comme conquérants, aux grandes époques de l'histoire. Leur colonie la plus au nord, fixée près de la mer Noire, fut connue des auteurs grecs. Une autre , beaucoup plus fameuse, est celle qui règne sur Babylone et donne son nom à la Basse-Chaldée, dans les plaines du bas Euphrate. D'autres branches arphacsadiennes procèdent, les unes de Péleg, et les autres de Joktan, deux fils d'Héber, fils de Scélah, fis d'Arphacsad, et se répandent vers le midi, depuis le berceau de toute la race, jusqu'au fond même de l'Arabie.

De Taré, issu de Péleg, à la quatrième génération, sort une famille patriarcale, qui, partie d'Ur des Casdim, dans la région de la Haute-Chaldée, sans doute lors des premières conquêtes du grand royaume des Assyriens, va planter ses tentes à Carran, dans le pays entre les fleuves ou dans la Mésopotamie; passe ensuite , avec ses troupeaux , jusque dans la Palestine ; donne naissance, par Nachor, au groupe mésopotamien de Paddan-Aram, qui se fond avec les Araméens ; par Abraham et par ses fils, aux Israélites, aux Édomites, aux Madianites, et aux Arabes ismaélites et

orientaux; enfin par Lot, fils de Haran, frère d'Abraham, aux Moabites et aux Ammonites.

Les Joktanides, issus de Joktan, frère de Péleg et fils d'Héber, étendent leurs différents rameaux plus au midi que tous les autres et peuplent l'Arabie du sud.

De la souche sémite d'Arphacsad, sont procédées, de cette manière, un certain nombre de nations, dont trois surtout sont importantes : les Chaldéens de Babylone, les Hébreux ou Israélites et le grand peuple des Arabes, qui, avec les Israélites, ont joué le rôle le plus fécond dans le mouvement original des nationalités sémites.

VIII.

Les Chaldéens de Babylone.

L'un des rameaux les plus célèbres de la famille des Casdim a régné sur Babylone, que ses traditions mythologiques font remonter avant le déluge, et dont la tradition normale, conservée par les Hébreux, fait, à la suite de ce cataclysme, avec la plaine de Sinéar, le rendez-vous des Noachides, le point de départ de toutes les races et de la division des langues.

C'est dans la plaine de Sinéar, l'une des régions les plus fertiles de la terre et les plus fécondes en hommes, que s'élève, près de l'Euphrate, avant la dispersion des peuples, cette tour de briques et de bitume, dont parle le récit de Moïse; qui devient, plus tard, l'obser-

vatoire des Chaldéens et le temple de Bélus, qu'Hérodote a visité, au 5e siècle avant notre ère, et dont il donne la description. C'est là que, formant une seule famille, qui parle encore la même langue, se déterminent en groupes divers et se distinguent les uns des autres, les éléments de toutes les races, Camites, Sémites et Japhétites, pour suivre des directions diverses et prendre possession de la terre. C'est là que naît, un peu plus tard, le grand empire de Babylone, fondé par le cuschite Nimrod, et que se fixe, à une époque que l'on ignore, une population chaldéenne, dont la souche s'est portée au nord, dans le haut pays d'Arrapachite, ou d'Arphacsad, d'où elle étendra ses rejetons sur une partie de l'Asie antérieure.

Ce que nous savons des traditions originaires et nationales de Babylone, est dû à Bérose, prêtre de Bel ou de Bélus, qui, d'après les archives des temples, a écrit l'histoire de sa patrie, au 3e siècle avant notre ère.

Il attribue à Oannès, moitié poisson et moitié homme, venu de la mer, avant le déluge, la civilisation humaine, née dans les plaines de Babylone.

D'après les livres chaldéens, tout commença par un chaos, au sein des eaux et des ténèbres. Peuplé de monstres de tout genre, dont les images étaient retracées dans le grand temple de Bélus, ce chaos fut débrouillé par la puissance du dieu Bélus, qui orga-

nisa cette masse informe, et en fit sortir le ciel, la terre, la mer et l'homme, et toutes les autres créatures. A partir de cette époque, dix rois se suivent à Babylone, pendant 432,000 ans, depuis Alorus, le premier homme, l'Adam de Moïse, jusqu'au dixième, Xisuthrus, qui est le Noé de la Genèse. Une révélation divine fait connaître, à Xisuthrus, qu'un déluge va commencer; qu'il doit écrire ce qui concerne les origines de toutes choses, l'histoire des premiers temps du monde; puis se construire un grand vaisseau et s'y réfugier, accompagné de sa famille, de ses amis et d'animaux de toute espèce, dont il conservera la race. Le déluge survient alors. Xisuthrus, sauvé dans l'arche, échappe aux flots, avec tous les siens. La terre se sèche et Xisuthrus, comme le Noé de nos livres saints, s'en assure par des oiseaux qu'il laisse s'envoler de l'arche. Puis il descend sur l'Ararat, en Arménie, d'où il est enlevé auprès des dieux, en laissant à ses amis l'ordre de rentrer à Babylone et de rechercher les anciens livres, qu'il a enfouis à Sisparis. Ses compagnons suivent ses ordres, rentrent en possession des livres, bâtissent des villes, fondent des temples et relèvent la ville de Babylone, dont Bérose écrit l'histoire.

Cet historien suppute les temps par cycles de 60 années, qu'il nomme sosos; de 600 ans, qu'il nomme néros, et de 3,600 ans, auxquels il donne le nom de

saros. Il fait suivre Xisuthrus d'une première dynastie, qui règne plus de 33,000 ans et à laquelle en succèdent cinq autres, jusqu'aux monarques chaldéens, dont parlent les livres hébreux, et qui composent la suite finale des monarques de Babylone.

Au moment où, selon Bérose, finit la première dynastie, qui succède à Xisuthrus, et qui, peut-être, correspond à la dynastie de Nimrod, et à l'époque de la conquête du Sémisme par le Camisme, les Japhétites de la Médie deviennent maîtres de Babylone et y font pénétrer, à leur tour, les influences japhétiques.

Après un laps de plus de deux siècles, se manifeste une réaction, qui rend Babylone à elle-même, sous une série de rois indigènes, durant près d'un demi-siècle.

Conquise alors, vers l'an 2000, par les monarques assyriens, qui étendent au loin, à travers l'Asie, leur puissante domination, Babylone leur est soumise pendant 458 ans, et tombe, vers l'an 1540, en la puissance d'un peuple arabe, provenant peut-être des Ludiens et autres tribus arabes, chassés d'Égypte, depuis peu, sous le nom d'Hyksos ou rois pasteurs.

L'occupation de Babylone par ces conquérants arabes, pendant 245 ans, paraît suivie d'une conquête momentanée des Assyriens; puis d'une période d'indépendance de plus de cinq siècles de durée, sous

une longue série de rois indigènes et nationaux, entre 1286 et 760 avant notre ère.

C'est vers la fin de cette période, que l'Assyrie, en décadence, sous sa seconde dynastie, reprend des forces sous la troisième et ressaisit, sous le règne de Phul, le premier rôle dans l'Orient. Ce prince s'empare de Babylone, régie, dès lors, par des vassaux ou rois-satrapes, subordonnés aux rois de Ninive et entre lesquels il faut compter : Nabonassar, auteur de l'ère chronologique que l'on désigne par son nom, depuis l'an 747; Mérodac, fils de Baladan et Élibus, qui s'affranchissent de l'Assyrie, sous le règne de Sennachérib; Assaraddon, fils de ce même Sennachérib, et plus tard son successeur, qui comprime, à Babylone, les explosions de l'esprit de révolte; et Nabopollassar, enfin, qui, préposé sur Babylone pour la garder et la défendre, la soustrait aux Assyriens; se ligue contre leur dernier roi, avec Cyaxare, roi de Médie, dont son fils épouse la fille; détruit Ninive de fond en comble, 625 avant Jésus-Christ, et fonde à Babylone même, le nouvel empire des Chaldéens, dont la domination succède à celle des Assyriens de Ninive.

Dès une époque indéfinie, ces Chaldéens formaient sans doute, à Babylone, la couche première d'une population sémite, augmentée, à travers les âges, par des émigrations paisibles ou des transplantations violentes de Casdim venus du Nord, qui constituent,

dans tous les cas, un élément prépondérant de la population mêlée, qui se remarque, de bonne heure, dans ce centre antique de toutes les races. C'est le dialecte sémitique, connu sous le nom de chaldéen, qui était la langue de Babylone. C'est sous les noms de Casdim et de Chaldéens, que sont connus, à Babylone, les prêtres, les sages et les savants, en possession du monopole de la religion et de la science; et ce sont encore ces mêmes noms, que portent les hordes guerrières si bien décrites par les prophètes, qui font, depuis Nabopollassar, du royaume de Babylone, une des premières puissances du monde; quoique, d'après certains savants, elles proviendraient des hordes scythes, qui envahissent alors l'Asie. «Je vais susciter,» dit l'Éternel, dans Habacuc, «la nation des Chaldéens, nation cruelle et impétueuse, qui traverse le pays, pour prendre possession des tentes qui ne lui appartiennent point. Elle est affreuse et terrible, et sa puissance vient d'elle-même. Sa cavalerie se répandra de toutes parts; ses cavaliers viendront de loin, et elle amassera les prisonniers comme le sable. Elle se moque des rois et se rit des princes. Elle se rit des forteresses; elle fait des terrasses contre elles et elle les prendra. Elle redoublera de courage et passera outre, et se rendra elle-même coupable, en attribuant sa grande puissance à son dieu.» (Habac., I, 6-11.)

Comme, avant eux, les rois de Ninive, les Chaldéens

de Babylone disputent dès lors l'Asie antérieure aux Égyptiens, sur lesquels règnent Psammétique et Nécao; et la politique des rois de Juda, placés entre les deux empires, oscille longtemps de l'un à l'autre. D'abord vainqueur, l'an 509, de Josias, roi de Juda allié des Chaldéens, à la bataille de Mageddo, et maître de la Palestine, de là Phénicie et de la Syrie, le roi d'Égypte emmène captif le successeur de Josias, Joachaz, roi de Juda, et lui substitue un successeur dans Jojakim, sa créature. Mais, dans le cours de ses succès, Nécao est vaincu lui-même, l'an 606, à Circésium ou Carchémis, sur l'Euphrate, par l'armée des Chaldéens, conduite par Nébucadnetzar, ou Nabuchodonosor II, le fils de Nabopollassar, qui lui enlève toutes ses conquêtes; le poursuit jusqu'en Égypte; transplante dans la Babylonie, de la Judée, de la Phénicie et de l'Égypte, un certain nombre de captifs, et succède, l'an 604, à Nabopollassar, son père, qui avait régné vingt et un ans, et était mort en son absence.

Le règne de Nébucadnetzar, ou de Nabuchodonosor, est l'apogée de la puissance des Chaldéens. Par l'influence de l'Égypte, Jojakim, roi de Juda, veut se soustraire au vasselage de Babylone, dont les armées viennent contre lui, l'emmènent captif, avec une partie de ses sujets, et élèvent au trône Sédécias, qui est soumis à un tribut. Bientôt après, par les intrigues des Égyptiens, se reconstitue en Phénicie, en Palestine et

en Syrie, une ligue contre les Chaldéens, qui reviennent, sous Nébucadnetzar, l'an 589; envahissent la Palestine; mettent en déroute les Égyptiens; assiégent et prennent Jérusalem, qu'ils détruisent de fond en comble, avec le temple de Salomon, en 588; suppriment définitivement le royaume des Juifs ou de Juda, et emmènent captifs à Babylone, Sédécias et la plus grande partie de son peuple. La Phénicie subit le choc des troupes de Nébucadnetzar, qui assiége Tyr pendant treize ans, sans pouvoir s'en emparer; la soumet par un traité, en 573; pousse ses succès jusqu'en Égypte, et provoque, par ses conquêtes, une réaction des Égyptiens, dont le roi Hophra ou Apriès, repousse l'armée des Chaldéens, ressaisit la Phénicie, et laisse, l'an 570, le trône d'Égypte à Amasis, qui reste maître de la mer et qui s'empare de l'île de Chypre.

Après trente-cinq années de guerre, le règne de Nébucadnetzar, dont la renommée remplit l'Asie, finit par une période de paix. Babylone, déjà fameuse par son temple de Bélus, qui date des premiers jours du monde, est agrandie d'une ville nouvelle, de l'autre côté de l'Euphrate; voit, ou fonder ou restaurer sa citadelle, et élever de magnifiques constructions, au sommet desquelles sont des terrasses et des jardins plantés d'arbres, que fertilisent les eaux du fleuve, à l'aide de pompes et de machines. La grande cité, construite en briques, sous forme quadrangulaire, de

vingt à vingt-cinq lieues de tour, s'étend dès lors, sur les deux rives de l'Euphrate; avec ses rues à angles droits; ses murailles flanquées de tours; ses quais, bâtis un peu plus tard, par Labynit ou Nabonid; ses nombreuses portes d'airain, et tous ses embellissements, attribués, les uns à Sémiramis, les autres à Nébucadnetzar et à la reine Nitocris.

Pris de vertige, dans son orgueil, le prince, qui en était venu jusqu'à exiger l'adoration de sa statue, sous peine de mort, et qui se vante de la splendeur jetée par lui sur Babylone, est frappé de folie soudaine; passe sept ans, loin de son trône, parmi les bêtes de la campagne; profite de son humiliation et donne gloire au Dieu vivant, qui, dès les premiers temps de son règne, lui avait parlé par son prophète, et montré dans la vision des quatre grandes monarchies, interprétée par Daniel, la succession des grands empires qui devaient s'élever dans l'avenir, et faire place à un royaume plus glorieux, inébranlable et éternel. (Dan., II, comp. Dan. VII.)

Après quarante-trois ans de règne, le grand roi des Chaldéens meurt, en 562; et sous les princes de sa famille, Évilmérodac, Neriglissor, Laborosoarchod, et Labynit, ou Nabonid, ou Belsçatsar, qui lui succèdent, l'empire tombe en décadence, et est menacé, à l'extérieur, par les Mèdes et par les Perses. « Voici », avait dit, depuis longtemps, l'un des prophètes d'Is-

raël, parlant au nom de l'Éternel, «je vais susciter contre eux les Mèdes, qui n'estimeront point l'argent, et qui ne s'arrêteront point à l'or; ils briseront les arcs des jeunes gens, sans pitié même pour les enfants. J'ai dit de Cyrus : J'irai devant toi; je dresserai les chemins tortus; je romprai les portes d'airain; je mettrai en pièces les barres de fer; je te donnerai les trésors et les richesses les plus secrètes, moi qui t'appelle par ton nom.» (Ésaïe, XIII, XLIV et XLV.)

Malgré les mesures conservatrices de Nitocris, fille du grand roi des Chaldéens, la crise finale arrive enfin, sous Labynit, ou Nabonid, ou Belsçatsar, qui, après un règne de dix-sept ans, est assiégé dans Babylone, par les Mèdes et par Cyrus, vainqueur du dernier roi de Lydie; est surpris, pendant la nuit, au milieu des fêtes et des festins, et voit tomber sa capitale entre les mains de l'ennemi, 538 ans avant notre ère.

Le Japhétisme, dès ce moment, domine sur les nations sémites, à l'exception du peuple arabe. Mais les institutions sémites et la culture de Babylone réagissent sur les vainqueurs, qui en subissent l'influence.

Depuis une longue série de siècles, l'antique culture de Babylone, qui avait une grande affinité avec celle de l'Assyrie, constitue un foyer puissant d'activité spirituelle et matérielle, dont le mouvement, à l'intérieur

et au dehors, forme une des plus anciennes phases de la civilisation orientale.

Sur le terrain de la religion, nous rencontrons à Babylone, comme chez ses voisins de Ninive, un mélange et une fusion de l'esprit camite et japhétique, avec celui de la race sémite, comme conséquence de la rencontre de tous ces éléments divers dans la région de Sinéar.

Bel ou Bélus, qui est le même que les Molochs et les Baals de toute l'Asie occidentale, est le dieu suprême de Babylone; le principe mâle, générateur de la nature; le feu divin et la lumière, qui, renfermé dès l'origine dans les eaux-mères du chaos, en a fait sortir le ciel, la terre, les dieux secondaires, ainsi que l'homme, et toutes les autres créatures. Représenté par le soleil, qui, tour à tour, excite la vie ou la consume, il correspond, comme le Moloch des Assyriens, à Mylitta, puissance féconde de la nature, liée elle-même à l'idée de la terre et de la lune, et dont le culte licencieux, avec ses fêtes sakéennes et ses orgies universelles et périodiques, fait d'une infâme prostitution l'obligation de toutes les vierges et une offrande à la déesse.

A ces divinités cosmiques et en même temps astronomiques, se lient les signes du zodiaque et le cortége des sept planètes, douées, dans l'opinion reçue, de vertus célestes en relation avec les hommes; les unes,

à l'influence heureuse, comme Jupiter ou Baal-Gad, et Vénus-Gadastoreth; d'autres, à l'influence sinistre, comme Saturne ou Baal-Chizur, et Mars-Nergal ou Mardoch; d'autres, d'une influence moyenne, telles que le Soleil, ou Baal-Schemès; la Lune-Méni, et Mercure, dont le double nom de Nabo ou de Nébo se retrouve dans les noms mêmes des plus grands princes de la Chaldée.

Dépositaires de la religion et de ses rites; des mythes sacrés et des symboles, tracés sur les parois des temples; des anciens livres et des antiques traditions, conservées à l'aide d'archives, d'inscriptions cunéiformes et de l'écriture alphabétique, qu'ils inventèrent peut-être eux-mêmes, les prêtres, Mages ou Chaldéens, riches des offrandes faites aux dieux, vivant dans un quartier à part, exerçaient à Babylone une influence très-étendue et étaient les vrais dépositaires de la sagesse et de la science. Ils cultivaient spécialement l'astronomie, dont ils posèrent les fondements, par leurs précieuses observations et l'exactitude de leurs calculs. Ils avaient une chronologie, formée de cycles de 60 ans ou de sosos, de 600 ans ou de néros, de 3,600 ans ou de saros, qui étaient la base de leurs calculs imaginaires et hypothétiques, sur les origines du monde et sur les grandes périodes cosmiques. Ils interprétaient, d'après des règles traditionnelles et canoniques, les influences des corps cé-

lestes sur les destinées humaines; et avaient réduit l'astrologie et la magie, avec toutes ses superstitions et ses divers enchantements, en un système divinatoire, qui, de Babylone, se répandit sur l'Orient et sur l'Égypte, pour passer ensuite à Rome, d'où l'on finit, sous les empereurs, par expulser, comme dangereux, les astrologues chaldéens. C'est de leurs symboles et de leurs mythes, de leurs archives et de leurs livres, qu'à l'époque macédonienne, Bérose a composé, en grec, son histoire de Babylone, dont il nous reste plusieurs fragments.

Le gouvernement de Babylone, monarchique et despotique, sous des princes héréditaires, se complétait d'une hiérarchie de fonctionnaires, exécutant les volontés du prince ou chef, qui, sous le titre de Roi des rois, revêtu d'un caractère divin et entouré d'une cour nombreuse, portait des lois irrévocables et résidait dans son palais, nommé, alors déjà, la Porte, comme aujourd'hui la résidence des sultans turcs ottomans.

Le conseil du prince se composait du gouverneur de sa maison, du chef des pages et des eunuques, du prévôt de l'hôtel ou chef des gardes, chargé des hautes exécutions, et enfin du chef des Mages ou chef du corps sacerdotal.

Quant aux provinces, grandes et petites, elles étaient administrées par des satrapes et des pachas, qui avaient sous eux des magistrats, des intendants, des receveurs,

des officiers et des conseils, prenant leur part déterminée à l'administration de l'empire. Le système pénal était terrible; le châtiment prompt et sommaire; les peines cruelles et sans pitié.

Nation agricole, industrielle et commerçante, le peuple de Babylone, accoutumé au despotisme, était livré aux jouissances sensuelles, à la mollesse et aux plaisirs; ami du luxe et de l'élégance, dans ses demeures et sa parure; très-habile à fabriquer les tissus de laine et de coton; les grands châles et les tapis; les eaux de senteur et les parfums; les cannes sculptées et les cachets; les pierres gravées et les anneaux; les ornements de verre et de bronze, et des cylindres-amulettes, ornés de sculptures et d'inscriptions, qu'on a trouvés en très-grand nombre dans les ruines de Babylone.

A l'industrie et aux besoins de cette population nombreuse, l'une des plus riches de la terre et des premières civilisées, se rattachait un grand commerce, qui lui amenait, de toutes parts, les marchandises d'autres contrées, et lui ouvrait des débouchés pour l'écoulement de ses produits. Par la navigation de l'Euphrate, elle recevait les productions et le vin de palmier de l'Arménie; et par celle des mers persiques, où se décharge son grand fleuve, elle exploitait, par sa marine, unie à celle des Phéniciens, un riche commerce maritime. Des îles Tylos et Aradus (îles Baha-

rein), des côtes de Perse et d'Arabie, et des lointaines contrées de l'Indus, de l'Inde même et de Ceylan, Babylone tirait le sel, l'encens, la myrrhe et les parfums; les perles et les pierres fines; l'or et l'ivoire; le coton, la laine et les teintures, utilisés pour ses tissus; la cannelle, le bois d'ébène, le bois de santal, et autres marchandises précieuses.

Du côté du continent, ses caravanes suivaient les routes commerciales de Circésium et de Damas; de Thapsacus et de Thadmor ou de Palmyre, dans le désert; et transportaient, par la Syrie, soit en Égypte, soit dans les ports de Phénicie, les fins tissus et les produits de l'industrie de Babylone, qu'elles jetaient sur le marché, et débitaient ou échangeaient contre les produits de l'Occident.

Le commerce des Babyloniens avait acquis une telle importance, que les poids et les mesures de cette nation, et son système monétaire, se propagèrent, avec quelques modifications, chez les Syriens et chez les Perses, chez les Phéniciens et chez les Grecs, et jusque chez les Romains.

Placée ainsi, par sa puissance, son luxe et sa prospérité, au premier rang des grandes cités les plus antiques de l'Orient, Babylone, ainsi que Ninive, brillait par les prodiges de l'art, qui, dès les temps les plus anciens, avait déployé toutes ses ressources, pour lui donner une grandeur et un éclat monumental. Ses

temples et ses palais, avec leurs statues, leurs bas-reliefs et leurs nombreuses peintures murales; le temple de Bélus, entre autres, qui est l'ancienne tour de Babel; le palais des rois et les terrasses suspendues, construites par Nébucadnetzar, pour rappeler à son épouse la belle nature de la Médie; les murs d'enceinte et les habitations privées; les ponts, les quais, et les machines hydrauliques, construites pour élever les eaux; les grands travaux exécutés de toutes parts, afin de canaliser l'Euphrate, de fertiliser la plaine, et de la défendre d'invasions: tels sont les grands ouvrages d'art, dont les anciens vantent les merveilles, et qui, en l'absence de carrières, étaient exécutés en briques d'une excellente confection, reliées avec du bitume, qui abondait dans le pays, et peintes souvent de couleurs variées ou recouvertes d'un émail.

Dès le moment où Babylone, privée de ses rois et de sa puissance, se voit déchue de sa grandeur, sous le gouvernement des Perses, elle commence à se dépeupler et à décliner rapidement. Elle forme encore une des cités du premier ordre, à l'époque du grand Cyrus, qui vient d'en faire la conquête. Mais elle éprouve, du temps de Darius et de Xerxès, par suite de ses fréquentes révoltes, des désastres successifs, dont elle ne peut se relever. Tombée, plus tard, en la puissance d'Alexandre, qui avait voulu la restaurer, mais qui meurt dans cette ville, sans avoir pu achever

son œuvre, elle subit, pour les travaux que projetait ce conquérant, de vastes démolitions, qui accélérèrent sa décadence. Pendant les guerres des successeurs d'Alexandre, et sous les deux dominations des Parthes et des Sassanides, son abandon va croissant; ses monuments tombent en ruines; les grandes villes de Séleucie, de Ctésiphon, de Vologèse, fondées alors dans le voisinage, se construisent de ses débris, se décorent de ses sculptures, se peuplent à ses dépens; et, au témoignage de saint Jérôme, dès le 4e siècle de notre ère, il n'existe de Babylone que des débris et des décombres, servant de repaire et de refuge aux bêtes sauvages du désert. L'éclat du nom de Babylone, qui s'est transmis à travers les siècles, et qui a pris, dans nos saints livres, le sens mystique d'empire du mal, en lutte avec le règne de Dieu, rejaillit, au moyen âge, sur la nouvelle cité de Bagdad, qui a été bâtie par les Arabes, comme autrefois Séleucie et Ctésiphon (Kufa et El Madaïn,) non loin de l'ancien mur médique, élevé jadis pour protéger la capitale des Chaldéens.

Aujourd'hui encore, au sein des plaines devenues stériles, où florissait cette capitale, et dont la grande fécondité passait toute imagination, se trouve la petite ville d'Hilla, sortie des ruines qui jonchent au loin ces solitudes désolées. Trois monticules principaux, formés de ces ruines et de ces décombres, et qu'on désigne sous les noms de Birs Nimrod, de Mutchalibé

et de El-Kasr, indiquent les restes mutilés de l'ancien temple de Bélus ou de l'antique tour de Babel, du palais de Nébucadnetzar, et des immenses constructions dont les terrasses constituaient ces fameux jardins de plaisance, cités comme une merveille du monde.

De tous ces restes de splendeur, on a retiré, tantôt des briques, avec leur lustre et leurs couleurs; tantôt des fragments de mosaïques, représentant des animaux, des scènes de chasse, des figures d'hommes avec leur barbe, des processions et des triomphes; tantôt d'autres produits de l'art, comme un lion tout en granit, des urnes, des vases et des cylindres, des ustensiles, des ornements et de petites statues des dieux, provenant du culte de Mylitta.

La vue des ruines de Babylone, avec ses mornes perspectives, rappelle involontairement ce que, plus de sept siècles avant notre ère, et avant même qu'elle eût atteint le comble de sa puissance, Ésaïe disait bien haut, du sort de cette reine du monde, dans les siècles à venir :

« Descends, sieds-toi dans la poussière, vierge fille de Babylone : il n'y a plus de trône pour toi, pour la fille des Chaldéens. Assieds-toi dans le silence, vierge fille des Chaldéens; car tu ne te feras plus appeler la souveraine des royaumes. Écoute ceci, voluptueuse, qui habites en assurance : c'est ta sagesse et ta science qui t'ont séduite. Tu t'es confiée dans ta malice et tu

as dit au fond de ton cœur : C'est moi et il n'y a que moi. Voici, le mal viendra sur toi et l'affliction tombera sur toi, avec une subite désolation. Viens, avec tous tes enchanteurs ; viens avec tes enchantements, que tu as pratiqués dès ta jeunesse ; vois à en tirer quelque profit ou quelque force. Que ceux qui étudient le ciel et qui contemplent les étoiles, et qui arrangent leurs prédictions selon les lunes, se montrent, pour te délivrer des maux qui vont fondre sur toi. Ils sont devenus comme de la paille et le feu les consumera. Bel est tombé sur ses genoux ; Nébo a été renversé ; tous les faux dieux de Babylone sont renversés ; ils sont tombés sur leurs genoux et sont allés en captivité. Et il en sera de Babylone, orgueil et gloire des Chaldéens, comme de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera point rétablie, ni habitée en aucun temps. L'Arabe n'y dressera plus sa tente et les bergers n'y paîtront plus. Les bêtes sauvages des déserts y auront leur gîte, et ses maisons seront pleines de fouines. Les chats-huants y habiteront et les chevreuils y sauteront. Les bêtes des îles et les dragons feront entendre leurs hurlements, en se répondant les uns aux autres, dans ses palais tout désolés et dans ses maisons de plaisance. J'en ferai la demeure du butor ; je la réduirai en marais d'eaux ; je la balayerai avec un balai de destruction, dit l'Éternel des armées. » (Ésaïe, XLVII ; XLVI ; XIII, 19-22 ; XIV, 23.)

IX.

Les Israélites.

Pendant que, de la souche d'Arphacsad, le rameau le plus oriental des Casdim ou Chaldéens peuple les bords du bas Euphrate, entre dans des rapports intimes avec les branches araméenne et assyrienne, et fait de la grande Babylone, un centre de corruption païenne et le premier empire du monde; une autre tige de cette souche, sous l'impulsion de la vraie foi en l'Éternel le Dieu de Sem, est appelée à constituer un foyer rénovateur de sagesse spirituelle; à jeter les fondements terrestres de la cité du Dieu vivant, et à voir naître de son sein le Roi suprême et idéal, qui doit régner sur tous les peuples, dans la justice et dans la paix.

Cette tige est celle des Hébreux, qui a le privilége du droit d'aînesse, dont elle a hérité de Sem, par Arphacsad et par Héber, et qui porte le nom d'Hébreux; non parce qu'elle est sortie d'Héber, mais parce qu'elle a passé l'Euphrate, pour se fixer en deçà du fleuve, et pour se naturaliser au sein de cette nouvelle patrie, où elle apparaît comme étrangère.

Vers 2000 ans avant notre ère, ou selon une autre chronologie de 1600 à 1700 avant Jésus-Christ, au moment où l'Assyrie fonde sa puissance par ses conquêtes, et imprime sans doute un mouvement aux

tribus libres et indépendantes des régions qui l'avoisinent, Taré, le descendant de Sem, à la huitième génération, abandonne Ur des Casdim, pour passer avec sa famille dans les plaines, riches en pâturages, de la Mésopotamie, où il fait paître ses troupeaux et pose ses tentes à Carran.

C'est là que meurt le patriarche, et que son fils Abram reçoit une vocation toute spéciale, dont il ne cesse d'avoir conscience; qui s'étend à ses descendants, et dont toute la série des âges constate, par de grands faits moraux, et l'authenticité réelle et la haute signification dans toute l'histoire du genre humain.

Il n'existe aucun peuple au monde, dont l'histoire, comme celle des Hébreux, mette en évidence, dès l'abord, son vrai principe générateur; son rôle dans l'ensemble du drame; sa portée providentielle dans le développement de l'espèce, et son intime connexion avec la vie de l'humanité, au point de vue de la haute culture et du relèvement moral et spirituel de toute la race.

Tout est déjà dans cet Abram, que Dieu dirige par sa parole et qu'il sépare des idolâtres; qui, en tout, marche par la foi; qui, avec le nom d'Abraham, reçoit l'espoir d'être le père d'une multitude de nations, et à qui est promise, en Isaac, qui doit lui naître de Sara, une postérité nombreuse, qui aura la terre de Canaan en possession perpétuelle, et dans laquelle seront

bénies toutes les nations et toutes les familles de la terre.

Appelé au pays de Canaan, qu'il doit recevoir en héritage, Abraham y vit en nomade, au milieu des Phérésiens et des tribus cananéennes; aussi bien qu'Isaac et Jacob, qui suivent les traces de sa foi, sont participants avec lui, comme le seront leurs descendants, de l'alliance de la circoncision, et héritiers des mêmes promesses.

Jacob, qui reçoit le nom d'Israël, est père des douze patriarches : Ruben, Siméon et Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, Dan, Gad, Asser et Nephtali, suivis de Joseph et de Benjamin.

Joseph est vendu par ses frères; conduit comme esclave en Égypte, et élevé, par sa sagesse et par son instinct prophétique, au rang de ministre d'un Pharaon, qui paraît être le grand Séthos, père de Ramsès ou Sésostris, de la 19e dynastie.

Toute la famille patriarcale, appelée et établie en Égypte, reçoit dans ses chefs de tribus la bénédiction de Jacob, qui adopte les deux fils de Joseph, Éphraïm et Manassé; leur assigne à chacun une part dans l'héritage de Canaan, et annonce prophétiquement, que Juda portera le sceptre et conservera le premier rang, jusqu'à ce que vienne le Sciloh, à qui est l'assemblée des peuples.

Cette famille s'accroît et prospère; menace de

devenir un grand peuple; est opprimée par Sésostris et par son fils Ménephta, qui la réduisent en servitude, et voit naître un libérateur, dans la personne de Moïse.

Issu de la tribu de Lévi, et soustrait par ses parents, dès le moment de sa naissance, à la sentence de proscription qui frappe les enfants des Hébreux, Moïse exposé sur les eaux, d'où le sauve la fille de Pharaon, est plus tard élevé et instruit dans toutes les sciences des Égyptiens; visite à l'âge de quarante ans ses frères les Hébreux opprimés, qu'il défend contre la violence; s'enfuit au désert d'Arabie, pour échapper à la proscription; y garde, pendant quarante ans, les troupeaux de son beau-père Jéthro, sacrificateur de Madian; et reçoit, près d'un buisson ardent, que la flamme ne consume point, la révélation de l'Éternel, qui prend le nom de Jéhovah; qui l'investit de la grande mission de délivrer le peuple hébreu, et de l'amener près de Sinaï, pour y servir le Dieu vivant.

Prophète, fort de sa mission, qu'il tient de la bouche de l'Éternel, Moïse, qu'assiste son frère Aaron, demeure ferme dans la foi, comme voyant celui qui est invisible. Il force Pharaon et l'Égypte, par des prodiges qui les étonnent, à laisser partir Israël; conduit son peuple triomphant à travers les eaux de la mer Rouge; le fait passer en Arabie, et l'amène au mont Sinaï, où Dieu traite alliance avec lui, et le constitue en corps

de nation, par une législation profonde, qui tend à le tenir isolé de tous les peuples idolâtres et lui imprime un caractère que les siècles n'ont pu détruire.

La partie religieuse et morale de cette législation divine, placée à la base de toutes les autres, et concentrée dans le Décalogue, commande le culte de l'Éternel, à l'exclusion de toute créature et de toute image; le respect pour le nom de Dieu; le repos du septième jour; la vénération des parents; l'horreur du meurtre et de l'adultère, du larcin, du faux témoignage et de toute espèce de convoitise; renferme dans ses courts préceptes les règles saintes et inflexibles de la conscience du genre humain; résume tous les commandements dans l'amour de Dieu et du prochain, et les sanctionne divinement, par des menaces et des promesses.

La partie cérémonielle qui maintient la circoncision, établit l'arche de l'alliance, avec les tables de la loi; le sanctuaire ou le tabernacle, destiné à être le centre du culte et de la vie nationale, et qui se compose du lieu saint, du lieu très-saint et du parvis; le grand autel des holocaustes, élevé dans cette dernière enceinte, avec les ustensiles sacrés nécessaires pour les sacrifices; le chandelier d'or à sept branches, la table des pains de proposition et l'autel d'or ou des parfums, qui sont placés dans le lieu saint, où les prêtres viennent chaque jour pour le culte de la prière; et enfin le

propitiatoire qui couvre l'arche de l'alliance, déposée dans le lieu très-saint. Elle institue le corps des lévites, consacrés au service de Dieu; l'ordre complet du sacerdoce, tiré de la famille d'Aaron, et vivant, comme tous les lévites, soit des dîmes, soit d'autres offrandes; le souverain sacrificateur, chef suprême de la hiérarchie, revêtu d'un costume solennel, de la tiare et du pectoral, admis seul dans le lieu très-saint, au grand jour des expiations, et, au besoin, rendant des oracles par l'Urim et par le Thummim; l'onction, les vêtements des prêtres, le feu sacré, qu'ils entretiennent, et toutes les fonctions respectives des membres du corps sacerdotal. Elle règle enfin les sacrifices, connus sous les noms d'holocaustes, de sacrifices pour le péché, de sacrifices pour le délit, de sacrifices de prospérité; les diverses espèces d'offrandes; les jeûnes; les prières; le serment; les différentes espèces de vœux, entre autres, le nazaréat; l'hygiène et la médecine sacrée, relative surtout à la lèpre; la distinction des animaux et des choses pures et impures; les purifications diverses; les rites et les observances, et enfin les fêtes solennelles, parmi lesquelles figurent surtout: les fêtes des nouvelles lunes; la fête dite des trompettes, à l'entrée du septième mois; la fête de Pâque, la Pentecôte, le grand jour des expiations et la fête des tabernacles.

La loi civile et politique, y compris la loi pénale,

règle tous les rapports sociaux des membres du peuple israélite, dont l'Éternel ou Jéhovah veut être le Dieu tout spécial, et se déclare le chef suprême, le souverain théocratique de qui procèdent l'autorité, la puissance et la justice. Lui seul est le propriétaire du sol, que doit posséder Israël dans le pays de Canaan; c'est de lui que tous les Israélites tiendront, comme hôtes et étrangers, les terres qu'ils auront en partage, sans qu'aucun puisse les aliéner, si ce n'est en cas d'urgence extrême, et sauf à en reprendre possession au retour du grand jubilé, qui aura lieu tous les cinquante ans. Pendant le cours de cette période, qui compte sept années sabbatiques, la terre, chaque septième année, devra être laissée inculte et produire librement son fruit. Le peuple, voué à l'agriculture, paiera la dîme et les offrandes aux lévites, qui les paient aux prêtres, privés comme eux de propriétés, en dehors de leurs villes et de leurs faubourgs. Israël est le peuple de Dieu; ses membres sont de race libre et égaux en face de la loi, quoique sujets, dans certains cas, à tomber dans la servitude. Mais la loi veille sur les esclaves; tend à adoucir leur condition; les protége contre leurs maîtres, et lorsqu'ils sont eux-mêmes hébreux, elle les rend à la liberté, soit lors de l'année sabbatique, soit à l'époque du jubilé. Cette même loi, qui doit fonctionner avec l'appui théocratique des prophètes et du sacerdoce, et avec le con-

cours des anciens, s'allie au régime patriarcal, et plus tard au régime des rois, dont elle trace d'avance les devoirs. Elle règle, dans un esprit de sagesse, de justice et d'humanité, tous les rapports de la famille et toutes les relations sociales. Elle fonde les rapports des époux; le droit de puissance paternelle, l'obéissance des enfants, ainsi que les droits d'héritage. Elle abonde en dispositions protectrices de la propriété et de la sûreté des personnes; de la salubrité publique et de l'hygiène individuelle; de la bonne foi et de la probité; de l'équité et de la justice; des pauvres et des malheureux; des veuves et des orphelins; des étrangers et des voyageurs. Elle protége jusqu'aux animaux et même jusqu'aux arbres fruitiers, qu'il est défendu de détruire sur le territoire ennemi, au milieu des luttes de la guerre. Le droit de la guerre est terrible, en ce qui concerne surtout les Cananéens idolâtres, qui doivent être extirpés à la façon de l'interdit. Le droit de la vengeance du sang, qui est le principe vengeur du meurtre, est tempéré et adouci en vue du meurtrier involontaire, qui pourra trouver un asile dans six villes, dites de refuge, et recouvrer la sécurité à la mort du sacrificateur chargé des fonctions de grand-prêtre. La loi frappe de ses châtiments l'idolâtrie, sous toutes ses formes, et les superstitions païennes; la fausse prophétie et le blasphème; le sacrilége et le parjure; la violation du sabbat et de

la loi cérémonielle; le mépris des autorités; le manque de respect aux parents; l'atteinte à la réputation, à la propriété ou à la vie; le meurtre, le faux témoignage, ainsi que le vol et l'adultère et les péchés contre nature. Le juge doit être incorruptible. La procédure, qui est publique et tout orale, repose sur des témoignages, que doit sanctionner le serment. L'exécution de la sentence a lieu d'une manière sommaire, et la pénalité repose, dans la majorité des cas, sur les principes du talion. Le coupable expie son méfait, soit à l'aide d'une restitution, d'une satisfaction à l'offensé; soit par les coups, par la prison, ou même par la peine de mort, qui s'inflige par lapidation, et, dans certains cas, par l'épée. La pénalité religieuse consiste dans des observances, et, au besoin, dans l'anathème et dans l'excommunication temporaire ou définitive.

La législation des Hébreux, dont les principes essentiels sont posés au mont Sinaï, se développe progressivement et se complète peu à peu, au fur et à mesure des circonstances. Errant, pendant quarante années, dans les déserts de l'Arabie; groupé autour du tabernacle et de l'arche où est déposée la loi; nourri de la manne ou pain des cieux, que lui envoie la Providence; flottant entre la foi au vrai Dieu, son patrimoine héréditaire, et toutes les abominations dont les païens lui donnent l'exemple, Israël ne cède qu'avec peine à l'impulsion spirituelle de son pro-

phète et de son Dieu; et toute la vieille génération succombe d'abord dans le désert, avant que puisse s'accomplir la conquête de Canaan, promise aux pères et à toute la race.

Enfin, encore du temps de Moïse, par les victoires remportées sur Sihon, roi de Hesbon, et sur Hog, roi de Basan, dernier reste des géants, la contrée à l'est du Jourdain, connue sous le nom de Galaad et de Basan, est enlevée aux Amorrhéens et devient le partage des Rubénites, des Gadites et d'une portion de la tribu de Manassé.

Moïse rappelle alors au peuple, dans les campagnes de Moab, en face du pays de Canaan, les divers faits de son histoire; lui renouvelle ses ordonnances; lui annonce la venue d'un grand prophète dont il devra écouter la voix; lui promet la bénédiction, s'il reste fidèle au Dieu fort; le menace, s'il devient infidèle, de malédiction, de captivité, de dispersion parmi les peuples; et joint à toutes ces prédictions celle d'une réhabilitation et d'un retour dans sa patrie, quand les épreuves l'auront mûri et qu'il retournera à son Dieu.

Le prophète écrit toutes ces choses et les dépose dans un livre, pour servir de témoignage; délègue, en lui imposant les mains, tous ses pouvoirs à Josué; contemple du haut de Pisga, la terre promise, où il n'entre point; et termine sur une montagne, loin des

regards de tous les hommes, une carrière qui a laissé des traces fécondes et ineffaçables dans l'histoire du genre humain.

Héritier de l'esprit de Moïse et de sa mission organisatrice, Josué, guidé par l'Éternel, passe le Jourdain avec tout son peuple; s'empare du pays de Canaan, où il défait trente et un rois, et dont l'ancienne population, extirpée en vertu de la loi, fait place, sauf quelques exceptions, aux conquérants israélites.

Le pays conquis est partagé entre les tribus d'Israël, qui, de nomades qu'elles étaient, passent, à dater de ce moment, à la vie agricole et sédentaire. Celle de Lévi n'a point de part à ce partage du territoire; ne reçoit que des villes et leurs faubourgs, au nombre de quarante-huit, dont treize de sacrificateurs et trente-cinq de lévites, disséminées dans chaque tribu; fournit le corps sacerdotal, tiré de la famille d'Aaron, et est consacrée tout entière au service de l'Éternel.

Les tribus de Ruben, de Gad et une partie de Manassé, sont établies du sud au nord, dans les régions orientales de Galaad et de Basan, de l'autre côté du Jourdain. Asser occupe, au nord-ouest, l'espace où se trouve la Phénicie, et touche à la mer par le Carmel, et à la Syrie par le Liban. Nephtali, au sud de l'Hermon, sépare Asser de Manassé, avec lequel il a en commun le lac de Génésareth. Zabu-

lon forme comme une enclave, entre Asser et Nephtali, au midi de ces deux tribus. Issachar l'avoisine au sud; confine du côté de l'ouest à la seconde demi-tribu, qui porte le nom de Manassé, et qui occupe, depuis le Carmel, la belle plaine de Saron, le long de la Méditerranée. Cette portion de Manassé touche vers l'est à Éphraïm, qui, lui-même, va jusqu'au Jourdain, confine au nord à Issachar, et a pour voisines, vers le midi, les tribus de Dan, le long de la mer, et de Benjamin qui touche à Dan, en tirant vers l'orient. Au sud de ces dernières tribus, Juda s'étend de la mer Morte à la mer Méditerranée; comprend dans ses limites légales, tout le pays des Philistins, qui lui résistent pendant des siècles, et touche du côté du midi, à la tribu de Siméon qui s'établit vers le désert.

Fixé dans sa nouvelle patrie, Israël qui, dès le temps de Moïse, se gouverne par ses anciens, ses chefs de tribus et de familles, ses chefs de milliers et de centaines, de cinquantaines et de dizaines, et qui consulte l'Éternel par le moyen de son prophète et de son grand sacrificateur, conserve, tout en le modifiant, dans le pays de Canaan, ce même régime patriarcal; nomme des anciens, dans chaque ville, pour régler les affaires locales, et forme une confédération, une république théocratique, qui trouve son point d'équilibre, dans l'influence des anciens et dans celle du corps sacerdotal.

Pendant la vie de Josué et des anciens qui lui survivent, ce peuple, qui a vu s'accomplir toutes les promesses de l'Éternel, et qui a promis à Josué de rester fidèle à son Dieu, garde avec soin ses instructions; prospère dans sa nouvelle patrie, et est en repos de toutes parts.

Mais ce repos est compromis, sous les générations suivantes, par les contacts qui s'établissent entre le peuple conquérant et les restes des nations vaincues, les Cananéens, les Phéniciens, les Héviens de la montagne du Liban. Les Israélites, sur plusieurs points, vivent au milieu des Héthiens, des Amorrhéens, des Phérésiens, des Héviens, des Jébusiens; contractent mariage avec eux; servent leurs dieux abominables, malgré les prescriptions de la loi, et rendent un culte, dans les bocages, aux Bahalim cananéens, tels que Baal et Astaroth; aux dieux de Syrie, aux dieux de Sidon, aux dieux de Moab, aux divinités ammonites, ainsi qu'aux dieux des Philistins.

Ce reniement de leurs priviléges, de leur religion et de leur foi, énerve leur vigueur morale; leur ôte toute impulsion commune, et favorise leurs ennemis, qui les attaquent, les asservissent et les rançonnent de toutes parts; jusqu'à ce que l'excès du malheur les fait retourner à l'Éternel.

Dieu suscite alors des héros, qui les délivrent de l'oppression; qui exercent un pouvoir à vie, sous le

nom de Juges ou de Suffètes, et auxquels ils ne tardent pas eux-mêmes à refuser l'obéissance, pour suivre les dieux étrangers.

La corruption redouble surtout et favorise l'anarchie, dans l'intervalle d'un juge à l'autre, et les menaces faites par Moïse se réalisent, chaque fois, par de nouvelles calamités.

Opprimés successivement par les Mésopotamiens, les Moabites, les Philistins, les Cananéens, les Madianites, les Ammonites, et de nouveau par les Philistins, aux mains desquels tombe, sous Héli, l'arche sainte de l'Éternel, qui est renvoyée bientôt après, ils secouent le joug de leurs ennemis, sous les principaux de leurs juges, Othoniel, Ehud, Samgar, la prophétesse Débora et Barak son lieutenant, Gédéon, Jephté, le fameux Samson et le prophète Samuel.

Samuel, de la tribu de Lévi, sans être de race sacerdotale; voué à Dieu, dès sa naissance; élevé et nourri dans le sanctuaire, où il est, sous le grand-prêtre Héli, appelé par l'Éternel lui-même à la haute charge de prophète, exerce, en ces temps malheureux, et comme prophète et comme juge, une influence réparatrice sur toutes les tribus d'Israël. Il les détourne des idoles; les ramène à la foi au vrai Dieu; crée, dans les écoles de prophètes, destinées à former des hommes qui aient le sens des choses divines, un foyer de vie spirituelle, hostile à

toute espèce d'abus; retrempe, par l'ascendant moral qu'il exerce sur tout le peuple, les forces vives de la nation; oppose à la demande d'un roi, que lui font les Israélites, la royauté de l'Éternel, les bienfaits de la liberté, les dangers de la tyrannie; cède enfin, sur l'ordre de Dieu, à leurs instances réitérées; sacre et institue la royauté, dans la personne de Saül, de la tribu de Benjamin, qu'il somme, ainsi que tout le peuple, d'obéir à l'Éternel; et rend lui-même un compte fidèle de toute son administration, en face du peuple d'Israël, qui le déclare pur et innocent de toute prévarication. Soumis, dès lors, et dévoué au nouveau chef de la nation, Samuel lui laisse tous les pouvoirs, et ne conserve que le rôle d'intercesseur auprès de Dieu et de témoin de la vérité, dont il reste le fidèle organe.

Saül, désormais au pouvoir, fait la guerre avec avantage aux Ammonites, aux Philistins, aux Édomites, aux Moabites, aux Amalékites et aux Syriens, soumis alors à la puissance des rois de Tsoba. Enorgueilli par ses succès, il s'abandonne à l'arbitraire et élude les directions divines, sorties de la bouche du prophète, qui lui annonce sa réjection, en pleurant sur le roi qu'il aime et en ne cessant de prier pour lui. Samuel, par ordre de l'Éternel, oint pour succéder à Saül, le jeune David, fils d'Isaï, sorti de la tribu de Juda et de la ville de Bethléhem, et meurt, dans une

bonne vieillesse, pleuré de tout le peuple d'Israël, pour qui s'ouvre, sous ses auspices, une nouvelle ère de prophétie et de vie religieuse et nationale. Troublé dès lors dans son esprit, et tombé enfin dans la magie, Saül qui a régné quarante ans, depuis l'an 1095 à l'année 1055, ou selon une autre chronologie, depuis l'an 1053 jusques à l'année 1013, périt dans une grande bataille contre les Philistins vainqueurs; et David, qui a été l'objet de sa haine et de ses persécutions, est investi de la royauté sur toute la tribu de Juda.

Le nouveau roi règne à Hébron, pendant sept ans, sur cette tribu; jusqu'à ce que, à la mort d'Isboseth, fils et successeur de Saül, il est reconnu par les anciens et règne sur tout Israël.

Il choisit pour sa résidence, la ville de Jérusalem et la colline de Sion, qu'il enlève aux Jébusiens, et fonde une nouvelle dynastie, d'où naîtra, selon les prophètes, le Messie, l'oint de l'Éternel, dont le règne doit embrasser le monde, et durer comme les jours des cieux. Héros et guerrier, dès sa jeunesse, David, qui compte dans ses armées des hommes vaillants qui le secondent, remporte de nombreuses victoires, sur tous les peuples d'alentour, les Philistins, les Moabites, les Syriens, les Édomites, les Ammonites; étend les bornes de son royaume, depuis la Méditerranée et le golfe de la mer Rouge, jusqu'au grand

fleuve de l'Euphrate; élève le peuple d'Israël à l'apogée de sa puissance, et imprime déjà à la royauté israélite le sceau d'une monarchie orientale. Plus tard, un de ses fils, Absalom, le prive un moment de son trône et périt dans sa révolte.

Des malheurs privés et publics suivent de près certaines fautes, auxquelles se laisse aller David, qui s'humilie par la repentance et se relève par la foi. Il reçoit du prophète Nathan, des avertissements sévères, des consolations bienfaisantes, et, en réponse à son désir d'élever un temple à l'Éternel, l'ordre de laisser ce soin à son fils, et la promesse que de sa race naîtra un roi dont l'Éternel sera le père et dont le règne sera sans fin. Poëte et prophète inspiré, David, qui a déjà composé un grand nombre de psaumes, célèbre, dans de nouveaux hymnes, les humiliations et la gloire de ce grand roi de l'avenir, de ce Messie ou de cet oint, qui fera la loi à toutes les nations, jusqu'aux extrémités de la terre.

Dans les dernières années de son règne, David prépare les matériaux du temple que doit bâtir son fils, et qui fera de Jérusalem, où lui-même a transporté l'arche, le centre de l'unité religieuse, pour tout le peuple d'Israël. Une organisation complète détermine, dans tous ses détails, le service du temple futur; les attributions des lévites; les rôles des sacrificateurs, divisés en vingt-quatre classes, pour faire

l'office, tour à tour, dans les cérémonies du culte; l'ordonnance du corps des chantres, avec toute la musique sacrée; puis les divers services publics, soit civils, soit militaires, confiés, selon leurs départements, aux chefs des pères et des tribus, aux capitaines ou gouverneurs des milliers et des centaines, aux préposés sur les finances, l'économie, l'agriculture et les troupeaux, et aux conseillers intimes du roi.

Après un règne de quarante ans, et au moment où Adonija, l'un de ses fils, est près d'usurper la couronne, David inaugure Salomon, dans une assemblée de ses fidèles; l'établit pour son successeur; le fait asseoir sur son trône; lui recommande, ainsi qu'à tous, de s'attacher à l'Éternel, et meurt âgé de soixante-dix ans l'an 1015 avant Jésus-Christ, ou l'an 973, selon une autre chronologie.

Doué d'une sagesse précoce, qui fait l'objet de ses prières; qui préside à ses jugements; qui se joint chez lui à une science profonde de la nature et de la vie; qui fait de lui un prince modèle, un philosophe religieux, un naturaliste polygraphe, un écrivain dont les ouvrages, comme les Proverbes et l'Ecclésiaste, font partie des livres saints, Salomon, dont la vie paisible est entourée d'un vif éclat, élève le royaume d'Israël à son plus haut période de gloire, et détermine, en même temps, par ses faiblesses et par ses fautes, sa décadence et son déclin. Ami du faste et des beaux-

arts, ce prince imprime à tout son règne le sceau d'un brillant despotisme. Outre ses magnifiques palais, et son beau parc du Liban, il construit, achève et inaugure le temple de Jérusalem; reçoit d'Hiram, roi de Tyr, des matériaux et des artistes, pour l'érection de cet édifice et d'autres monuments de l'art; jette les fondements de Thadmor ou de Palmyre, dans le désert; épouse la fille du roi d'Égypte; concourt avec les Phéniciens à des entreprises maritimes, qui, du port d'Éziongeber, exploitent, par la mer Rouge, le commerce d'Ophir et de l'Inde; et voit s'étendre la renommée de ses richesses, de sa puissance et de ses connaissances profondes, dans tous les pays de l'Orient, et jusqu'au fond de l'Arabie, d'où vient la reine de Séba, pour lui proposer des énigmes et rendre hommage à sa sagesse.

Gâté par la prospérité; séduit par des femmes étrangères, et succombant aux tentations d'un despotisme ami du luxe, de la volupté et de la mollesse, il s'abandonne, dans sa vieillesse, à des pratiques idolâtres et rend un culte, sur les hauts lieux, où il leur bâtit des autels, à l'Astaroth des Phéniciens, au dieu Milcom des Ammonites, au dieu Kamos des Moabites, auxquels il fait des sacrifices et offre des encensements. Salomon commence ainsi, en laissant s'émousser en lui la haute conscience spirituelle et le vrai sens israélite, à corrompre la nation; à porter atteinte au prin-

cipe d'un pur et saint monothéisme, condition providentielle de la vraie culture du peuple hébreu, de son développement religieux, de son unité nationale, de son action spirituelle sur l'humanité tout entière, et au point de vue patriotique, de sa grandeur et de sa force.

Le despotisme de Salomon; ses prodigalités ruineuses; les lourds impôts et les corvées qu'il fait peser sur ses sujets, excitent le mécontentement d'une grande partie des tribus, jalouses de la tribu de Juda, et au sein desquelles se manifestent des germes de révolution. Averti par un prophète, qui lui annonce comme châtiment, la division de son royaume, Salomon voit Jéroboam lever l'étendard de la révolte, échouer d'abord dans son projet, et se réfugier en Égypte, où il est reçu par Sésonchis ou par Sésak, le Pharaon, alors régnant, de la 22e dynastie.

Après la mort de Salomon, l'an 975, ou, selon une autre chronologie, dans l'année 933, avant la naissance de Jésus-Christ, Roboam son fils lui succède, et provoque, par sa dureté, son despotisme et son orgueil, le schisme, devenu imminent, dès la fin du dernier règne. Les seules tribus méridionales de Juda et de Siméon, avec le sud de Benjamin, acceptent Roboam pour roi; tandis que les dix autres tribus, dont il repousse les doléances, se donnent pour roi Jéroboam, Éphraïmite de naissance, qui a le roi

d'Égypte pour allié; qui arrache à la maison de David et à la suprématie de Juda, la plus grande partie d'Israël; qui ajoute au schisme politique des dix tribus qui se séparent, un schisme essentiellement religieux, et qui éloigne tous ses sujets du temple de Jérusalem, en consacrant l'idolâtrie, comme nouveau culte national, par l'érection de deux veaux d'or, impurs symboles de l'Éternel, l'un à Béthel et l'autre à Dan.

Le nouveau royaume d'Israël, des dix tribus ou d'Éphraïm, recèle en soi, dès l'origine, par suite même de la jalousie d'Éphraïm contre Juda, de la révolte, de l'apostasie, de l'idolâtrie qui est à sa base, des germes de décomposition, de corruption et de décadence, qui ne cessent de se manifester, pendant le cours de plus de deux siècles, et qui amènent finalement sa complète dissolution. Tandis que dans le royaume du sud, ou dans le royaume de Juda, se maintient la succession au trône dans la famille de David, au sein de la même capitale, à l'ombre du vrai sanctuaire; le royaume du nord, ou d'Israël, voit se succéder neuf dynasties, nées et détruites par la violence, et a, tour à tour, pour capitales, Sichem, Thirza, puis Samarie, que fait construire le roi Homri, sur la montagne de Scémer. Des guerres fréquentes et fratricides sévissent entre les deux royaumes, qui s'affaiblissent mutuellement, et ont recours, l'un contre l'autre, à des alliances étrangères.

Pendant deux cent quarante et un ans, ou seulement deux cent trente-quatre, selon des calculs différents, dix-neuf rois règnent sur Israël, qui obéit successivement : à Jéroboam et à Nadab; à Baasa et à Éla; à Zimri, assassin d'Éla; à Homri, qui est suivi d'Achab, d'Achazia et de Joram; à Jéhu et à ses descendants, Joachas, Joas, Jéroboam et Zacharie; à Sallum, meurtrier de Zacharie; à Manahem, et à Pékaia; à Pékach, fils de Ramalia, et finalement à Hosée, qui est le dernier de tous ces princes.

Le royaume du sud, ou de Juda, se maintient, sous une suite de vingt rois, pendant trois cent quatre-vingt-treize ans, ou, selon un autre calcul, pendant trois cent quarante-six ans, et voit se succéder sur le trône, jusqu'à la conquête chaldéenne : Roboam, Abia et Asa; Josaphat, Joram et Ochozias; Athalie, Joas et Amazia; Hozias, Jotham et Achas; Ézéchias, Manassé et Amon; Josias, Joachas et Jojakim; Jojakin et Sédécias, emmenés captifs à Babylone.

A l'avénement de Roboam, qui, à l'exemple de Salomon, s'entoure d'un nombreux harem ; protége les cultes idolâtres ; écrase le peuple d'impôts, et déploie un faste oriental, Jéroboam consomme le schisme ; s'allie à Sésak, roi d'Égypte, qui prend et pille Jérusalem; entretient des guerres continuelles contre Roboam, roi de Juda, et transmet, après vingt-quatre

ans, la couronne à son fils Nadab, qui, après avoir régné deux ans, est renversé par Baasa.

Quant au trône de Jérusalem, il passe, au bout de dix-sept ans, de Roboam à Abia, qui suit les traces de son père; fait la guerre à Jéroboam, et laisse, après trois ans de règne, la couronne à son fils Asa. Asa règne quarante et un ans; relève le culte de l'Éternel; proscrit et extirpe l'idolâtrie; tolère le culte des hauts lieux; repousse l'invasion étrangère d'un roi éthiopien nommé Zarah, et met le royaume à couvert des entreprises de Baasa, roi d'Israël, en faisant alliance contre lui, avec le premier des Benhadad, roi de Syrie et de Damas.

Baasa règne sur Israël, pendant l'espace de vingt-quatre ans; extermine et détruit la race et la maison de Jéroboam; menace le royaume de Juda par la forteresse de Rama, et éprouve la supériorité d'Asa, roi de Jérusalem, qui, avec le secours des Syriens, déjoue les projets de Baasa, et se fortifie contre lui. Baasa transmet la couronne à Éla son fils, qui ne la porte que deux ans, et qui est trahi et massacré par Zimri, l'un de ses capitaines. Zimri lui-même est renversé, après un règne de sept jours, par son compétiteur Homri, et se brûle dans le palais de Thirza. Homri, qui a pour rival Thibni, et qui finit par régner seul, reste au pouvoir pendant douze ans; bâtit la ville de Samarie, qui devient dès lors la capitale; vit en paix avec les rois de Juda

et les rois syriens de Damas, et laisse le trône à Achab, qui règne pendant vingt-deux ans, et épouse la fameuse Jésabel, fille de Ethbaal ou Ithobal, grand-prêtre et roi des Tyriens. Sous le règne d'Achab et de Jésabel, le culte de Baal et d'Astaroth, dont le temple s'élève à Samarie, est introduit et protégé dans tout le royaume d'Israël; le culte du vrai Dieu proscrit; les prophètes de Dieu mis à mort; le prophète Élie persécuté; Israël en guerre avec Damas où règne Benhadad II, et une alliance politique conclue avec les rois de Juda.

Le trône de Jérusalem avait passé à la mort d'Asa, à son fils le roi Josaphat, qui imite la piété de son père; relève et maintient, à son exemple, le culte de l'Éternel, tout en tolérant les hauts lieux; protége les lois et la justice; réforme de nombreux abus; soumet le peuple des Édomites à la puissance de Juda; rend tributaires les Philistins et les Arabes, et essaie, bien que sans succès, de renouveler avec Ophir le grand commerce maritime, par le port d'Éziongeber, dont il vient de se rendre maître par la conquête de l'Idumée.

Allié du roi d'Israël, contre Benhadad, roi de Syrie, Josaphat accompagne Achab, qui est tué dans cette guerre, et qui est suivi sur le trône, d'Achazias, qui règne deux ans; puis de Joram, qui règne douze ans, sous l'influence de Jésabel, et à qui le prophète Élisée persuade d'ôter les Bahalim. Une alliance a lieu de nouveau entre Josaphat et Joram, et les Moabites, ré-

voltés, sont battus par les deux rois. Joram est attaqué plus tard par Benhadad, roi de Damas, qui fait le siége de Samarie, où éclate une horrible famine et où une mère mange son enfant. Vaincu ensuite par Hazaël, le successeur de Benhadad, à Ramoth de Galaad, il est mis à mort par Jéhu, qu'avait oint le prophète Élisée, pour être roi sur Israël, et qui extermine Jésabel, avec toute la famille d'Achab et tous les prêtres de Baal.

Dans le royaume de Juda, Joram, le fils de Josaphat qui avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jésabel, cède à l'influence pernicieuse de cette femme, digne de sa mère, et abandonne le vrai Dieu, pour suivre le culte de Baal. Les Édomites se révoltent et recouvrent leur indépendance; les Philistins et les Arabes mettent Jérusalem au pillage. Joram ne règne que huit ans, et laisse le trône à Ochosias ou Achasia, qui suit les traces de son père; ne règne qu'un an, sous l'influence d'Athalie; s'allie à Joram, roi d'Israël, dans sa guerre contre les Syriens, et trouve la mort avec lui dans sa rencontre avec Jéhu. A la nouvelle de cette mort, Athalie, mère d'Ochosias, s'empare du trône de Juda; fait dominer par la violence le culte impur de Baal; extermine toute la race royale, et n'épargne qu'à son insu, le jeune Joas, son petit-fils, qui est soustrait à sa fureur, par Josabet, sœur du feu roi. Joas, caché pendant six ans dans le temple de Jérusalem, par le

grand-prêtre Jojadah, est proclamé, à l'âge de sept ans, comme roi légitime de Juda. Athalie reçoit le châtiment de ses violences et de ses crimes. Joas, guidé par Jojadah, abolit le culte de Baal; relève le culte du vrai Dieu, et répare le temple profané. Mais, après la mort du grand-prêtre, il favorise l'idolâtrie; fait lapider, dans le temple même, Zacharie, fils de Jojadah, qui remplit la mission de prophète; est attaqué par Hazaël, roi de Syrie, qu'il éloigne à force d'argent, et meurt enfin, assassiné, au bout de quarante ans de règne.

Dans le royaume d'Israël, Jéhu, qui succède à Joram, règne vingt-huit ans à Samarie; conserve le culte des veaux d'or, et voit s'accroître la puissance des rois de Damas ou de Syrie. Ils lui enlèvent tout le pays de Galaad et de Basan, situé à l'est du Jourdain, et oppriment le peuple d'Israël, sous Joachaz, son successeur, qui, après un règne de dix-sept ans, transmet la couronne à Joas. Joas occupe le trône seize ans; défait Hazaël, et son fils, le troisième des Benhadad, auxquels il reprend leurs conquêtes, et fait la guerre à Amasias, roi de Juda, dont il dévaste la capitale. Le règne du second Jéroboam, qui succède à son père Joas, pendant l'espace de quarante ans, relève le royaume d'Israël, qui étend ses bornes jusqu'à Hamath et à Damas, et à l'orient du Jourdain jusqu'au nord de la mer Morte. Mais le fils de Jéro-

boam, le dernier descendant de Jéhu, Zacharie, ne règne que six mois, et est mis à mort par Sallum, qui lui-même, au bout de six mois, meurt de la main de Manahem.

Pendant que ces princes se succèdent sur le trône de Samarie, le trône de Juda est occupé par les successeurs de Joas, Amasias et Azarias ou Hozias, dont le premier règne vingt-neuf ans, et le second cinquante-deux ans. Amasias bat les Édomites, et est malheureux dans une guerre contre Joas, roi d'Israël, qui s'empare de Jérusalem, dont il enlève tous les trésors. Le roi de Juda périt ensuite, victime d'une conspiration, et laisse la couronne à son fils Azarias ou Hozias, prince vaillant, qui est victorieux des Édomites, des Philistins, des Ammonites, et qui, lépreux à la fin de ses jours, a pour collègue son fils Jotham, qui lui succède sur le trône.

Alors se relève en Orient la grande puissance des Assyriens, dont Phul renouvelle les conquêtes. Phul vient attaquer Israël et rend tributaire Manahem, qui occupe le trône de Samarie pendant l'espace de dix ans, et le transmet à Pékaia, qui lui succède pendant deux ans, et meurt de la main de Pékach. Pékach, qui règne pendant vingt ans, fait alliance avec Retzin, roi de Syrie et de Damas, et marche contre Jérusalem.

Dans cette capitale de Juda, Jotham, successeur d'Hozias, resté fidèle, comme son aïeul et comme son

père, au culte de l'Éternel, avait régné pendant seize ans, et laissé le trône à Achaz, qui, pendant seize autres années, suit le train des rois d'Israël; s'allie à Phul, roi d'Assyrie; néglige le culte du vrai Dieu, pour les pratiques abominables des idolâtries étrangères, et en vient, dans ses égarements, jusqu'à faire passer par le feu son fils, à la manière païenne. C'est sous le règne du roi Achaz, que Pékach, roi d'Israël, et Retzin, roi de Damas, viennent assiéger, mais sans succès, la ville de Jérusalem, où le grand prophète Ésaïe annonce au roi leur ruine prochaine. Achaz forme alors une alliance avec Tiglath-Philéser, le puissant roi des Assyriens, qui porte ses armes en Syrie, et qui s'empare de Damas, dont le roi Retzin est mis à mort, et le peuple transporté à Kir et emmené en captivité.

Le nord et l'est d'Israël tombent dans le cours de cette guerre en la puissance des Assyriens; et à Pékach succède Hosée, qui, après lui avoir ôté la vie, occupe le trône de Samarie pendant l'espace de neuf ans, et devient tributaire de Ninive, où au roi Tiglath-Philéser a succédé Salmanassar. Hosée s'allie au roi d'Égypte, So, Sévéchos ou Sabako, de la dynastie éthiopienne, et forme une conspiration pour s'affranchir de l'Assyrie, dont la domination s'étend jusqu'à la Méditerranée. Salmanassar vient l'attaquer; le jette dans une étroite prison; assiége la ville de Samarie;

s'en empare au bout de trois ans, 734 ans avant notre ère, ou l'an 699, selon une autre chronologie; met fin au royaume d'Israël, et transporte les Israélites dans les provinces assyriennes, où il les établit à Halah, sur le Chabour ou Chaboras, dans la Haute-Mésopotamie, et sur le fleuve de Gozan, ainsi que dans les villes des Mèdes, d'où ils se répandent de proche en proche, jusques au fond de l'Orient.

Ainsi s'accomplit la parole adressée, dès le commencement, par le prophète Ahija à Jéroboam, fils de Nébat, lors du schisme des dix tribus: « Ainsi a dit le Dieu d'Israël: Parce que je t'ai établi conducteur de mon peuple d'Israël; mais qu'en faisant ce que tu as fait, tu as fait plus de mal que tous ceux qui ont été avant toi; que tu t'es formé d'autres dieux; que tu as fait des images de fonte, et que tu m'as tourné le dos, le mal viendra sur ta maison; et l'Éternel frappera Israël, comme le roseau agité dans l'eau; et il arrachera Israël de dessus cette bonne terre qu'il avait donnée à leurs pères; et il les dispersera au delà du fleuve de l'Euphrate, parce qu'ils ont fait leurs bocages et provoqué l'irritation de l'Éternel. » (I Rois, XIV, 7-16.)

A la suite de cette catastrophe, une population nouvelle, composée de gens de Babel, de Cuth, de Hava, de Hamath, ainsi que de Sépharvajim, est envoyée dans le pays; et de ces éléments divers naît le peuple

des Samaritains, qui restent pour toujours impurs aux yeux des vieux Israélites. Les colons venus de Babel apportent, dans leur nouvelle patrie, le culte de Succoth-Benoth, qui est probablement le même que le culte impur de Mylitta. Ceux de Cuth rendent hommage à Nergal; ceux de Hamath, à Ascima; les colons venus de Hava, à Nibchaz et à Tartac, et les colons de Sépharvajim, à Adramélec et Annamélec. Enfin, sous le règne d'Assaraddon, pour apaiser le dieu du pays, qui envoie des lions contre ces peuples, on joint à ces différents cultes, qui s'exercent sur les hauts lieux et dans les villes respectives qu'habitent les nouveaux venus, le culte même de l'Éternel, selon les rites dégénérés de l'ancien royaume d'Israël, et sans se conformer à la loi et aux commandements de Dieu.

La chute du royaume d'Israël a lieu dans la sixième année d'Ézéchias, roi de Juda, qui avait succédé à Achaz sur le trône de Jérusalem', en la troisième année d'Hosée, et dont le règne dure vingt-neuf ans. Pénétré de l'esprit de David, et zélé pour la loi de Moïse, Ezéchias craint l'Éternel; s'attache à ses commandements; ôte les hauts lieux; brise les statues; extirpe toute idolâtrie; est victorieux des Philistins, et refuse de payer le tribut à Sennachérib, roi d'Assyrie, successeur de Salmanassar. Le roi de Ninive, pour se venger, attaque le royaume de Juda; menace de prendre Jérusalem, devant laquelle toute son armée

périt dans une seule nuit, et s'en retourne dans ses États, où il périt bientôt après, assassiné par ses deux fils, dans le temple de son dieu Nisroch.

Au règne prospère d'Ézéchias, qu'illustre le prophète Ésaïe, succède, pendant cinquante-cinq ans, celui de son fils Manassé, dont la première partie se distingue par une complète réaction en faveur de l'idolâtrie. Manassé rebâtit les hauts lieux, démolis par Ézéchias; redresse les autels de Baal; fait des bocages aux Bahalim; adore toute l'armée des cieux; élève des autels aux faux dieux, jusque dans le temple de Salomon; fait passer son fils par le feu; pratique la divination, la magie et les sortiléges; propage ainsi, parmi son peuple, les abominations païennes, et verse le sang innocent, malgré les avertissements que lui adressent les prophètes. Attaqué par les Assyriens, ce prince impie est chargé de chaînes et mené captif à Babylone. Rentré en lui-même, dans son angoisse, il s'humilie devant l'Éternel; voit ses prières exaucées, et retourne dans son royaume, où il abolit l'idolâtrie et relève le culte du vrai Dieu.

Son fils et successeur Amon, pendant un règne de deux ans, remet en honneur l'idolâtrie; suit en tout le funeste exemple que lui avait donné Manassé, dans la première partie de son règne, et meurt enfin, assassiné à la suite d'une conspiration.

Le peuple appelle alors au trône son frère, le jeune Josias, qui règne pendant trente et un ans; marche sur les traces de David; abolit le culte des faux dieux; fait disparaître les idoles, les hauts lieux et les bocages; nettoie et purifie le temple, Jérusalem, et tout le pays de Juda et même d'Israël, de toutes traces d'idolâtrie; remet en vigueur la loi de Moïse, dont le grand-prêtre Hilkia trouve un exemplaire dans le temple; renouvelle solennellement l'alliance de son peuple avec Dieu, et célèbre la fête de Pâque, comme on ne l'avait plus célébrée, depuis les jours de Samuël.

Tous les efforts de Josias ne suffisent plus pour arrêter la ruine du royaume de Juda, qui, miné par la corruption, est menacé, dès cette époque, par l'Égypte et par Babylone, qui se disputent la possession des contrées à l'ouest de l'Euphrate.

L'an 610 avant notre ère, Nécao, fils de Psammétique, passe de l'Égypte en Palestine et vient attaquer Josias, allié de Nabopollassar, qui venait de fonder à Babylone le puissant empire des Chaldéens. Josias est blessé à mort à la bataille de Mageddo, l'an 609 avant notre ère, et le prophète Jérémie fait des lamentations sur lui.

Joachas, son fils, règne trois mois, et est déposé par Nécao, qui l'emmène captif en Égypte, et établit roi Éliakim ou Jojakim, un autre fils de Josias, qui règne onze ans à Jérusalem.

Mais les armes de Nébucadnetzar, victorieuses à Circésium ou Carchémis, l'an 606 avant notre ère, triomphent du pharaon égyptien, qui perd ses conquêtes en Asie, et abandonne aux Chaldéens tous les pays entre l'Égypte et le grand fleuve de l'Euphrate. Soumis au roi de Babylone, qui s'empare de Jérusalem, dépouille déjà une partie du temple, et emmène en captivité quelques jeunes Hébreux de distinction, parmi lesquels figure Daniel, Jojakim cherche à s'affranchir, et voit revenir contre lui l'armée de Nébucadnetzar, formée de Chaldéens, de Syriens, de Moabites et d'Ammonites. Jojakim est chargé de chaînes, meurt entre les mains de l'ennemi, et son jeune fils, Jojakin ou Jéchonias, lui succède, et ne règne que trois mois et dix jours.

Assiégé dans Jérusalem, par le roi Nébucadnetzar, Jéchonias se rend à lui, avec tous ses gens et tous ses trésors, et est conduit à Babylone, avec les principaux du peuple, les ouvriers et les artisans.

Il est remplacé sur le trône, par son oncle Mattania, qui reçoit le nom de Sédécias, qui jure fidélité au vainqueur, et règne onze ans à Jérusalem. Mais infidèle à son serment, il entre avec les Phéniciens, les Moabites, les Ammonites, dans une ligue avec l'Égypte, contre le roi de Babylone; résiste au prophète Jérémie, qui parle au nom de l'Éternel; lève l'étendard de la révolte, et provoque Nébucadnetzar, qui vient ravager

la Judée, et fait, pendant environ deux ans, le siége de Jérusalem. Cette ville est enfin prise d'assaut, et l'an 588, elle est détruite de fond en comble, avec le temple de Salomon, dont on enlève tous les trésors. Sédécias, pris dans sa fuite, tombe entre les mains des vainqueurs; voit exécuter ses enfants et tous les magistrats de Juda, qui sont mis à mort sous ses yeux; est condamné à perdre la vue et mené captif à Babylone, avec les principaux du peuple.

Alors s'accomplit cette parole, que Jérémie avait prononcée devant le peuple de Juda et les habitants de Jérusalem, dès la quatrième année du règne de Jojakim, fils de Josias: « Il y a maintenant vingt-trois ans, que la parole de l'Éternel m'a été adressée sous Josias, en la treizième année de son règne; et je vous l'avais annoncée et vous n'avez point écouté. Vous n'avez point prêté l'oreille aux paroles de ses prophètes, que l'Éternel vous a envoyés et vous avez désobéi. C'est pourquoi, a dit l'Éternel : parce que vous n'avez point écouté, voici, je m'en vais rassembler tous les peuples de l'Aquilon, avec Nébucadnetzar; je les enverrai sur ce pays, et contre tous ses habitants, et contre les nations voisines, pour les détruire à la façon de l'interdit et les mettre en désolation. Et tout ce pays sera un désert, et ces nations assujetties au monarque de Babylone, pendant soixante et dix années. Et après ces soixante-dix ans,

je punirai, dit l'Éternel, l'iniquité de Babylone et du pays des Chaldéens, que je réduirai en désolation. » (Jérém., xxv, 1-12, etc.)

Pendant que le roi Sédécias et toute l'élite de la nation sont emmenés à Babylone, les Chaldéens laissent en Judée les classes inférieures du peuple, chargées de cultiver la terre, et établissent comme gouverneur Guédalia, auquel Jérémie, resté aussi dans son pays, exhorte le peuple à obéir. Mais quelques hommes remuants sèment et propagent l'esprit de révolte et massacrent Guédalia, ainsi que les Juifs et Chaldéens, qui se trouvent avec lui à Mitspa. Pour se soustraire à la vengeance des Chaldéens de Babylone, tout le peuple émigre en Égypte, malgré l'avis de Jérémie, que les rebelles traînent à leur suite, et qui, jusqu'à ce qu'ils le lapident, leur annonce de nouveaux malheurs, qui fondent sur eux en Égypte, à la suite de nouvelles révoltes.

A partir de la dispersion, les nombreux captifs de Juda, qu'on nomme dès ce moment les Juifs, forment des établissements dans l'empire de Babylone : les uns à Babylone même et les autres sur d'autres points, comme sur les bords du fleuve Chabour, ou Chaboras, dans la Haute-Mésopotamie, où prophétise parmi eux le grand prophète Ézéchiel.

Chaque colonie a ses anciens, qui soignent les intérêts communs; ses prêtres ou sacrificateurs, qui

veillent à l'accomplissement des cérémonies et des rites, et tiennent des assemblées religieuses.

Pendant les soixante et dix ans, que dure la captivité, l'espace de deux générations, les plus sérieux d'entre les Juifs profitent de cette grande épreuve, pour retremper leur foi au vrai Dieu. Ils ont, comme dans leur patrie, des prophètes, qui les édifient, qui les exhortent, qui les consolent et leur annoncent une délivrance, tels que Daniel et Ézéchiel, qui contribuent à leur donner la conscience toujours plus nette du rôle providentiel, qu'ils sont appelés à remplir dans l'histoire du genre humain.

Enfin, l'an 538, les Mèdes victorieux en Asie, sous la conduite de Cyrus, neveu de Cyaxare II, appelé aussi Darius le Mède, prennent la ville de Babylone. Cyrus devient le fondateur de la grande monarchie des Perses, et accorde aux Juifs la permission de retourner dans leur patrie, 536 ans avant notre ère, et 70 ans après la première prise de Jérusalem par le roi Nébucadnetzar. Ceux d'entre les captifs juifs qui avaient abandonné leur foi, ou que la tiédeur, l'indifférence, et tous les intérêts mondains, attachent au sol de Babylone, ne profitent point de l'édit, et restent sur la terre étrangère. Mais ceux dont Dieu touche le cœur, sous la conduite des chefs des pères de Juda et de Benjamin, ainsi que des sacrificateurs et d'une portion des lévites, s'empressent de retour-

ner en Judée, où les ramènent Zorobabel, rejeton de la famille royale, et le grand-prêtre Josua. Ils relèvent, sur les ruines du temple, le grand autel des holocaustes, et mettent ensuite la main à l'œuvre, pour bâtir le temple lui-même. Inquiétés et interrompus par le peuple samaritain, dont ils repoussent le concours, et par les peuples environnants, qui les accusent d'esprit de révolte, auprès de Cambyse et de Smerdis, successeurs du grand Cyrus, ils sont soutenus et encouragés par Aggée, par Zacharie et plus tard par Malachie, prophètes qui vivent au milieu d'eux; font enfin triompher leur cause auprès de Darius, fils d'Hystaspe, qui succède à Smerdis le Mage; reçoivent l'approbation de ce prince, qui leur accorde des subsides, et achèvent enfin et inaugurent le temple de Jérusalem, en la sixième année de Darius, vers 515 avant notre ère.

Au bout de plus d'un demi-siècle, sous Artaxerxès Longuemain, Esdras, en la septième année, et Néhémie, en la vingtième de ce prince, se rendent par ordre du grand roi, accompagnés de nouveaux colons, et revêtus de pleins pouvoirs, parmi les Juifs de la Judée. Esdras y remet en vigueur, en excluant les unions contractées avec des femmes païennes, les institutions de Moïse; rassemble les livres sacrés, et crée de nombreuses synagogues, où l'on explique,

chaque sabbat, le contenu des livres saints, qui doivent nourrir la foi du peuple. Néhémie continue son œuvre, et entoure de nouvelles murailles la ville de Jérusalem, malgré l'opposition armée des peuples du voisinage, et surtout des Samaritains, qui finissent par fonder un temple sur la montagne de Garizim[1], rival de celui de Jérusalem, et grâce auquel ils abandonnent leur précédente idolâtrie.

Rendus ainsi à leur patrie, à leurs institutions religieuses et à leur régime théocratique, les Juifs restent assujettis à la domination des Perses, sous la haute direction morale du souverain sacrificateur, et sous la conduite des anciens, dont le grand conseil ou Sanhédrin se compose de soixante-dix membres. Ils s'enracinent de plus en plus dans la foi au monothéisme; repoussent, plus fortement que jamais, toute espèce d'idolâtrie; s'attachent, en l'absence des prophètes, dont l'âge cesse avec Malachie, et que remplacent les Scribes, à la lettre des livres saints; voient constituer, à cette époque, le canon des livres sacrés, et sont redevables de ce trésor à la sollicitude d'Esdras et aux soins de la grande Synagogue, espèce d'académie religieuse, sur laquelle règne beaucoup de vague, et dont le dernier membre serait, si l'on en croit la tradition, le grand-prêtre Simon le Juste, vers l'an 292 avant la naissance de Jésus-Christ.

Par leurs contacts multipliés avec les nations païen-

nes, soit au sein de la dispersion, où restent des milliers d'entre eux, soit au sein même de leur pays, d'où ils entretiennent des relations avec les peuples étrangers, ils répandent dès lors dans le monde, la connaissance du vrai Dieu, qui doit servir de préparation et de point de départ au christianisme.

Les conquêtes des Grecs en Asie, sous Alexandre de Macédoine, qui s'empare de Jérusalem; soumet l'Égypte à sa puissance; fonde la ville d'Alexandrie; renverse la monarchie des Perses et étend sa domination depuis la mer Adriatique jusqu'aux affluents de l'Indus, entre l'an 334 et l'an 323, font passer dans son vaste empire, où se répand la langue grecque, les Juifs qu'il traite avec égard, et qui, à partir de sa mort, sont exposés, plus de vingt ans, à toutes les agitations que font naître de toutes parts les luttes de ses généraux.

Incorporés, l'an 301, à l'empire des Ptolémées d'Égypte, ils sont attirés en grand nombre et forment des établissements en Égypte, à Alexandrie et jusque dans la Cyrénaïque; obtiennent la faveur des princes et toutes sortes de priviléges; se pénètrent de l'esprit grec; forment une école d'Alexandrins, dont les doctrines sont un mélange de sagesse biblique et païenne; et voient leurs livres saints traduits par ordre du second des Ptolémées, qui fait faire la fameuse version, appelée version des Septante, devenue, aux mains de la

Providence, un instrument si efficace pour répandre la vérité parmi les nations helléniques.

Vers 203 avant Jésus-Christ, sous le règne d'Antiochus le Grand, la Palestine, que se disputent avec les Ptolémées d'Égypte, les Séleucides de Syrie, tombe au pouvoir de ces derniers, qui attirent les Juifs à Antioche et dans les villes d'Asie Mineure; leur accordent des priviléges, à l'exemple des rois d'Égypte, et leur fournissent, de leur côté, l'occasion non moins favorable de s'initier de plus en plus à la langue, aux mœurs et à la culture des Grecs, maîtres de l'Orient.

A la suite de tous ces contacts et de ces influences grecques, se tranchent peu à peu, chez les Juifs, deux partis opposés entre eux: l'un des zélateurs de la loi et des traditions rabbiniques, qui se compose des Pharisiens; l'autre des esprits novateurs, qui se rattachent de préférence aux mœurs païennes et aux idées grecques, et qui sont connus dans l'histoire sous le nom de Sadducéens, de leur fondateur nommé Sadoc, élève d'Antigone de Socho, l'un des chefs du grand Sanhédrin.

Sous le règne des Séleucides, les novateurs, nombreux surtout dans les hautes classes de la société, et disposés à encenser le pouvoir actuellement régnant, en viennent, par leur influence, à faire passer dans leur parti, à force d'argent et de corruption, la souveraine sacrificature; augmentent ainsi leur puissance et tra-

vaillent à détruire les bases de la religion nationale, et à rendre prédominantes les tendances grecques et païennes.

Sous Antiochus IV, Épiphanes, qui règne de 175 jusqu'à l'an 164, Jérusalem, sous leurs auspices, est envahie par les spectacles et l'immoralité païenne. Antiochus forme le projet d'établir l'uniformité de religion dans ses États, et de faire adopter partout le culte païen et hellénique de Jupiter Olympien. Au retour d'une expédition qu'il a entreprise contre l'Égypte, il marche sur Jérusalem; pille le temple; le profane, en y installant l'idolâtrie, et ordonne, de son autorité, l'abolition de la religion juive. Une horrible persécution sévit contre les Juifs fidèles, et les martyrs scellent de leur sang leur foi au culte du vrai Dieu.

Mais au fort de la persécution, s'élève, en 167, une résistance héroïque, de la part de Mattathias, chef d'une famille sacerdotale, dont les membres deviennent célèbres, sous les deux noms de Maccabées et d'Asmonéens. Le premier de ces noms, qui équivaut à notre surnom de Martel, s'applique d'abord spécialement au fameux Judas Maccabée, l'un des fils de Mattathias, et l'autre vient du nom d'Asmon, l'un des ancêtres de la famille.

Mattathias et ses cinq fils, brûlant de zèle pour leur foi, se mettent à la tête des mécontents et résistent aux Syriens. Le vaillant Judas Maccabée, qui suc-

cède à Mattathias, dès l'année 166, remporte une suite de victoires; s'empare de Jérusalem; purifie de nouveau le temple, dont il expulse les idoles; relève la constitution juive; poursuit la guerre avec ardeur; fait alliance avec les Romains et tombe mort dans une bataille dès l'année 161.

Son frère Jonathan lui succède; se maintient contre les Syriens; unit la dignité de prince à la dignité de grand-prêtre, qui passe dès lors dans sa famille, et est reconnu comme tel par le roi Alexandre Balas, qui règne alors sur la Syrie.

Jonathan a pour successeur, de l'année 142 à 135 avant notre ère, un autre de ses frères, Simon, qui est reconnu officiellement, par Démétrius, roi de Syrie, comme prince et grand-prêtre des Juifs; et dès ce moment, la Judée, redevenue indépendante, jouit, sous le règne de Simon, de la sûreté de ses frontières, du rétablissement de l'ordre, de la discipline religieuse, d'une justice bien administrée, du bien-être matériel et de la considération aux yeux des peuples étrangers.

Jean Hyrcan succède à son père et règne de l'an 135 à l'an 106 avant notre ère. Il profite de la décadence où sont tombés les princes syriens; s'empare de la Samarie, ainsi que de la Galilée; détruit le temple de Garizim, construit par les Samaritains; asservit les Iduméens, qui adoptent la circoncision, et les force, dès ce moment, à faire partie du peuple juif.

Après la mort de Jean Hyrcan, Aristobule, son fils aîné, s'empare violemment du trône; s'attribue le titre de roi; s'appuie sur les Sadducéens; laisse mourir sa mère en prison; fait mourir son frère Antigone et meurt après un an de règne.

Son frère, Alexandre Jannée, qui lui succède comme roi, de 106 à 78, et dont le règne est agité, soit par des guerres extérieures, soit par des querelles intestines, s'appuie sur les Sadducéens; a contre lui les Pharisiens, dont l'influence domine le peuple et l'excite à la sédition; ne se maintient que par la terreur et par les plus affreux supplices, et reconquiert néanmoins, dans l'intervalle de ces révoltes, les contrées au delà du Jourdain, jadis soumises à Israël.

Alexandra, veuve de ce prince, qui règne de l'an 78 à 69 avant notre ère, s'appuie, en suivant ses conseils, sur le parti des Pharisiens; conserve la dignité royale; décerne à son fils Hyrcan II la souveraine sacrificature; s'entoure de soldats étrangers; mécontente les Sadducéens et meurt âgée de 73 ans, en laissant des semences de discordes.

Aristobule et Hyrcan II, l'un du parti sadducéen, l'autre du parti pharisien, se disputent alors la couronne, dont se rend maître Aristobule, qui la porte pendant six ans, depuis l'année 69 jusqu'à l'an 63. Mais, soutenu par Antipater, fils d'Antipas, chef influent de l'Idumée, Hyrcan remonte sur le trône, que

lui adjuge le grand Pompée, alors maître de la Syrie, à la tête des armées romaines. Pris par les deux frères pour arbitre, Pompée entre à Jérusalem, pénètre de force dans le temple et emmène à Rome Aristobule, devenu prisonnier des Romains, avec ses deux filles et ses deux fils, Alexandre et Antigone. Aristobule et Alexandre périssent, l'un et l'autre, plus tard, à la suite de vaines tentatives pour reconquérir le pouvoir. Hyrcan règne en vassal de Rome, de 63 à 40, et voit, dès l'an 47, l'Iduméen Antipater, nommé procurateur romain, par César, vainqueur de Pompée, exercer dans la Palestine une influence politique et une active surveillance sur toute l'administration.

Antipater et ses deux fils, Hérode, dans la Galilée et Phasaël, dans la Judée, minent le pouvoir des Maccabées, qui ont pour dernier représentant Antigone, fils d'Aristobule, qui détrône, avec l'aide des Parthes, Hyrcan, à qui on coupe les oreilles pour l'empêcher d'être grand-prêtre. Antigone ne règne que trois ans; voit les Parthes, ses alliés, battus par les armées romaines; se défend dans Jérusalem, contre les légions victorieuses et contre le fameux Hérode, qui est protégé par Marc-Antoine, et qui épouse, à cette époque, Mariamne, nièce d'Antigone et fille de son frère Alexandre et d'Alexandra, fille d'Hyrcan. Antigone, obligé de se rendre, l'an 37 avant notre ère, est, sur

les suggestions d'Hérode, décapité à Antioche, par ordre du général romain.

Iduméen et étranger, Hérode le remplace sur le trône, sous les auspices de Marc-Antoine, ainsi que d'Octave, son collègue, qui devient plus tard l'empereur Auguste. Haï des Juifs, comme Édomite, et partisan de l'esprit païen, Hérode règne avec éclat; relève plusieurs villes de leurs ruines; fait de magnifiques constructions et cherche à se concilier les Juifs, par des embellissements splendides au temple de Jérusalem. Mais inquiet dans sa tyrannie, ce prince s'entoure d'une garde, formée de soldats mercenaires; règne par l'astuce et la terreur; fait massacrer ses ennemis et les partisans des Maccabées; fait mourir successivement le vieux roi Hyrcan, qui était aïeul, et Aristobule, frère de Mariamne; Mariamne, son épouse, elle-même; puis, enfin, trois de ses propres fils, dont deux, qu'il avait eus de Mariamne, Alexandre et Aristobule, et le troisième, Antipater, qu'il avait eu d'une autre femme. Cinq jours après l'exécution de ce même fils Antipater, qui avait conspiré contre lui, Hérode meurt à Jéricho, d'une effroyable maladie, après avoir, comme testament, laissé à sa sœur Salomé, l'ordre de fêter ses funérailles, par le massacre des principaux d'entre les Juifs, réunis alors dans cette ville, afin qu'il y eût au moins des larmes à l'occasion de son trépas. Tyran cruel et soupçonneux, Hérode, surnommé le

Grand, occupe trente-huit ans le trône, et sous son règne naît Jésus-Christ, que le despote sanguinaire cherche vainement à faire mourir, en massacrant les petits enfants de toute la contrée de Bethléhem, dans le but de donner un démenti aux prophéties messianiques, et de se défaire d'un concurrent à la royauté du peuple juif.

L'époque qui suit la mort d'Hérode et voit éclore du judaïsme la religion de l'Évangile, comme son couronnement idéal, est de la plus haute importance, et dans l'histoire du peuple juif, et dans l'histoire du genre humain.

Le monde païen marche à grands pas vers le moment de son déclin, et aux anciens dieux qui s'en vont, sous le souffle de l'incrédulité, du scepticisme général et d'une hideuse corruption, tendent à se substituer, d'une part, une impiété profonde; de l'autre, des superstitions mêlées de débauches et de crimes; de l'autre, enfin, le culte servile et tout politique des empereurs, que Rome élève au rang des dieux, et auxquels, déjà de leur vivant, à partir même du règne d'Auguste, elle dresse des autels et des temples.

Le monde juif, de son côté, offre un mélange hétérogène de Syriens, de Grecs et de Romains, adonnés aux erreurs païennes; de Samaritains schismatiques et de prosélytes étrangers, soit de la justice, soit de la porte, attirés vers le mosaïsme; et, enfin, de Juifs

proprement dits, avec leurs sacrificateurs, chargés de l'observation des rites; leurs Scribes ou docteurs de la loi, interprètes des écrits sacrés; leurs Pharisiens, pieux ou non, conservateurs, plus formalistes qu'intelligents de la religion traditionnelle; leurs Sadducéens incrédules, aux tendances mondaines relâchées, et opposés aux Pharisiens; leurs Hellénistes ou Alexandrins, imbus de l'esprit et des idées grecques; leurs Esséens ou Esséniens, adonnés à la vie mystique; leurs péagers, objet de mépris; et leurs deux partis politiques des Hérodiens, amis serviles de la domination étrangère, et des Zélotes, Galiléens ou Gaulonites, parti de patriotes religieux, toujours prêts, dans leur fanatisme, à exciter des soulèvements contre cette même domination. Par-dessous ces couches apparentes, au sein de la masse du peuple juif, se conservent au fond des cœurs, chez un grand nombre d'âmes d'élite, les hautes aspirations morales, les espérances prophétiques et l'attente du Messie promis, dont la notion encore voilée revêt, dans l'esprit général, une teinte charnelle et politique.

C'est à ce moment solennel, où la domination romaine opère la fusion des races; où le sceptre, sorti de Juda, est tombé aux mains des Édomites; où le pouvoir est partagé, au sein de l'État juif lui-même, entre ces princes d'une autre race et les procurateurs romains; où les principes les plus contraires fermentent

au cœur de la nation, qu'on voit paraître le Sciloh, à qui est l'assemblée des peuples; le grand prophète d'Israël, annoncé jadis par Moïse; le Messie promis à David, comme devant naître de sa race; le Christ, le libérateur et le désiré des nations, qui doit régénérer le monde.

Né à Bethléhem, au temps d'Hérode, selon la prophétie de Michée, d'une vierge issue de David, il est annoncé par les anges; salué par des bergers pieux; reconnu et chanté par Siméon; adoré des Mages d'Orient, comme le roi des Juifs nouveau-né; soustrait à la fureur d'Hérode et caché d'abord en Égypte; élevé dans le bourg de Nazareth, chez l'humble charpentier Joseph; pénétré, dès l'âge de douze ans, de sa haute mission spirituelle, et baptisé à l'âge de trente ans, par son précurseur Jean-Baptiste, qui opère, dans toute la Palestine, un immense réveil religieux, et qui administre aux multitudes le baptême de la repentance.

Rempli de l'onction du Saint-Esprit, et proclamé, dès son baptême, Fils de Dieu et agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde, Jésus-Christ, après une retraite où il est tenté dans le désert, commence son saint ministère; va de lieu en lieu, en faisant du bien; pose à la fois, par sa doctrine, par sa puissante prédication, par sa vie sainte et sans péché et par ses œuvres toutes divines, les principes d'une vie nouvelle; réclame la repentance, et la foi en sa personne et en

son œuvre; proclame la grâce et le pardon, le renoncement de la charité, l'espoir de la résurrection, l'assurance de la vie éternelle, et trouve de l'écho chez les simples et chez les vrais Israélites. Entouré de nombreux disciples, qui le secondent dans son œuvre, et surtout de ses douze apôtres, qui doivent lui servir de témoins, Jésus trouve de l'opposition de la part des sacrificateurs, des Scribes ou docteurs de la loi, des formalistes Pharisiens, des Sadducéens incrédules; est enfin trahi par Judas, qui le vend à ses ennemis, et livré par le Sanhédrin au procurateur Ponce-Pilate, qui le condamne, quoique malgré lui, au supplice infâme de la croix. Crucifié à Jérusalem, il consomme le grand sacrifice, qui donne le sens de tous les autres, et auquel doit s'associer le monde, en y adhérant par la foi. Il est déposé dans un sépulcre; ressuscite le troisième jour; achève d'éclairer ses disciples, auxquels il se montre vivant; leur donne la mission spéciale de prêcher, à toute créature, la repentance et la foi en son nom, pour la rémission des péchés; de faire des nations ses disciples, en leur administrant le baptême, et d'inculquer à tous les peuples, la foi, l'espérance et l'amour. Puis il les bénit et les quitte; remonte au ciel en leur présence, et revêt de force et de vertu, dix jours après son ascension, ses apôtres et ses fidèles, autour desquels se constitue l'Église de Jérusalem, d'où rayonne, dès ce moment, au milieu

des persécutions, qu'inaugure le meurtre d'Étienne et dont les Juifs donnent le signal, la propagande évangélique, qui doit s'étendre de la Judée, de la Samarie et de la Galilée, jusqu'aux extrémités de la terre.

Pendant que s'opère en Judée cette transformation morale, qui, en face de tous les partis, fait naître un peuple de chrétiens; réveille le fanatisme juif, qui déploie contre eux ses fureurs; sépare l'élément spirituel de la lettre du judaïsme, devenue désormais impuissante, et donne son sens définitif à la mission du peuple hébreu, au sein de toutes les races humaines : la décadence politique, fruit de la décadence religieuse, se montre toujours plus profonde, et tous les faits concourent ensemble à la dissolution prochaine de la nation et de l'État.

A partir de la mort d'Hérode, l'État des Juifs est morcelé entre les princes de sa famille, qui règnent comme vassaux de Rome, sous le titre d'Ethnarques et de Tétrarques, et placés sous la dépendance des proconsuls de Syrie, qui délèguent des procurateurs, chargés d'exercer en Judée le pouvoir militaire romain et l'autorité judiciaire.

C'est ainsi que les trois fils d'Hérode lui succèdent simultanément.

Archélaüs a la Judée, l'Idumée et la Samarie. Mais son atroce tyrannie le fait exiler par Auguste, à Vienne, dans la Gaule, où il meurt de l'an 6 à 10 de notre ère.

Hérode Antipas, ou le Tétrarque, a la Pérée et la Galilée. C'est lui qui épouse Hérodias, fille de son frère Aristobule et femme de son frère Philippe; qui reçoit les avertissements et ordonne la mort de Jean-Baptiste; qui se trouve à Jérusalem, lors du procès de Jésus-Christ, que lui adresse Ponce-Pilate; et qui, enfin exilé à Lyon, se retire et meurt en Égypte, sous le règne de l'empereur Caligula, l'an 39 après Jésus-Christ.

Philippe, tétrarque d'Iturée, de Batanée, de Trachonite et de Gaulonite, le meilleur des trois fils d'Hérode, épouse sa nièce Hérodias; la cède à son frère Antipas, et gouverne bien ses États, qui, après sa mort, l'an 34, sont réunis par les Romains à leur province de Syrie.

Depuis la mort d'Archélaüs, l'administration de la Judée passe aux procurateurs romains, qui ont Césarée pour résidence; qui accablent le peuple d'exactions; qui scandalisent les consciences, et dont le plus fameux de tous est, de l'an 25 à 36, le trop célèbre Ponce-Pilate, qui condamne Jésus-Christ à mort, qui est destitué plus tard et meurt exilé dans la Gaule.

Hérode Antipas meurt lui-même, l'an 39 après Jésus-Christ, et l'empereur Claude, deux ans après, rétablit le royaume de Judée, dans toute son ancienne étendue, en faveur d'Hérode Agrippa, l'un des petits-fils d'Hérode le Grand et de Mariamne la Maccabée,

fils de leur fils Aristobule et en même temps frère d'Hérodias.

Le régime des procurateurs cesse pendant quelques années. Agrippa se fait aimer des Juifs; fait trancher la tête, pour leur plaire, à l'apôtre saint Jacques le Majeur; s'apprête à faire mourir saint Pierre, qui est délivré de sa prison; puis est frappé subitement d'une maladie dont il meurt, dans la ville de Césarée, l'an 44 de notre ère, au moment même où ses flatteurs applaudissent à la harangue qu'il vient de prononcer devant le peuple, et qu'on accueille par les cris de : « Voix d'un Dieu et non d'un homme. »

La Judée retombe, dès lors, sous le joug des procurateurs, parmi lesquels figurent surtout, de 53 à 61 et de 61 à 64, Félix et Portius Festus, devant lesquels paraît saint Paul, persécuté pour l'Évangile, alors captif à Césarée, et que nous voyons comparaître devant le second Hérode Agrippa, fils d'Hérode Agrippa Ier et établi roi par l'empereur Claude, 53 ans après Jésus-Christ, sur le nord de la Palestine ou la tétrarchie de Philippe et la province d'Abilène.

Le régime des procurateurs Albinus et Gessius Florus, qui succèdent à Portius Festus, de 64 à 66, devient tellement oppressif, que l'esprit de révolte des Juifs, privés de leurs droits de citoyens, et qu'on veut forcer de rendre un culte aux empereurs romains déifiés, éclate dans toute sa fureur. Malgré les efforts

d'Agrippa, pour apaiser la multitude et comprimer l'insurrection, la guerre de l'indépendance éclate contre les Romains, 67 ans après Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Néron, qui persécutait les chrétiens, et venait de faire subir le martyre aux deux apôtres Pierre et Paul, morts à Rome l'an 66.

Cette guerre, l'une des plus effroyables dont l'histoire garde le souvenir, est conduite, du côté de Rome, par Vespasien et son fils Titus, et du côté de la nation juive, par des patriotes exaltés, tels que Simon de Gérasa, Jean de Giscala et Éléazar, décidés à s'ensevelir sous les ruines de la patrie. Pendant les trois ans et demi que dure cette lutte à toute outrance, les Romains rencontrent partout une résistance acharnée; prennent les places et les forteresses; massacrent les populations ou les réduisent en esclavage; et viennent assiéger enfin la ville de Jérusalem, sous la conduite de Titus, dont le père, Flavius Vespasien, venait d'être acclamé empereur et prenait possession de Rome, l'an 69 de notre ère. Les chrétiens se souviennent alors des avertissements prophétiques qu'avait prononcés Jésus-Christ, au sujet de Jérusalem. Les uns s'enfuient dans les montagnes; les autres se retirent à Pella, de l'autre côté du Jourdain, dans la province de Pérée, où les accueille le roi Agrippa.

Encombrée par la multitude, qui se retire dans ses murs; ensanglantée par l'anarchie et par la violence

des partis, qui s'égorgent mutuellement et se battent jusque dans le temple; décimée par les maladies et par une horrible famine, qui, comme jadis à Samarie, pousse une mère à manger son fils, la ville de Jérusalem, renfermant près d'un million d'hommes, et serrée de près par les Romains, est finalement prise d'assaut, 70 ans après Jésus-Christ. Ses rues sont inondées de sang, par des massacres sans exemple. Son temple est détruit par les flammes, qu'allume, à l'aide d'un brandon, un soldat romain, malgré Titus. Ses édifices et ses murailles, à l'exception de quelques tours, sont rasés au niveau du sol. Plus de cent mille captifs sont vendus, ou massacrés, ou emmenés par les Romains. Éléazar et ses Zélotes ont péri pendant le siége. Jean de Giscala est condamné à une prison perpétuelle. Simon de Gérasa est mis à mort, par ordre du général romain. L'élite des captifs suit à Rome le char triomphal du vainqueur, qui emporte les ustensiles sacrés du temple de Jérusalem; et l'on élève à son honneur un fameux arc de triomphe, qui se voit encore de nos jours, non loin du grand amphithéâtre, connu sous le nom de Colisée, fondé par l'empereur Vespasien, et à l'achèvement duquel travaillent les captifs juifs.

Si l'on en croit Flave Josèphe, historien juif de cette guerre, qui, chargé d'un commandement, avait présidé à la défense de la ville de Jotapata et passé ensuite dans

le camp de Titus, plus de onze cent mille victimes périrent dans cette lutte désastreuse de la nationalité juive contre la tyrannie de Rome, et l'on vit se réaliser ces graves paroles prophétiques, adressées les unes à Daniel, jadis captif à Babylone; les autres sorties de la bouche du Christ, peu de temps avant sa crucifixion:

« Depuis que le décret sera rendu pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, le Conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et la brèche seront rebâties dans un temps fâcheux; et après ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché, mais non pas pour soi. Puis le peuple d'un conducteur qui viendra, détruira la ville et le sanctuaire; et la fin en sera avec débordement; et les désolations qui ont été déterminées arriveront à la fin de la guerre; et par le moyen des ailes abominables, qui causeront la désolation, jusqu'à l'entière ruine qui a été déterminée, la désolation fondra sur le désolé. » (Daniel, IX, 25-27.)

« Quand donc vous verrez », dit Jésus, « dans le lieu saint, l'abomination qui cause la désolation dont parle le prophète Daniel; quand vous verrez Jérusalem environnée par les armées, qu'alors, ceux qui sont en Judée, se hâtent de fuir dans les montagnes, et que ceux qui sont à la campagne ne se retirent point dans la ville; car ce seront les jours de vengeance. Malheur aux femmes qui seront enceintes et à celles qui

allaiteront, en ces jours-là; car il y aura une grande affliction et une grande colère sur ce peuple, telle que, depuis l'origine du monde, il n'y en a point eu de semblable et qu'il n'y en aura jamais. Ils tomberont sous le tranchant de l'épée; ils seront menés captifs parmi les peuples, et la ville de Jérusalem sera foulée par les nations, jusqu'à ce que leurs temps soient accomplis. Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés! combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez point voulu. C'est pourquoi votre maison va devenir déserte. Oh! si, au moins en ce jour, tu avais reconnu les choses qui appartiennent à ta paix! Mais elles sont cachées à tes yeux. Aussi les jours vont venir sur toi, où tes ennemis t'enfermeront, t'environneront de tranchées et te serreront de toutes parts. Ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne te laisseront pierre sur pierre qui ne soit démolie; parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation. » (Matth., XXIV, 15-21. Luc, XXI, 20-24. Matth., XXIII, 37-38. Luc, XIII, 34-35; XIX, 42-44.)

Une grande catastrophe finale achève de disperser les Juifs, par suite de l'esprit de révolte, qu'entretiennent, au sein de ce peuple, l'aveuglement et le fanatisme, qui lui ont fait rejeter le Christ.

Sous le règne de l'empereur Adrien, au 2e siècle de notre ère, de 130 à 135, une formidable insurrection éclate de nouveau parmi eux, sous un certain Barcochébas, qui se fait passer pour le Messie; mais la révolte est comprimée. Adrien rebâtit Jérusalem, qui reçoit de lui le nouveau nom d'Ælia Capitolina. L'entrée en est interdite aux Juifs, qui sont bannis de leur patrie, et qui sont, dès lors, dispersés parmi tous les peuples du monde, comme nous les voyons aujourd'hui.

Errants, opprimés et méprisés, ils ont subi, pendant de longs siècles, au milieu des persécutions et sans se confondre jamais avec les nations étrangères, l'effet des menaces prophétiques consignées jadis par Moïse, dans le livre du Deutéronome : « Écoute et entends, ô Israël : si tu obéis à sa voix, l'Éternel ton Dieu t'élèvera au-dessus des nations de la terre; mais si tu ne veux pas obéir à la voix de l'Éternel ton Dieu, l'Éternel fera venir sur toi l'effroi, la ruine et la langueur. L'Éternel fera que tu seras battu, devant tous tes ennemis, et que tu seras vagabond, par tous les royaumes de la terre. Et tu seras un sujet de fable, d'étonnement et de raillerie, parmi tous les peuples vers lesquels l'Éternel t'aura emmené, et tu serviras ton ennemi. L'Éternel fera lever contre toi, de loin, de l'extrémité de la terre, une nation volant comme l'aigle, dont tu n'entendras point la langue.

Elle ne te laissera rien de reste. Elle t'assiégera dans toutes tes villes, jusqu'à ce que tes fortes murailles, sur lesquelles tu te seras assuré pour la défense de ton pays, soient renversées et tombent par terre. Elle assiégera toutes tes villes, par tout le pays que l'Éternel t'aura donné. Et tu mangeras pendant le siége, dans la cruelle extrémité où t'aura réduit ton ennemi, la chair de tes fils et de tes filles, que l'Éternel t'aura donnés. Et vous resterez, en petit nombre, au lieu où vous aurez été en grand nombre, comme les étoiles des cieux. L'Éternel te dispersera parmi tous les peuples de la terre, depuis un bout jusqu'à l'autre; et ainsi vous serez arrachés de dessus la terre (de Canaan) qu'il vous a donné à posséder. Et quand vos enfants à venir et l'étranger venu de loin verront les plaies de ce pays, et que toute cette terre est stérile, et qu'elle ne sera point semée, et qu'elle ne fera rien germer; et quand toutes les nations diront : Pourquoi l'Éternel a-t-il ainsi traité ce pays avec colère? on répondra à cette question : C'est parce qu'ils ont abandonné l'alliance de l'Éternel leur Dieu, l'alliance du Dieu de leurs pères, qu'il avait traitée avec eux, lorsqu'il les fit sortir d'Égypte. Et l'Éternel, en sa colère, les a arrachés de cette terre, avec une grande indignation, et les a chassés en d'autres contrées, comme cela paraît aujourd'hui. » (Deut., XXVIII, XXIX.)

Depuis la grande dispersion, la Palestine, devenue

étrangère aux Juifs dont elle est l'héritage, a été foulée par les nations, conformément aux saints oracles, et restera en leur pouvoir, jusqu'à ce que leurs temps soient accomplis.

Réduite en une province romaine, qui se compose de la Judée, de la Samarie, de la Galilée et de la Pérée, elle voit grandir le christianisme, dont elle avait été le berceau, et qui se propage dans tout l'empire, au milieu des persécutions.

A partir du 4e siècle, la religion de l'Évangile, épanouissement spirituel du judaïsme prophétique, devient dominante sous Constantin. La Palestine tout entière professe, dès lors, le christianisme. De nombreuses églises, parmi lesquelles est l'église dite du Saint-Sépulcre, sont fondées à Jérusalem, qui reprend alors son ancien nom, en échange du nom tout romain d'Ælia Capitolina. De toutes parts, les âmes pieuses se rendent dans la terre sainte, pour y vivre dans la retraite. En vain la réaction païenne, tentée par Julien l'Apostat, lutte contre le christianisme, par haine duquel cet empereur veut rebâtir le temple des Juifs; des flammes sorties de la terre font abandonner les travaux.

La décadence de l'empire et les dissensions des chrétiens donnent prise, au 7e siècle, à un ennemi plus redoutable. Mahomet élève en Arabie le drapeau guerrier de l'islamisme. La Palestine est en-

vahie par les Arabes musulmans, qui, sous le règne de leurs califes, l'occupent jusqu'au 11e siècle, et ont du respect pour les saints lieux. Mais les Turcs, qui leur succèdent, et qui comme eux sont mahométans, profanent ces lieux, chers aux chrétiens, et exercent leurs avanies contre les nombreux pèlerins qui les visitent de toutes parts. De là, le mouvement des croisades, qui, de la fin du 11e siècle jusque vers la fin du 13e, fait affluer, de l'Occident, des masses de chrétiens armés, qui s'emparent de Jérusalem l'an 1099; y fondent un royaume féodal, sous une dynastie française; la voient reconquise par Saladin, en 1187, et sont forcés de l'abandonner, ainsi que la Palestine entière, aux sultans mahométans d'Égypte. Des successeurs de Saladin, connus sous le nom d'Ayoubites, elle passe ensuite aux Mamlouks, auxquels l'enlèvent à leur tour, à l'entrée du 16e siècle, les armes des Turcs ottomans, qui l'occupent encore de nos jours.

Cette terre des révélations, où battit pendant si longtemps le cœur de l'humanité et d'où, comme d'un foyer central, a rayonné sur les nations le monothéisme prophétique, la sainte lumière de l'Évangile, principe spirituel et divin de la haute culture morale et du véritable progrès, est aujourd'hui aussi misérable, aussi stérile et dépeuplée, qu'elle fut autrefois florissante, peuplée, cultivée et fertile. La déchéance

de son peuple a entraîné sa déchéance, et ils doivent se relever ensemble, selon les paroles des prophètes :

« Quand ces choses te seront arrivées », dit Moïse, dans le Deutéronome, « et que tu les prendras à cœur parmi les nations vers lesquelles l'Éternel ton Dieu t'aura chassé, et que tu te seras converti, et que tu auras écouté sa voix, toi et tes enfants, de tout ton cœur et de toute ton âme; en ce temps-là, l'Éternel ton Dieu ramènera aussi tes captifs et aura compassion de toi, et il te ramènera de nouveau, d'entre les nations et les peuples où ton Dieu t'avait dispersé. Et l'Éternel te ramènera au pays que tes pères ont possédé, et toi-même tu le posséderas. Alors il te fera du bien et te fera croître encore plus qu'il n'avait fait croître tes pères. Ainsi tu te convertiras et tu obéiras à sa voix. Et alors l'Éternel ton Dieu te fera abonder en biens, dans toutes les œuvres de ta main, dans ton fruit même, dans le fruit de tes bêtes, dans le fruit de la terre; car l'Éternel prendra plaisir à te faire de nouveau du bien, comme il a pris d'abord plaisir à faire du bien à tes pères. » (Deutéronome, XXX.)

Les prophètes des temps postérieurs, et le christianisme lui-même, sont unanimes, en ce qui touche le relèvement d'Israël; et l'on peut dire que le complément définitif de son histoire appartient à l'avenir et sera comme le couronnement de la grande épopée humaine. Les os secs se ranimeront, se rejoindront, se revêti-

ront d'une vie nouvelle, et l'esprit rentrera en eux, pour parler avec un prophète (Ézéch., XXXVIII). Et si l'endurcissement des Juifs, qui leur a fait rejeter le Messie, a été, ainsi que le dit saint Paul, et la richesse des nations et la réconciliation du monde, que ne sera pas leur rappel, quand ils se convertiront au Christ et marcheront à sa lumière? Ce sera comme une résurrection et un réveil d'entre les morts. (Rom., XI.)

Il suit de tout ce qui précède, que la branche arphacsadienne des Hébreux ou Israélites occupe, dans l'histoire du monde, une place tout exceptionnelle; revêt, au sein de notre espèce, un rôle distinct de tous les autres, et exerce dans l'humanité, selon la promesse faite à Abraham, et réalisée dans le Christ, les hautes fonctions de la vie divine, de la conscience et de l'esprit, dans leur action réparatrice, sur toutes les races, toutes les nations et toutes les familles de la terre.

C'est dans ce foyer sémitique, abrahamite et israélite, que se maintient à travers les âges le monothéisme normal; la notion toute spiritualiste du Dieu vivant et personnel; la seule vraie conception religieuse, et essentiellement morale, de l'être éternel et infini; qui crée librement la nature, spirituelle et matérielle; qui en ordonne toutes les lois; qui l'influence librement, selon les vues de sa sagesse, de sa sainteté et de son amour, et modifie, dans certains cas, l'action des lois du monde visible, par celles du monde

invisible, qui exécutent, comme les autres, la libre volonté de Dieu. C'est cette intervention divine, dans la nature et dans l'histoire, qui est appelée surnaturelle, parce qu'elle procède d'une nature au-dessus de celle où nous vivons, de la même manière que l'intervention de la volonté libre de l'homme procède d'une nature plus haute, que celle qu'il exploite chaque jour et qui est soumise à son empire.

La notion du Dieu personnel, telle qu'Israël l'a conservée, est liée de toute nécessité, comme notion du Dieu pur esprit, à celle du Verbe ou de la Parole, qui est l'agent de la création; qui est à la fois vie et lumière; qui éclaire tout homme venant au monde, et qui, pour l'esprit infini, comme pour l'esprit fini de l'homme, est le rayonnement vivant, substantiel et personnel de l'esprit invisible en soi, qui se manifeste au dehors et se révèle dans ses œuvres.

Cette notion emporte, de plus, comme la notion psychologique de tout esprit dans son essence, celle d'une vertu pénétrante, qui émane du centre de la vie; qui se communique par la Parole ou par le Verbe révélateur; qui prend le nom de Saint-Esprit, et qui agit intimement sur la créature spirituelle, pour l'associer à cette vie.

Telles sont les trois phases bien marquées que présente le Dieu des Hébreux, qui, considéré en lui-même, en face de toute la création, s'appelle Élohim, Lui les

dieux, le Fort, le Puissant, le Très-Haut; et qui reçoit plus spécialement, comme Dieu de l'alliance, Dieu de son peuple, qui se révèle par la Parole, le nom d'Éternel ou de Jéhovah. Sans préciser aussi nettement qu'elle se formule dans le christianisme, la distinction de ces trois phases de la personnalité divine, inhérentes au Dieu pur esprit, le mosaïsme et le prophétisme, qui constituent le judaïsme, les posent d'emblée et les supposent, jusqu'à ce qu'elles trouvent, dans l'Évangile, leur manifestation concrète, et dans la théologie chrétienne, leur expression spéculative, en face des spéculations de la philosophie païenne.

Appuyée sur une telle base, la religion des Israélites qui, en attendant qu'elle se complète du christianisme spirituel, s'enveloppe des formes de la loi et devient pour eux toute nationale, politique et exclusive, procède de celle des patriarches; se développe graduellement, par l'intervention spirituelle du Verbe divin dans les âmes; s'achève par son incarnation et par l'effusion du Saint-Esprit; constitue la révélation du vrai Dieu dans l'Humanité, et se légitime, d'un côté, par la pureté métaphysique et par la vertu sanctifiante de ses doctrines et de sa morale; de l'autre, par les faits divins qui fondent ces doctrines elles-mêmes, les contrôlent par l'expérience, et rendent seuls compte de l'harmonie qui existe entre la prophétie et la marche historique du monde.

Le grand fait de la prophétie, qui embrasse toute la révélation et qui est l'âme, tout à la fois, du judaïsme et du christianisme, n'est autre que le fait psychologique de l'action sainte, éducatrice et toute spéciale, du Verbe divin, dans les âmes que la Providence a choisies, pour devenir les instruments de son action réparatrice, soit religieuse, soit morale, sur le développement progressif et sur la vie du genre humain. Aussi ancienne que le monde, elle entre dans l'humanité, au début même de l'histoire; nous apparaît, à son aurore, pendant l'époque patriarcale; pâlit, s'obscurcit et se transforme en une magie divinatoire, au sein des nations idolâtres; se concentre en un foyer vivant chez les Sémites abrahamites, et s'épanouit, à la longue, dans Moïse et dans les prophètes, dans le Christ et dans ses apôtres, pour faire du peuple d'Israël, l'éducateur spirituel et le levain rénovateur de toute l'humanité déchue.

Sans parler des lumières divines qui jaillissent de la prophétie, par les révélations d'Éden; par l'Évangile primitif, qui annonce, dans le descendant de la femme une grande victoire définitive sur la semence du serpent; par la bénédiction de Noé, qui subordonne, dans l'avenir, l'histoire des trois grandes races humaines, à l'Éternel, le Dieu de Sem, on ne peut, sans nier l'évidence, méconnaître le rôle spécial qu'elle joue dans l'histoire d'Abraham, d'Isaac et de son fils

Israël, par les perspectives historiques qu'elle ouvre à leur postérité, dont l'influence bienfaisante doit embrasser l'humanité, et l'embrasse en réalité, par les principes monothéistes, d'une manière toujours croissante, depuis près de quarante siècles.

Mais c'est à partir de Moïse que le phénomène de la prophétie se constitue et s'organise au sein du peuple d'Israël, qui reçoit de cette source pure, sa foi, son dogme et sa morale; sa législation tout entière; ses hautes directions sociales; ses répréhensions solennelles; ses magnifiques espérances, et l'interprétation divine de ses destinées et de celles du monde. A côté même de la loi et du sacerdoce lévitique, qui en est comme le conservateur et comme le gardien officiel, souvent infidèle et routinier, Moïse fonde le prophétisme, comme continuation nécessaire de l'action vivante et organique de la parole révélatrice au sein du peuple d'Israël, pour y entretenir la vie, la rallumer dans certains cas, la rendre de plus en plus intense; jusqu'à ce qu'elle produira son fruit, en s'incarnant dans le Messie, pour le salut de tous les peuples. «Écoute», dit-il, «ô Israël, l'Éternel ton Dieu te suscitera un prophète comme moi, d'entre tes frères : tu auras soin de l'écouter; car si quelqu'un ne l'écoute point, il sera retranché de son peuple.» Applicable, sans restriction, au grand prophète qui est le Christ, et qui devait, dans sa personne, accomplir toute la loi de

Moïse, la compléter par sa doctrine, dégager l'esprit de la lettre, et l'essence divine elle-même de toutes les formes extérieures; cette parole du législateur, qui institue le prophétisme, s'applique, dans des limites restreintes, à tous les prophètes successifs qui doivent paraître en Israël, jusqu'à la venue du grand prophète, interprète de tous les mystères. Mais tous doivent se légitimer à l'aide de trois caractères : la pure doctrine monothéiste de l'Éternel ou de Jéhovah, que doit professer le prophète; l'accomplissement de choses prédites qui doivent confirmer sa mission, et sa fidélité morale à obéir à l'Éternel. En dehors de ces conditions, il n'y a plus que des faux prophètes, que la loi frappe d'anathème.

La fonction du prophète hébreu, qu'éclaire la sagesse éternelle, tantôt sous forme de visions, tantôt par une parole distincte, est de proclamer la vérité sans redouter même le martyre; de censurer et d'exhorter; d'édifier et de consoler; de jeter, au besoin, sur le passé, sur le présent et, sous forme de prédiction, jusque sur les temps à venir, la lumière de l'Esprit d'en haut; de rendre de plus en plus claire l'espérance d'un Messie promis, d'un Rédempteur spirituel; de proclamer, dans tous les cas, sans mélange de passions humaines, la sainte volonté de Dieu, et de devenir, entre ses mains, un instrument de révélation, de répréhension et de salut. Telle est la haute mission morale, que

remplissent, à travers les siècles, surtout dans les moments de crise, les prophètes dont parle l'histoire: Moïse, Josué, Débora; Samuel, qui devient le fondateur des fameuses écoles de prophètes; Nathan, Gad et David lui-même, qui parle par l'Esprit de Dieu; Salomon, aux jours de sa sagesse; Ahija, Hanani et Hazaria, sous le roi Jéroboam Ier, et sous Asa, roi de Juda; Élie et son disciple Élisée, sous Achab et ses successeurs; Zacharie, fils de Jojadah, sous Joas, fils d'Ochozias; Abdias, Osée, Joël, Amos, Jonas, Ésaïe, Michée, Nahum, à partir des règnes d'Hozias et de Jéroboam II, jusqu'à la chute de Samarie, et jusqu'au règne de Manassé; Sophonie, Habacuc, Jérémie, depuis le règne de Josias, jusqu'à la chute de Juda; Ézéchiel ainsi que Daniel, au sein de la captivité; Zacharie, Aggée et Malachie, après le retour de l'exil; au 5e siècle avant notre ère, où le prophétisme fait place aux travaux des commentateurs et à la science des Scribes. Après quatre siècles de silence, se réveille l'esprit prophétique, qui reparaît dans Jean-Baptiste; qui s'épanouit complétement, et porte son fruit dans le Christ, et qui parle par les apôtres, dont saint Jean, qui survit le dernier, clôt la grande série des prophètes.

A l'activité bienfaisante du prophétisme israélite, se rattache tout le développement du peuple providentiel; soit au point de vue de sa religion; soit au point de

vue de sa morale; soit au point de vue de sa vie sociale, de sa culture spirituelle, et de son influence historique sur la rénovation du monde.

La religion israélite, essentiellement monothéiste et hostile à tout naturalisme, à toute espèce d'idolâtrie et à toute immoralité; parle, avant tout, à la conscience; est une révélation directe du Dieu parlant ou de Jéhovah, et a revêtu, dans le Décalogue, la forme d'une alliance légale, qui pose et définit le vrai Dieu et la seule vraie morale divine, sans équivoque et sans lacune. Le culte cérémoniel, destiné provisoirement à donner un corps à cette alliance, en ce qui touche le sanctuaire et le sacerdoce, les sacrifices et les offrandes, les observances et les rites, est l'expression extérieure, élémentaire et figurée, de la sainteté et de la justice, de la grâce et de la miséricorde, inhérentes au Dieu personnel, dans leur rapport à l'homme déchu, et dans leur relation profonde, avec son relèvement final; avec la communion intime, où il doit entrer avec Dieu; avec le Christ ou le Messie, qui doit fonder cette communion; qui doit résoudre en sa personne, tous les symboles et tous les types, et doit les remplacer un jour, dans le christianisme sans mélange, par le culte tout spirituel et la vie éternelle en Dieu.

La vie sociale du peuple hébreu, soit à l'état patriarcal; soit à l'état de théocratie et de république fédérative; soit à l'état de société gouvernée monarchique-

ment ou asservie au joug étranger, n'a prospéré que sous l'influence de la loi et de la prophétie, séve divine et organisatrice de toute sa nationalité, et de ses hautes fonctions historiques, au sein des autres races humaines. Toutes les nombreuses vicissitudes, qui l'ont si souvent corrompue, et qui ont fini par la dissoudre, procèdent de l'infidélité de la nation et de ses membres, aux principes de la loi de Moïse et aux paroles des prophètes. La vitalité de ces principes est encore telle, de nos jours, pour ce peuple qui les néglige, et qui, faute d'en saisir l'esprit, a sacrifié le fond à la forme, qu'elle soutient, au milieu de ses ruines, cette grande nationalité juive, que dix-huit siècles de dispersion, de persécution et de mépris, n'ont pu effacer ni éteindre, et qui a la promesse de revivre, dès qu'elle s'attachera au Christ, son roi, son sauveur méconnu, qui seul peut lui rendre la vie.

Quant à la culture littéraire de la nation israélite, elle est sortie, comme tout le reste, du monothéisme prophétique et de la parole révélée, dont ce peuple est, avant tout, l'organe. Sa religion, sa philosophie, sa science et sa littérature, forment un ensemble homogène et profondément organique, dont l'unité se retrouve partout, dans les écrits sortis de la plume des hommes d'élite de cette nation, qui sont en même temps ses prophètes. Composés à des époques diverses et dans l'espace de quinze siècles, les livres sacrés

des Hébreux, y compris ceux des derniers temps, qui servent de base au christianisme, naissent les uns après les autres, et en quelque sorte les uns des autres, comme les membres d'un corps vivant, qui se développe lentement et d'une manière progressive. Tous sont écrits sous l'influence d'un seul et même esprit religieux, qui ramène tout à l'Éternel ; qui parle toujours à la conscience; qui revêt les pensées et les faits d'une expression incomparable de grandeur et de simplicité, de candeur, de force et de grâce, et qui imprime à tous ces livres un cachet d'unité admirable. Ils portent, d'un autre côté, soit comme exposition historique, soit comme enseignement didactique, soit comme poésie ou comme éloquence, surtout lyrique et prophétique, l'empreinte du génie national, sémitique et israélite, dans toutes ses phases les plus diverses, et réfléchissent, en même temps, la physionomie individuelle des écrivains dont ils émanent.

Dans le Pentateuque de Moïse, qui se compose de la Genèse, de l'Exode et du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome, se trouvent réunis et fondus tous les éléments religieux, moraux, historiques et littéraires, qui doivent plus tard se développer au sein du peuple d'Israël. C'est là qu'il faut chercher le germe, la racine et le tronc primitif de toute la culture spirituelle et de toute la vie israélite. A ce tronc viennent se rattacher comme des branches fécondes et vivantes,

d'une part, les livres historiques de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel, des Rois, des Chroniques, d'Esdras, de Néhémie et d'Esther; de l'autre les hagiographes, Job, les Psaumes et les Proverbes, le livre de l'Ecclésiaste et le Cantique de Salomon; et enfin, les quatre grands prophètes: Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, ainsi que les douze petits prophètes, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Mille ans s'écoulent, à peu près, entre Moïse et Malachie, et ces mille ans voient se produire, d'une manière successive et toute providentielle, selon les temps et les circonstances, toutes les parties du code sacré, qui forme l'Ancien Testament, composé en langue hébraïque, et dont le recueil canonique s'achève et se clôt probablement, par les soins de la grande Synagogue.

Plus tard et par dérivation, sous l'influence d'une séve moins pure, et comme ouvrages dont les auteurs ne revendiquent point pour eux-mêmes l'inspiration du prophétisme, naissent, comme des bourgeons affiliés, les livres qu'on nomme apocryphes; écrits et rédigés en grec; exclus du recueil canonique, par les juifs et les protestants; classés d'une manière diverse, dans les Septante et la Vulgate, et reçus par l'Église romaine, au rang des livres canoniques. Ces livres sont: Tobie, Judith, la Sapience, dite de Salomon, l'Ecclésiastique de Sirach, Baruch, le cantique attri-

bué aux trois jeunes hommes dans la fournaise, ainsi que l'histoire de Suzanne, l'histoire de Bel et du Dragon, les deux prières d'Azarias et de Manassé dans sa prison, le quatrième livre d'Esdras et les deux livres des Maccabées.

Sur la souche antique de Moïse, des hagiographes et des prophètes, se greffent, dans la période chrétienne, les écrits des évangélistes et des apôtres de Jésus-Christ, pour en former le couronnement, en mûrir les fruits spirituels, et nourrir de ce pain de vie, les vrais croyants israélites et tous les peuples de la terre. Ces livres, rédigés en grec, forment le Nouveau Testament, dont le recueil providentiel, devenu aussi canonique, vient clore l'ensemble de la Bible. A l'instar de l'Ancien Testament, il offre dans les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean et dans les Actes des Apôtres, rédigés aussi par saint Luc, une série d'écrits historiques. Il possède ses hagiographes dans les Épîtres de saint Paul, de saint Jacques et de saint Pierre, de saint Jude et de saint Jean; il a son livre prophétique dans l'Apocalypse de saint Jean, qui termine le code inspiré et complète les anciens prophètes, ainsi que le recueil des livres saints, dont l'esprit est la séve puissante, qui vivifie l'humanité et doit renouveler la face du monde.

En dehors des livres sacrés, dont le code, antérieur à notre ère, est resté celui du peuple juif, et dont la

section apostolique, évangélique et toute chrétienne constitue la source divine du christianisme universel, les Juifs, à partir du moment où, à l'ère de l'inspiration, s'est substituée celle des savants, des Scribes et des commentateurs, ont enfanté une littérature, tantôt purement traditionnelle, casuistique et rabbinique; tantôt subtile, spéculative et mystiquement cabbalistique; tantôt critique, ou érudite et minutieusement savante; tantôt, enfin, plus ou moins libre, indépendante, et sympathique au mouvement de l'esprit des peuples dont ils ont adopté la langue; comme ce fut le cas autrefois, pour Philon, Joseph et tant d'autres, dans le monde oriental et grec, et comme c'est le cas aujourd'hui, parmi les peuples du monde moderne, pour un grand nombre d'écrivains de race et d'origine juive.

L'organe direct et primitif de la culture israélite est d'abord l'hébreu sémitique, qui passe de sa pureté classique, surtout depuis la captivité, à l'état de combinaison avec le dialecte chaldéen et l'araméen ou syriaque. Le syriaque ou araméen devient dès lors la langue commune; tandis que l'hébreu proprement dit, que remplace en partie le grec, depuis les conquêtes d'Alexandre, et qui, à son écriture brisée, analogue à celle des Phéniciens, substitue l'écriture droite, demeure comme langue religieuse et comme langue littéraire, et revêt encore de nouvelles nuances

sous forme d'hébreu rabbinique, élaboré et employé par les Scribes de la dispersion.

Depuis la ruine du peuple juif, les Scribes ou docteurs de la loi travaillent à la conservation de la littérature sacrée. Comme autrefois, après Esdras, il y avait des écoles publiques pour l'interprétation de ces livres, entre autres dans la Babylonie, où elles subsistent pendant des siècles; de même, après la dispersion, se forment de nouvelles écoles dans la Palestine elle-même, telles que l'école de Tibériade, qui joue un rôle très-important. Les Rabbins, chefs de ces écoles, prennent tout pouvoir spirituel sur les restes de la nation; fondent la hiérarchie rabbinique; organisent les synagogues et deviennent, pour les Juifs dispersés, un moyen puissant d'union. Les Rabbins recueillent et conservent les paraphrases et traductions connues sous le nom de Targums; les explications et les préceptes des docteurs pharisiens de la loi, transmises par tradition orale pendant l'espace de quatre siècles, au sein des écoles elles-mêmes, d'une génération à l'autre. C'est vers l'an 200 de notre ère, qu'un Rabbin, devenu célèbre sous le nom de Juda Hakkadosch, qui signifie Juda le Saint, les dépose dans un ouvrage, destiné à servir d'appendice et de supplément à la loi de Moïse, et qui a le titre de Mischna. Cet ouvrage se continue et se complète, dans la suite, par le recueil de la Guémara de Jérusalem, dû aux Rabbins de la

Palestine, et par le recueil plus estimé de la Guémara de Babylone, sorti des écoles rabbiniques des pays des bords de l'Euphrate. La Mischna et la Guémara forment ensemble le Talmud, achevé seulement au 6e et au 7e siècle de notre ère. Cet ouvrage est un corps de droit, où l'on traite les questions civiles, ecclésiastiques et religieuses, avec une foule de digressions et de subtilités puériles, funestes aux hautes tendances de l'âme. La théosophie judaïque, qui a dégénéré en magie, est exposée dans la Cabbale, dont le livre fondamental est le Sohar, écrit en syriaque, au 1er siècle de notre ère.

A partir du 6e siècle, les écoles de la Palestine, surtout celle de Tibériade, reprennent un nouvel élan. Les Rabbins juifs qui les dirigent, connus sous le nom de Massorètes, compilent scrupuleusement les travaux de leurs devanciers; mettent en ordre ces travaux, qui passent à la postérité, sous le nom de grande et petite Massore, qui veut dire aussi tradition, et assurent ainsi l'intégrité et la forme définitive du texte de l'Ancien Testament, tel qu'il est venu jusqu'à nous, à partir du 10e siècle.

La ruine des écoles rabbiniques, qui se consomme vers cette époque, dans toute la Babylonie, ainsi que l'émigration des Juifs de l'Orient vers l'Occident, fait surtout de l'Espagne et de la France le siége de la science rabbinique. Du 10e au 16e siècle, les Juifs

ont des commentateurs, des grammairiens lexicographes, et deviennent, à la renaissance des lettres, les maîtres des savants chrétiens, qui, depuis la Réformation, ont tiré un si grand parti de l'hébreu, de l'érudition juive, et, par suite, des langues orientales, dans l'intérêt de la religion, de la philologie et de la science.

L'art des anciens Hébreux réside dans leur littérature sacrée et dans leur sublime poésie, soit lyrique, soit prophétique, expression la plus complète de leur génie spirituel, que domine l'inspiration; qui est tout religieux et tout moral, et dont les productions classiques sont aussi pures, quant au fond, que pleines de beautés, quant à la forme.

A la haute poésie de l'âme, s'associe leur musique sacrée, soit vocale, soit instrumentale, qui, sans nous être bien connue, suppose un mode approprié aux saints élans de la dévotion, au besoin de recueillement, et aux exigences graves et douces d'une harmonie toute spirituelle. Les instruments à vent et à cordes concourent, par leur variété, preuve du développement de l'art, à cette musique, qui, ainsi que la danse, revêt, dans certaines circonstances, un caractère tout religieux, et passe dans l'esthétique du culte, qui n'est autre chose, dans ses formes, que la représentation typique des hautes vérités révélées, en rapport avec le sanctuaire et les cérémonies sacrées.

Comme tel, ce culte imprime son sceau, au point

de vue de l'art lui-même, à la structure du tabernacle et ensuite à la structure du temple, œuvre d'artistes phéniciens, qui ont sans doute aussi leur part à l'érection des demeures royales; jusqu'à l'époque où l'art grec, et plus tard, l'art gréco-romain, font invasion dans l'Orient, et viennent apposer leur empreinte, sous l'influence de la conquête et de la domination étrangère, aux édifices des derniers temps, et aux splendeurs du dernier temple, agrandi et orné par Hérode. A ce développement borné de l'architecture des Hébreux, correspond, quant à la sculpture et aux autres arts du dessin, un développement limité par la proscription des idoles, et par les tendances spirituelles de la législation de Moïse, qui transfigurent l'idée du beau et le placent dans la région morale.

En ce qui touche les arts utiles, rien, dans l'industrie des Hébreux, ne dépasse les nécessités d'une nation d'abord pastorale, qui devient plus tard agricole, et qui, tout en se développant à l'unisson de ses voisins, conserve, plus que beaucoup d'autres, une simplicité relative, et tient, par principe religieux, au plus grand isolement possible. Les occupations qui ont rapport à l'exploitation des troupeaux; à celle des plantes alimentaires, de la vigne, des fruits, des abeilles; à celle de la pêche et de la chasse; aux besoins de la vie domestique; au travail de la poterie, du bois, de la pierre et des métaux, des tissus et des vêtements;

aux habitations, aux forteresses, aux armes et aux engins de guerre : telles sont, d'une manière générale, les phases toutes naturelles de l'industrie israélite.

Quant au commerce des Hébreux, il est de médiocre importance, par suite même de l'isolement que la législation religieuse tend à établir entre ce peuple et les diverses nations païennes, et par suite de l'activité des Arabes et des Phéniciens, déjà en possession du commerce de toutes les contrées environnantes, avant l'arrivée des Hébreux sur le sol de la Palestine. Les marchandises livrées au commerce, par l'ancien peuple d'Israël, dont le pays est traversé par plusieurs routes de caravanes, et entre surtout en contact par le nord et la Galilée avec le trafic extérieur, sont : les grains, l'huile, le vin, le baume, les dattes, le miel et quelques objets de fabrication pour la parure. Celles qu'il reçoit du dehors, sont surtout les bois de construction, la marée, les étoffes précieuses, les parfums et les objets de luxe, provenant de l'Inde et de l'Arabie. Ce commerce avec l'étranger tend à prendre un plus grand essor, par les alliances de Salomon et de Josaphat avec la marine phénicienne; mais cet essor extérieur de la marine israélite ne laisse point de suites durables.

C'est pendant la captivité, qu'à Babylone, ce centre actif du commerce de l'Orient, les Juifs s'initient de plus en plus aux occupations du négoce, qui deviennent

pour eux, dès cette époque, un des grands intérêts de la vie, et une source de richesses. Dans la période des Maccabées, on trouve déjà parmi eux des négociants considérables. Les Juifs d'Égypte et de Syrie s'attachent toujours davantage au lucre qui vient du commerce; et à mesure qu'ils se répandent et se dispersent dans le monde, ils deviennent, dans tous les pays, comme on le voit encore de nos jours, les agents les plus répandus, les plus habiles et les plus riches, de ce mouvement commercial, qui tend à rapprocher les peuples et à favoriser partout la circulation des idées et le bien-être matériel. Cette expansion du peuple juif, par suite de ses malheurs publics, de sa dissémination graduelle, de ses instincts à la fois nomades, intéressés et commerciaux, a contribué très-puissamment, entre les mains de la Providence, à faire connaître le vrai Dieu parmi les nations idolâtres; à préparer dès l'origine, les nombreuses stations missionnaires, au moyen desquelles l'Évangile a pu se répandre dans le monde, et à faire des Juifs les témoins de la vérité des prophéties, parmi toutes les nations de la terre.

X.

Les Moabites.

Parmi les Sémites dérivés de la branche arphacsadienne, et dont l'histoire se mêle souvent à celle du

rameau israélite, figurent deux peuples issus de Lot, qui, après avoir échappé à la catastrophe de Sodome, contemporaine d'Abraham, se retire avec ses deux filles dans les montagnes du voisinage, à l'est de la mer Morte. Là, il devient le père de deux fils, du nom de Moab et d'Ammon, qui deviennent, à leur tour, la souche des Moabites et des Ammonites, exclus par la loi israélite de la communion des Hébreux, comme race bâtarde et ennemie, quoique Israël doive respecter et éviter leur territoire.

Les Moabites, dans l'origine, enlèvent au peuple des Émim, branche des géants Réphaïm, toute la contrée depuis le Zéred jusqu'au nord du torrent d'Arnon, à l'est de la mer Morte. Mais, plus tard, les Amorrhéens les dépossèdent à leur tour, et les refoulent vers le sud, jusques au midi de l'Arnon, où ils habitent du temps de Moïse.

L'arrivée des Israélites jette la terreur parmi eux, bien que Moïse ait donné l'ordre de respecter leurs possessions, et qu'une partie des Moabites consentent à donner passage aux Hébreux sur leur territoire.

Les victoires des Israélites, qui défont les Amorrhéens et se rendent maîtres de leur pays, augmentent les défiances et les craintes de la nation des Moabites, dont le roi Balak, fils de Tsippor, d'accord avec les Madianites, appelle des bords de l'Euphrate et des montagnes araméennes, le fameux devin Balaam, qu'il

charge de maudire les Hébreux, dont les tentes sont dressées alors dans les campagnes de Moab. Trois fois le devin, devenu prophète, essaie de remplir sa mission, et sa bouche, à plusieurs reprises, est forcée de bénir Israël, pour maudire à la fin Moab : « Comment maudirai-je », s'écrie-t-il, « celui que le Dieu fort n'a point maudit? Ce peuple habitera à part et il ne sera point compté au nombre des autres nations. L'Éternel son Dieu est avec lui; le Dieu fort, qui l'a tiré d'Égypte, lui est comme les forces du chevreuil; car il n'y a point d'enchantement contre Jacob, et les devins ne peuvent rien contre Israël. Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et tes pavillons, ô Israël! Il consumera ses ennemis, comme un lion qui est dans sa force. Quiconque te bénit sera béni, et quiconque te maudit sera maudit. Je le vois, mais non pas maintenant; je le regarde, mais non pas de près. Une étoile est sortie de Jacob, un sceptre s'est élevé d'Israël; il frappera les chefs de Moab et les transpercera un jour. » (Nombr., XXIII, XXIV.)

Livrés au culte abominable de Baal-Péhor et de Kamos, à l'impureté, à la magie et aux prostitutions religieuses liées à cette idolâtrie, les Moabites deviennent un piége pour un grand nombre d'Israélites, qui s'associent à leurs désordres, et dont Moïse tire vengeance, selon les prescriptions de la loi, secondé par le zèle de Phinées.

Israël poursuit ses conquêtes; s'empare du pays de Canaan; en prend possession sous Josué, et abandonne, dans la suite, le culte du Dieu de ses pères, pour servir les dieux étrangers. Les Moabites deviennent alors, de concert avec leurs voisins, Ammonites et Amalékites, une verge de châtiment, dans les mains de la Providence. Ils rendent Israël tributaire, et élèvent, au milieu de ce peuple, des autels à leurs dieux infâmes. Mais Éhud frappe leur roi Héglon, et la défaite de Moab rend le repos aux Israélites.

Des relations de bon voisinage reprennent entre les deux nations, et c'est alors que vient se placer l'histoire de Ruth, la Moabite, qui devient, par son époux Booz, la bisaïeule du roi David.

En guerre, plus tard, avec Saül, qui remporte sur eux des victoires, les Moabites accueillent David, alors fugitif et proscrit. Mais lors de son avénement à la royauté israélite, ils redeviennent ses ennemis; s'allient avec les Amalékites, les Ammonites, les Philistins, les Phéniciens, les Syriens et les Arabes; succombent aux armes de David, qui en extermine les deux tiers; lui sont dès lors assujettis, comme tributaires et comme esclaves, et perdent leur indépendance. L'influence des femmes moabites devient funeste à Salomon, qui en compte beaucoup dans son harem, et qui élève, près de Jérusalem, des autels à leur dieu Kamos.

Lors de la grande révolution, qui éclate sous son fils Roboam, les Moabites sont réunis au nouveau royaume d'Israël, auquel ils paient un tribut.

Ils redeviennent, dans le cours d'un siècle, nombreux, influents et prospères, et ont des villes fortifiées, ainsi qu'un roi, nommé Mésah, qui profite de la mort d'Achab, pour refuser à son fils Joram le tribut de cent mille agneaux et de cent mille moutons qu'il lui payait. Le roi d'Israël forme une alliance avec Josaphat, roi de Juda, pour faire la guerre aux Moabites, qui sont battus par les deux rois; qui voient leurs forteresses détruites, leur pays fertile ravagé, et dont le roi Mésah, assiégé, offre en holocauste à son dieu, à la vue des Israélites, sur les murailles qui le protégent, son propre fils premier-né, qui devait lui succéder au trône.

Pour se venger de Josaphat, les Moabites, joints aux Syriens, aux Ammonites et aux Édomites, attaquent le royaume de Juda; mais au moment où Josaphat, plein de confiance en l'Éternel, marche au-devant d'eux pour les combattre, la discorde se met entre eux, et ils s'exterminent les uns les autres.

Remis, peu à peu, de leurs défaites, les Moabites attaquent Israël, à plusieurs reprises différentes, sous les successeurs de Jéhu; pillent le pays et le dévastent; se réjouissent de ses malheurs, lors de l'invasion assyrienne, au temps de Téglat-Philéser, et

voient eux-mêmes, dans la suite, leur propre pays ravagé et conquis par les Assyriens, à l'époque de Salmanassar.

Au temps des conquêtes chaldéennes, le fameux Nébucadnetzar, qui, au commencement de son règne, se sert du secours des Moabites contre Jojakim, roi de Juda, les asservit à son empire.

Après le retour dans leur patrie des Juifs captifs à Babylone, l'antique inimitié de Moab éclate dans l'opposition que les Moabites font à ce peuple, à l'instigation de Samballat, d'accord avec les Ammonites, les Samaritains et les Arabes; opposition, qui s'envenime, par la rigueur que mettent Esdras et ensuite Néhémie lui-même, à rompre toutes les unions, contractées alors par les Juifs avec des femmes moabites.

Peu à peu, le nom de Moab tend à s'effacer de l'histoire. Sous le règne d'Alexandre Jannée, de la dynastie asmonéenne, 90 ans avant notre ère, les Moabites, vaincus par lui, figurent, pour la dernière fois, et s'absorbent dans les Arabes.

Leur pays, encore florissant sous la domination romaine, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et plus tard devenu un désert, présente de nombreuses ruines, qui rendent, de nos jours, témoignage à son antique prospérité, et sert, depuis bien des siècles, de théâtre aux guerres incessantes et au brigandage habituel, soit des Turcs, soit des Arabes.

Ainsi sont passées dans les faits, ces paroles des prophètes hébreux, qui sont comme les grands interprètes de l'histoire des anciens Sémites :

« Moab a été saccagé ; son orgueil et sa grande fierté, son arrogance et ses mensonges n'ont rien de ferme. Moab gémira sur Moab, sur les fondements de ses villes et sur ses gens blessés à mort. La joie s'est retirée de ses champs ; l'allégresse de ses champs fertiles et de ses vignes, avec la chanson de la vendange. Moab n'ira plus au haut lieu ; il priera dans son sanctuaire, mais ne pourra rien obtenir. L'Éternel étendra sa main ; Moab sera foulé sous lui, comme la paille pour mettre au fumier. Il abaissera ses hautes murailles, il les abattra jusqu'à terre, et il les réduira en poussière. L'ennemi entrera dans toutes ses villes, et pas une seule n'échappera, et Kamos sera transporté, avec ses sacrificateurs, et la vallée et le plat pays seront dévastés et détruits, selon la parole de l'Éternel. Moab sera rendu honteux, à cause du culte de Kamos ; son mal s'avance à grands pas ; ses villes s'en sont allées en fumée. Moab sera exterminé, et il ne sera plus peuplé, parce qu'il a bravé l'Éternel. Le peuple de Kamos est perdu ; tes fils et tes filles sont captifs et emmenés en captivité. Toutefois, dans les derniers jours, je ramènerai tes captifs et je donnerai, dit l'Éternel, du repos aux captifs de Moab. » (Ésaïe, XV, XVI ; Jér., XLVIII.)

XI.

Les Ammonites.

De même que les Moabites avaient conquis, sur les Émim, le pays à l'est de la mer Morte, les Ammonites, de leur côté, avaient enlevé à une autre branche de la nation des Réphaïm, aux Zuzim ou Zamzumim, établis au nord des précédents, les contrées à l'est du Jourdain, jusque sur le torrent de Jabok.

Plus tard, la partie occidentale, la plus voisine du bas Jourdain, est conquise sur les Ammonites, par la nation amorrhéenne, qui en est dépouillée, à son tour, par les armes israélites, en faveur de la tribu de Gad.

Refoulés ainsi vers l'orient de la région de Galaad, au nord-est des Moabites, les Ammonites voient leur pays respecté par ordre de Moïse; mais restent, comme les Moabites, hostiles au peuple d'Israël, qui était devenu leur voisin par la conquête de Canaan. Ils sont d'accord avec Moab, lors de l'appel de Balaam, pour maudire les Israélites, et marchent de concert avec lui, lors des guerres, qui, à l'époque des Juges, amènent l'oppression d'Israël par Héglon, roi des Moabites, dont Éhud délivre son peuple.

Plus tard, pendant la même période, les Hébreux redevenus infidèles, après la mort de Gédéon et d'Abimélek, de Tolah et de Jaïr, cessent de servir l'Éternel

et sont opprimés, dix-huit ans, dans la région de Galaad, par le peuple des Ammonites, qui passent sur la droite du Jourdain et revendiquent, après trois siècles, les anciennes possessions de leurs pères, entre le Jabok et l'Arnon, enlevées, à l'époque de Moïse, aux conquérants amorrhéens. C'est alors que le vaillant Jephté, originaire de Galaad, s'élève contre leurs prétentions, fait invasion dans leur pays, et les abaisse devant Israël.

Au début du règne de Saül, ils sont humiliés par ce prince, qui dégage la ville de Jabès, assiégée par les Ammonites, sous la conduite de Nahas.

Mais c'est surtout du temps de David, que le peuple des enfants d'Ammon, livré au culte abominable de leur dieu Milcom ou Moloch, auquel ils offrent en holocauste des sacrifices de petits enfants, voit fondre sur lui des désastres, que provoque Hanun, fils de Nahas, en déshonorant l'ambassade chargée d'un message de David, qui avait voulu le consoler au sujet de la mort de son père. Hanun, rempli de défiance, outrage les envoyés de David et s'allie avec les Syriens, pour échapper à sa vengeance. Mais David défait les Syriens; assiége et prend Rabbat-Ammon, la capitale des Ammonites; s'empare de la couronne royale; exerce une vengeance terrible sur le roi et sur tout son peuple, et fait subir le même sort aux autres villes du pays.

Soumis, dès lors, à Israël, auquel ils paient un tri-

but, les Ammonites, dans la suite, exercent une funeste influence, par le culte infâme de Moloch, qui s'introduit sous Salomon, grâce à ses femmes ammonites, et qui souille, à plusieurs reprises, le règne de ses successeurs.

Soulevés, du temps de Josaphat, contre le royaume de Juda, de concert avec les Moabites et autres peuples du voisinage, les Ammonites sont victimes, aussi bien que leurs alliés, d'un conflit qui s'élève entre eux et qui les pousse à se détruire.

Négligents à payer le tribut, après la mort de Josaphat, ils sont ramenés, par Hozias, à lui apporter leurs redevances; et, lorsqu'ils cherchent, sous Jotham, à recouvrer leur indépendance, ils sont défaits et soumis, de nouveau, à des charges rendues plus lourdes.

Heureux des malheurs d'Israël, lors de la chute de ce royaume, et encouragés par la faiblesse où tombe le royaume de Juda, les Ammonites en profitent, pour agrandir leurs possessions et faire des incursions pillardes sur la rive droite du Jourdain.

Mais ils sont soumis, comme les Juifs, à la puissance des Chaldéens, sans perdre, toutefois, comme eux, leur existence nationale. Ils offrent alors un asile aux Juifs qui fuient les Chaldéens, et au nombre desquels se trouve Ismaël, de la famille royale, dont se sert, plus tard, Bahalis, alors roi des enfants d'Ammon, pour faire assassiner, en traître, le gouverneur

Guédalia, établi, par Nébucadnetzar, sur les Juifs restés en Judée.

Lorsque, après la captivité, Néhémie se met à reconstruire les murailles de Jérusalem, Tobija, officier ammonite, conspire avec les adversaires, pour s'opposer à ses travaux.

Le pays des enfants d'Ammon conserve sa prospérité, jusqu'au 2e siècle de l'ère chrétienne, époque à laquelle on y trouve un certain nombre de villes florissantes, dont celle de Philadelphie, qui est l'ancienne Rabbat-Ammon, figure comme la capitale. Mais cette contrée tombe, plus tard, en la puissance des Sarrasins ou des Arabes orientaux; et, quoique, de nos jours encore, son sol soit demeuré fertile, elle est toute parsemée de ruines et exposée, de toutes parts, aux brigandages des Bédouins et de leurs hordes toujours errantes.

Ainsi est devenue une vérité, aujourd'hui pleinement accomplie, cette parole, prononcée, jadis, par Amos et Ézéchiel :

« A cause des crimes des Ammonites et parce qu'ils ont fendu le ventre des femmes enceintes de Galaad, afin d'étendre leurs frontières, j'allumerai le feu au jour du combat, dit l'Éternel, et j'exciterai la tempête en la muraille de Rabba, et le feu dévorera ses palais, et son roi et ses principaux s'en iront en captivité. Dis au peuple des enfants d'Ammon : Parce

que tu as jeté des cris de joie, au sujet de mon sanctuaire, au jour où il était profané; au sujet de la terre d'Israël, lorsqu'elle a été désolée, et de la maison de Juda, quand ils allaient en captivité: Je te donnerai en héritage aux peuples de l'Orient; ils s'établiront au milieu de toi et ils y dresseront leurs tentes; ils se nourriront de tes fruits et ils s'abreuveront de ton lait. Rabba sera le repaire des chameaux, et le pays des enfants d'Ammon sera le repaire des brebis. Tu seras pillé par les nations; je ferai périr ton pays et l'on ne fera plus mention des Ammonites parmi les peuples.» (Amos, I ; Ézéch., XXV.)

XII.

Les Madianites.

Parmi les nations sémitiques, en contact avec les Hébreux, et issues, comme eux, d'Arphacsad, par la descendance de Taré, figure la branche de Madian, fils d'Abraham et de Kétura, et souche première des Madianites, qui ont d'abord leur siége principal dans cette partie de l'Arabie, voisine de la mer Rouge et de la presqu'île de Sinaï.

Partagés en plusieurs tribus, différentes par leur caractère, leur religion et leur genre de vie, les uns mènent la vie pastorale, les autres s'appliquent au commerce, auquel ils servent d'intermédiaires, comme

les Arabes-Ismaélites, entre l'Asie et la terre d'Égypte. C'est à une de leurs caravanes, que Joseph est vendu par ses frères; c'est au sein d'une de leurs tribus, que se réfugie, plus tard, Moïse, qui épouse la fille de Jéthro, sacrificateur de Madian, et garde les troupeaux de son beau-père en Horeb, où il reçoit d'abord sa haute mission prophétique. Cette tribu, qui lui donne asile, vit d'une manière patriarcale; professe le culte du vrai Dieu, et montre, plus tard, des sentiments de bienveillance fraternelle envers le peuple d'Israël, alors errant dans le désert.

Une autre branche des Madianites est refoulée par les Édomites au nord du désert d'Arabie, vers le sud de la mer Morte; entre en rapports de voisinage avec le peuple des Moabites; se livre, à l'instar de ce peuple, au culte infâme et licencieux de Baal-Péhor et de Kamos; partage son inimitié contre le peuple d'Israël, et agit d'accord avec Moab, pour faire venir Balaam, et pour faire tomber les Hébreux dans des prostitutions païennes, dont Moïse tire une prompte vengeance.

Cinq rois de Madian perdent la vie, avec le devin Balaam, dans une guerre d'extermination de la part des Israélites, qui détruisent les Madianites, à la façon de l'interdit; brûlent leurs châteaux et leurs villes, et s'emparent de toutes leurs richesses, ainsi que de leurs nombreux troupeaux.

D'autres tribus de Madianites, établies plus à l'orient et formant le gros de la nation, continuent à se multiplier, et figurent, deux siècles plus tard, comme un peuple considérable, qui s'enrichit par le commerce, par ses expéditions pillardes, et qui s'allie aux Ammonites et à d'autres hordes arabes, pour ravager, pendant sept ans, toutes les possessions d'Israël, sous le gouvernement des Juges.

Sans former de troupes régulières, ces hordes barbares, chaque année, reviennent, comme des sauterelles, avec leurs femmes et leurs enfants, leurs tentes et leurs immenses troupeaux, et détruisent partout les récoltes, avant que la moisson soit mûre. Ils comptent cent trente-cinq mille hommes en état de porter les armes, et forcent les Israélites à se construire des forteresses et à se ménager des retraites, dans les cavernes des montagnes. Dans cette angoisse des Hébreux, s'élève le héros Gédéon, qui, à l'aide d'une poignée d'hommes, et s'appuyant sur l'Éternel, met les Madianites en déroute; les poursuit au delà du Jourdain et anéantit leur armée, dont les chefs Horeb et Zéeb, et ensuite Zébah et Tsalmuna, sont mis à mort par les vainqueurs.

A partir de cette grande défaite, les Madianites, humiliés, ne figurent plus dans l'histoire. Leur nom ne reparaît qu'en passant, comme allusion et comme souvenir, dans les livres saints des Hébreux, et les

restes de cette nation se fondent dès lors et disparaissent dans le grand peuple des Arabes.

XIII.

Les Édomites.

La filiation des Moabites, des Ammonites, des Madianites, issus de Taré, les uns par Lot et les autres par Abraham et par le fils de Kétura, fait de ces peuples des branches parentes de la nation des Édomites, qu'on nomme aussi Iduméens, et qui, de tous les rameaux sémites, ont l'affinité la plus proche avec le peuple d'Israël.

Ésaü ou Édom, le fils d'Isaac, est le frère jumeau d'Israël, auquel il vend son droit d'aînesse, et contre lequel il conçoit une haine, qui devient héréditaire. Allié à des femmes cananéennes et à des femmes ismaélites, il devient le père des Édomites, peuple qui se forme, dès son début, dans le sud du pays de Canaan; abandonne ensuite cette contrée pour chercher une nouvelle patrie; s'empare des montagnes de Séhir, situées dans l'Arabie pétrée, au sud de la mer Morte et au nord de la mer Rouge; en dépossède les Horiens ou les Horites, probablement de race Iudienne, d'abord maîtres de cette région, et se multiplie rapidement, sous des princes ou chefs de familles, soumis de bonne heure à des rois, qui règnent sur toute la nation.

Adonnés, dans les premiers temps, à la vie nomade et pastorale, les Édomites, du temps de Moïse, cultivent un pays arrosé et couvert de champs et de vignes; forment un peuple fort et guerrier, qui se montre défiant et hostile envers les Israélites, alors errants dans le désert, et voient leurs frontières respectées, par ordre même de Moïse.

Ils sont réputés de bonne heure, principalement ceux de Théman, par leur prudence et leur sagesse, et le plus ancien monument de la poésie des Hébreux nous donne, dans les paroles de Job et des amis qui le visitent, tel que Éliphaz Thémanite, des fragments caractéristiques de cette sagesse de l'Idumée, sous sa forme sentencieuse.

La place qu'occupent les Édomites, en face du peuple d'Israël, dans toute la suite de leur histoire, se trouve déterminée d'avance par la parole prophétique.

Lorsque Isaac bénit Ésaü, qui, en vendant son droit d'aînesse, s'est privé de la bénédiction, qui devient le partage d'Israël, le patriarche dit à Édom :

« Ta demeure sera un gras territoire, arrosé de la rosée des cieux. Et tu vivras de ton épée, et tu seras asservi à ton frère ; mais le temps viendra où tu deviendras maître et où tu briseras son joug et le secoueras de dessus toi.» (Gen., XXVII, 39, 40.)

Lorsque Israël, dans le désert, longe la frontière des Édomites, l'Éternel dit à Moïse : « Vos frères, les

enfants d'Ésaü, qui habitent les montagnes de Séhir, seront en frayeur à cause de vous; mais, mettez-vous bien sur vos gardes; n'ayez point de démêlés avec eux ; car je ne vous accorderai pas un seul pied de terre de leur pays, que j'ai donné à Ésaü, comme propriété et comme héritage, dans la montagne de Séhir.» (Deutér., II, 2-5.)

Les premiers conflits qui s'élèvent entre les Hébreux et les Édomites, se montrent sous le règne de Saül, qui porte ses armes contre eux, en même temps qu'il fait la guerre aux Moabites et aux Ammonites, aux Syriens et aux Philistins, tous peuples voués à l'idolâtrie, et dans les superstitions desquels tombent bientôt les Iduméens.

Les Édomites s'allient, plus tard, aux Syriens, aux Moabites, aux Ammonites, aux Philistins, aux Amalékites, ligués contre le roi David, qui bat partout ses ennemis; défait dix-huit mille Édomites; met garnison dans l'Idumée, et soumet les Iduméens, qui, dès ce moment, sont asservis à leurs frères, les Israélites, selon l'antique parole d'Isaac.

Pendant près de cent cinquante ans, l'Idumée forme une province du grand royaume israélite, et ensuite du royaume de Juda. Déjà sous le règne de Salomon, couve sourdement l'esprit de révolte, qui n'éclate que beaucoup plus tard, sous le règne du roi Josaphat, où, réunis aux Ammonites et aux Moabites,

les Édomites attaquent ce prince. Mais la discorde se met entre eux, et les Édomites sont victimes des armes de leurs alliés, qui les massacrent tout d'abord, et s'exterminent ensuite entre eux.

Gouvernés par des vice-rois, les Édomites parviennent enfin, sous Joram, fils de Josaphat, à se donner un roi de leur nation et à s'affranchir des rois de Juda, avec lesquels ils sont en guerre, sous Amazias et Hozias.

Le premier s'empare de Séla, nom identique à celui de Pétra, la capitale du pays, qui reçoit le nom de Jaktéel. Le second reprend le port d'Élath, au nord-est de la mer Rouge, où Salomon et Josaphat préparaient leurs flottes pour Ophir. La haine antique des deux nations éclate surtout sous le règne d'Achaz, que pressent les Israélites, les Syriens et les Assyriens. Les Édomites se réjouissent des défaites que subit Juda ; pillent et massacrent les fuyards ; s'acharnent contre les vaincus ; emmènent captifs les prisonniers, et deviennent l'objet de l'indignation de tous les prophètes contemporains et postérieurs, qui annoncent, pour les temps à venir, la ruine complète de l'Idumée.

Lors des conquêtes des Chaldéens, les Édomites et leurs voisins excitent Juda à la résistance et triomphent ensuite de sa chute, quand Jérusalem est détruite et les Juifs emmenés captifs par le roi Nébucadnetzar.

Ménagés, au commencement, par la puissance des

Chaldéens, les Édomites éprouvent, plus tard, tout le poids des armes de Babylone. Mais ils se relèvent peu à peu, et, à l'époque des Maccabées, ils finissent par se rendre maîtres de la Judée méridionale, qu'ils occupent jusque vers Hébron, et qui prend le nom d'Idumée, tandis que les Nabatéens ont déjà un État florissant dans les montagnes de Séhir.

Vers l'an 120 avant notre ère, les Iduméens sont soumis par le Maccabée Jean Hyrcan, qui les force à se faire circoncire, les incorpore à l'État juif, et leur concède la possession de la Judée méridionale; mais la fusion des deux peuples ne s'opère qu'imparfaitement, et l'antique haine nationale ne cesse de subsister entre eux.

Lors des querelles de succession de la dynastie asmonéenne, Antipater, Iduméen, d'abord préfet de l'Idumée, devient, sous l'influence romaine, procurateur de la Judée, 47 ans avant Jésus-Christ, et son fils, le fameux Hérode, monte sur le trône des Maccabées; devient ainsi le premier roi de la dynastie iduméenne; gouverne en tyran la Judée, où naît Jésus-Christ sous son règne, et laisse le pouvoir à ses fils, qui, de même que ses petits-fils, figurent dans l'histoire des Juifs, jusqu'à la prise de Jérusalem, par Titus et par les Romains, l'an 70 de notre ère.

Peu à peu disparaît de l'histoire, sous la domination romaine, le nom d'Édom et d'Idumée, que rem-

placent ceux de Gébalène ou de troisième Palestine, de région nabatéenne, et enfin d'Arabie pétrée, à cause de la ville de Pétra. Les Édomites cessent d'être un peuple, vers l'an 200 après Jésus-Christ, et leur antique capitale, Séla, Pétra ou Jaktéel, centre d'un commerce important et toute construite dans les rochers, reste celle des Nabatéens et finit par être déserte.

Là se voient encore de nos jours, taillés jusqu'au haut des montagnes, dans les parois du roc vif, qui forment l'étroit défilé par où l'on entrait dans Pétra, des temples, des palais, des tombeaux, de magnifiques amphithéâtres, des sculptures et des inscriptions et autres grands ouvrages d'art. Plus loin s'ouvre une vaste enceinte qu'environnent des masses de rochers, de deux cents à six cents pieds de haut, et où sont les ruines de la ville et les débris de ses constructions; les unes, en briques et en moellons; les autres, en pierres de taille énormes, avec des restes de murailles, d'arcs de triomphe, d'amphithéâtres, d'aqueducs, de ponts, d'autres ouvrages et de nombreux fragments de sculptures. Ces antiques demeures des vivants sont entourées d'une couronne de tombeaux taillés dans le roc, et pratiqués dans les parois des rochers qui forment l'enceinte. Là, sont réunies les beautés du style syrien et égyptien, ainsi que du style grec et romain; et parmi toutes ces œuvres d'art, les

unes sont complétement finies, les autres paraissent inachevées. Au nord-ouest de ces ruines, s'élève la montagne de Hor, avec ses sommets escarpés, où se trouve le tombeau d'Aaron, orné des offrandes des Bédouins, qui vivent au sein de ces déserts et qui en sont les seuls habitants depuis une longue suite de siècles.

Comme pour Moab et pour Ammon, les déclarations des prophètes se sont accomplies pour Édom :

« En ce qui concerne l'Idumée, n'est-il pas vrai, dit l'Éternel, qu'il n'y a plus de sagesse dans Théman ? Le conseil a manqué à ses sages ; leur sagesse s'est évanouie. J'ai fait venir sur Ésaü le malheur et la calamité : sa postérité est désolée, ainsi que ses frères et ses voisins, et il n'est plus. Botsra sera en désolation et en opprobre et en désert, et toutes ses villes seront réduites en des déserts perpétuels. La fierté de ton cœur t'a séduit, toi, qui habites les creux des rochers, qui occupes le sommet des coteaux. Quand tu aurais, dit l'Éternel, élevé ton nid comme l'aigle et l'aurais mis entre les étoiles, je te jetterai de là en bas, et je t'en précipiterai ; et l'Idumée sera réduite ; elle sera en désolation; et quiconque passera près d'elle en sera étonné et sifflera, à cause de toutes ses grandes plaies. J'étendrai ma main sur Édom ; j'en retrancherai les hommes et les bêtes, et je le réduirai en désert. Toute la montagne de Séhir sera mise

en désolation, et ses villes réduites en solitudes, et elles ne seront plus habitées. C'est un pays de méchanceté, en indignation à l'Éternel. Et la honte couvrira Édom, et tu seras retranché à jamais, à cause de toutes les violences que tu as faites à ton frère Jacob, à cause de la joie que tu as eue à contempler le jour de sa ruine.» (Jérém., XLIX; Ézéch., XXV; Ézéch., XXXV; Abdias; Malach., I.)

XIV.

Les Arabes.

C'est aux populations nomades, connues sous le nom d'Arabes bédouins, que sont échues, en général, les contrées qu'occupaient jadis les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Édomites, dont les restes se sont fondus dans le grand peuple des Arabes.

Ce peuple, de race sémitique, composé d'éléments divers, et répandu, de très-bonne heure, depuis le désert araméen et les plaines qui bordent l'Euphrate, jusqu'aux côtes de la mer des Indes; depuis les bords du golfe Persique, jusqu'aux côtes de la mer Rouge et aux bornes de la Palestine, s'étend sur toute la grande presqu'île qui porte le nom d'Arabie, et qui termine, au sud-ouest, en face des côtes africaines, le vaste continent d'Asie.

La division de cette presqu'île en trois régions principales : au nord-ouest, l'Arabie pétrée; au nord et jusque vers le centre, l'Arabie appelée déserte; au sud, l'Arabie heureuse, est aussi vague qu'arbitraire et étrangère au peuple arabe. Les géographes de cette nation, ainsi que les voyageurs modernes, distinguent dans cette vaste région : au nord, le désert syro-arabe, syro-mésopotamien et syro-babylonien, de Scham, de Djézirah et d'Irack; au centre, le plateau du Nedjed, avec le Jémamah et l'Ahkaf; à l'est, vers le golfe Persique, en face des îles Baharein, la province de Lachsa ou d'Hadjar, appelée aussi Baharein, ainsi que la province d'Oman; au sud, le long de la mer des Indes, celles de Mahrah et d'Hadramaut; au sud-ouest, le long des côtes, l'Yémen, en face de l'Abyssinie; à l'ouest, le long de la mer Rouge, l'Hedjaz, au nord de l'Yémen; au nord-ouest, enfin, vers l'Égypte, la presqu'île du mont Sinaï, avec la vallée d'Arabah, les monts de Séhir ou d'Idumée, et le Kérek (désert de Moab) depuis les golfes de la mer Rouge et l'isthme voisin de Suez, jusqu'au désert syro-arabe et aux rives de la mer Morte.

D'une nature tout africaine, exposée aux ardeurs solaires, et condamnée à l'isolement par sa position géographique, l'Arabie, compacte et sans fleuves, forme un plateau très-étendu; borné à l'ouest par des montagnes; incliné au sud et au nord; au sol générale-

ment aride; laissant de ses bords à la mer une lisière de terres basses, souvent arides comme tout le reste, et présentant dans ses contrastes, des déserts, de secs pâturages, des terres arables en petit nombre, des productions peu variées, et surtout des troupeaux nombreux de chameaux, de chevaux, de bêtes à laine, qui, avec la nature du pays, invitent à la vie nomade et au genre de vie pastoral, les milliers de tribus arabes semées sur cette vaste région.

Dès l'époque de la dispersion, le voisinage de Sinéar fait de cette contrée un des premiers buts des migrations de la race camite, dont une partie se porte à l'est, sur toute l'Asie sud-orientale; tandis que d'autres de ses tribus se répandent au sud-ouest, sur les bords du golfe Persique, sur les côtes de la mer des Indes et autres contrées de l'Arabie, d'où elles colonisent, probablement, l'Éthiopie abyssinienne avec une partie de l'Afrique.

La race sémite, de son côté, par les branches de Lud et d'Aram, étend ses ramifications dans la péninsule d'Arabie; se rencontre avec des Camites, sur plusieurs points de cette région; forme les couches primitives de la population arabe, au sein de laquelle se distinguent les Adites araméens, et les Amalékites ludiens; et laisse, dans les échos de l'histoire, des traces obscures de ses conquêtes, en Égypte et dans la Libye, en Palestine et à Babylone, par les documents

qui nous restent sur les Hyksos ou rois pasteurs, essaims guerriers de cette race.

A ces populations premières, que nous appelons proto-arabes, désignées sous le nom d'Ariba, et ayant leurs propres dialectes, viennent se joindre d'autres Sémites, d'origine arphacsadienne; dont les uns descendent de Joktan, fils d'Héber et frère de Péleg; dont les autres descendent d'Abraham, par Ismaël, le fils d'Agar et par les fils de Kétura ou d'autres femmes du patriarche.

Les Joktanides ou Kahtanides, enfants de Joktan ou de Kahtan, ainsi que le nomment les Arabes, occupent l'Yémen et l'Hadramaut, au sud-ouest de la presqu'île; depuis Mésa, nous dit Moïse, jusqu'à ce qu'on vient en Séphar, à la montagne d'Orient. Mésa serait, selon certains critiques, Mésène, sur les bords de l'Euphrate, dans le voisinage de Bassora; selon d'autres, c'est la vallée de Bischa, qui forme le point où se touchent le Nedjed, l'Yémen et l'Hedjaz. Séphar peut être Saphara, à la pointe sud-ouest de l'Yémen; et la montagne d'Orient est la montagne de l'encens, dans le voisinage de Djafar (où l'on peut voir aussi Séphar), située à l'est de l'Hadramaut.

Moïse nomme treize fils de Joktan, dont les noms ont, pour la plupart, laissé des traces reconnaissables dans l'Arabie méridionale. Almodad a laissé son nom à plusieurs princes des Djorhamides, qui de l'Yémen passent

dans l'Hedjaz et dominent longtemps à la Mecque; Scéleph désigne probablement l'ancien peuple des Salapènes; Jérah n'a point laissé de vestiges qui présentent quelque certitude, si ce n'est peut-être dans les tribus vouées au culte de la lune; Hatzarmaveth et Adoram rappellent les Chatramotites, les Adramites des anciens et le nom même d'Hadramaut; Ûzal passe pour le fondateur de la grande ville de Saana, appelée Uzal et Asal, avant de porter son nom actuel; Dickla, dont le nom signifie palme, peut être le père des Khozaa, qui rendaient un culte au palmier; Hobal ou Ébal désigne, peut-être, les Gébanites, qui habitaient au sud-ouest de l'Yémen; Abimaël reste inconnu, à moins qu'il n'ait été le père des tribus arabes de Mali, dont parle le Grec Théophraste; Séba est la souche des Sabéens, qui avaient pour capitale Saba ou Mareb, l'ancienne Mariaba, et sont célèbres dans l'histoire; Ophir est la branche joktanide qui occupait la côte, riche en or, située au sud des Sabéens; Havila, correspond au nom de Chaulan ou de Kholan, entre l'Yémen et l'Hedjaz et déterminait la limite des Ismaélites, vers le sud, et des Joktanides, vers le nord; Jobab, enfin, qui reste obscur, ne rappelle qu'imparfaitement les Jobarites de Ptolémée.

D'après les traditions arabes, Kahtan, qui est le même que Joktan, est père de Jareb, qui a pour fils Jaschhob, dont le fils, nommé Saba, est le père

d'Himjar et de Kahlan, d'Amrou, d'Aschar et d'Amila, ainsi que d'autres fils encore, qui tous habitent le sud-ouest de la presqu'île d'Arabie, et deviennent la souche primitive de toutes les tribus kahtanides. C'est de Saba, le même que Séba que Moïse nomme comme fils de Joktan; et d'Himyar, ou d'Hamyar, l'un de ses fils, que sont nommés les Sabéens et les Himyarites ou Hamyarites, qui jouent, pendant plus de deux mille ans, le rôle de peuple prépondérant, dans tout le sud de l'Arabie.

Les Joktanides ou Kahtanides, surnommés Moute-ariba, et s'occupant d'agriculture, plus que toutes les autres tribus; livrés, sous le nom de Haddesis, à la vie fixe et sédentaire ; ayant des villes et des villages et un gouvernement régulier, sont le noyau des vrais Arabes, auxquels viennent se joindre, plus tard, les tribus arphacsadiennes, abrahamites et ismaélites, qu'on a nommées Mostariba, comme entées sur les précédentes, et qui répandent, peu à peu, leurs hordes sur les déserts du nord et dans la région de l'Hedjaz.

Les Arabes ismaélites n'ont adopté qu'en très-petit nombre, la vie fixe, plus répandue chez les Arabes joktanides. Ils conservent, en général, toutes les habitudes nomades, qui ont fait de cette race mobile, pillarde, guerrière et aventureuse, des Bedauwi ou des Bédouins; sans autres demeures que des tentes;

sans autre forme de gouvernement que le régime patriarcal, de la famille et de la tribu, par des scheïks et par des émirs.

C'est là le caractère assigné, par la parole prophétique, dès le début de son histoire, à Ismaël et à sa race: « Il sera comme un âne sauvage », dit la voix des cieux à Agar; « il lèvera sa main contre tous; tous lèveront la main contre lui, et Ismaël dressera ses tentes sous les yeux et à la vue de ses frères. » (Gen., XVI, 12.) « Je le ferai devenir une nation », dit la même voix à Abraham, « parce qu'Ismaël est de ta race; je le ferai croître, multiplier abondamment; il sera père de douze princes et je ferai de lui une grande nation. » (Gen., XXI, 13; XVII, 20.)

Conformément à cette parole, douze rameaux sortent d'Ismaël, qui habite le désert de Pharan, d'où se propage au loin sa race; et les noms de ses douze fils, devenus les princes de leurs peuples, sont: Nébaioth et Kédar; Abdéel, Mibsam et Misçma; Duma, Massa, Hadar, Témar; Jéthur, Naphis et Kedma.

Formée des divers élements que nous venons d'analyser, dans leurs branches les plus importantes, la grande nation des Arabes, qui a reçu du caractère sémite et de la nature de sa patrie, un type plus ou moins commun à ses innombrables tribus, manque d'une histoire une et suivie, jusqu'à l'époque où Mahomet, au 7e siècle de notre ère, lui imprime, par

son génie puissant et par les croyances de l'islamisme, une impulsion irrésistible, qui en fait un peuple conquérant, fameux dans les annales du monde.

Du côté des grandes plaines du nord, les Arabes, qui, dans cette région, ont reçu, de la part des Romains, le nom fameux de Sarrasins (Scharakajin ou Orientaux), sont en contact, pendant des siècles, par le commerce, par la guerre, ou par des alliances politiques, avec les peuples des bords du Tigre et de l'Euphrate, de la région araméenne, de la Palestine et de l'Égypte; avec les empires successifs des Assyriens et des Chaldéens, des Perses, des Macédoniens, des Séleucides et des Parthes, des Romains et des Sassanides, qui étendent, à des époques diverses, leur domination conquérante dans toute l'Asie occidentale voisine des déserts d'Arabie.

C'est dans cette grande région du nord, dont les nombreuses tribus nomades maintiennent leur indépendance, sauf les liens de vassalité ou les alliances momentanées que contractent quelques-unes d'entre elles avec les empires voisins, qu'apparaissent dans l'antiquité, du 3e siècle avant notre ère, jusqu'au 7e de l'ère chrétienne, trois États d'origine arabe, qui fixent l'attention de l'histoire. L'un est celui des Nabatéens; le second est le royaume d'Hira, qu'on nomme aussi le royaume d'Anbar, et le troisième est celui de Ghassan.

Les Arabes dits Nabatéens, que certains savants font venir d'Aram; mais qui sont plus évidemment le grand rameau ismaélite des descendants de Nébaioth, se montrent, après Alexandre, dans les montagnes de Séhir et dans la région de l'Idumée, où Pétra, l'ancienne capitale de la nation des Édomites, devient aussi leur capitale et l'entrepôt d'un grand commerce. Moins occupés d'agriculture, de semailles et de récoltes que des travaux de la vie nomade; s'interdisant l'usage du vin, et n'habitant que le désert, par amour pour la liberté, ils s'occupent surtout de négoce, et deviennent les intermédiaires, qui transportent de la mer Rouge aux bords de la Méditerranée, la myrrhe, l'encens, les aromates et autres produits de l'Arabie. Ils exercent la prépondérance, depuis les rives de l'Euphrate, jusqu'à celles de la mer Morte et à la région de l'Idumée; sont en rapport avec les Juifs, à l'époque des Asmonéens; luttent contre les armées romaines, surtout depuis le règne d'Auguste; occupent Damas, pendant un temps, à l'époque du roi Arétas, qui tend des embûches à saint Paul, l'an 38 de l'ère chrétienne, et voient leur puissance renversée, sous le règne de l'empereur Trajan, au 2e siècle de notre ère. La conquête de l'Arabie pétrée, sous le nom de troisième Palestine, par les armes des empereurs romains, a laissé des traces grandioses dans une partie des monuments qui ornent les ruines de Pétra. Les Nabatéens, peu à peu,

retombent dans l'obscurité, et leur nom disparaît de l'histoire.

Les pays voisins de l'Arabie voyaient, depuis la mort d'Alexandre, leurs frontières sans cesse inquiétées par les brigandages des Arabes. Une fois soumis à la puissance des Parthes, du côté de l'est, des Romains, en deçà de l'Euphrate, ces pays sont mis à couvert, par une ligne de forteresses et par des corps d'observation, chargés de surveiller les Arabes. Des chefs de cette dernière nation s'allient, les uns au royaume des Parthes, les autres à l'empire romain, avec le titre de phylarques; s'engagent à contenir les Arabes, et prennent parti, à l'occasion, pour les Romains ou pour les Parthes, et plus tard pour les Sassanides. C'est au nombre de ces phylarques, ou de ces chefs arabes alliés, que se place, au 3e siècle, sous le règne de l'empereur Gallien, cet Odénat, prince de Palmyre, mort en 267 et dont l'épouse Zénobie, qui figure comme reine d'Orient, résiste à l'empereur Aurélien, qui anéantit sa puissance et l'emmène en triomphe à Rome, l'an 272 de notre ère. Palmyre, connue sous le nom de Thadmor, bâtie par le roi Salomon, était devenue, dès l'origine, comme station des caravanes, le centre actif d'un grand commerce et l'un des postes importants, au sein du désert syro-arabe. De magnifiques monuments ornaient cette cité fameuse, dont les ruines attestent encore l'éclat et la splendeur passée.

A la domination des Parthes succède, au delà de l'Euphrate, celle des Perses sassanides, depuis l'an 226, et l'empire romain est en guerre avec cette nouvelle puissance, comme autrefois avec les Parthes.

Les rois de Hira et de Ghassan, en face des deux empires rivaux, jouent le même rôle que les phylarques, dans les luttes de ces deux empires.

Fondé, l'an 192, par des Arabes joktanides, qui avaient envahi l'Irack, qui s'étaient emparés d'Anbar, et qui avaient bâti Hira, non loin du lieu où s'élève plus tard la célèbre ville de Coufa, le royaume d'Hira ou d'Anbar domine en Mésopotamie et dans une partie de la Syrie; appuie contre l'empire romain, les Parthes, et ensuite les Sassanides, dont il est vassal tributaire; s'enrichit par des excursions sur les possessions des Romains; arrive à sa plus haute puissance, au 6e siècle de notre ère, entre les années 513 et 562; et est réduit, l'an 605, au rang d'une satrapie persane, qu'administrent des vice-rois, peu de temps avant l'apparition de Mahomet et de l'islamisme.

Pendant que les Arabes de l'Irack et de la Mésopotamie se rangent sous l'autorité du royaume d'Hira ou d'Anbar, ceux de Syrie obéissent à celle de la tribu des Ghassanides, qui, venus de l'Yémen et de l'Hedjaz, voient, l'an 292, leur chef élevé au rang de phylarque, par la politique des Romains. Régis, jusqu'au 7e siècle, par les princes d'une même dynastie, les Ghassanides

se font chrétiens, au milieu du 4e siècle; secondent les empereurs d'Orient, contre les Perses sassanides; entretiennent des guerres incessantes contre les rois d'Hira ou d'Anbar, qui appuient les intérêts persans; voient, dans le cours du 6e siècle, un de leurs princes nommé patrice et revêtu du titre de roi, par l'empereur grec Justinien; secondent plus tard l'empereur Maurice, ainsi que l'empereur Héraclius, aux victoires desquels ils ont part, et deviennent enfin mahométans, en se soumettant aux khalifes, l'an 637 de notre ère.

C'est ainsi qu'au 7e siècle, à l'avénement de Mahomet, toute l'Arabie septentrionale se trouve resserrée, d'une part, entre les Perses sassanides, auxquels elle touche vers l'orient, et les Grecs de Constantinople, maîtres de l'Égypte, de la Palestine et de la presqu'île de Sinaï; de l'autre, entre les États arabes d'Hira ou d'Anbar, allié des Perses, et de Ghassan, allié des Grecs; États, dont la prépondérance s'étend à toute la région du grand désert syro-arabe, syro-mésopotamien et syro-babylonien, de Scham, de Djézirah et d'Irack.

Tandis que les Arabes du nord, jaloux de leur indépendance, sont en contact, de siècle en siècle, avec les empires successifs qui dominent sur l'Orient, les Joktanides, fixés au sud, dans l'Arabie méridionale et spécialement dans l'Yémen, développent leurs établissements sous les deux noms, devenus célèbres, des

Sabéens et des Hamyarites, deux rameaux de la même famille et sous lesquels fleurissent surtout l'agriculture et le commerce.

L'antique cité de Mariaba ou de Mareb est identique avec Séba ou avec Saba, la capitale des Sabéens, dont la reine, appelée Balkis, visite le roi Salomon, et vient éprouver sa sagesse, en lui proposant des énigmes. Ce peuple, dans les domaines duquel se trouve la côte commerçante, si connue sous le nom d'Ophir, et que d'autres ont placée dans l'Inde, passe pendant l'antiquité, pour le plus grand, le plus heureux et le plus célèbre de l'Arabie. Il fait le commerce des épices, de l'encens, du baume et de la myrrhe; de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et de l'ivoire; trafique, du côté de la mer, avec la marine phénicienne, avec l'Inde, avec l'Éthiopie, et, au moyen des caravanes, avec les villes de Phénicie, la Palestine, la Syrie et les bords du Tigre et de l'Euphrate.

Plus tard, sous le nom d'Hamyarites, que les Grecs nomment Homérites, et qui sont ainsi désignés d'Hamyar, descendant de Joktan, les Joktanides de l'Yémen développent leur prospérité; s'adonnent, comme les Sabéens, à l'agriculture et au commerce, et jouissent des nombreuses ressources d'un bon climat, d'une terre fertile, d'une grande activité sociale et d'une puissance respectée. La rupture subite d'une digue, construite dès les temps anciens au-dessus de la ville

de Mareb, pour retenir les eaux des torrents entre les versants des montagnes, prévenir les inondations et fertiliser le pays par des irrigations utiles, jette le trouble dans la contrée. Par suite de cette catastrophe, se détermine l'émigration d'un certain nombre de tribus, qui passent de l'Yémen vers le nord, les unes jusqu'aux rives de l'Euphrate, où elles fondent le royaume d'Hira; d'autres, dans l'Oman et le Lachsa; d'autres, dans le Nedjed, dans l'Hedjaz et jusque dans l'Arabie syrienne, où elles concourent, de leur côté, à fonder le royaume de Ghassan.

Les Hamyarites, dès cette époque, perdent leur antique splendeur; et la dynastie des Tobbas, la dernière qui règne sur ce peuple, finit par se voir ébranlée, et par les troubles du dedans, et par les attaques du dehors. Un des rois Tobbas de l'Yémen se convertit au judaïsme, au 3e siècle de notre ère; et vers le milieu du 4e, l'Yémen reçoit de Constantinople, Théophile, missionnaire chrétien, qui vient y prêcher l'Évangile; quoique la religion dominante continue à être l'idolâtrie, sous la forme de sabéisme ou de culte des corps célestes. A l'entrée du 6e siècle, Abou-Nowas, prince hamyarite, qui avait embrassé le judaïsme, persécute les chrétiens arabes, et attire par là sur son pays, une invasion des Abyssins, qui professent le christianisme et viennent au secours de leurs frères.

C'est l'empereur grec Justin Ier, qui engage le roi ou le Négus d'Abyssinie, à faire la guerre au prince arabe. Aryat, général abyssin, envahit le royaume d'Yémen et en dépouille Abou-Nowas, qui se précipite dans la mer, l'an 525 de notre ère. Abraha, surnommé el Aschram, succède à Aryat, comme vice-roi. Le christianisme est protégé par ces vice-rois abyssins, qui fondent dans la ville de Saana, capitale des Hamyarites, une magnifique église chrétienne, dont Abraha aspire à faire un centre de pèlerinage, qui doit supplanter celui de la Mecque. Abraha envahit l'Hedjaz; cherche à s'emparer de la Mecque, et se propose la destruction du temple de la Caaba, objet de vénération religieuse pour toutes les tribus arabes. Mais sur la demande du roi d'Hira, Cosroës Parviz, roi de Perse, envoie contre les Abyssins, une flotte avec une armée, qui vient débarquer à Aden; enlève l'Yémen aux Abyssins l'an 597; les expulse de l'Arabie et fait de l'Yémen, de l'Hadramaut, de l'Oman et du Baharein, une province des Sassanides, gouvernée par des vice-rois de descendance hamyarite, jusqu'aux conquêtes de l'islamisme.

Cependant le Nedjed et l'Hedjaz, qui forment l'Arabie moyenne, conservent leur indépendance, tandis que le nord et le sud subissent, à des degrés divers, la domination étrangère. Cette région de l'Arabie moyenne, siége d'une multitude de tribus, semblables

de mœurs et de caractère, mais distinctes et séparées en sociétés élémentaires, souvent rivales les unes des autres, et ayant chacune leurs intérêts et leur régime patriarcal, était peuplée par un mélange d'Ismaélites, de Joktanides et d'autres éléments arabes.

L'Hedjaz avait surtout deux villes, celles de la Mecque et d'Yatreb, dont les tribus, riches et prospères, jouaient un rôle prépondérant. La Mecque, l'antique Macoraba, possédait le sanctuaire commun, le temple de la Caaba, fondé, dit-on, par Abraham, ainsi que par son fils Ismaël, qui tenait de l'ange Gabriel la pierre noire, devenue fameuse, devant laquelle on se prosterne. Là, était aussi le puits de Zemzem, dont la source, d'après les légendes, est celle que découvrit Agar. Objet d'une grande vénération, le temple de la Caaba était, pour les tribus arabes, un centre de pèlerinage, la maison de Dieu ou d'Allah et une espèce de panthéon, avec trois cent soixante idoles des divinités subalternes, accréditées en Arabie et adorées en même temps qu'Allah. L'intendance du temple de la Mecque, confiée d'abord aux Djorhamides, originaires de l'Yémen, établis ensuite dans l'Hedjaz, et alliés à la race d'Ismaël, avait passé, l'an 207 de notre ère, à la tribu des Khozaa, de provenance joktanide, également émigrée de l'Yémen. Mais cette tribu des Khozaa avait été expulsée plus tard, l'an 440 de notre ère, par la tribu des Coréi-

schites, de provenance ismaélite, qui empêche la Mecque d'être conquise par les Abyssins de l'Yémen, propagateurs du christianisme, et de laquelle devait sortir le fameux prophète Mahomet.

Quant à la ville de Yatreb, elle avait passé au pouvoir de peuplades juives commerçantes, auxquelles l'enlèvent, dans la suite, l'an 492, deux tribus d'Arabes joktanides, qui se divisent ensuite entre elles, pour se réconcilier plus tard, et s'unir avec Mahomet.

Toutes les autres tribus arabes, soit du Nedjed, soit de l'Hedjaz, jalouses de leur indépendance, se gouvernaient séparément, tout en accordant à la Mecque, à cause du sanctuaire commun, leur vénération religieuse.

Au milieu de cette diversité, encore si grande en Arabie, à l'entrée du 7e siècle, se manifestent les symptômes d'une tendance à l'unité, qui doit se produire sous Mahomet et se constituer par l'islamisme.

Au nord, la domination grecque des empereurs de Constantinople; au sud, à l'est et au nord-est, la domination sassanide, rivale de la précédente et devenue maîtresse de l'Yémen, de l'Hadramaut, de l'Oman et des côtes du golfe Persique, refoulent dans la région du centre et dans la région de l'Hedjaz, les tribus les plus réfractaires à toute espèce de conquête, les

éléments les plus intenses de liberté et d'indépendance, dont se compose la race arabe.

Par suite de leur génie natif, de la nature de leur patrie, du genre de vie qu'elle leur impose, de leurs contacts, de leurs mélanges, de leur origine sémitique: toutes ces tribus indépendantes, ismaélites et joktanides, éprouvent des sympathies communes de tempérament et de caractère, de mœurs, de coutumes et d'habitudes, de développement et de langage. Toutes repoussent le joug étranger; sont passionnées et aventureuses; ardentes et vindicatives; portées à la vengeance du sang; féroces, fières et courageuses; avides de gloire et de renommée; chevaleresques et héroïques; esclaves de l'honneur et de leur parole; généreuses et hospitalières; d'une sévérité jalouse envers le sexe le plus faible; pratiquant la circoncision, et livrées à la polygamie.

Quoique parlant divers dialectes, elles tendent vers une langue commune: grâce à leur instinct poétique, qui se développe de toutes parts, surtout depuis le 6e siècle; qui enfante des poëtes nombreux, et donne naissance à des concours, dont ceux qui ont lieu à la foire d'Ocadh et au temps des grands pèlerinages, sont les plus célèbres de tous, rassemblent de grandes multitudes, rapprochent les différentes tribus, et amènent des suspensions d'armes, comme en Grèce les jeux olympiques.

En présence de ces multitudes, avides de récits émouvants et de paroles harmonieuses, les chantres de la race arabe récitent, avec inspiration, les poëmes qu'ils ont composés et qui, une fois accueillis au concours, sont consignés en lettres d'or, sur des morceaux d'étoffes précieuses, suspendues religieusement dans le temple de la Caaba. C'est ainsi que se sont conservés les célèbres Moallakas, dus à la verve des sept poëtes: Imroulcays et Tarafa, Amrou, Harith, Lébid, Zoheyr; et Antara, le plus remarquable, mort l'an 615 de notre ère, au temps où s'élève Mahomet. Dans ces poëmes, reflet vivant des rivalités et des luttes, de l'histoire, de la vie, des sentiments et des passions du peuple arabe, se fixe, s'épure et se développe la langue littéraire de ce peuple; qui puise dans tous les dialectes; prépare ainsi efficacement, par l'unité même de langage, la grande unité nationale, et devient la base et le point de départ d'une culture plus générale, qui fleurira dans l'islamisme.

A ce grand travail poétique, tout esthétique et littéraire, se joint, pendant la même période, une fermentation religieuse, qui prélude, dans une autre sphère, à la révolution profonde que doit opérer Mahomet, et qui achèvera de constituer, par la religion et la politique, l'unité nationale arabe.

Comme héritage de toute la race, subsiste, dans toute l'Arabie, le souvenir du Dieu de Sem, qu'on dé-

signe sous le nom d'Allah. Mais à ce fond monothéiste, est venu se joindre, de bonne heure, d'une part, sous l'influence camite, de l'autre, par suite des contacts avec les peuples étrangers, un naturalisme idolâtre; qui varie selon les tribus; qui admet des divinités intermédiaires et inférieures; qui révère, comme objets de culte, des pierres, des plantes, des animaux, des personnages historiques, le soleil, la lune et les étoiles, ainsi que les génies et les anges. Toutes ces fausses divinités, sans former un système commun, prennent leur place dans ce paganisme, dont les idoles sont réunies, au nombre de plus de trois cents, dans le temple de la Caaba. A cette idolâtrie complexe, qui revêt, surtout dans l'Yémen, le caractère de sabéisme ou de religion astronomique, et se teint même, sur certains points, de magisme et de brahmanisme, se rattachent des superstitions magiques et divinatoires; des centres de pèlerinage, tels que le temple de la Mecque et autres temples moins célèbres, particuliers à certains dieux; des offrandes religieuses diverses; des sacrifices d'animaux, et même, dans certaines circonstances, jusqu'à des sacrifices humains; sans parler de l'infanticide, dont l'usage atroce et barbare porte un grand nombre de parents à enterrer leurs filles vivantes, lorsqu'ils ne veulent pas les élever.

Au sein de ce paganisme arabe, qui diffère d'une tribu à l'autre, pénètrent, dans la suite des temps,

d'autres éléments religieux, qui, aux premiers siècles de notre ère, et avant l'époque de Mahomet, commencent à déconsidérer les superstitions nationales.

Des Juifs, émigrés de leur patrie, depuis les conquêtes des Assyriens, des Chaldéens, et depuis la grande dispersion, qui a suivi la conquête romaine, se sont portés en Arabie, principalement dans l'Hedjaz, et ont fait de nombreux prosélytes, non-seulement dans cette province, mais encore jusque dans l'Yémen, dont plusieurs rois hamyarites de la dynastie de Tobbas ont embrassé le judaïsme.

Le christianisme, de son côté, prêché déjà en Arabie, par saint Paul et par Origène, aux premiers siècles de notre ère, est devenu la religion des Ghassanides, et autres tribus du nord de cette grande région, où, même dans le royaume d'Hira, quelques princes l'ont favorisé. L'Yémen, au sud de la presqu'île, s'est vu aussi évangélisé, par les soins des Grecs d'Orient ; et c'est à la persécution, entreprise par Abou-Nowas, contre les chrétiens de l'Yémen, qu'est due la conquête du pays, par les chrétiens de l'Abyssinie; qui tendent à y répandre leur foi ; qui opposent Saana à la Mecque; qui font de l'église de cette ville, le centre d'un pèlerinage, rival de celui de la Caaba, et sont plus tard expulsés par les armes des Sassanides, dont l'influence est favorable au sabéisme et au magisme d'une partie des tribus de l'Yémen et des bords du golfe Persique.

Grâce aux mélanges et aux contacts qui rapprochent les tribus arabes ; au développement progressif d'une culture spirituelle et d'une langue commune à toutes ; au grand mouvement esthétique, intellectuel et littéraire, qui se prononce dans leurs assemblées, et à la diffusion croissante des idées juives et chrétiennes : on voit se faire jour, de plus en plus, à partir du 6e siècle, l'horreur des coutumes sanguinaires ; le mépris de l'idolâtrie ; la lumière du monothéisme ; le respect du Dieu d'Abraham, dont le nom est en vénération, non-seulement aux Ismaélites, mais encore à tous les Arabes. Il ne manque plus, pour réunir les membres épars de ce grand peuple, qu'un de ces hommes extraordinaires, qui concentrent, dans leur personne, les tendances et l'esprit de leur race ; qui exercent un charme puissant, par quelque sympathie commune ou quelque passion contagieuse, et qui dominent les multitudes, par l'ascendant de leur volonté, de leur conviction et de leur génie.

C'est de la tribu des Coréischites, qui domine alors à la Mecque ; de la descendance de Kosaï, qui a fondé cette domination, et de la famille de Haschem, chargée de l'administration du temple de la Caaba et de la dignité de Chérif, équivalente à celle de prince, qu'au début du 7e siècle, surgit cet homme extraordinaire, qui doit saper l'idolâtrie, imposer à tous les Arabes la croyance et le culte d'Allah et faire

en même temps, de ce peuple, une des puissances conquérantes les plus redoutables de la terre.

Issu d'Haschem, par son grand-père, le célèbre Abd-el-Mottaleb, qui avait voulu immoler aux dieux son plus jeune fils Abdallah, et qui venait de sauver la Mecque, attaquée par les Abyssins, dans la guerre dite de l'Éléphant, Mahomet naît de cet Abdallah et de son épouse Amina, en 571; reste orphelin dès son enfance, et a pour tuteurs, son grand-père, et ensuite son oncle Abou-Taleb, qui l'élève pour le négoce. Mahomet prend part, dans ce but, aux grands voyages annuels qu'exécutent les caravanes, soit dans l'Yémen, soit en Syrie; reçoit, dans ce dernier pays, la connaissance du christianisme d'un moine grec, nommé Sergius, qui lui prédit de grandes destinées; prend part, à l'âge de quatorze ans, avec la tribu des Coréischites, à la défense de la Caaba; s'adonne longtemps au commerce, et épouse, à l'âge de vingt-cinq ans, une riche veuve, nommée Cadidja, dont il a soigné les affaires et que captivent, à la fois, son extérieur imposant et toutes les qualités de l'esprit qu'il a reçues de la nature.

Mahomet use de ses loisirs, pour cultiver la poésie, méditer sur les choses divines et se livrer à l'ascétisme. Retiré souvent sur une montagne, dans le voisinage de la Mecque, il se livre aux inspirations de son esprit extatique, et accorde confiance aux visions

de son imagination brûlante, que contribuent à exalter les crises d'une maladie nerveuse, qui le travaille dès sa jeunesse.

Arrivé à l'âge de quarante ans, l'an 611 de notre ère, pendant une nuit du Ramadan ou du mois consacré au jeûne, il se regarde comme investi, par l'ange Gabriel lui-même, de la charge de prophète de Dieu; annonce des révélations qu'il tient du messager céleste, et qui, rédigées en arabe, d'un style vivant, plein d'éloquence, sous une forme incohérente et d'une manière successive, sont recueillies après sa mort et mises dans un certain ordre, par son beau-père Abou-Bekr, et constituent le fameux Coran, livre sacré de l'islamisme.

La religion de Mahomet, si connue sous le nom d'Islam, ou de résignation à Dieu, désigne ceux qui la professent, sous le titre de Moslemin ou musulmans, de Moumenin ou de croyants, et se compose d'un mélange de judaïsme, de christianisme, et de superstitions arabes.

Elle pose comme base de la croyance cette courte profession de foi: «Il n'y a point d'autre dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète.» Elle joint à ce dogme fondamental d'un Dieu unique, sans compagnon, et à l'exclusion bien positive du dogme de la Trinité, la proscription de l'idolâtrie; l'existence des anges messagers et spécialement des anges gardiens, et de Satan

ennemi de l'homme; le fait de la chute et du péché; la nécessité de la foi au Dieu unique et en son prophète, et le mérite des bonnes œuvres, sans rédemption expiatoire et sans besoin de régénération opérée par le Saint-Esprit, pour participer au salut. Elle admet, de plus, l'existence de nombreux prophètes successifs, qui ont paru dans tous les siècles, pour ramener les hommes à Dieu, tels qu'Adam, Noé, Abraham, Ismaël, le père des Arabes, Moïse, Jésus et Mahomet, qui est le dernier, et le plus grand de tous; l'autorité des Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, et surtout celle du Coran, source de la foi musulmane. Elle proclame la résurrection et le jugement, qui attend les hommes après la mort; l'existence d'un paradis, peint sous des couleurs sensuelles et plus ou moins allégoriques, et l'existence d'un enfer, avec des tourments infinis. Enfin, l'une de ses grandes doctrines est celle d'une prédestination, soit pour le bien, soit pour le mal, réglée d'une manière absolue, dans le conseil éternel d'Allah, et qui, sans nier expressément toute liberté responsable, a donné forcément naissance à un fatalisme sans bornes, qui tantôt exalte le courage jusqu'au mépris même de la mort, et tantôt énerve les âmes, en les plongeant dans l'apathie et dans une stupide indifférence.

A ces doctrines religieuses vient se rattacher une morale, dont les préceptes sont puisés dans l'Ancien et

le Nouveau Testament, et exposés par Mahomet, avec une grande richesse d'images. Cette morale de l'islamisme proclame surtout le devoir d'une absolue confiance en Dieu et d'une profonde reconnaissance. Elle prescrit au musulman la justice, la véracité, la fidélité à son serment, à sa parole et à ses promesses; la douceur et la modestie; la bienfaisance et la patience; la lutte contre les passions, ce qui ne l'empêche pas de sanctionner l'usage de la polygamie, qui concourt, comme le fatalisme, à entraver le développement des hautes facultés morales et à subordonner l'esprit à l'influence de la chair. Elle exalte, dans le croyant, l'orgueil de sa propre justice, et lui inculque le mépris et l'horreur pour les infidèles, les incrédules, les idolâtres, que Dieu réserve, dans sa haine, au feu et aux tourments de l'enfer.

Comme pratiques cérémonielles et formes de culte extérieur, l'islamisme admet et consacre l'usage de la circoncision; règle le culte de la prière, qui a lieu aussi en faveur des morts, et qui doit se faire cinq fois le jour, le visage tourné vers la Mecque; ordonne la récitation, qu'accompagne plus tard le rosaire, des cent moins une perfections et des cent noms de Dieu ou d'Allah; commande le repos du vendredi, avec un culte solennel; prescrit le jeûne du Ramadan, au mois où le Coran fut révélé, et qui est une espèce de carême, suivi des fêtes du Beïram; joint à toutes ces cérémo-

nies des purifications nombreuses et de fréquentes ablutions; recommande comme méritoire le pèlerinage de la Mecque, que doit faire chaque musulman au moins une fois dans sa vie; insiste sur les nombreuses aumônes, dont le minimum est fixé au dixième des revenus de chacun, et défend expressément l'usage du vin et du sang, et celui de la chair de porc.

L'islamisme n'a point de prêtres, formant un corps sacerdotal; il n'a que des docteurs de la loi, chargés d'expliquer le Coran, d'en surveiller l'observation, et de s'aider de la Sunna, ou de la tradition religieuse. Les membres de cette corporation, qui portent le titre d'Ulémas, et dont le chef s'appelle Mufti, sont à la fois les théologiens et les juristes de l'islam, dont le Coran n'est pas seulement le code sacré et religieux, mais encore le code de droit, qui détermine les châtiments des divers crimes et délits d'un ordre purement civil, et base le système pénal sur les principes du talion, sauf pour le vol et l'adultère, punis, l'un de la mutilation et l'autre de la peine de mort.

En jetant les fondements de l'islam, dont il se regarde comme l'apôtre, et comme l'Imam par excellence, c'est-à-dire le guide, le modèle et le pontife des croyants, Mahomet veut qu'il se répande sur tous les peuples de la terre, et déclare la guerre sainte à tous ceux qui refusent de croire ou de se soumettre à un

tribut. Cette guerre sainte aux infidèles est appelée la voie de Dieu. C'est l'œuvre la plus méritoire que puisse faire le musulman, et quiconque meurt en combattant pour la cause sacrée d'Allah, reçoit le pardon de tous ses péchés et entre dans le paradis.

Ainsi est prescrite et sanctionnée la propagande mahométane, par la violence et par l'épée; ainsi est recommandé l'emploi des armes mondaines et charnelles, pour soumettre tout ce qui résiste au prophète et à sa parole; ainsi se montre à découvert l'esprit même de l'islamisme, qui est opposé à celui du Christ, comme l'orgueil à l'humilité, la violence à la persuasion, l'asservissement des consciences à la vraie liberté morale, et les hideuses inspirations du despotisme religieux, du fanatisme et de la haine, à celle du zèle compatissant, de la charité et de l'amour.

C'est d'abord au sein de sa famille et de ses relations intimes, que Mahomet prêche ses doctrines et fait ses premiers prosélytes, tels que son épouse Cadidja, Waraka, l'un de ses parents, son esclave affranchi Séïde, Abou-Bekr, Othman ou Osman, et Ali, fils d'Abou-Taleb, cousin, puis gendre du prophète.

A dater de l'an 614, Mahomet prêche publiquement; augmente le nombre de ses adeptes; trouve une violente opposition dans la tribu des Coréischites et son chef Abou-Sofian, qui conspirent pour le mettre à mort, et s'enfuit de la Mecque à Yatreb, dont les

habitants le reçoivent, se constituent ses auxiliaires, fraternisent avec ses disciples; et qui, à partir de cette époque, est connue sous le nom de Médine, ou de Medinet-el-Nabi, c'est-à-dire la ville du prophète.

De cette fuite de Mahomet, qui est connue sous le nom d'Hégire, et qui a lieu le 16 juillet de l'année 622, date l'ère des peuples musulmans.

C'est de Médine, que Mahomet, entouré de nombreux partisans, commence à propager l'islam, par une série de combats, surtout contre les Coréischites, auxquels il enlève la Mecque, l'an 630 de notre ère. Devenu maître de cette ville et du temple de la Caaba, dont il extirpe les idoles, il en fait le grand sanctuaire, la ville sainte, la métropole et le centre du mahométisme. En vain plusieurs peuplades juives et de nombreuses tribus arabes avaient voulu et veulent encore défendre leur indépendance; les unes finissent par céder et par se soumettre librement; les autres sont soumises de force; et, dès l'an 632, la plus grande partie de l'Arabie reconnaît la loi du prophète, qui fait, avec cent mille croyants, le pèlerinage de la Mecque; projette des conquêtes au dehors, et tombe malade à Médine, où il meurt le 17 juin, et où se trouve son tombeau.

Préoccupé, depuis longtemps, de l'importance de sa mission, Mahomet, par des ambassadeurs, avait sommé les souverains de se soumettre à l'islamisme.

L'empereur d'Orient, Héraclius, l'exarque de la province d'Égypte, et le Négus d'Abyssinie n'avaient point accédé à l'appel; Cosroës Parviz, roi de Perse, avait lacéré son message; Amrou, le roi des Ghassanides, vassal de l'empire d'Orient, avait fait mourir ses envoyés, et une troupe musulmane, conduite par Séïde et Khaled, dont le premier paye de sa vie son zèle pour la cause du prophète, avait tenté, quoique sans succès, de s'emparer de ses États.

Mahomet, n'ayant point de fils, avait laissé des compagnons capables de continuer son œuvre, tels qu'Abou-Bekr, son beau-père, et Ali, époux de sa fille Fathime. Divisés, au premier moment, les suffrages des gens de Médine se portent du côté d'Ali; les suffrages de ceux de la Mecque sont favorables à Abou-Bekr, qui compte parmi ses partisans l'intrigante Ayescha, sa fille, devenue veuve de Mahomet, ainsi que le farouche Omar. Abou-Bekr, père d'Ayescha, l'emporte sur son concurrent; unit les pouvoirs religieux aux pouvoirs civils et politiques, et est reconnu par Ali, qui s'empresse de lui rendre hommage.

Les successeurs de Mahomet, nommés d'abord par l'élection, portent le titre de Khalifes ou de vicaires du prophète, et se suivent, au nombre de quatre, depuis l'an 632, jusqu'à l'année 660.

Abou-Bekr, qui règne deux ans (632-634), soumet, à l'aide de ses généraux, et surtout du vaillant Khaled,

les tribus arabes révoltées; est redevable à ce même Khaled, de la conquête du royaume d'Hira, vassal des Perses Sassanides, et cherche à enlever la Syrie aux empereurs de Constantinople, par les armes d'Abou-Obeïda, dont Khaled soutient les efforts.

A Abou-Bekr succède Omar, qui règne de 634 à l'an 644; prend le titre d'Émir-al-Moumenin, qui signifie prince des croyants; continue la guerre de Syrie; s'empare en 637 de la ville de Jérusalem, où il fonde, sur l'emplacement du temple, la mosquée qui porte son nom; achève la conquête entière de la Syrie, de la Palestine, et voit bientôt, à cette conquête, s'ajouter celle de l'Égypte, enlevée aux Grecs d'Orient par Amrou, l'un de ses généraux, qui prend Memphis et Alexandrie, et étend jusqu'à Tripoli ses conquêtes au nord de l'Afrique. Du côté de l'Euphrate et du Tigre, Omar pousse la guerre sainte, contre Yesdegird, roi de Perse, et gagne, par ses généraux, d'abord en 636, puis en 651, les deux grandes batailles décisives de Cadésia et de Nehawend, qui font de l'empire des Sassanides une province du Khalifat. Les Arabes s'avancent en vainqueurs jusque sur les bords de l'Indus, et pénètrent au delà de l'Oxus, où Yesdegird s'est réfugié sous la protection de la Chine.

A la mort du khalife Omar, assassiné par un Persan, dès l'an 644, Othman ou Osman est nommé khalife par les suffrages des Sunnites, qui s'attachent à

la Sunna ou à la tradition religieuse, maintiennent le droit d'élection, exercé depuis Mahomet, et repoussent les prétentions d'Ali, dont les partisans, qui, dès lors, forment la secte des Schiites, rejettent cette même tradition et voient dans le gendre du prophète, son légitime successeur. La domination musulmane fait de nouveaux progrès sous Othman, dont le général, Moawiah, enlève aux Grecs l'île de Chypre et quelques villes de l'Asie Mineure; tandis que, sur la côte d'Afrique, les armes du gouverneur d'Égypte s'avancent toujours plus à l'ouest, où elles portent l'influence arabe.

Victime d'une sédition, l'an 656, Othman a pour successeur Ali, qui triomphe de l'opposition d'Ayescha, femme de Mahomet, dont il est vainqueur dans l'Irack; trouve un concurrent dangereux dans le gouverneur de Syrie, Moawiah, que soutient Amrou, privé de sa province d'Égypte; lutte contre ces deux rivaux, qui se sont rendus indépendants, et meurt enfin, assassiné par un fanatique musulman, l'an 660 de notre ère.

Sous les auspices de Mahomet et des quatre premiers khalifes, anciens compagnons du prophète, les Arabes, transformés en héros par l'enthousiasme de l'islam, font rapidement la conquête d'une grande partie de l'Orient et suppléent, par cet enthousiasme, à une tactique défectueuse qui ne dispose guère que d'archers et d'une bonne cavalerie.

A l'aiguillon du fanatisme et d'une valeur héroïque, s'ajoutent l'appât du butin; le besoin qu'éprouvent les khalifes, pour éviter les séditions, d'occuper leur peuple au dehors; la facilité des Arabes à parcourir de grands espaces, à l'aide des chevaux et des chameaux; la soif de la vengeance du sang, qui devient brûlante dans les combats, et l'orgueil des premiers succès, qui exalte leur valeur guerrière.

L'égalité qui s'établit entre les vainqueurs et les vaincus, par l'adoption de l'islamisme, contribue, d'un autre côté, à grandir les forces des Arabes, dont les armées se recrutent partout, d'une multitude de prosélytes, qui deviennent Arabes par leur foi, se familiarisent promptement avec l'idiome de leurs vainqueurs, qui est la langue du Coran, et se mêlent d'une manière intime à la grande nation conquérante, qui consolide sa puissance en fondant plusieurs villes nouvelles, telles que Koufa et Bassora, dans la région du bas Euphrate. Pour ce qui est des khalifes eux-mêmes, ils sont puissants dans l'origine, par l'ascendant de leur dignité comme chefs suprêmes et comme imams de la religion musulmane, et donnent, dans les commencements, l'exemple de la simplicité, de la tempérance et de l'aumône. Une grande égalité, d'abord, règne entre ces princes et leurs sujets, qui obéissent volontairement et ne craignent pas même, dans certains cas, d'assigner le prince en justice. Les

khalifes rendent compte au peuple le vendredi de chaque semaine; s'entourent fréquemment de conseils, soit dans la paix, soit à la guerre, et ont auprès d'eux, pour fonctionnaires, un écrivain et un Cadi, qui est le juge de la ville de Médine. Les provinces sont administrées par des Émirs, qui sont revêtus de pouvoirs civils et militaires. Les guerriers, à partir d'Omar, jouissent de certains revenus, qui en font une espèce de noblesse; et les conquêtes étendues qui signalent les armes arabes, deviennent la source d'immenses richesses, qui proviennent des contributions imposées aux pays conquis. La cinquième partie du butin est réservée au chef de l'État; mais déjà le khalife Othman considère cette propriété comme sa propriété personnelle, et la simplicité première des successeurs de Mahomet tend à céder à l'influence des richesses acquises par la guerre et du luxe des autres nations.

C'est à ce moment important, que monte sur le trône des khalifes, en la personne de Moawiah, la dynastie des Ommyades; qui tirent leur nom d'Ommyah, bisaïeul de Moawiah, par son père Abou-Sofian, grand adversaire de Mahomet; qui, pendant quatre-vingt-dix ans, sous quatorze princes successifs, gouvernent l'empire des Arabes; impriment le sceau de l'hérédité au pouvoir d'abord électif; s'éloignent de la simplicité et de la grandeur de caractère, qui distinguent

leurs prédécesseurs; transforment leur autorité en un despotisme militaire, à l'allure tout orientale; donnent à leur puissant empire, par des conquêtes toujours croissantes, son plus haut degré d'étendue, et fomentent, d'un autre côté, des éléments de division, qui se développent au dedans et préparent la dissolution et la ruine du khalifat.

Moawiah fait de Damas la capitale de ses États; attaque l'empire d'Orient; menace par terre et par mer la ville de Constantinople, qu'il vient attaquer chaque année; obtient enfin de Constantin IV la possession de l'île de Chypre, de quelques îles de l'archipel, d'une portion de l'Asie Mineure, et voit Akhba, l'un de ses guerriers, s'emparer de Barca, de Tripoli, au nord du continent d'Afrique; fonder la ville de Kaïroan, à quarante lieues au sud de Carthage; combattre les peuples berbères; pénétrer jusque dans l'Atlas et jusqu'aux côtes de l'Atlantique, et menacer l'Espagne même, dont il songe à faire la conquête.

Son fils Yésid, qui lui succède de 679 à l'an 683, règne d'une manière tyrannique; étouffe le parti des Alides, qui se révoltent dans l'Irack; maintient le pouvoir des Ommyades et est suivi de Moawiah II, de Merwan Ier et d'Abdel-Malek, qui règne jusqu'en 705.

Sous le khalifat d'Abdel-Malek, l'Arménie, enlevée aux Grecs, est conquise par les Arabes; la conquête des côtes d'Afrique se continue et s'affermit, surtout

par la prise de Carthage et par les exploits de Musa, qui impose l'islamisme aux Berbères et extirpe le christianisme.

Sous le règne de Walid Ier, qui succède à Abdel-Malek, de 705 à 714, son général Kothaïbah s'empare, du côté de l'Asie, de toute la région comprise entre l'Oxus et le Jaxarte et porte l'islamisme aux Turcs; tandis que le fameux Musa, dans l'Afrique septentrionale, envoie son lieutenant Tarik, faire une expédition en Espagne, où l'appelle le comte Julien, qui trahit le roi des Wisigoths. Tarik traverse le détroit qui prend le nom de Gibraltar; attaque les Wisigoths d'Espagne, dont il défait le roi Roderic, à la bataille de Xérès, l'an 711 de notre ère, et est bientôt suivi de Musa, qui soumet toute la Péninsule, à l'exception de la Galice, des Asturies et de la Biscaye, où se maintient, dans les montagnes, un noyau de réfugiés chrétiens, qui gardent leur indépendance. Les Arabes envahissent ensuite, à partir de l'an 716, les provinces du sud de la France, qu'ils sont forcés d'abandonner, après la défaite de Poitiers, que leur fait subir Charles Martel, l'an 732 de notre ère, et après quelques nouveaux échecs, qui les rejettent en Espagne.

A Walid, succède Soliman, qui règne d'une manière tyrannique, occupe le trône pendant trois ans et envoie contre Constantinople, une flotte qui essuie de grands désastres.

Son successeur, Omar II, le meilleur de tous les Ommyades, essaie en vain de ramener l'antique simplicité de mœurs et l'esprit des premiers khalifes. La corruption est devenue si grande, qu'il passe pour un insensé, et qu'il périt par le poison, l'an 720 de notre ère.

Pendant l'espace des trente années qui suivent le règne d'Omar II, jusqu'à l'an 750, six princes de la même famille, Yésid II, suivi d'Hescham, Walid II, Yésid III, Ibrahim et Merwan II, qui est le dernier des Ommyades, occupent le trône des khalifes.

Au point de vue de son extension, l'empire est à son apogée. Il renferme, dans ses limites, toute la presqu'île de l'Arabie; les contrées à l'ouest de l'Indus; la Perse et toute la Transoxiane ou le Turkestan occidental; l'Arménie et toutes les régions qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate; la Syrie et la Palestine; une partie de l'Asie Mineure et quelques îles de l'Archipel; toute l'Afrique septentrionale, depuis l'Égypte et la Nubie, jusqu'à l'océan Atlantique; toute l'Espagne jusqu'aux Pyrénées, excepté les montagnes du nord, et même, pendant quelques années, une partie du sud de la France.

Mais au dedans, s'est opérée la dégénération graduelle du khalifat héréditaire, en un despotisme sans frein. Les princes ommyades abandonnent tous les soins du gouvernement aux vizirs et aux généraux; se plongent eux-mêmes dans la mollesse et dans les

délices du sérail; dépensent les trésors de l'empire en constructions, en vêtements, en objets de luxe et de parure, et voient leur exemple suivi par les gouverneurs de provinces, dont ils sont tentés fréquemment de se défaire par jalousie ou par la crainte qu'ils leur inspirent. L'infériorité des Arabes, en face des peuples civilisés qu'ils ont asservis par les armes, les porte à faire de nombreux emprunts à ces populations conquises. Ils confient toutes les écritures et la perception des impôts à des chrétiens, qui emploient le grec dans leurs comptes et dans leurs livres, jusqu'à ce que le khalife Walid y substitue la langue arabe. Par suite de leur ignorance, plús encore que par politique, les Arabes font peu de changements dans l'état des pays conquis. Ils somment toutefois les vaincus, de se convertir à l'islamisme; établissent des priviléges, en faveur de ceux qui l'embrassent, et imposent un tribut onéreux à ceux qui veulent garder leur foi. Les musulmans ne paient que la dîme, tandis que les autres sujets paient le cinquième et même le tiers des revenus de ce qu'ils possèdent, et que les juifs et les chrétiens sont soumis à la capitation ou contribution personnelle. Toutes les provinces sont exploitées à l'avantage des khalifes, qui en afferment les redevances et qui les laissent pressurer par une foule de gouverneurs, qui unissent l'autorité civile à la puissance militaire.

Quant à la culture de l'esprit, les vastes conquêtes des Arabes les initient aux connaissances des Indiens, des Perses et des Grecs, que méprisent les premiers khalifes, et dont les monuments précieux sont souvent détruits par leurs ordres. Mais les Nestoriens et les juifs acquièrent, auprès de leurs successeurs, une certaine considération, comme médecins et comme astrologues. Les Arabes prennent goût, peu à peu, aux sciences qui leur sont étrangères. Certaines études accessoires s'ajoutent à l'étude du Coran, et les villes de Koufa et de Médine, comme siéges de tribunaux suprêmes, comptent de savants interprètes, qui jettent les bases scientifiques du droit et de la théologie de l'islam. La géographie est, de toutes les sciences, celle qui doit le plus aux Arabes, soigneux de connaître les pays qu'ils ont subjugués par les armes, et sur lesquels, de très-bonne heure, ils sont riches en renseignements.

Le commerce souffre d'abord des guerres et des bouleversements qui signalent leurs rapides conquêtes. Mais il finit par profiter, et de l'extension de la race arabe, par suite de ces conquêtes mêmes, et des relations que l'islamisme fonde, dès lors, entre les peuples les plus distants les uns des autres, et du besoin qu'éprouvent ces peuples d'échanger leurs divers produits. La dévotion des musulmans facilite ces relations, par le soin qu'elle prend d'établir

de nombreux caravansérails et des puits pour les voyageurs.

Pour ce qui est de l'agriculture, les Arabes ne s'en occupent que là où ils ne peuvent s'en dispenser. Ils préfèrent, en général, les professions industrielles, qu'ils regardent comme honorables; et ce peuple conserve encore ses goûts et son humeur guerrière, au milieu de la corruption que développe l'exemple des khalifes.

Grâce à cette corruption croissante, se manifestent de toutes parts, dès le milieu du 8e siècle, des symptômes de révolution, qui menacent le trône des Ommyades. Trois grands partis sont en présence dans différentes parties de l'empire. Les Ommyades dominent surtout dans la Syrie et en Espagne; les Alides ou les Fathimites, en Arabie et dans le Magreb ou l'Afrique nord-occidentale; les Abassides ou descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, dans les provinces orientales.

Un de ces derniers, Abul-Abbas, proclamé khalife par les siens, lève, après son frère Ibrahim, l'étendard de la guerre civile; bat Merwan II, en 750, dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate; force à fuir ce prince malheureux, qui tombe sous le fer d'un assassin; fait massacrer, dans tout l'empire, tout ce qui reste des Ommyades, jusqu'aux enfants à la mamelle, depuis l'Inde jusqu'à l'Atlantique; et substitue à cette dy-

nastie, la dynastie des Abassides, qui conserve le khalifat jusqu'à l'époque où les Mongols l'anéantissent complétement, en 1258.

Pendant l'espace de cinq siècles, la dynastie des Abassides fournit, en tout, trente-sept khalifes, dont les premiers jettent un éclat qui s'efface sous leurs successeurs, et qui fait place rapidement à une profonde décadence.

Abul-Abbas, le Sanguinaire, qui règne de 750 à 754, transfère de Damas à Hira, et bientôt après à Anbar, sa résidence personnelle ; voit l'Espagne arrachée à l'empire, par le célèbre Abderrhaman ou Abdérame, seul rejeton des Ommyades échappé à la proscription, et est occupé, jusqu'à la fin, à lutter contre des révoltes que suscite le parti vaincu.

Le règne de son frère Al-Mansor, de 754 à 775, est le premier d'une suite de khalifes, dont le nom est devenu célèbre, par suite de leur magnificence, de leur grande administration et de leur amour pour les lettres. La ville de Bagdad, qui est fondée non loin de l'antique Ctésiphon, devient dès lors la capitale du grand khalifat d'Orient et l'un des foyers principaux de la civilisation arabe. Sur le terrain de la politique, renaissent sans cesse les révoltes des Fathimites ou des Alides, et se développent plusieurs sectes, qui deviennent ensuite dangereuses, telles que la secte des Rawendis, qui professe la transmigration

de la haute dignité d'iman, du corps d'un imam dans un autre. Al-Mansor fait des guerres heureuses contre l'empire d'Orient; mais dès ce moment, se manifeste l'impossibilité croissante de retenir en un seul faisceau toutes les parties du grand empire.

Sous le khalife Mahadi, de l'an 775 à 785, l'esprit de secte fait des progrès; la doctrine empruntée à l'Inde, d'incarnations divines, qui ont lieu dans la personne de grands prophètes, se répand au sein de l'islam; gagne de nombreux partisans; et ces sectaires, vêtus de blanc, forment un parti politique, hostile à celui des Abassides, qui a pour insigne la couleur noire.

Hadi, qui ne fait que passer, est suivi de son jeune frère, le khalife Haroun-al-Raschid, qui occupe le trône de Bagdad et s'environne d'une cour brillante, depuis 786 jusqu'à 809 de notre ère. Dans ce prince, devenu célèbre, qui est la personnification du génie de la race arabe, élevée à sa plus haute culture, se rencontrent les qualités d'un monarque, à la fois absolu, et occupé du bien de ses peuples; d'un habile administrateur et d'un protecteur magnifique des lettres, des sciences et des arts, de l'agriculture et du commerce. Contemporain de Charlemagne, qui reçoit de ce prince une ambassade, Haroun-al-Raschid, dans huit campagnes, triomphe des Grecs d'Orient, qui sont soumis à un tribut; élève l'empire des Arabes à

son plus haut point de splendeur; étouffe l'esprit de révolte qui couve partout chez les Alides; est secondé pendant longtemps, dans les travaux brillants de son règne, par des vizirs de la famille des Barmécides, victimes d'une sanglante disgrâce ; et voit d'abord les Aglabites, puis les Alides Edrisites, enlever au khalifat de Bagdad, tout le Magreb oriental et occidental, où s'établissent ces dynasties, qui gardent leur indépendance.

Les trois fils d'Haroun-al-Raschid, Amin, Al-Mamoun, Motassem, arrivent tour à tour à l'empire, d'après le testament de leur père. Al-Mamoun règne pendant vingt ans, à partir de l'an 813, où il renverse son frère Amin, jusqu'à l'an 833, et élève son nom au même rang que le nom même d'Al-Mansor, et que celui d'Haroun-al-Raschid, par les grands encouragements qu'il accorde aux arts et aux sciences. Agité d'abord par des troubles, des révoltes, des guerres civiles, son règne développe, de plus en plus, certaines tendances philosophiques, qui minent bientôt les principes de la foi aveugle au Coran; engendrent des luttes de croyances et souvent des persécutions, de la part des khalifes eux-mêmes; affaiblissent l'élan spontané qui avait entraîné les Arabes, et frayent les voies à la décadence qui, à partir des règnes suivants, commence pour ne plus s'arrêter. Al-Mamoun commet l'imprudence d'introduire les esclaves turcs dans le

maniement des affaires; d'accorder au fameux Thaher, qui l'a élevé sur le trône, le gouvernement héréditaire de la province de Khorasan, et de favoriser ainsi le démembrement du khalifat.

Al-Motassem, son successeur, depuis l'an 833 à l'an 847, commet la faute, plus grande encore, d'admettre jusque dans son conseil, les esclaves turcs affranchis, et de se former une garde, toute composée d'esclaves turcs, qui constituent, dès cette époque, une milice redoutable, vivant de rapines et de violences, et disposant à volonté du sort et de la vie des khalifes. Les gouverneurs s'entourent eux-mêmes d'une garde turque analogue. Le despotisme militaire se développe dans tout l'empire; des révoltes fréquentes ont lieu, et les frontières sont dévastées, par les guerres qui se renouvellent avec l'empire d'Orient.

C'est d'une part l'ébranlement de la vieille foi musulmane et les luttes des sectes entre elles; de l'autre, l'admission des Turcs aux plus hautes charges de l'État, qui, à partir de ce moment, alimentent les divisions et précipitent vers sa ruine la domination des khalifes.

De l'an 842 jusqu'à l'an 934, onze princes se succèdent sur le trône, tels que Watek, Mothawakkel, Mostanser, Mostain et Motaz, Mothadi, Mohamed Billah, Mothaded Billah, Moctafi, Moctader Billah et Kaher.

La débauche et la cruauté distinguent la plupart de

ces princes, qui ont presque tous une fin tragique; sous lesquels renaissent sans cesse les révoltes, les trahisons, les meurtres et les guerres civiles, les persécutions religieuses et le fanatisme des sectes, parmi lesquelles celle des Karmathes, qui prend naissance sous Motamed, de l'an 870 à l'an 892, et se rend maîtresse de l'Arabie, est l'une des plus formidables. Cette secte, d'une nature mystique, et dont les membres sont liés, par la religion du serment, à s'occuper de propagande, et à obéir aveuglément à leur chef spirituel, est identique, pour le fond, avec celle des Ismaéliens, ainsi qu'avec celle des Assassins, si fameux du temps des croisades.

Au milieu de la confusion qu'enfantent ces principes d'anarchie, toutes les provinces du khalifat voient leurs gouverneurs militaires, les uns arabes, les autres turcs, proclamer leur indépendance, comme autant de nouvelles dynasties; de sorte que le khalife Rhadi, frère et successeur de Kaher, depuis l'an 934 jusqu'à l'an 940, voit ses possessions limitées à Bagdad et à ses environs. C'est alors que, pour conserver une dernière ombre de pouvoir, il donne, en 935, avec toute l'administration des choses civiles et militaires, le titre d'Emir-al-Omrah, ou de commandant, et de prince des princes, au chef de la garde turque, Abu-Beker-Ebn-Raïek, en ne réservant aux khalifes que l'autorité spirituelle, à laquelle

rendent encore hommage les dynasties indépendantes des diverses provinces d'Asie.

Le khalifat, dès ce moment, perd son double caractère et son influence politique ; n'a plus qu'un ascendant religieux, qui est même nul dans l'Afrique du Nord, en Égypte et en Arabie, et entre dans la dernière période de sa complète décadence. Plongés dans une honteuse mollesse, et asservis à la tutelle de leurs nouveaux maires du palais, dont la charge, seule enviée, excite les ambitions rivales, les faibles khalifes de Bagdad, pendant l'espace de trois siècles, sont les jouets de la politique, de l'intérêt et des passions d'une série d'Emirs-al-Omrah qui, souvent, les créent, les déposent, les mutilent ou les font mourir; les abreuvent de leur mépris, ou les trahissent au besoin.

Dès l'an 945, la charge d'Emir-al-Omrah passe à la dynastie des Buides, maîtresse de la Perse et de l'Irak, qui conserve cette dignité jusqu'à l'an 1056, où elle en est dépossédée par les Turcs Seljoucides, qui en remplissent les fonctions, jusque dans le 12e siècle. Elle passe plus tard à Saladin, le célèbre sultan d'Égypte, de la dynastie des Ayoubites, qui éclipse complétement les descendants des Abassides, dont la ruine s'avance à grands pas.

Dix-sept khalifes règnent à Bagdad, depuis la mort de Rhadi, l'an 940 de notre ère, jusqu'en 1258, et

se succèdent sous les noms de Motaki et de Mostakfi, de Mothi et de Thaï, de Kader et de Kaiem, de Mostadi et de Mostadher, de Mostarched et de Rasched, de Moctafi et de Mostandged, de Mosthadi et de Naser, de Daher et de Mostanser, et enfin de Mostasem Billah, le dernier khalife abasside.

L'état de complète dissolution où se trouve alors le khalifat; les querelles toujours renaissantes des Sunnites et des Schiites, et la jalousie d'un vizir, qui favorise les Alides et conspire contre Mostasem, laissent ce dernier sans défense contre l'invasion des Mongols, qui, depuis plus d'un demi-siècle, sont la terreur de l'Orient. Ces redoutables conquérants viennent, sous la conduite d'Houlagou, assiéger la ville de Bagdad; la prennent d'assaut et l'incendient, en 1258; la pillent pendant plus de deux mois; outragent Mostasem et son fils, qu'ils font périr dans les tourments, et mettent fin au khalifat et au règne des princes Abassides.

Un rejeton de cette famille se sauve plus tard en Égypte; y reçoit du sultan Bibars le titre honoraire de khalife, et le transmet à ses descendants, qui conservent cette ombre vaine de la splendeur de leurs ancêtres, jusqu'en 1538.

Depuis la chute des Ommyades, l'an 750 de notre ère, jusqu'à la mort de Mostasem, les Abassides avaient rempli, pendant l'espace de plus de cinq

siècles, le rôle de vicaires du prophète. Les premiers princes de cette famille avaient porté à son plus haut point l'éclat du khalifat de Bagdad ; mais une rapide décadence s'était prononcée dans l'empire, dès le milieu du 9e siècle, et était arrivée à son comble du 10e jusqu'au 13e.

Bagdad, bâtie par Almanzor, avait succédé à Hira et à Anbar, qui, sous le règne d'Abul-Abbas, avaient succédé à Damas, comme résidence des khalifes; et non loin, dans son voisinage, s'était élevée, sous Motassem, avec un palais magnifique, une autre cité, Samara, destinée à être la résidence des troupes turques au service du prince.

Quoique, à partir d'Abul-Abbas, les khalifes fussent toujours choisis dans la famille des Abassides, le manque d'une loi de succession, précise et bien déterminée, avait sans cesse causé des troubles et entraîné, comme conséquence, les traitements les plus cruels, envers les membres de la famille qui auraient pu aspirer au trône. Les insignes extérieurs de la dignité souveraine étaient, en sus de la couleur noire, qui caractérisait le turban et les vêtements des Abassides, le manteau, avec le cachet et le sceptre de Mahomet. Les khalifes étaient investis des hautes fonctions de leur charge, par le grand cadi de Bagdad; recevaient l'hommage de leurs sujets, et avaient contracté l'usage de prendre des surnoms religieux. Entourés d'une

cour brillante, voluptueuse et corrompue, ils ne tardèrent pas à se plonger dans une mollesse énervante, à tomber dans une apathie, funeste aux intérêts de l'État, et à se distinguer surtout, par de folles prodigalités, par des cruautés révoltantes et par les plus honteuses débauches. Plus ils contractèrent l'habitude de vivre au fond de leur sérail, plus les femmes et les eunuques prirent d'influence sur les affaires, qui tombèrent aux mains des vizirs, soumis eux-mêmes à l'arbitraire et aux caprices des khalifes. Déjà sous le khalife Almamoun, l'un de ces vizirs réunit le pouvoir civil et militaire; et bientôt, comme nous l'avons vu, les commandants de la garde turque, et les gouverneurs des provinces, conquirent leur indépendance.

Tous les ressorts qui avaient jadis soutenu l'élan des Arabes, comme propagateurs de l'islam, comme guerriers et comme conquérants, s'étaient relâchés complétement, par suite des dissensions religieuses, nées au sein même de l'islamisme, et des divisions théologiques, qui rappellent celles des chrétiens dans l'empire de Constantinople. Comme les empereurs de Byzance, les khalifes s'étaient ingérés dans toutes ces querelles théologiques, qui eurent bientôt pour résultats, une véritable inquisition et des persécutions religieuses. Au milieu de cet état de choses, les khalifes ne purent plus compter sur la fidélité de leurs troupes;

surtout à partir du moment où les gouverneurs des provinces leur refusèrent l'obéissance. De là, comme suite inévitable, le besoin de soldats mercenaires, qui, dès 866, se recrutèrent d'esclaves turcs, disposèrent bientôt du trône, et devinrent la terreur du peuple, auquel imposait leur audace. La tactique, restée stationnaire, ne subit que de faibles réformes, empruntées aux Grecs de Byzance, et les finances de l'empire s'épuisèrent de jour en jour, par l'augmentation des impôts, par les rapines des gouverneurs, par l'altération de monnaies, introduites du temps d'Omar, et souvent modifiées depuis, et par des guerres continuelles, qui ne furent qu'une occasion de ruine.

Le côté historique brillant de la dynastie des Abassides est l'essor que prirent, sous ces princes, la culture intellectuelle et la littérature arabe. Almansor, en fondant Bagdad, avait fait de cette grande cité, le centre d'un vaste commerce, d'une splendide magnificence, et d'un mouvement tout nouveau dans la culture des esprits. Les arts de la paix prirent l'essor, dans cette ville, où Almansor attira, de Syrie surtout, des médecins chrétiens nestoriens, qui donnèrent bientôt l'impulsion à l'étude des sciences étrangères. Un grand nombre d'écrivains grecs et même des poëtes, comme Homère, avaient été traduits en syriaque. Le khalife fit traduire du grec, des ouvrages de philosophie, de médecine, de mathématiques, et

récompensa les savants qui le secondèrent dans ce travail. Son successeur, Haroun-al-Raschid, continua l'œuvre d'Almansor, encouragea la poésie et se montra l'ami des poëtes, qu'il combla d'honneurs et de présents. Almamoun renchérit encore sur ses deux grands prédécesseurs, et peupla sa cour de savants, originaires de Syrie, qui professaient le christianisme, et se distinguaient, comme médecins, comme astronomes et astrologues, et même comme philosophes. On continua la traduction d'un grand nombre d'écrivains grecs, soit d'après les originaux, soit d'après d'autres traductions, faites en syriaque ou en persan; et c'est ainsi que furent traduits Hippocrate, Galien, Théophraste, Aristote, Euclide, Ptolémée et quelques écrits de Platon. Almamoun fit aussi de Bagdad, le siége d'une académie, formée sans doute sur le modèle des écoles juives et chrétiennes, établies dans le voisinage. Il fonda de semblables écoles, dans les trois villes de Bassora, de Koufa et de Bokhara; fit rassembler des bibliothèques, dont il confia la direction à de savants littérateurs, et tenta même d'obtenir, de la cour de Constantinople, l'envoi d'un savant grec, Leo, versé dans la philosophie et dans les sciences mathématiques. Les khalifes, d'un autre côté, comprirent l'importance des voyages, dans un intérêt scientifique, et c'est ainsi qu'Haroun-el-Raschid fit exécuter à ses frais, par environ trois cents savants, des voyages pure-

ment littéraires. En même temps que les études sérieuses, la poésie se ressentit de la protection des Abassides. Les poëtes, accueillis à la cour, furent honorés et récompensés, et relevèrent, par leurs flatteries, l'éclat et la gloire des khalifes.

Tout ce mouvement de l'esprit arabe, au 8e et au 9e siècle, s'opère au moment où l'empire, qui a dépassé son apogée, marche à grands pas vers son déclin. A partir du 10e siècle, la décadence est manifeste. Toute la puissance des khalifes passe, depuis le règne de Rhady, aux mains des Emirs-al-Omrah. Le khalifat se désorganise en des souverainetés nombreuses. Une partie des institutions, créées en faveur de la science, cessent, faute d'encouragements; et finalement, les Mongols détruisent toutes ces institutions, et jettent dans les eaux du Tigre, toutes les richesses littéraires de la grande cité de Bagdad.

Mais la culture spirituelle avait germé chez les Arabes; était entrée dans leurs besoins; avait créé des traditions, un ensemble de connaissances, une littérature nationale; et quoique bornée dans ses limites et restreinte par l'islamisme, elle continua, dès cette époque, à témoigner de sa présence, et ne cessa de se transmettre à tous les peuples étrangers placés sous la loi de l'islam.

L'état de désorganisation, où était tombé le khalifat, devint funeste à l'industrie, incapable de s'élever, au

milieu d'un état de choses qui n'offrait, ni à la propriété, ni au travail, ni à la culture de la terre, des garanties de sécurité et de protection suffisantes. Le commerce souffrit lui-même des agitations continuelles, qui, liées aux dissensions des sectes, entravaient les pèlerinages, auxquels tenaient, en Orient, les opérations du négoce. Les Arabes s'étaient répandus jusque dans les régions de l'Inde, sur la côte de Malabar, sur la côte de Coromandel, à Sumatra, aux îles Maldives, dans la presqu'île au delà du Gange et jusque dans la Chine même; soit en suivant la route de terre, par le Khorasan et le Thibet; soit par mer, jusqu'à Canton, où allaient aborder leurs navires, et où ils avaient même un cadi ou un juge pour leurs nationaux. C'est de la Chine qu'ils tiraient la soie, le musc, la porcelaine, et beaucoup d'autres marchandises, qui trouvaient de nombreux débouchés, soit à Constantinople même, soit dans les villes mahométanes de l'Orient et de l'Afrique. Ce grand commerce avec la Chine se maintint dans le port d'Ormuz, jusque dans le 15e siècle. Les marchands arabes, en Afrique, avaient pénétré fort avant dans l'intérieur du continent; visitaient la côte orientale, et avaient formé dans les îles, situées le long de cette côte, des établissements commerciaux. Quant au commerce qu'ils faisaient avec les régions de l'Occident, il avait son grand entrepôt sur les côtes de la mer Noire, dans la

ville de Trébizonde; et leur commerce, vers le nord, les mit aussi en relation avec les peuples du Caucase, et plus tard avec les Mongols. Pour ce qui est de leur navigation, quoique active et très-étendue, elle n'avait lieu que le long des côtes, et n'était qu'un grand cabotage.

La population de l'empire, bien loin d'être une et homogène, était essentiellement mêlée, quoique l'islamisme eût amené une certaine fusion, entre ceux qui faisaient profession de l'islam. Ce mélange d'éléments divers, au point de vue ethnographique des nationalités conquises, avait nivelé peu à peu les différences de caractères, l'originalité des races et la physionomie des peuples. Le sentiment moral lui-même avait subi de graves atteintes, sous l'influence du despotisme, d'un arbitraire sans limites, des haines de l'esprit de secte et des désordres incessants, résultats de guerres continuelles. Quoiqu'un grand nombre, soit par crainte, soit pour des avantages terrestres, eussent embrassé l'islamisme, la plus grande partie des vaincus étaient restés chrétiens ou juifs, et jouissaient, malgré cela, d'une certaine considération. Malheureusement les querelles, si fréquentes entre les chrétiens orthodoxes et hérétiques, exerça une influence funeste, et fit regarder les orthodoxes comme partisans de l'empire grec et suspects aux Musulmans. Aussi est-ce chez les Nestoriens, que les khalifes cher-

chaient les hommes auxquels ils donnaient leur confiance, soit comme savants, comme médecins ou même comme gens d'affaires. Dès le règne de Motawakel, les chrétiens furent moins bien traités, et ils furent soumis, dès cette époque, à des distinctions humiliantes, qui furent poussées en Syrie, pour rendre leur fuite impossible, jusqu'à une marque distinctive apposée sur leur corps même. Soumis ainsi, de toutes parts, aux influences prépondérantes des musulmans et de leurs mœurs, les chrétiens vivant parmi eux prirent d'eux un grand nombre d'usages, d'habitudes et de traits de mœurs, qui les rapprochèrent de leurs maîtres.

Pour ce qui est, en général, de l'état des populations, il empira, de plus en plus, du 10e au 13e siècle, à mesure que l'ordre régulier fut remplacé par l'arbitraire; que les sujets furent rançonnés, par une foule de maîtres cupides, et que le khalifat démembré devint, dans toutes ses provinces, la proie des émirs ambitieux, qui s'élevèrent sur ses ruines.

XV.

Les divers États mahométans, sémites, japhétites ou camites, rattachés à la race arabe par le lien de l'islamisme : 1° Espagne; 2° Afrique; 3° Asie; 4° Empire ottoman; 5° Physionomie générale de la culture mahométane.

Dès le milieu du 8e siècle, les provinces les plus éloignées s'étaient détachées les premières du grand

khalifat des Arabes, affaibli par son étendue; par le rapprochement violent des éléments les plus divers; par l'absence d'un principe fécond d'organisation intérieure; par les sectes et les partis, formés au sein de l'islamisme, et par l'ambition personnelle de chefs souvent entreprenants, qui profitaient des circonstances, pour se créer une position, dans un intérêt dynastique.

1° *Espagne.*

C'est ainsi que l'Espagne, d'abord, s'était rendue indépendante sous le célèbre Abderrhaman ou Abdérame, seul rejeton des Ommyades, échappé au fer des Abassides, au milieu du 8e siècle. Reconnu, en 756, sous le titre d'Émir-al-Moumenin, Abdérame, proclamé Khalife par tous les mahométans d'Espagne, démembre ce pays de l'empire; fonde le khalifat d'Espagne, dont la capitale est Cordoue, et perpétue sa dynastie, qui compte, en tout, seize khalifes de la famille des Ommyades : Abdérame et Hescham I; Hakkam et Abdérame II; Mohammed Ier et Almoudhir; Abdallah et Abdérame III; Hakkam II et Hescham II: Mohammed II et Suleiman; Mohammed II et Hescham II, qui règnent pour la seconde fois; puis Hamoud, Kasim, Jahia, et finalement Hescham III, le dernier de cette dynastie, qui règne de l'an 1027 jusqu'à l'année 1031.

Par suite de la révolution qui crée le khalifat de Cordoue, et des troubles qui l'accompagnent, les

Wisigoths chrétiens, cachés dans les montagnes des Asturies, réagissent contre les Arabes, et jettent dès lors les fondements du royaume chrétien de Léon, suivi, aux 10e et 11e siècles, de ceux de Navarre et d'Aragon, ainsi que de celui de Castille, uni au royaume de Léon. Les Francs dépossèdent les Arabes de ce qui leur restait en Languedoc, comme conquis sur les Wisigoths. Une suite de guerres continuelles s'engagent entre les Arabes et les chrétiens de l'Espagne du nord, et ces guerres produisent entre eux, une rivalité séculaire, qui enfante de nombreux héros.

Mais à Cordoue, comme à Bagdad, les khalifes tombent dans la mollesse; les fréquentes rivalités et les intérêts des partis affaiblissent le khalifat, à l'avantage des chrétiens, jusqu'à ce que, sous Hescham III, que détrône une révolution, la dynastie des Ommyades tombe et disparaît avec lui.

Toute l'Espagne musulmane se décompose en petits États, que fondent, dans les villes principales, les émirs et les gouverneurs, qui prennent le titre de rois, au nombre desquels se distinguent : ceux de Murcie et de Badajoz; de Grenade et de Saragosse; de Majorque et de Valence; de Séville et de Tolède; de Cordoue et de Malaga; de Jaën et d'Alméria; de Lisbonne, de Dénia et de Tortose, et qui, par leurs rivalités et leurs divisions continuelles, facilitent aux

princes chrétiens le moyen d'agrandir leurs États, aux dépens mêmes des mahométans.

Par suite de ces rivalités, les rois de Séville ont recours à l'appui des Almoravides ou de la secte des Marabouths, puissants dans le nord de l'Afrique; qui passent alors en Espagne; sont victorieux, à Badajoz, en l'année 1086, d'Alphonse Ier, roi de Castille; soutiennent contre les chrétiens, parmi lesquels figure le Cid, la cause commune de l'islamisme; étendent leur domination sur les petits royaumes arabes, et font de Cordoue leur capitale.

Ils sont, dans le siècle suivant, renversés par une autre secte, née vers l'année 1120, celle des Mouahedin unitaires, nommés aussi les Almohades; qui subjuguent, au 12e siècle, les États mahométans d'Espagne; projettent de faire la conquête des royaumes chrétiens espagnols, et donnent ainsi occasion à une ligue des rois de Castille, de Navarre et d'Aragon, et à une croisade spéciale que publie le pape Innocent III. Battus en l'année 1212, à las Navas de Tolosa, près de la ville d'Ubéda, par toutes les forces des chrétiens, les Almohades se divisent et voient, de 1225 à l'an 1236, se dissoudre leur grand empire, qui s'étendait sur le Magreb et sur l'Espagne mahométane.

Dès lors, l'Espagne musulmane se détache de nouveau de l'Afrique, et se partage en petits États, ceux de Murcie et de Séville, de Cordoue et de Grenade,

dont le principal et le seul qui subsiste encore quelques siècles, est le petit royaume de Grenade, conquis enfin par les chrétiens, sous le règne célèbre d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique, en 1492.

Sous les khalifes ommyades de la dynastie d'Abdérame, l'Espagne s'était élevée à une prospérité remarquable. Les vainqueurs, maîtres du pays, s'étaient rapprochés des vaincus. Des chrétiens, en assez grand nombre, avaient embrassé l'islamisme, et les mélanges opérés entre la race passionnée et tout orientale des Arabes, et le peuple des Wisigoths, au tempérament germanique, avaient donné aux Arabes d'Espagne une physionomie à part. C'est ainsi qu'on vit, par exemple, se modifier au milieu d'eux, d'une manière avantageuse, les rapports entre les deux sexes, et se développer dans leurs mœurs, une tendance romantique et un esprit chevaleresque.

Jouissant d'immenses revenus, les khalifes ommyades d'Espagne firent preuve d'une prodigalité et d'un luxe, qui a laissé des traces, dans les édifices magnifiques, dans les bains et autres monuments qui se voient encore en Espagne, les uns plus ou moins conservés, les autres à l'état de ruines, et qui attestent, tout ensemble, la libéralité des princes, ainsi que leur goût pour les arts. L'éclat de leur cour était si grand, que même la noblesse chrétienne des différents États de l'Europe était sensible à cet attrait, et que des fils

de familles nobles ne dédaignaient pas de s'y rendre, et d'y remplir l'office de pages.

Les relations qui s'établirent entre les khalifes de Cordoue et les empereurs de Constantinople, ennemis comme eux des Abassides, influèrent d'une manière heureuse sur la culture scientifique, qui prit son essor en Espagne, du 9e au 11e siècle, et qui fleurit chez les Arabes, grâce à la protection des princes, et spécialement des Almoudhir, des Abdérame et des Hakkam, aussi zélés, sous ce rapport, que les Almansor, les Al-Raschid et les Almamoun de Bagdad. Sous l'impulsion et le patronage de ces princes mahométans d'Espagne, on vit se fonder des écoles à Cordoue, Grenade, Malaga, Séville, Tolède, Alméria, Murcie, Valence et autres villes, jouissant de quelque importance. Tolède devint surtout célèbre, et de cette ville, se répandit sur les contrées de l'Occident, un reflet de la culture grecque. On rassembla des bibliothèques; on fonda des institutions; on constitua des sociétés, qui eurent la science pour objet; on favorisa les voyages, en vue d'intérêts scientifiques. Quelques savants chrétiens d'Europe, attirés par la renommée des institutions musulmanes, alors florissantes en Espagne, vinrent puiser dans ce pays, du 10e au 12e siècle, des connaissances ignorées ou négligées dans leur patrie, comme entre autres, le moine Gerbert, si connu ensuite comme pape, sous

le nom de Sylvestre II. Les branches de l'enseignement comprenaient la jurisprudence et la théologie de l'islam; la médecine, l'astronomie, avec les sciences mathématiques; l'histoire et la géographie; la rhétorique, la grammaire et les sciences philosophiques. L'Espagne devint, en même temps, la métropole de la magie, enseignée surtout à Tolède, à Séville et à Salamanque; et c'est de là que se répandirent, pendant le cours du moyen âge, d'une part, une foule de légendes relatives au monde des esprits, ainsi qu'à la sorcellerie; de l'autre, certaines connaissances, ainsi que certains objets de luxe, particuliers à l'Orient et jusque-là inconnus en Europe.

En ce qui concerne la langue, il s'opéra un certain mélange entre l'espagnol et l'arabe, et des livres furent composés, dans ce mélange des deux idiomes, sur des matières religieuses, dans le but de faire des prosélytes.

La population de l'Espagne, alors extrêmement nombreuse, habitait une foule de villages et de villes riches et opulentes. Les Arabes, ayant renoncé, par la nature même du pays, aux habitudes de la vie nomade, s'étaient voués à l'agriculture, qu'ils pratiquaient avec succès, et avec une entente parfaite des théories et des méthodes, les plus fécondes en résultats. Ils distinguaient habilement divers systèmes de culture; avaient étudié les engrais, avec un soin tout spécial; tiraient

du sol plusieurs récoltes, dans le cours de la même année; joignaient à toutes les cultures, qui se conservent de nos jours, celle de plusieurs plantes étrangères, et produisaient en abondance des denrées utiles au commerce. Les mines d'or et les mines d'argent leur donnaient de grands bénéfices. Les manufactures florissaient, grâce à leur active industrie, et ils fabriquaient, avec succès et d'une manière supérieure, la soie, la laine, le fer, le cuivre, le papier, les voiles et les armes.

Leur commerce, très-étendu, trouvait, surtout à Constantinople, pour ce qui est des objets de luxe, un marché sûr et avantageux; et dans le nombre des marchandises, dont se composait l'exportation, figuraient l'ambre, le corail, les mulets et même les esclaves, surtout du sexe féminin, qui se vendaient à très-haut prix.

Née surtout sous les Ommyades, la culture des Arabes d'Espagne dut souffrir des révolutions, qui démembrèrent le khalifat; qui créèrent des États rivaux; qui firent passer aux Almoravides, et après eux aux Almohades, la domination musulmane; qui amenèrent progressivement le déclin de cette domination, et l'anéantirent à la fin, par les succès toujours croissants de la domination chrétienne. Les traces que laissa cette culture, en ce qui concerne surtout l'agriculture et l'industrie, brillèrent encore cependant d'un

éclat digne d'attention, jusqu'au moment où les violences de Philippe II et de Philippe III forcèrent les restes des Arabes à se retirer en Afrique, à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e, où ils furent expulsés d'Espagne.

2° *Afrique.*

Pendant que l'Espagne, détachée du grand empire des Abassides, formait un khalifat à part, et subissait, dans le cours des siècles, les nombreuses révolutions dont nous venons de tracer l'esquisse, l'Afrique septentrionale, siége du parti des Alides, se détachait également des khalifes régnant à Bagdad, et subissait, de son côté, une foule de vicissitudes, sous une suite de dynasties, dont les unes règnent au nord-ouest, dans les provinces du Magreb; les autres au nord-est de l'Afrique, principalement sur l'Égypte.

Parmi les conquêtes des Arabes, l'Afrique septentrionale était une des plus difficiles à retenir dans la dépendance, parce qu'elle était devenue l'asile des partis vaincus, et spécialement des Alides. L'influence de la race arabe fut grande sur ce continent, en répandant chez les Berbères, et chez les populations nègres, les germes d'une culture plus haute, et en les gagnant à l'islamisme. Poussés par des vues commerciales, les Arabes pénétrèrent au loin dans l'intérieur même de l'Afrique. Quant à l'Égypte et au littoral qui

s'étend jusqu'à l'Atlantique, et qui conservaient l'héritage de la culture gréco-romaine, les Arabes y firent disparaître les dernières traces de cette culture; ils s'y mêlèrent aux indigènes; leur imposèrent, avec l'islam, l'allure du caractère arabe, et l'usage même de leur langue, et ne se modifièrent que peu, en adoptant en petit nombre les usages des peuples vaincus.

C'est dans le Magreb oriental où se trouvent Tunis et Tripoli, que commence le démembrement des provinces arabes africaines. Là, s'élève, au 9e siècle, sous le règne d'Haroun-al-Raschid, la dynastie des Aglabites, que fonde Ibrahim-Ebn-Aglab, gouverneur de Kaïroan, qui fait ensuite de Tunis la capitale de ses États. Soutenus par des esclaves nègres, distingués par leurs cruautés, et exposés incessamment aux révoltes de leurs soldats, les Aglabites passent en Sicile, où les appelle Euphémius, gouverneur grec de cette province; s'emparent, en 827, d'une grande partie de cette île, et font de là des excursions et des conquêtes en Italie, où ils répandent la terreur, jusqu'aux portes mêmes de Rome. Le dernier prince de cette famille, qui se souille par un parricide, est détrôné l'an 908, par l'Alide Obéïdallah, qui devient lui-même le fondateur de la dynastie des Fathimites.

A l'ouest des Aglabites, dans le Magreb occidental, Édris, vrai descendant d'Ali, qui s'était réfugié en Égypte, afin de se soustraire aux embûches du kha-

life Haroun-al-Raschid, fonde, en 788, la dynastie des Édrisites; est reconnu par les Berbères, qui professent le mahométisme, et a recours à la violence contre les Juifs et les chrétiens, pour leur faire embrasser l'islam. Son fils fonde la ville de Fez, qui devient dès lors sa capitale; étend les bornes de ses États, et rêve la conquête de l'Espagne. Mais la famille des Édrisites, souvent agitée par des troubles, de même que celle des Aglabites, voit sa puissance contenue et restreinte de plus en plus, par les succès des Fathimites, et prend fin au 10e siècle, en 974, sous Hassan II, son dernier prince.

La dynastie des Fathimites règne alors sur tout le Magreb, et réside à Mahadia, fondée par Obeïdallah, à l'est de Kaïroan; jusqu'à ce que le fameux Moëz, quatrième successeur de ce prince, fait la conquête de toute l'Égypte; transporte au Caire sa résidence, et adopte le titre de Khalife, qu'il transmet à ses descendants.

Dès le règne du khalife Moëz, de l'an 953 à 975, le gouvernement du Magreb, enlevé par les Fathimites, aux Aglabites et aux Édrisites, avait été remis aux mains de Jusuf-Ebn-Zeïri, chef de la famille des Zeïrides. Devenue bientôt indépendante, dans toute l'étendue du Magreb, cette dynastie des Zeïrides soustrait ce pays aux Fathimites, dont elle en reçoit l'investiture, quoiqu'elle professe le Sunnisme, qu'elle

persécute les Schiites, et que les Fathimites essaient de lui reprendre ses possessions. Cependant, les Arabes de Sicile ayant été chassés de cette île, vers l'an 1069, par les Normands, qui s'en emparent, la domination des Zeïrides est menacée par les vainqueurs qui, sous la conduite de Roger, tournent leurs regards vers l'Afrique. Les Normands sont bientôt les maîtres de Tripoli, de Mahadia et des districts environnants. Ils affaiblissent les Zeïrides, qui sont eux-mêmes toujours en guerre avec les chefs indépendants de tribus arabes et berbères; qui luttent, d'un autre côté, contre les armes des Marabouts, et qui sont renversés par eux, en 1148, à l'exception des Hamadides, branche latérale des Zeïrides, qui règne quelque temps à Bougie.

C'est au sein des tribus arabes, errantes sur les bords du désert, et tombées, par l'isolement, dans l'ignorance de l'islamisme, qu'au milieu du 11e siècle, un réformateur mahométan était devenu le fondateur de la secte des Marabouts, Morabethin ou Almoravides, ardents zélateurs de l'islam, qui, dès l'an 1056, se donnent pour chef Abou-Bekr, qu'ils nomment Émir-al-Moslemin. Sollicités par une famine, les Marabouts passent vers le nord, et deviennent bientôt conquérants, sous la conduite d'Abou-Bekr, et ensuite de son successeur, le fameux Jusuf-Ebn-Tasfin, qui règne de 1069 à 1106 de notre ère; qui fonde la ville de Maroc; y établit sa résidence, et fait la

conquête de l'Espagne, qu'il soumet aux Almoravides. Une autre secte, qui prend naissance dans les montagnes de l'Atlas, met fin à leur domination, l'an 1149.

Cette secte est celle des Muahedin, plus connus sous le nom d'Almohades, que fondent Muhamed-Abdallah et son ami Abdolmumen, zélés pour l'unité de Dieu, et que le titre de Muahedin caractérise comme unitaires. Abdallah prêche à Maroc ; accompagne son éloquence d'une grande austérité de mœurs; prend le titre saint de Mahadi ou de conducteur des fidèles; gagne de nombreux partisans, qui croient à sa mission divine; lève l'étendard de la révolte; essaie en vain de s'emparer de la ville même de Maroc, et est suivi d'Abdolmumen, qui soumet toute l'Afrique du Nord et en expulse les Normands, en 1159. Abdolmumen passe en Espagne, où la puissance des Almohades remplace celle des Almoravides. Il compte plusieurs successeurs, qui se maintiennent pendant un temps; finissent par dégénérer, et voient leur puissance s'affaiblir et se dissoudre entièrement, en 1269, au milieu d'une foule de révoltes, pour faire place à des dynasties qui s'en partagent les débris.

La dynastie des Mérinides, fondée, depuis 1213, à l'extrémité du Magreb, fait la guerre à tous ses voisins; s'empare, au 14e siècle, de toute l'Afrique septentrionale; se ruine par des dissensions, qui per-

mettent aux États conquis de recouvrer leur indépendance; est dépouillée, en 1415, de Ceuta, par les Portugais, et donne finalement naissance à une branche cadette, qui règne à Fez, sous le nom de famille des Oatazes; jusqu'à ce qu'en 1550, cette dynastie est renversée par la dynastie des Chérifs, qui fonde l'empire de Maroc, où elle règne encore de nos jours.

A l'est de la ville de Fez, dans les environs de Tlemcen, un Arabe, descendant d'Ali, fonde, en 1248, la dynastie des Zianides, qui, de 1336 à 1348, subit le joug des Mérinides; recouvre son indépendance; puis se déchire de ses propres mains, au milieu des révolutions. A partir de 1509, les Zianides perdent Oran, dont s'emparent les Espagnols, et paient tribut à l'Espagne; jusqu'à ce qu'Horuc et Chéredin, connu sous le nom de Barberousse, fondent les États barbaresques, et jettent dans l'Afrique du Nord, les bases de la puissance turque, qui, dès l'an 1560, réunit à l'État d'Alger les possessions des Zianides, y compris la ville de Tlemcen.

Une troisième dynastie, contemporaine des précédentes, est celle des Abouhafsiens, qui, fondée, en 1206, par un chef d'origine berbère, ne présente, dans son histoire, qu'un enchaînement analogue de révolutions et de guerres. C'est sous le règne de cette dynastie, que saint Louis attaque Tunis, en 1270, et meurt

au siége de cette ville, pendant le cours d'une croisade, qui n'amène aucun résultat. Plus tard, dans le 16e siècle, Chéredin-Barberousse parvient, à la faveur des dissensions qui divisent la famille régnante, à faire la conquête de Tunis, que les armes des Espagnols cherchent vainement à soustraire à la puissance des Ottomans.

Dans aucune de leurs possessions, les Arabes n'avaient contracté des habitudes moins sédentaires, que dans leurs possessions d'Afrique. Fidèles à leurs anciennes mœurs, ils y formaient de nombreuses tribus, indépendantes et nomades, vivant de la vie pastorale et toujours prêtes à échapper aux différentes dominations qui se succèdent dans ce pays, en s'enfonçant dans les montagnes et dans les régions du désert.

Il en fut de même des Berbères ou des Libyens indigènes, conquis eux-mêmes par les Arabes, ralliés au mahométisme, mais jaloux de leur liberté et toujours prêts à la défendre. De là, le peu de stabilité des différentes dynasties, qui se succédèrent en Afrique. C'est dans les villes seulement, qu'au milieu de cet état de choses, put fleurir une certaine culture, spécialement favorisée par les contacts avec l'Espagne, et par les Arabes émigrés, qui abandonnent la Péninsule à cause des progrès des chrétiens. Ce développement de culture trouve des obstacles de plus d'un genre, dans les guerres, les révolutions et le fanatisme

musulman, dont les États arabes d'Afrique ne cessent d'être le théâtre. On y rencontre, toutefois, des écoles, des institutions, qui jouissent de grands revenus; et c'est dans l'école de Maroc, qu'enseigne le philosophe arabe, premier traducteur d'Aristote, Averroës de Cordoue, mort en 1193. A Fez, avaient lieu des concours en faveur de la poésie, et les poëtes lauréats y recevaient de grandes distinctions. Les livres formaient un article de commerce très-étendu. Fez, au point de vue des affaires, était une place de premier ordre, et l'on importait de l'Europe des draps et autres marchandises ; tandis que les tribus du sud entretenaient des relations avec l'intérieur de l'Afrique. Quant aux mœurs des citadins, leur corruption était extrême; et le peuple, partout opprimé, ne dépendait que du despotisme et d'un arbitraire sans limites.

A partir du 16e siècle, les Arabes et les Maures d'Afrique ne représentent plus que mollement les intérêts de l'islamisme. Dans cette partie du monde arabe, aussi bien que dans l'Orient, ce sont les Turcs qui les remplacent comme grands défenseurs de l'islam. A cette époque, les Ottomans, établis à Constantinople, parviennent, sous Sélim Ier et sous son fils, Soliman II, à l'apogée de leur puissance. Deux pirates de Mitylène, les frères Horuc, et Chéredin connu sous le nom de Barberousse, sont appelés par le roi d'Alger, de la dynastie des Zianides, à l'assister et à le

défendre, contre les armes des Espagnols, qui venaient de s'emparer d'Oran. Horuc répond à l'appel; entre à Alger en 1516; supplante celui qu'il vient défendre; fait périr le prince zianide, et s'empare de ses États. Tué plus tard, dans un combat contre les troupes espagnoles, il est remplacé par son frère, le fameux pirate Barberousse, qui est reconnu par les Algériens, domine sur toute la contrée, et fonde la régence d'Alger, qu'il place sous la protection de Soliman II, sultan des Turcs, dont il devient grand amiral.

Barberousse s'empare, de même, de Tunis et de Tripoli, dont il dépouille la dynastie des princes abou-hafsiens, et place ces deux nouvelles régences sous le patronage des Ottomans.

Dès lors, les États barbaresques d'Alger, Tunis et Tripoli, exercent la piraterie; exploitent la Méditerranée; capturent des esclaves chrétiens, et mettent à contribution le commerce des États de l'Europe, qui les craignent et les redoutent. Malgré la prise de Tunis, en l'an 1535, par le célèbre Charles-Quint, qui est malheureux devant Alger, en 1541; et malgré d'autres avantages, remportés par les Espagnols, dans le cours du 16e siècle, les Turcs ressaisissent le pouvoir, et gardent leur prépondérance dans les régences barbaresques, qui ne sont plus, dès lors, l'objet d'attaques de la part de l'Europe, que quand il s'agit de punir

leurs actes de piraterie, et d'obtenir réparation de leurs insolences et de leurs outrages. Quoique placées, par leur annexion, sous la suzeraineté de la Porte, et gardées par des soldats turcs, les trois régences barbaresques d'Alger, Tunis et Tripoli, ne tardent pas à relâcher les liens de subordination qui les rattachent aux Osmanlis. Le gouvernement des pachas, et, dans la suite, des deys d'Alger et de Tripoli, ainsi que des beys de Tunis, qui sont choisis par les soldats et assistés d'un conseil d'État, qui porte le titre de Divan, devient complétement absolu, et, de fait, presque indépendant des sultans de Constantinople.

C'est aux pirateries exercées par les corsaires algériens, contre notre marine marchande, et aux outrages que le dey d'Alger fait subir au consul de France, qu'il frappe de son éventail, que sont dues, dès 1830, la prise d'Alger par les Français; la chute du dey alors régnant; la conquête de toute l'Algérie; l'établissement colonial, que possède aujourd'hui la France dans toute cette partie de l'Afrique, et l'action civilisatrice qu'elle est appelée à exercer sur les populations diverses, arabes, berbères, kabyles et turques, qui vivent mêlées dans cette région, qui professent encore l'islamisme, et qui s'initient, peu à peu, à la culture européenne et à la civilisation chrétienne.

Quant à l'État voisin de Maroc, où la dynastie des Chérifs a remplacé, au 16e siècle, la dynastie des Mé-

rinides, il est resté indépendant, malgré les troubles intérieurs, fréquents au sein de cette dynastie, qui se donne pour la descendance de Fathime, fille de Mahomet; dont les empereurs ou les sultans se nomment Emir-al-Moumenin, et qui est, dans le nord de l'Afrique, le seul grand débris qui subsiste de la domination arabe. Maroc, Mequinez et Fez, qui est resté le dernier asile de la littérature arabe, sont, tour à tour, les résidences de la dynastie des Chérifs, qui a continué les traditions du despotisme religieux et du despotisme politique, unis dans la personne du prince, et inaugurés par Mahomet et les khalifes ses successeurs. La population du Maroc, comme celle du reste du Magreb, est mêlée d'Arabes, de Berbères, et même de Juifs et de Nègres; et l'ancien nom de Mauritanie, propre autrefois à cette contrée, a fait donner le nom de Maures, dans son sens le plus général, à la race issue du mélange des indigènes et des Arabes, depuis une longue suite de siècles.

Des révolutions historiques, analogues à celles du Magreb, ont lieu en Égypte, au moyen âge, jusqu'au moment où cette contrée devient aussi, au 16e siècle, une dépendance des Ottomans. Après avoir, pendant des siècles, depuis la chute des Pharaons, fait partie de l'empire des Perses et de l'empire d'Alexandre; formé, sous l'influence grecque, la monarchie des Ptolémées; passé ensuite sous le joug de Rome et sous

celui de Constantinople, cette région, de tout temps célèbre, restée un centre de culture, jusqu'à la fin de l'antiquité, avait subi, depuis Omar, la domination des Arabes, qui y introduisent l'islamisme, et y substituent la barbarie à l'ancienne civilisation, développée dans le cours des âges. Devenue, à partir de cette époque, une des provinces importantes du grand empire des khalifes, elle continue à en faire partie, jusque dans le 9e siècle.

C'est alors qu'un gouverneur turc, appelé Ahmed, fils de Toulun, détache l'Égypte de Bagdad, vers l'an 868; l'enlève aux khalifes abassides; adopte le titre de sultan, et fonde une première dynastie, la dynastie des Toulunides, qui ne règne, en tout, que trente-sept ans.

Dès l'an 905 de notre ère, l'Égypte retourne aux Abassides et se détache, trente ans plus tard, de l'obéissance de Bagdad, sous son gouverneur Muhamed-el-Ikschid ou el-Akschid, qui fonde, en 935, la dynastie des Ikschidides.

Mais, en 969, cette dynastie est renversée, par les Alides-Fathimites, alors puissants dans le Magreb, et qui, sous le vaillant Moëz, font la conquête de l'Égypte. Moëz, dont les prédécesseurs résidaient à Mahadia, transfère le siége de son empire dans la nouvelle cité du Caire, l'une des plus considérables qu'ait fondées la conquête arabe, et prend le titre de Khalife

et celui d'Émir-al-Moumenin, qu'il transmet à ses successeurs. Les Fathimites, par politique, protégent la secte des Schiites; s'efforcent de la propager; voient les Zeïrides leur enlever la domination du Magreb; se rendent maîtres, pendant un temps, de la Syrie et de l'Asie antérieure, dont ils sont bientôt dépouillés, par les Atabecks de Syrie et les croisés occidentaux; finissent par dégénérer, par se plonger dans la mollesse, par abandonner les affaires à la conduite de leurs vizirs; et fournissent, y compris Moëz, le premier qui porte ce titre, une série de onze khalifes, dont Ahmed, le dernier de tous, meurt en 1171. Des onze khalifes fathimites, qui se succèdent en Égypte, le troisième, connu sous le nom de Hakem-Biamrillah, d'une cruauté néronienne, est le fondateur divinisé de la fameuse secte des Druses, qui s'est maintenue, jusqu'à nos jours, dans les montagnes du Liban. Les princes de cette dynastie se distinguent, comme ceux de Bagdad et comme les Ommyades d'Espagne, par la protection qu'ils accordent aux lettres, aux sciences et aux arts. Ils fondent au Caire un grand collége, avec des maîtres qui professent la connaissance du Coran, la science du droit, l'astronomie, la grammaire et la médecine. On rassemble de tous côtés des livres en diverses langues; et Ahmed, le dernier khalife, laisse une des plus grandes bibliothèques, qui aient jamais été rassemblées par les sectateurs de l'islam.

La déposition d'un vizir, qui a recours pour se venger et pour rentrer dans ses fonctions, à l'intervention de Noureddin, le célèbre Atabeck d'Alep, amène l'invasion de l'Égypte par Saladin-Ebn-Ayoub, qui était neveu de Noureddin, qui s'élève au rang de vizir, et occupe le trône des Fathimites, à la mort du khalife Ahmed, en 1171. Devenu, dès lors, sultan d'Égypte, et chef d'une nouvelle dynastie, la dynastie des Ayoubites, qui règne jusqu'en 1250, Saladin, musulman sunnite, éloigne les Schiites des affaires ; occupe habilement son peuple contre les croisés occidentaux, qu'il dépouille de Jérusalem, et qu'il refoule vers les côtes ; renverse la domination des Atabecks de Syrie ; soumet une partie de l'Arabie, et brille par des qualités, qui en ont fait comme l'idéal d'un prince grand et magnanime, selon les idées de l'Orient. A ces qualités éminentes, manque cependant une chose : c'est le génie organisateur, capable de fonder l'empire sur une constitution durable. Après la mort de Saladin, en 1193, les partages, les guerres de famille affaiblissent les Ayoubites, dont l'un, Saleh, l'avant-dernier, qui règne de 1240 à 1249, achète des conquérants mongols, des esclaves turcs, désignés sous le nom fameux de Mameluks, dont il fait sa garde du corps; qu'il établit près de la mer, et qui, à cause de cette circonstance, portent le nom de Baharites ou de Mameluks maritimes. Devenus l'objet de toutes les

faveurs, les Mameluks, soldats vaillants, font sentir leur ardeur guerrière à Saint Louis et aux Français, dans leur fameuse croisade d'Égypte, où Saint Louis tombe entre leurs mains. C'est sous ses yeux que se consomme la révolte des Mameluks, qui massacrent leur souverain, Moatham, successeur de Saleh et le dernier des Ayoubites, l'an 1250 de notre ère.

Ils proclament alors sultan, Ibek, leur propre commandant, qui fonde une nouvelle dynastie, celle des Mameluks-Baharites, en possession du trône d'Égypte, jusqu'en 1382. L'Égypte, sous cette dynastie, est en proie à tous les désordres, aux violences de la soldatesque, à l'arbitraire des émirs, qui tiennent sous leur dépendance leurs propres sultans qu'ils élisent. Au nombre des princes baharites, dont vingt-sept occupent le trône, se distingue spécialement le célèbre sultan Bibars, qui règne de 1260 à 1277. Les Mameluks étendent leurs conquêtes, sur une partie de l'Asie antérieure, de la Syrie et de l'Arabie; résistent aux armes des Mongols, et se rendent redoutables aux Francs. C'est Bibars qui accueille, en Égypte, un rejeton des Abassides, qui, après la chute du Bagdad, se réfugie dans ce pays; est reconnu comme chef religieux; reçoit le titre de Khalife, et transmet, comme un héritage, ce titre à sa postérité, jusqu'en 1538.

Sous le règne des sultans baharites, dès la fin du

13e siècle, le recrutement des Mameluks se fait surtout de Circassiens, ou plutôt de Kirghises turcs, qui ne tardent pas à s'élever au-dessus des autres corps de troupes, et dont le commandant, Barkok, monte sur le trône des sultans, en 1382. Ce prince commence la dynastie des Mameluks, appelés Bordgites et Circassiens, qui fournissent vingt-deux sultans, et dont l'histoire n'est qu'un tissu de révoltes, de cruautés et de violences de tout genre. Ils créent et déposent leurs princes; vivent dans le luxe et l'abondance; s'abandonnent à tous les excès de la luxure et de l'injustice, et comptent, au sein de leurs armées, des Kurdes, des cavaliers arabes et d'autres troupes irrégulières. Au moment où les Portugais pénètrent aux Indes orientales, à la fin du 15e siècle et au commencement du 16e, les princes indiens font alliance avec Cansu, sultan d'Égypte, l'avant-dernier des Mameluks, qui envoie une flotte à leur secours et conquiert l'Arabie du Sud. Mais ce prince voit ses États attaqués par les Osmanlis ; périt en combattant contre eux, après avoir régné seize ans, et laisse le trône à son neveu, sous lequel l'Égypte, conquise par le sultan Sélim Ier, devient, dès 1517, une province des Ottomans.

Quoique placée, dès ce moment, sous la souveraineté de la Porte, l'Égypte continue, de fait, à être sous la domination et en la puissance des Mameluks, qui ne cessent de se recruter par l'achat de nouveaux

esclaves, tirés de leur patrie primitive, et constituent une force armée, d'une importance considérable, répartie sous le commandement de vingt-quatre beys ou chefs militaires, qui font sentir, pendant trois siècles, tout le poids de leurs exactions, au pays dont ils sont les maîtres. C'est contre eux que l'armée française, qui fait la conquête de l'Égypte, en 1798, sous la conduite de Bonaparte, est souvent appelée à combattre. Rentrée sous le joug de la Porte, après le départ des Français, l'Égypte, dès 1806, a pour pacha Méhémet-Ali, qui massacre, en 1811, tous les chefs des Mameluks, et bat les Mameluks eux-mêmes, qu'il expulse du territoire et qui se dispersent en Nubie. Le génie administratif du pacha Méhémet-Ali opère d'immenses changements, dans son gouvernement d'Égypte; s'efforce de relever ce pays, par des réformes entreprises sous l'influence européenne; cherche à se rendre indépendant de la suzeraineté de la Porte, et finit, après plusieurs luttes, auxquelles vient s'immiscer l'Europe, par obtenir de Constantinople, en 1841, la vice-royauté de l'Égypte, héréditaire dans sa famille, comme fief de la Porte ottomane. Son fils Ibrahim lui succède, en 1848; puis Abbas, neveu d'Ibrahim, dans le cours de la même année, et enfin Saïd, oncle d'Abbas, en 1854. Tous ces princes suivent les traditions et les errements de Méhémet-Ali, dans leurs réformes de tout genre. En 1862, Saïd a visité l'Europe, pour

s'inspirer de son esprit et profiter de ses exemples, et, en 1863, son neveu Ismaël lui succède et s'apprête à continuer l'œuvre.

3° *Asie.*

En poursuivant, jusqu'à nos jours, les destinées de l'empire arabe dans ses provinces occidentales, démembrées du grand khalifat, nous pouvons nous faire une idée de cette dissolution sociale, dont le centre et l'orient de l'empire vont nous offrir les mêmes phases.

A partir du 9e siècle, s'opère, dans les provinces d'Asie, comme dans le Magreb et en Égypte, un mouvement de fermentation, qui remue tous les éléments absorbés dans le khalifat; les combine d'une manière nouvelle; substitue de nouvelles dynasties sur les divers points de l'empire, à celle des khalifes abassides, et assimile, peu à peu, au génie de la race sémite et à l'esprit de l'islamisme, des peuples de race étrangère, que transforme l'influence arabe.

Parmi toutes les provinces d'Asie, qui subissent cette fermentation, l'Arabie est une des premières à se détacher du khalifat, pour se partager de nouveau en un grand nombre de tribus, de souche et d'origine arabe, qui ont leurs cheikhs particuliers, trop faibles, pris isolément, pour rien fonder de considérable. L'Yémen obéit, comme jadis, à des dynasties particulières,

dont les princes affectent et prennent le titre vénéré d'Imams, et dont Saana devient, de nouveau, la résidence principale. L'Hedjaz présente, comme autrefois, des tribus plus ou moins puissantes, et des États prépondérants, tels que ceux de Médine et de la Mecque, avec leurs princes spirituels, qui portent le titre de Chérifs; tandis que le reste de l'Arabie offre, en grand nombre, d'autres tribus, vouées, soit à la vie de Bédouins, soit au genre de vie sédentaire, formant autant d'États à part et fières de leur indépendance.

L'histoire de cette péninsule, dès le moment où elle se détache de l'obéissance des khalifes, n'est autre chose, jusqu'à nos jours, que celle des rivalités des cheikhs et des émirs entre eux; du mouvement des caravanes qui, de tous les pays mahométans, surtout de l'Égypte et de la Syrie, affluent chaque année à la Mecque; du commerce, toujours actif sur les côtes de la mer Rouge et sur celles du golfe Persique; d'une foule de sectes religieuses, parmi lesquelles celles des Alides, des Karmathes et des Wéchabites ont joué les rôles principaux; et des contacts des Arabes, surtout de l'Yémen et de l'Hedjaz, avec les conquérants voisins, qui, comme les Ayoubites d'Égypte, à la fin du 12e siècle, les Mameluks, dans le 15e, et enfin les Turcs ottomans, à partir du 16e siècle, ont soumis une partie du pays. Mais quels qu'aient été les succès momentanés de ces conquérants, ils ne sont jamais par-

venus à exercer que sur l'ouest et le sud-ouest de l'Arabie, une suzeraineté précaire, et tous ont été impuissants à consommer la vraie fusion de l'Arabie, comme province, avec le reste de leur empire.

Dans les provinces du khalifat voisines de la région de l'Oxus, et les plus rapprochées de l'Inde, on voit, dès 833, Thaher, général d'Almamoun, qui lui doit, en partie, le trône, recevoir de ce khalife célèbre l'investiture du Khorasan, où la dynastie des Thahérides règne dans la ville de Nisapour, jusqu'en 872.

Elle est privée à cette époque et dépouillée de ses États, par une nouvelle dynastie, la dynastie des Soffarides, que fonde Jacob-Ebn-Leith, et qui conserve le pouvoir dans le Khorasan et le Caboul, jusqu'à ce qu'elle est dépossédée, d'un côté, par les Samanides, vers l'entrée du 10e siècle, de l'autre, par les Ghaznévides, vers l'an 1002 de notre ère. Sous le règne de cette dynastie, la littérature des Arabes pénètre au fond de l'Orient et subit l'influence féconde de l'esprit indien et de l'esprit persan. Nisapour voit alors fleurir une haute école pour les études, et plusieurs princes se font honneur de favoriser les poëtes.

C'est de la famille de Saman, l'une des plus considérées de la province du Khorasan, qu'à la fin du 9e siècle, dès l'an 892, s'élève, sous le nom d'Ismaël, le premier chef des Samanides, qui s'empare de la Transoxiane; dépouille les princes soffarides d'une

grande partie de leurs États; prend le titre de Padischa, et transmet à ses descendants, despotes aux habitudes féroces, un héritage qu'ils agrandissent et qu'ils augmentent par leurs conquêtes. Mais bientôt cette dynastie, dont Bokhara est la résidence, et qui est favorable aux lettres, voit sa puissance s'affaiblir, par les divisions intestines, par les contacts avec les Turcs et par l'ambition des vizirs, qui, sous le titre d'Émirs-el-Omrah, cherchent à renverser leurs maîtres pour se substituer à eux. Forcés d'appeler à leur secours les princes turcs ghaznévides, les Samanides sont dépouillés du reste de leurs possessions, par ces auxiliaires ambitieux, l'an 1004 de l'ère chrétienne.

La dynastie des Ghaznévides, qui tire son nom de Ghazna, dans la province de Caboul, est fondée par Sébecthegin, esclave turc, formé aux affaires par le gouverneur de Ghazna, dont le fils est supplanté par lui, et qui est revêtu du pouvoir, l'an 977. Son fils, Mahmoud le Ghaznévide, surnommé Jemined-Daula, qui recueille sa succession en 997, fonde alors un puissant empire, par la conquête du Caboul, du Khorasan, de la Transoxiane, du Kharisme ou du Khowaresme et de l'Inde septentrionale, où il pénètre à deux reprises; où il propage l'islamisme; où il persécute le brahmanisme, et d'où il rapporte un grand butin. Ghazna, capitale de l'empire, devient une ville considérable, et sous le patronage de Mahmoud, qui

protége la culture des lettres et fait preuve de fanatisme envers les sectes dissidentes, l'illustre poëte Firdussi, l'un des premiers poëtes persans, compose son poëme héroïque, le Schah-Nameh ou Livre des Rois, qui est la grande épopée persane. Sous les successeurs de Mahmoud, qui poursuivent la conquête de l'Inde, les Ghaznévides s'affaiblissent, par les dissensions intestines, par les attaques croissantes des Turcs, par les révoltes des Indous, qui combattent pour leur religion, et par l'ambition des généraux, qui cherchent à régner eux-mêmes. Ils perdent successivement la plupart de leurs possessions, et sont enfin dépossédés, par la dynastie des Ghorides, qui succèdent à leur puissance. C'est sous les princes ghaznévides, que commencent à se développer, sous l'influence de l'arabe et de l'idiome national, fondus dans une langue nouvelle, et la culture scientifique et la littérature persane, qui s'enrichit de traductions faites d'après les livres sanscrits.

Les Ghorides, d'abord leurs vassaux, qui leur succèdent en Orient, et se donnent pour les descendants de la dynastie sassanide, sont d'abord en guerre avec eux, dès le milieu du 12e siècle; mettent fin à leur domination, en 1184; étendent leur propre puissance, sur le Khorasan, le Caboul et l'Inde septentrionale, où Delhy devient leur résidence; travaillent, comme eux, violemment, à l'extension de l'islamisme, et s'af-

faiblissent finalement par des querelles de succession et des révoltes intérieures, jusqu'à l'extinction de leur race, qui a lieu au 13e siècle.

Depuis l'extinction des Ghorides, des chefs patanes ou afghans, dont les troupes constituaient surtout les forces de ces conquérants, se rendent indépendants dans l'Inde et dans la Perse orientale; étendent la conquête musulmane sur une partie de la presqu'île de l'Inde située en deçà du Gange; et forment plusieurs dynasties patanes, afghanes ou chilligis; qui triomphent à plusieurs reprises des Mongols de Gingis-Khan; sont affaiblies par Tamerlan, dont les Mongols ravagent l'Inde depuis le 14e siècle; et succombent finalement dans leur lutte contre Baber, issu lui-même de Tamerlan, qui fonde l'empire des grands Mogols, vers l'an 1525. Leurs débris ont joué un grand rôle dans cette partie de l'Orient, et règnent encore aujourd'hui dans la région de l'Afghanistan, entre la Perse, d'une part, et les bords de l'Indus, de l'autre.

Encore du temps des Ghaznévides, dès l'an 1097, un chef turc, nommé Cothbeddin, établi par les Seldjoucides sur la contrée du Chowaresme, entre le grand fleuve de l'Oxus, la mer Caspienne et le lac Aral, s'était rendu indépendant et était devenu le fondateur de l'empire chowaresmien. Malgré de nombreuses divisions et des guerres avec les nomades, la famille chowaresmienne, rivale puissante des Ghorides, fait la

conquête de la Transoxiane et de Bokhara, du Khorasan et du Caboul, de toute la Perse et de l'Irak. Elle est alide en religion; ennemie des khalifes de Bagdad; nomade, quant à son genre de vie, comme les Turcomans actuels, auxquels elle a donné naissance; forte par sa cavalerie, et imbue des principes religieux et de la culture de l'islam. L'empire des Chowaresmiens, dont le dernier prince dépossédé, Djellaleddin-Mankberni, se rend fameux par ses exploits et ses courses aventureuses, tombe en la puissance des Mongols et de leur grand chef Gingis-Khan, qui en fait lui-même la conquête, en plusieurs campagnes successives, de l'an 1219 à l'an 1225.

Plus près du centre de l'empire, au sud de la mer Caspienne, le Mazandéran et le Ghilan, dont toute la partie montagneuse est connue sous le nom de Dilem, conservent encore des débris de l'ancienne domination persane, et deviennent le refuge des Alides, qui y propagent les principes de la grande secte des Schiites. C'est là, qu'en 927, s'élèvent divers compétiteurs, qui se prétendent les descendants de l'antique famille royale et qui aspirent à l'indépendance. L'un d'eux, sous le nom de Merdawisch, fonde la dynastie dilémide, qui lutte contre celles des Buides et étend sa domination, sur le Ghilan, le Mazandéran, la Perse jusqu'au Farsistan et toute la région de l'Irak. En guerre avec tous ses voisins, la dynastie des Dilémides,

qui imite le luxe des anciens rois, est refoulée par les Buides, et restreinte, dans ses possessions, au Mazandéran et au Ghilan. Vers la fin du 11e siècle, l'empire des princes dilémides, qui avaient favorisé les sciences, les lettres et la poésie, et chez lesquels avait fleuri, au 10e et au 11e siècle, le célèbre Arabe Avicenna, qui cultivait la médecine, la physique, la philosophie, est détruit, l'an 1080, par les Turcs seljoucides et par les Ismaéliens, qui s'en partagent les débris.

En même temps que les Dilémides, Ali, fils du pêcheur Bujah, placé au service de Merdawisch, comme gouverneur de la ville de Kertch, se rend lui-même indépendant ainsi que ses frères, Hassan et Ahmed; s'empare de plusieurs autres villes, et devient le vrai fondateur de la dynastie des Buides, qui s'agrandit par ses conquêtes et constitue un État puissant, qui embrasse la Perse et l'Irak. Reconnu, en 932, par Rhadi, khalife de Bagdad, Ali a pour résidence Schiras, tandis qu'Hassan et Ahmed, ses frères, règnent, le premier à Ispahan, et le second dans le Kerman. Ahmed, élevé par le khalife au poste d'Émir-al-Omrah, vers l'an 945, transmet ce titre et cette dignité à la famille des Buides, qui appauvrissent les khalifes, pour agrandir leurs possessions, et sont tout-puissants à Bagdad. Mais les partages de succession, qui ont lieu au sein de leur dynastie, engendrent de nombreuses querelles, qui

deviennent la ruine de cette famille, jusqu'à ce que la puissance des Buides est finalement renversée, l'an 1056 de notre ère, par les Turcs seljoucides, qui héritent de la dignité et du titre d'Émir-al-Omrah.

Vers la fin du 11e siècle, une nouvelle dynastie prend naissance au nord de la Perse, au sud de la mer Caspienne, dans les environs de Kaswin. C'est celle des Ismaéliens, fondée par Hassan-Ebn-Sabah, membre de la secte des Karmathes, qui, vers l'an 1090, vient d'Égypte dans ces contrées, pour y exercer avec ardeur sa propagande fanatique, et y fonde une domination qui s'appuie sur des forteresses, et se soutient, dès l'origine, contre les attaques répétées des sultans turcs seljoucides. Les principes des Ismaéliens, d'abord conformes au Coran et à l'esprit de l'islamisme, se modifient sous Hassan II, qui se pose comme véritable imam, de 1161 à 1165; abroge, comme allégoriques, toutes les prescriptions du Coran; permet le vin et la musique, et attire à ses partisans le titre odieux d'hérétiques. Classés en deux ordres principaux, les membres chargés d'enseigner et les laïques ou les soldats, ils voient se former, au milieu d'eux, un noyau de zélateurs fervents, qui se dévouent, jusqu'à la mort, aux ordres de leur chef suprême, et que la tradition accuse du meurtre des hommes considérés, qu'ils regardent comme leurs ennemis. Remplis de haine pour les Sunnites, et vivant surtout de rapines, les Ismaéliens sont différents

de la secte des Assassins, qu'on a crue sortie de la leur, et avec laquelle ils n'ont de commun qu'une certaine affinité dans leur système religieux. C'est Houlagou, chef des Mongols, qui, sur le refus de leur dernier prince, de lui livrer ses forteresses, s'en empare de vive force et met fin à leur dynastie, en 1256.

Dans toute l'étendue de la Syrie et de la Mésopotamie, comme dans le reste de l'empire, s'opère, sous les Abassides, la décomposition complète, dont nous venons de suivre les traces, jusqu'aux conquêtes des Mongols.

Entre Alep, Damas et Antioche, dans les montagnes du Liban, apparaît, en particulier, un peuple sur le compte duquel les croisés répandent, en Europe, les récits les plus effrayants. C'est le peuple des Assassins, peut-être les mêmes que les Druses, et qui présentent, dans leurs principes et leurs institutions religieuses, une profonde analogie avec les Ismaéliens. Il paraît qu'au temps des croisades, le besoin de la défense commune avait réuni leurs tribus, sous un même chef électif, nommé par eux Cheikh-al-dgebel, c'est-à-dire le Vieux de la montagne. Armés de couteaux et de poignards, les zélateurs de cette secte, aveugles instruments de leur maître, fanatisés et exaltés, par toute leur éducation, par des moyens artificiels et par l'usage du haschisch, breuvage qu'on fait avec le chanvre, et dont l'effet abrutissant excite l'imagination par ses

propriétés enivrantes, s'attachaient opiniâtrément à la poursuite de tous ceux qu'on leur ordonnait d'immoler; et c'est à eux qu'on attribue la mort de plusieurs rois et princes, qui périrent du temps des croisades. C'est de leur nom de Haschischin, qui provient sans doute du haschisch, dont ils usaient pour s'inspirer et se rendre eux-mêmes insensibles, qu'est venu le nom d'Assassins, qui a servi à les désigner, et qui a passé dans notre langue, avec le sens qu'on lui connaît. Bibars, sultan mameluk d'Égypte, paraît les avoir affaiblis en 1272. D'après l'avis de quelques savants, la postérité de ce peuple se serait maintenue dans les Druses, qui habitent encore le Liban; dont les cheikhs, quoique payant tribut, ne sont que faiblement soumis à la puissance des Ottomans, et qui donnent, encore de nos jours, des preuves de leur fanatisme et de leur génie sanguinaire, dont les populations chrétiennes viennent d'être les récentes victimes.

Dans le reste de la Syrie, Hamadan, de la souche de Thaleb, lève, en 892, l'étendard de l'indépendance, et de lui, descend, par ses fils, la dynastie hamadanide, qui s'empare des villes de Syrie et de la Mésopotamie, et donne naissance aux deux branches des Hamadanides de Mosoul et des Hamadanides d'Alep. Les Hamadanides de Mosoul sont renversés par les Buides, l'an 978. Les Hamadanides d'Alep entretiennent des guerres continuelles avec les Grecs d'Orient,

et font place, en l'an 1014, aux Kélabides ou Mardéchides, auxquels succèdent les Octaïdes, devenus maîtres de Mosoul dès l'an 990 et que les Turcs seljoucides dépossèdent de leurs États, vers l'an 1086. Toutes ces petites dynasties, quoique d'une existence précaire, font fleurir la culture des lettres; et l'un des princes hamadanides, le premier de la branche d'Alep, Seif-ed-Daula, qui occupe le trône à la fin du 10e siècle, se distingue comme philosophe, comme poëte et comme mécène et protecteur des hommes instruits, qui sont accueillis à sa cour.

Pendant que les provinces de l'est et celles de la région syrienne passaient d'une dynastie à l'autre, et que les khalifes de Bagdad demeuraient eux-mêmes impuissants, au milieu de cette dissolution, des hordes, venues du Turkestan, se répandaient dans le khalifat, et y apportaient des éléments de vicissitudes nouvelles et de nouvelles révolutions.

Parmi elles figurent, entre autres, sous la conduite d'Ortok-beg, celle des Turcs Ortokkides, qui s'établissent en Arménie, jusqu'à ce qu'en 1082, ils occupent Jérusalem, où ils oppriment les pèlerins, et dont ils sont dépossédés dès l'an 1096, par les armes des Fathimites. Les Ortokkides, dès cette époque, occupent différents districts, soit du haut pays d'Arménie, soit de la Mésopotamie, et sont continuellement en guerre avec les croisés occidentaux. Leur

puissance est enfin détruite, dans le cours du 13e siècle, par les Ayoubites d'Égypte et par les Turcs seljoucides, établis dans l'Asie mineure.

Les Seljoucides, de leur côté, à l'entrée du 11e siècle, s'avancent, comme les Ortokkides, des steppes de la Transoxiane, vers les régions du khalifat qui les avoisinent au sud. Un Turc, nommé Seljouk, au service d'un des khans nomades des contrées au delà du Jaxarte, se retire dans le Khorasan, pour fuir les embûches de son maître; se convertit à l'islamisme, aussi bien que ses compagnons, et s'entoure d'aventuriers, de race turque comme lui, et accourus de toutes parts, pour se ranger sous sa bannière. La troupe des Seljoucides, comme les soldats du moyen âge qui suivaient les condottieri, forme une bande de mercenaires, qui se mettent au service des princes, et qui bientôt se rendent redoutables à la dynastie ghaznévide, dans le voisinage de l'Oxus, sur les deux rives duquel leurs hordes se promènent avec leurs troupeaux. Le petit-fils de Seljouk, connu sous le nom de Togrul-beg, proclamé Sultan par les siens, l'an 1037 de notre ère, renverse, dans le Khorasan et dans les contrées environnantes, la domination ghaznévide; s'empare de presque toute la Perse, depuis l'Oxus jusqu'au Tigre; la partage à ses compagnons; assiste le khalife Kajem, contre la puissance des Buides, qu'il renverse complétement, et reçoit le titre d'Émir-al-Omrah, qu'il transmet à sa dy-

nastie. Alp-Arslan, le fils de son frère, succède au sultan Togrul-beg, depuis l'an 1063 jusqu'à l'an 1072. Vainqueur des Grecs d'Orient, il s'empare de la Géorgie; rêve la conquête du Turkestan, et laisse le trône à son fils, le fameux sultan Malek-Schah, qui règne de 1072 jusqu'à l'an 1092. Ce prince s'empare du Turkestan occidental et oriental, depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'à la frontière de la Chine; conquiert, par ses généraux, la Syrie et l'Asie mineure, et forme ainsi un immense empire, qui réunit une grande partie des anciennes possessions arabes, en Orient et en Asie. Malek-Schah favorise les sciences et fonde des institutions. Mais dès le moment de sa mort, qui a lieu en 1092, ses fils et d'autres chefs turcs se partagent son grand empire, dont les provinces se divisent entre plusieurs branches et rameaux de la dynastie seljoucide.

La branche maîtresse du Turkestan, qui descend de son fils Sandschar, auquel est échu l'Orient, se rend redoutable aux dynasties des Ghaznévides et des Ghorides, et est dépouillée de ses États par les Turcs chowaresmiens.

La branche ou dynastie de Kerman, où Caderd, neveu de Togrul-beg, s'était rendu indépendant, vers l'année 1071, succombe de même dans sa lutte contre les Chowaresmiens, en 1181.

La branche d'Iran ou de Perse, qui possède, avec

ce pays, l'Adjerbidjan et la Syrie, avec la Mésopotamie, commence par Barkiarok et se continue par Mohamed, tous deux fils de Malek-Schah.

En Syrie figure, à Alep, une autre branche collatérale, issue de Toutousch, son neveu, et d'où sortent deux dynasties: la première, qui règne à Alep jusqu'à l'an 1117, et l'autre qui règne à Damas, jusqu'en 1154. L'une et l'autre de ces dynasties sont en guerre avec les croisés. Celle d'Alep est renversée, par la puissance des Ortokkides, et celle de Damas dépouillée, par les princes Atabeks d'Alep.

Les sultans turcs de l'Iran, aussi imprudents que les khalifes, préposent à de grandes provinces, des esclaves, des généraux et spécialement des personnages chargés du rôle de tuteurs ou même d'éducateurs des princes, et qui, à cause de ces fonctions, reçoivent le titre d'Atabek, ce qui signifie père du prince. C'est de là, qu'on voit bientôt sortir quatre dynasties principales: les Atabeks du Laristan, les Atabeks du Farsistan, les Atabeks de l'Adjerbidjan ou de l'Irack, et les Atabeks de Syrie.

Les Atabeks du Laristan jouissent de leur indépendance, dès l'année 1150; sont ensuite vassaux des Mongols, et prolongent leur existence jusque dans le 14e siècle.

Les Atabeks du Farsistan se rendent de même indépendants, dès 1148, et passent sous la suzeraineté

de ces mêmes conquérants mongols, qui mettent fin à leur puissance en 1264.

Les Atabeks de l'Irack commencent en 1150, et voient leurs États ravagés et réduits presqu'en solitude, par les guerres intestines des grands, jusqu'à ce que les Chowaresmiens, sous Djellaleddin Mankberni, mettent fin à leur domination vers l'an 1225.

Quant aux Atabeks de Syrie, ils ont pour premier fondateur le fameux Émaeddin Zenghi, qui, comme gouverneur de Mossul, s'empare de la souveraineté; règne de 1121 à 1145, et étend sa domination, par des conquêtes sur les croisés et sur les Turcs ortokkides. Sa dynastie, après sa mort, se subdivise en plusieurs lignes, parmi lesquelles figurent surtout celle d'Alep et celle de Mossul.

Celle d'Alep, la plus importante, doit son éclat à Noureddin, fameux successeur de Zenghi, et qui exerce le pouvoir, de 1145 à 1174. Adversaire constant des croisés, il leur enlève plusieurs fiefs du royaume de Jérusalem; leur fait d'illustres prisonniers, et se rend célèbre à la fois par ses sentiments religieux, sa justice, sa modération et ses qualités bienfaisantes. Par suite des intrigues d'un vizir du dernier khalife fathimite, une intervention de Noureddin a lieu dans les affaires d'Égypte, dont s'empare son neveu Saladin, qui renverse les Fathimites; substitue, sur les bords du Nil, à cette dernière dynastie,

la dynastie des Ayoubites; porte ses armes en Asie, et dépouille de ses États, Saleh, le fils de Noureddin, en 1181.

Pour ce qui est de la ligne de Mossul, issue d'un frère de Noureddin, elle se subdivise en rameaux, dès l'an 1149, et est renversée par les Mongols, dans le cours du 13e siècle.

Pendant que toutes ces révolutions amènent, dans l'espace de deux siècles, l'anéantissement successif des trois grandes branches seljoucides du Turkestan et du Kerman, de l'Iran et de ses dépendances, une quatrième grande dynastie, celle des Turcs d'Iconium ou des Seljoucides de Roum, fondée par l'émir Soliman, au service de Malek-Schah, s'établit dans l'Asie mineure; réside dans la ville de Nicée et ensuite à Iconium; est en guerre, sous Kilidje-Arslan, avec les Grecs de Constantinople et avec les premiers croisés; se divise par des révoltes et se déchire finalement, par des dissensions intestines, jusque dans le 13e siècle. A cette époque, la dynastie semble reprendre quelque vigueur, sous Alaeddin-Kai-Kobad, qui accueille, comme soldats mercenaires, des Turcs chowaresmiens, dépossédés par Gingis-Khan, et oppose de la résistance à la puissance des Mongols. Mais ce peuple, alors tout-puissant, attaque le sultanat de Roum, sous le sultan Kai-Kosrou, successeur de Kai-Kobad, et l'expulse de ses États, en 1244. Dès lors, privés d'indé-

pendance, les sultans turcs d'Iconium sont livrés à la discrétion et à l'arbitraire des Mongols, jusqu'à ce que le dernier, Masoud, essaie de relever son pouvoir, et que le sultanat de Roum s'écroule et finit avec lui, l'an 1308 de notre ère.

Les conquêtes de la race mongole, sous Gingis-Khan et ses successeurs, puis sous Timour ou Tamerlan, du 13e au 15e siècle, versent une partie de cette race au milieu du monde mahométan, déjà mêlé, en Orient, d'indigènes, d'Arabes et de Turcs; soumettent aux Gingiskhanides, et dans la suite aux Timourides, le Turkestan, toute la Perse, une partie de la Syrie, où les arrêtent les Mameluks, et une partie de l'Asie mineure; amènent, au 16e siècle, la formation du grand empire que fonde dans l'Inde Mirza-Baber, de la famille des Timourides, sous le nom d'empire des Grands-Mogols, et placent toutes les branches mongoles, fixées dans les anciennes provinces du grand-khalifat de Bagdad, sous l'influence de l'islamisme et de la culture des Arabes.

Quoique dominant en général sur les peuples de race turque, les Mongols n'avaient point soumis un certain nombre de tribus, répandues au loin, vers l'ouest, telles que les hordes des Turcomans, qui avaient passé du Turkestan dans l'Arménie et l'Asie mineure, y continuaient leur vie nomade et s'y livraient au brigandage. Tamerlan cherche à extirper

les Turcomans de l'Arménie; mais ils se maintiennent dans les montagnes, pendant que le conquérant farouche combat leurs frères, les Ottomans; fait prisonnier, en 1402, leur sultan Bajazet I[er], à la fameuse bataille d'Ancyre, et meurt peu de temps après, au milieu de ses projets de conquêtes.

Les Turcomans s'emparent alors des régions du Tigre et de l'Euphrate, où, sous le nom de Kara-Koïnlu, ou de dynastie du Mouton noir, ils règnent plus d'un demi-siècle, jusque sur les confins de la Perse, alors soumise aux Timourides.

Une autre horde de Turcomans, la horde dite Ac-Koïnlu, ou dynastie du Mouton blanc, l'emporte sur celle du Mouton noir, en 1478; domine depuis l'Asie mineure jusque sur la Perse elle-même, dont elle dépouille les Timourides, et dont elle est dépossédée, à partir de 1508, par la dynastie des Sofis.

Dans toute l'Asie occidentale, depuis la Perse à l'Arménie et aux montagnes de l'Asie mineure, se trouvent encore, jusqu'à nos jours, beaucoup de Turcomans épars, qui suivent leur ancien genre de vie. Mais les hordes les plus nombreuses de ce rameau de la race turque, qui professe aussi l'islamisme, errent dans les steppes du Turkestan, entre les bords de la mer Caspienne, le lac Aral, le fleuve Oxus ou le Gihon, et les frontières de la Perse. C'est là qu'elles vivent de leurs troupeaux, de leurs brigandages et de

leurs rapines; mettent en danger les caravanes, et font le commerce des esclaves.

D'autres tribus de race turque et de la branche des Ouigours, sont les Ouzbecks, qui, peu à peu, après la mort de Tamerlan, se sont emparés du Turkestan, où ils dominent jusqu'à nos jours. Les Turcomans, repoussés par eux et acculés dans leurs déserts, sont devenus les tributaires de ces Ouzbecks, qui ont, en partie, abandonné la vie nomade et gouvernent despotiquement, par des princes héréditaires, les khanats de Khiva et de Khokand, de Bokhara et de Kunduz, ainsi que d'autres moins importants. Les Ouzbecks subissent eux-mêmes les influences adoucissantes des populations agricoles, industrieuses et commerçantes des Tadjiks et des Boukhares, qui ont pour ancêtres les anciens Perses et les peuples de la Bactriane, et forment, depuis bien des siècles, la base de la population laborieuse et sédentaire du Turkestan occidental.

Enfin, au nord et à l'orient des Turcomans et des Ouzbecks, errent, dans les steppes du Kaptchak, et dans les pâturages alpestres du Thian-Schan et du Bélour, les Khirgiz-Kaïsaks, d'une part; de l'autre, les Kara-Khirgiz, déjà connus au moyen âge, et qui confinent aux Turcomans et aux Ouzbecks, à la Russie, à la Sibérie, et aux régions occidentales du haut plateau et de l'empire chinois.

Parmi ces peuples du Turkestan qui représentent, vers le nord, par l'islamisme qu'ils professent, les restes de l'influence arabe, ce sont les Ouzbecks qui dominent et jouent le rôle prépondérant.

A partir du 16e siècle, cette même influence mahométane, émanée de la race arabe, a pour représentants dans l'Inde et dans toute l'étendue de la Perse, d'une part, l'empire des Grands Mogols, que fonde une branche des Timourides, sous le fameux sultan Baber, vers l'an 1525; de l'autre, la monarchie persane, que fonde Schah-Ismaël Ier, chef de la famille des Sofis, de 1500 à 1508.

Le vaste empire des Grands Mogols compte, depuis le 16e siècle, jusqu'à l'entrée du 18e, une suite de célèbres sultans, tels que Baber et Humaiun, le grand Akbar et Djihanghir, Schah-Djihan et Aureng-Zeb. Baber, maître de la Tartarie et d'une partie de l'Afghanistan, commence la conquête de l'Inde; fait de Delhi sa capitale, et règne jusqu'en 1530. Humaiun, qui fuit un instant, devant la réaction des vaincus, revient à son tour victorieux, et consolide sa conquête. Akbar, surnommé le Grand, étend les bornes de l'empire, qu'il administre avec sagesse, de 1552 jusqu'à l'année 1605, et dont le tableau est retracé par son vizir Aboul-Fazel, dans un ouvrage devenu célèbre, sous le titre d'Ayin Akberi. Sous Djihanghir et Schah Djihan, qui règnent de l'an 1605 à 1658,

l'empire garde son étendue. Aureng-Zeb, qui occupe le trône, l'espace de près d'un demi-siècle, joint à ses vastes possessions, la plus grande partie du Décan, ou de la presqu'île en deçà du Gange, qui, depuis le 16e siècle, voit son commerce exploité, tout d'abord par les Portugais, ensuite par les Hollandais, par les Danois, par les Français, et en dernier lieu par les Anglais. Aureng-Zeb, plein d'activité dans le gouvernement de l'État, réorganise son vaste empire; place à la tête des provinces, des gouverneurs subordonnés, qu'on désigne par les noms de Nababs, de Subahs et de Zémindars; accumule d'immenses richesses, et fait peser sa tyrannie sur les populations de l'Inde. Mais plusieurs tribus indigènes, non soumises par la conquête, telles que les Seïks et les Mahrattes, s'étaient retirées dans les montagnes, y gardaient leur indépendance, et se préparaient à réagir contre les conquérants mongols. A partir de la mort d'Aureng-Zeb, survenue en 1707, l'empire des Grands Mogols de l'Inde, sous une suite de princes incapables, se décompose dans l'anarchie, pendant le 18e siècle. Plusieurs provinces se détachent et forment des États à part. L'Inde, en 1737, est ravagée par Nadir-Schah, à la tête des armées persanes, et, plus tard, par les Afghans, maîtres de l'Orient de la Perse. Les Grands Mogols sont, de plus en plus, pressés par une foule d'ennemis, soit indigènes, soit étrangers; et les Anglais savent

profiter des circonstances où se trouve l'Inde, pour augmenter leurs possessions, aux dépens des princes indigènes et des souverains de Delhi. Enfin, après d'affreux malheurs, le Grand Mogol, Schah Allum II, qui était monté sur le trône en 1759, tombe entre les mains des Mahrattes, et est, depuis 1803, dépossédé et pensionné par les Anglais, qui sont devenus jusqu'à nos jours les vrais dominateurs de l'Inde. Son fils, sous le nom d'Akbar II, lui succède en 1806; garde son titre et sa pension, jusqu'en 1837; et son petit-fils vient de s'éteindre, en 1862, à Rangoun, dans l'Indo-Chine, où les Anglais l'avaient rélégué en 1858.

La nouvelle monarchie persane, qui précède de quelques années la fondation de l'empire mogol, prend naissance par les conquêtes de la dynastie des Sofis, dont le chef, Ismaël Ier, à l'entrée du 16e siècle, enlève la Perse aux Turcomans; la défend contre les attaques des Ouzbecks et des Osmanlis; l'agrandit de nouvelles conquêtes; fait d'Ispahan sa capitale; rend dominante et nationale la secte musulmane des Schiites, et meurt en 1525, au moment où sultan Baber fonde l'empire mogol de l'Inde. Parmi les princes de sa famille, auxquels il transmet le pouvoir, et qui portent le titre de Schah, le plus célèbre, Abbas Ier, surnommé Schah Abbas le Grand, occupe le trône des Sofis, de 1585 jusqu'à 1629. Vainqueur des Turcs et des Ouz-

becks, il étend sa domination, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus; brille à la fois par sa valeur et ses qualités éminentes; partage toute l'étendue de l'empire en vingt-quatre gouvernements; entre en relations politiques avec les puissances de l'Europe, et rend la Perse plus florissante qu'elle n'avait été dès longtemps. Après lui, pendant plus d'un siècle, la Perse décline, sous des princes qui sont loin de lui ressembler, et, par une corruption croissante, se prépare de nouveaux malheurs.

Attaquée successivement par les Kurdes et les Ouzbecks, elle entre, dès 1710, dans une crise des plus violentes, par la révolte des Afghans, qui conquièrent leur indépendance, dans toute la Perse orientale, sous la conduite de Meer-Vais, et fondent l'État de Candahar. Un des successeurs de Meer-Vais, connu sous le nom de Mahmoud, s'empare du reste de la Perse, où il détrône le Schah Hussein, dès l'an 1722, et devient lui-même le fondateur de la dynastie des Afghans, que menacent les Russes et les Turcs, et qui est désastreuse pour la Perse.

Mais en 1729, les Sofis remontent sur le trône, en la personne de Schah Thamas, par les soins de son général, le fameux Thamas-Kouli-Khan, qui dépossède les Afghans de toute la Perse occidentale; s'empare du trône des Sofis, dès l'an 1736; adopte le nom de Nadir-Schah; est vainqueur des Turcs ottomans, des

Afghans de la Perse orientale, ainsi que des Grands Mogols de l'Inde, dont il dévaste les États; attaque Bockhara, le Kharisme, et jusqu'aux peuples du Caucase; signale son règne par des actions de la plus atroce barbarie, et meurt enfin, assassiné, en 1747.

C'est alors que l'Afghanistan, sous le fameux Ahmed-Abdallah, forme un État indépendant, qui a pour capitale Candahar et ensuite la ville de Caboul; qui embrasse tout l'Orient de la Perse, une partie des pays de l'Indus, et tombe, depuis 1800, dans l'anarchie et la guerre civile, d'où sortent les nouveaux États de Caboul et de Candahar, de Peschauer et de Hérat, sans parler de l'État des Béloudsches, qui s'est soustrait aux Afghans, en 1756. Des révolutions intérieures au sein des États afghans, et des froissements avec les Anglais, maîtres de la région de l'Indus, amènent l'invasion de Caboul par les Anglais, qui interviennent dans les querelles des Afghans, dès l'an 1839; mais qui sont rejetés dans l'Inde, après avoir détruit Caboul et éprouvé de sanglants revers. Ils interviennent également, en 1856, en faveur de l'État d'Hérat, que revendiquent les Persans; mais dont un traité, survenu en 1857, a reconnu l'indépendance, comme celle des États afghans.

Quant à la Perse occidentale, elle jouit de quelque repos et de quelque prospérité, après la mort de Nadir-Schah et de ses premiers successeurs, sous le

règne de Kérim-Khan, chef de la dynastie de Zends, de 1761 à 1779. Mais à la mort de Kérim-Khan, commence une nouvelle période de confusion et de malheurs, jusqu'à ce que Aga-Mohamed, de race et d'origine turcque, ennemi de la famille de Kérim, fonde la dynastie des Kadjars, en 1794; règne sur la Perse occidentale, et nomme son neveu Baba-Khan, comme devant lui succéder. Baba-Khan règne paisiblement, sous le nom de Feth-Ali-Schah, de 1796 jusqu'en 1834; rétablit l'ordre dans ses États, et brise le pouvoir arbitraire des nombreux khans, qui jusque-là n'avaient cessé de le troubler, par leurs prétentions personnelles, transmises héréditairement, quoiqu'ils fussent, comme sujets du schah, dépendants de sa volonté, pour leurs personnes et pour leurs biens. A Feth-Ali-Schah a succédé, depuis 1834 à 1848, Mohamed-Schah, dont le successeur, qui porte le nom de Nasir-Eddin, occupe encore le trône de Perse, depuis 1848.

Quant aux contrées qui ont fait partie du grand khalifat des Arabes, et qui ont subi leur influence et celle du mahométisme, dans toute l'Asie occidentale et dans l'Afrique septentrionale, elles ont, depuis le 16e siècle, passé sous la domination de l'empire des Turcs ottomans, qui est devenu, dans ces régions, le représentant par excellence du mahométisme moderne. Poste avancé de l'islamisme en Europe, où il a pris

pied, en face des États chrétiens, cet empire contient dans son sein le plus grand nombre des Arabes, et presque toute la race sémite; il complique de son histoire celle des peuples européens civilisés et japhétiques; les met, depuis environ cinq siècles, dans des contacts continuels avec l'islam, d'une part, et la race sémitique de l'autre; et, dans la question d'Orient, si palpitante de nos jours, son rôle est tellement marqué, qu'il réclame une place à part, et en quelque sorte exceptionnelle, dans l'esquisse que nous retraçons des démembrements successifs du grand Empire des Arabes.

4° Empire ottoman.

Vers la fin du 13e siècle, pendant les troubles et les guerres qui, lors des conquêtes des Mongols, avaient déterminé la chute des Seljoucides d'Iconium, de Roum ou de l'Asie mineure, un grand nombre d'émirs turcs s'étaient retirés dans les montagnes, s'étaient rendus indépendants, et avaient gardé leurs mœurs nomades. C'est à l'un de ces émirs turcs, que remonte, de l'an 1300 à l'an 1326, l'origine et la formation de l'empire des Turcs ottomans, autrement dit des Osmanlis, qui ont recueilli, jusqu'à nos jours, une grande partie de l'héritage des anciens conquérants arabes.

Pendant deux siècles et demi, sous douze Sultans

ou Grands-seigneurs, qui prennent le titre de Padischahs, l'empire des Turcs Osmanlis n'a pas cessé de s'agrandir par des conquêtes successives.

Avec ses Turcs encore nomades et la bannière prétendue du grand prophète Mahomet, Othman s'assure l'indépendance; harcèle déjà l'empire grec; en convoite les îles et les côtes, et fait construire quelques vaisseaux pour attaquer l'Europe par mer.

Orkhan soumet la Bithynie, les émirs turcs de l'Asie mineure et la presqu'île de Gallipoli, sur le rivage européen, d'où s'étendront sur cette rive les conquêtes des Osmanlis. Législateur et grand guerrier, ce prince, ou son fils Amurath, crée la milice des janissaires; la recrute à l'aide d'enfants chrétiens, qui sont élevés dans l'islamisme; l'assujettit au célibat, et en forme une troupe permanente, redoutable aux sultans eux-mêmes, qui n'ont mis fin que dans notre siècle à cette puissante soldatesque.

Murad Ier ou Amurath, devenu maître d'Andrinople, y établit sa résidence, avec le siége de l'islamisme; étend le cercle de ses conquêtes, dans la Thrace, dans la Macédoine et jusque dans la Bulgarie, malgré les efforts des chrétiens, qui se font battre à Kossova, en 1389, pour s'opposer à ses succès.

Sous Bajazeth, nommé l'Éclair, la Bulgarie, la Moldavie, la Valachie, la Macédoine, ainsi que la province de Thrace, se voient forcées de rendre hom-

mage à la souveraineté des Turcs. L'Europe s'effraie de leurs progrès ; mais l'armée qu'elle leur oppose est vaincue à Nicopolis, en 1396, et Bajazeth passe en Asie, où les Turcomans de l'Arménie sont attaqués par Tamerlan. C'est alors que le chef mongol remporte, l'an 1402, sur le sultan des Osmanlis, la fameuse victoire d'Ancyre, où il s'empare de sa personne.

Sous Musa et Soliman Ier, deux fils du sultan Bajazeth, les dissensions de ces deux princes arrêtent l'essor des Ottomans, qui reprennent, sous Mahomet Ier, tous leurs avantages militaires, soit en Europe, soit en Asie.

Amurath II, par sa victoire gagnée près de la ville de Varna, en 1444, sur Wladislas, roi de Hongrie, assure le règne des Osmanlis, contre lesquels Jean Hunyade défend les possessions hongroises, et Georges Castriot, dit Scanderbeg, sa petite principauté d'Épire.

C'est au successeur d'Amurath, au célèbre Mahomet II, qu'est réservé le privilége de consolider, en Europe, la domination ottomane. Il prend d'assaut Constantinople, qu'il choisit pour sa capitale, en 1453 ; renverse l'empire d'Orient ; met fin à tous les petits États, soit grecs, soit turcs, qui jusqu'à lui étaient encore indépendants, des deux côtés de l'Hellespont, et asservit à sa puissance la Crimée et la Valachie, la Servie et la Bosnie, ainsi que l'Épire ou l'Albanie.

Mahomet II se prépare, dès lors, à pousser plus loin ses conquêtes le long de la Méditerranée, et prend Otrante en Italie; mais ses entreprises sur l'Europe sont paralysées par des troubles, qui éclatent du côté de l'Asie.

Bajazeth II, son successeur, qui ajoute à l'empire ottoman quelques provinces danubiennes, entre autres celle de Croatie, a moins de succès que ses ancêtres, et laisse le trône des Osmanlis à l'un de ses fils, Sélim Ier, surnommé le Tigre ou le Sanguinaire, qui bat les Persans à Tauris; s'empare de la Mésopotamie et d'une partie du Kurdistan; enlève la Syrie et l'Égypte à la puissance des Mameluks; étend jusque sur l'Arabie la domination ottomane, et voit le chérif de la Mecque se reconnaître son vassal. Par suite de ce dernier succès, les sultans acquièrent le droit d'avoir des troupes à la Mecque, ainsi que dans le port de Djedda, et prennent, aux yeux des Musulmans, le caractère vénérable de protecteurs des pèlerins, qui, chaque année, se rendent en foule au temple de la Caaba.

Soliman II, le Magnifique, qui succède à son père Sélim, depuis l'année 1520 jusqu'à 1566, porte l'empire des Ottomans à l'apogée de sa grandeur. Il se rend maître de la province arménienne d'Erzerum, ainsi que de la Géorgie, de toute l'ancienne Babylonie et de la ville de Bagdad, dont il dépouille les Persans.

Il s'empare de l'île de Rhodes, dont il expulse les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et profite des dissensions des princes chrétiens de l'Occident, pour s'agrandir à leurs dépens. Belgrade tombe en son pouvoir. La Hongrie, qui est ravagée à plusieurs reprises par les Turcs, devient le but de ses conquêtes, et la victoire de Mohacz, qu'il remporte sur Louis II, en 1526, est suivie de nouveaux succès. Soliman vient assiéger Vienne en 1529; s'oppose à Ferdinand d'Autriche, qui revendique la Hongrie, au trône de laquelle il a des droits; protége Jean de Zapolya, compétiteur de Ferdinand; s'empare de la ville de Bude, et pèse de toute sa puissance sur toute la monarchie hongroise, qui lui est soumise ou tributaire. Allié à la France contre l'Autriche, pendant le règne de Charles-Quint, il met à la tête de ses flottes, qui infestent la Méditerranée, le fameux pirate Chérédin, connu sous le nom de Barberousse, qui s'est rendu maître d'Alger; enlève, dans les mers de Grèce, plusieurs îles aux Vénitiens, et met sous sa domination les trois régences barbaresques de l'Afrique septentrionale, Alger, Tunis et Tripoli.

Le règne de Sélim II, qui succède à Soliman II, en 1566, manifeste avec évidence de nombreux symptômes de déclin, qui se développent rapidement pendant le cours de l'âge moderne. Une révolte de l'Arabie, qui est remise sous le joug; des échecs contre

les Persans, et la coalition du pape, des Vénitiens et des Espagnols, pour s'emparer de l'île de Chypre, que les Turcs ont prise aux Vénitiens, sont suivis de la destruction de la flotte des Osmanlis, par la flotte coalisée, en 1571, à la bataille de Lépante, qui dépouille les Ottomans de leur puissance maritime. Mais ils conservent toutefois la possession de l'île de Chypre, et gardent, malgré les succès momentanés des Espagnols, les trois régences barbaresques d'Alger, Tunis et Tripoli, sans y exercer un grand pouvoir.

A partir de cette même époque, de l'an 1574 à l'an 1623, la décadence va croissant, sous les sultans Amurath III, Mahomet III, Achmet Ier, Mustapha Ier, précipité deux fois du trône, et Othman II, que les Polonais battent à Choczin, que les janissaires font enfermer et font étrangler en prison. Cette décadence se ralentit, sous le règne d'Amurath IV, dit El-Ghazi ou le Victorieux, dont le successeur, Ibrahim, qui est détrôné et étranglé, règne de l'an 1640 à 1648, ajoute Asof à ses États et commence contre Venise la guerre célèbre de Candie.

Cette guerre, qui dure vingt-cinq ans, se prolonge sous Mahomet IV, Soliman III, Achmet II et Mustapha II, qui occupent le trône des Sultans, de 1649 jusqu'à l'année 1703, et grâce à Achmet Kiuperli, fameux vizir de Mahomet, Candie passe des Vénitiens en la puissance des Ottomans.

Les Turcs font ensuite la guerre aux Autrichiens, dans la Hongrie, où ils sont vaincus à Saint-Gothard, en 1644, et font la trêve de Temeswar; aux Polonais, qui, par la paix de Zunarow, en 1676, leur abandonnent une grande partie de la Podolie et de l'Ukraine; aux Autrichiens, une seconde fois, en faveur de la Hongrie, dont ils soutiennent les résistances contre l'Autriche, et d'où ils vont assiéger Vienne, délivrée par Jean Sobiesky, en 1683. En butte alors à une ligue de la Pologne, de la Russie et de Venise, en faveur des Autrichiens, les Turcs éprouvent les défaites de Mohacz, de Salankémen et de Zentha, et sont forcés, par le traité de Carlowitz, en 1699, de laisser Bude et la Hongrie, la Transylvanie et l'Esclavonie aux Autrichiens; de rendre la Podolie et l'Ukraine aux Polonais; de céder Asof à la Russie, et aux Vénitiens le Péloponèse ou la Morée, avec des places en Dalmatie et quelques îles du voisinage.

Privé déjà de son ancien lustre, dès le règne de Sélim II, l'empire turc, que trois vizirs de la famille des Kiuperli, Méhémet, Achmet et Mustapha, soutiennent, pendant ces longues guerres, voit se prononcer de plus en plus sa décadence et son déclin.

Après la paix de Carlowitz, la guerre éclate, sous Achmet III, avec les Russes et Pierre le Grand, à l'occasion de Charles XII, alors réfugié en Turquie. Asof, par le traité du Pruth, est restitué, en 1711, aux

Ottomans, qui se rendent maîtres de la Morée, qui la reprennent aux Vénitiens et font le siége de Corfou.

Mais Charles VI, empereur d'Allemagne, avec le pape, les Vénitiens et les Espagnols, forme une ligue contre les Turcs, qui perdent les deux grandes batailles de Peterwardein et de Belgrade; concluent, en 1718, le traité de Passarowitz, et abandonnent plusieurs places, soit à l'Autriche, soit à Venise, en échange de la Morée, dont ils conservent la conquête.

Dans une guerre contre la Perse, les Turcs se font céder, d'abord la Géorgie et l'Arménie; mais se voient reprendre ces conquêtes, par le célèbre Nadir-Schah, sous le sultan Mahmoud Ier, qui succède à Achmet III, depuis l'année 1730 à 1754.

Une nouvelle guerre de la Russie et de l'Autriche, contre les Turcs ottomans, amène le traité de Belgrade, en 1739, et fait recouvrer à la Turquie, avec Belgrade et Orsowa, la Servie et la Valachie, perdues en 1718, par le traité de Passarowitz.

Othman III ne règne que trois ans, de 1754 à 1757.

Mustapha III fait de vains efforts, de 1757 à 1774, pour adoucir les mœurs des Turcs, pour rendre la vie à l'empire, et commence contre la Russie, gouvernée par Catherine II, une guerre désavantageuse.

Abdul-Hamid, qui lui succède, de 1774 à 1789, termine, dès le début de son règne, cette guerre longue et opiniâtre, et signe le traité humiliant de

Kutschuk-Kainardji, qui enlève la Crimée et le Kouban à la dépendance des Turcs, et donne Asof à la Russie. Entrant dès lors en possession du port d'Asof, de la Crimée, dont elle s'empare en pleine paix, et de la libre navigation de la mer Noire, la Russie fomente des troubles dans les États du Grand-Seigneur, en Moldavie, èn Palestine, parmi les Grecs de la Morée, qui s'insurgent contre les Turcs. Abdul-Hamid sent le besoin de profondes réformes militaires; appelle de France des officiers et des ingénieurs, pour introduire dans son armée la discipline et la tactique européenne, et renouvelle sa marine, par les soins de son grand-vizir, qui le seconde dans ses projets. Mais l'ambition de Catherine II est d'expulser les Osmanlis du territoire européen, et d'occuper Constantinople. Elle s'unit avec l'Autriche, en 1787, pour attaquer Abdul-Hamid, qui meurt, au moment de la lutte, en 1789, et laisse le trône à son neveu, Sélim III, qui règne jusqu'en 1807.

Forcé de traiter avec l'Autriche et la Russie, à Sistova et à Jassy, en 1791 et 1792, Sélim III abandonne aux Russes, la Crimée et toutes les provinces entre le Bug et le Dniester. Il voit l'Égypte, un peu plus tard, en 1798, envahie par Bonaparte, au nom de la république française, dans le but de prendre position, pour menacer, par la Syrie et par l'Égypte, les possessions anglaises de l'Inde. Soumise, dès 1517, à la

domination ottomane, l'Égypte, mal administrée par les pachas de la Turquie, n'avait cessé d'être exploitée par l'aristocratie des beys, restes remuants des Mameluks, dont les rapines et les désordres l'avaient miné et dépeuplée. Le général Bonaparte s'empare d'abord d'Alexandrie; gagne la bataille des Pyramides, où il défait les Mameluks; pénètre dans la Haute-Égypte; passe en Syrie, et revient en France en 1799. Kléber succède à Bonaparte; défait les Turcs à Héliopolis, et réorganise l'Égypte. Menou, forcé de capituler, en 1800, remet aux Turcs et aux Anglais, l'Égypte, qui retombe dans l'anarchie, et devient le théâtre de combats, entre les anciens Mameluks et les pachas du Grand-Seigneur. Sélim III, resté flottant, depuis 1799, entre l'alliance anglaise et russe, et l'alliance avec la France, s'engage enfin, en 1807, contre les Russes, qui sont aidés et appuyés par l'Angleterre, dans une guerre qui dure cinq ans et dont il ne voit pas la fin. Ses tentatives de réformes mécontentent les troupes turques, qui le déposent la même année, et proclament Mustapha IV, l'un des fils d'Abdul-Hamid, qui abolit toutes les réformes, et qui succombe, l'année suivante, à une nouvelle révolution.

Ourdie par les soins du pacha Mustapha Baïractar, cette contre-révolution élève au trône Mahmoud II, un autre fils d'Abdul-Hamid, qui règne de 1808 à 1839, et recommence les réformes. Les janissaires

irrités lèvent l'étendard de la révolte, ôtent la vie à Baïraktar, sortent vainqueurs de la lutte et rendent hommage à Mahmoud.

Ce prince, doué d'une grande adresse, de fermeté et de courage, opère de nombreuses réformes d'après le système européen, et, malgré les plus grands obstacles, fait face aux crises les plus graves, qui menacent d'une ruine complète la domination ottomane. Par le traité de Bucharest, qu'il conclut en 1812, il cède aux Russes les provinces de Bessarabie et de Moldavie. Il a à combattre la révolte d'Ali, pacha de Janina, qui, pendant une longue suite d'années, et jusqu'au moment de sa chute, en l'an 1822, sème des germes de sédition, qui deviennent funestes à l'empire. Les Grecs, qui venaient de s'insurger, dès l'an 1821, excitent les sympathies de l'Europe; finissent par obtenir l'appui de la Russie, de l'Angleterre et de la France, qui, en 1827, anéantissent, à Navarin, la grande flotte turco-égyptienne ; et se constituent, de 1830 à l'an 1832, par suite de la conférence de Londres, en un royaume indépendant, sous Othon, prince de Bavière, qu'ils devaient chasser trente ans plus tard, en 1862. Mahmoud, poursuivant ses réformes au milieu de tous ces embarras, se défait par la violence, en 1826, de la milice des janissaires, ennemis jurés de ses projets. Il voit, dans les années suivantes, en 1828 et en 1829, les Russes vainqueurs de son armée, mettre

en péril sa capitale, par le passage du Balkan et par la victoire de Schumla. Pressé par la nécessité, il fait la paix à Andrinople ; reconnaît le royaume de Grèce, et donne aux Russes, en Valachie, en Moldavie, en Asie mineure, et dans toutes les affaires turques, une influence prépondérante, grosse d'orages pour l'avenir. L'année suivante, 1830, il perd la suzeraineté d'Alger, par la conquête des Français.

Bientôt naît un nouveau péril, qui élève la question d'Orient, si capitale pour l'Europe, à une importance toujours croissante. Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, préposé à cette province, depuis l'année 1811, avait détruit les Mameluks; consolidé le pouvoir des Turcs, jusques au fond de la Nubie; soumis, par son fils Ibrahim, la secte arabe des Wéchabites ou Wahabites; administré habilement et rendu prospère son pachalik, sous l'influence de la France, et envoyé, contre les Grecs, son fils, le vaillant Ibrahim, prêter main-forte au Grand-Seigneur. Méhémet-Ali profite dès lors des embarras de la Turquie, pour viser à l'indépendance. Son fils s'empare de Candie, de la Syrie, de l'Asie mineure et, en 1832, il fait trembler Constantinople, qu'une armée russe, l'année suivante, vient couvrir de sa protection. Le traité d'Unkiar-Skelessi accorde l'Égypte et la Syrie au pacha Méhémet-Ali, et donne l'accès des Dardanelles aux forces navales de la Russie, à l'exclusion d'autres puissances. La diplomatie euro-

péenne s'interpose plus d'une fois, entre Mahmoud et Méhémet; jusqu'à ce qu'enfin, sous l'influence de l'Angleterre et de la Russie, en l'an 1839, Mahmoud élève ses prétentions; déclare traître Méhémet; veut le dépouiller de son pachalik et lui désigne un successeur. La guerre éclate, la même année, entre le vassal et le sultan. La grande victoire de Nézib, remportée le 25 juin, par Ibrahim et son armée, menace toute la Turquie d'Asie et va livrer Constantinople à la puissance des Égyptiens. Mais Mahmoud meurt six jours après, et Abdul-Medjid, l'un de ses fils, occupe le trône des sultans, de 1839 à 1861.

Sans les rivalités jalouses des puissances européennes, la mort du sultan Mahmoud et la jeunesse d'Abdul-Medjid auraient, sans doute, été le signal de la dissolution de l'empire. Mais le concours des grandes puissances a rattaché de nouveau l'Égypte à la suzeraineté ottomane, en en faisant pour Méhémet, dès 1841, une vice-royauté héréditaire, qui demeure dans sa famille et est vassale de la Porte. Le hatti-schérif de Guilhané, espèce de charte libérale, proclamée par Abdul-Medjid, sous l'influence européenne, porte dans le gouvernement, des principes plus équitables, qu'ont ratifiés d'autres édits; qui établissent l'égalité des musulmans et des chrétiens; qui améliorent en théorie la position de ces derniers; mais qui trouvent des résistances dans la férocité des Turcs, dans leur orgueil

invétéré et dans le fanatisme musulman. Dépendant en réalité des puissances européennes et de l'équilibre politique, qui peut changer d'un jour à l'autre; miné par de nombreux abus, tels que le luxe des sultans, la corruption des fonctionnaires et le désordre des finances; travaillé par une lutte sourde des nationalités conquises, contre le peuple conquérant; des tendances du christianisme et de sa civilisation, contre celles de l'islamisme, l'empire turc ne se soutient que d'une manière provisoire, à l'aide de moyens factices. Il a fallu le déploiement de toutes les forces victorieuses de l'Angleterre et de la France, pour le sauver de la main des Russes, de 1854 à 1856, pendant la guerre de Crimée. Le traité de Paris a garanti, en 1856, l'intégrité de son territoire; mais l'Europe veille sur lui; et quoique censé indépendant des grandes puissances européennes, il est forcé, plus que jamais, de subir leurs influences; de laisser régner la liberté en Valachie et en Moldavie; de reconnaître et de protéger la liberté du christianisme et tous les droits de la conscience; de châtier, à contre-cœur, les musulmans qui, en Arabie, dans le Liban et en Syrie, massacrent les chrétiens en masse, et de contenir, quoique faiblement, le fanatisme recrudescent de l'islamisme, tout en luttant, à l'occasion, contre l'agitation croissante de ses populations chrétiennes.

C'est au milieu de ces circonstances et de l'épuise-

ment de l'empire, qu'Abdul-Aziz, sultan actuel, a succédé tout récemment, en 1861, à son frère Abdul-Medjid, et a recueilli son héritage.

Campés en Europe depuis cinq siècles, les Osmanlis ont dû les progrès et l'accroissement de leur puissance, à la corruption et à la faiblesse des chrétiens grecs de l'Orient et de Byzance; au fanatisme musulman; à l'héroïsme personnel; à l'énergie et à l'esprit de ceux des sultans ou padischahs, qui ont agrandi l'empire turc jusque dans le 16e siècle; au génie des législateurs Orkhan et Amurath Ier, Mahomet II et Soliman II; à l'organisation habile des janissaires et des spahis, les uns, ne respirant que la guerre, et les autres, intéressés au partage de la conquête, par les timars, ou bénéfices, espèce de fiefs héréditaires, donnés à leurs agas ou chefs. Mais dès la mort de Soliman, en 1566, la décadence se fait sentir. Les sultans, élevés dans le sérail, tombent et languissent dans la mollesse. Ils abandonnent aux grands-vizirs, le gouvernement de l'État et la conduite des armées. La vie s'épuise de toutes parts. Les agitations du sérail, la stupidité des sultans et leur barbare cruauté; l'arbitraire des gouverneurs et la misère croissante des peuples; les vices d'une constitution militaire et despotique, et les révoltes incessantes de la milice des janissaires; l'ignorance crasse et la rudesse, l'intolérance et le fanatisme, développés par l'islamisme; enfin le mépris

systématique et instinctif de toute culture spirituelle, et tous les vices de l'Orient, en face de la culture chrétienne et progressive de l'Europe : telles sont les causes principales, qui ont fait perdre à l'empire turc l'éclat de sa domination, et qui, bien loin de s'arrêter, n'ont pas cessé de l'affaiblir et de le miner jusqu'à nos jours.

Les Turcs, comme mahométans, sont de la secte des Sunnites, qui, au Coran, joint la tradition des disciples du prophète. Le sultan des Osmanlis porte le titre de Khalife et est le chef de la religion. Le Grand-Muphti de Constantinople, qui lui donne la consécration et qui est lui-même revêtu des plus hautes fonctions religieuses, a sous lui les autres Muphtis, qui sont le corps des hommes de loi et forment la magistrature. Quant aux ministres de la religion, ils se divisent en cinq classes : les Cheiks ou les prédicateurs; les Khatibs et les Imans, qui vaquent au culte, à la prière et à la lecture du Coran; les Muezzins, qui sont chargés d'appeler, du haut des minarets, les musulmans à la prière, et les Cayyms, qui font l'office de serviteurs et de gardiens dans les temples ou les mosquées.

Libres de toute espèce de vœux, et sans former de communautés, tous ces ministres de la religion ne sont point liés à leur état. A côté d'eux et en dehors, existent des communautés de Fakirs ou de Derwiches,

dont les pratiques de dévotion rappellent, par leur extravagance, le convulsivisme des schamanes. A tous ces traits extérieurs de l'islamisme, chez les Turcs, se joignent, d'une part, le Ramadan, jeûne solennel, qui se célèbre chaque année, et auquel succède la grande fête du Beïram; de l'autre, le pèlerinage que chaque musulman est appelé à faire, au moins une fois en sa vie, au fameux temple de la Mecque, qui, avec Médine, ville du prophète, où Mahomet a son tombeau, est tenu en grande vénération.

Le gouvernement de l'empire, qu'on nomme la Sublime-Porte ou même tout simplement la Porte, et qui a le croissant sur sa bannière, est une monarchie illimitée, héréditaire et absolue, dont le Padischah, le Grand-Seigneur, ou le Sultan, concentre dans sa seule personne l'autorité spirituelle et la puissance temporelle. Par suite de cette constitution et des tendances de l'islamisme, un despotisme tyrannique, abrutissant pour les sujets et ruineux pour tout l'empire, passe du souverain lui-même, dans tous les fonctionnaires chargés de l'exécution de son bon plaisir. Le Coran seul et la coutume, la crainte des insurrections, et, de nos jours, les influences de la politique européenne, limitent, jusqu'à un certain point, ce despotisme des sultans.

Le conseil d'État du souverain porte le titre de Divan. Il se compose des fonctionnaires du premier

ordre : du Grand-Muphti, premier juriste et théologien de tout l'empire, chef du Conseil des Ulémas; du Grand-Vizir, premier ministre, chargé de l'administration de la politique intérieure, de la politique extérieure et de la force militaire; du ministre de la marine, appelé Capitan-Pacha, grand-amiral des flottes turques; du Kaïmakan ou substitut et représentant du grand-vizir; du Reis-Effendi ou du ministre chargé des affaires extérieures, qui a sous ses ordres les gens de plume ou les Kodjas; du Kiaja-Beg, qui a pour fonctions le ministère de l'intérieur; du Tchausch-Baschi, qui représente le ministre de la maison du prince; du Defterdar, qui est investi du ministère des finances; et du Conseil des Ulémas, qui forment le corps des savants, juristes, juges et théologiens, chargés de veiller au maintien des lois, qui toutes s'appuient sur le Coran, et de sanctionner religieusement les actes mêmes du souverain.

Les provinces sont administrées par des Pachas, dont quelques-uns se nomment Vizirs ou Beglerbegs, qui sont revêtus de pleins pouvoirs et n'en abusent que trop souvent, pour l'oppression ou pour la révolte.

Outre les trois principautés de Moldavie, de Valachie et de Servie, qui sont vassales de l'empire, les possessions des Osmanlis comprennent : la Thrace, la Bulgarie et la Bosnie; la Macédoine, la Thessalie et l'Albanie; l'île de Candie ou l'île de Crète; l'Asie mineure et

l'Arménie ; l'ancienne Mésopotamie ; l'Assyrie et la Babylonie, la Syrie et la Palestine, et une partie de l'Arabie ; l'Égypte enfin et la Nubie, ainsi que Tripoli et Tunis.

L'empire se compose de pays dont les uns sont immédiats, et dont les autres sont tributaires, ou dépendants des Osmanlis, par des liens de vasselage. Les immédiats sont divisés en Éjalets ou Pachaliks, gouvernements administrés par des Pachas du premier ordre, qui ont pour insigne trois queues de cheval, et qu'on nomme Pachas à trois queues. Les Éjalets ou Pachaliks sont divisés en Sandschaks, sous des Pachas subordonnés, appelés Pachas à deux queues, et qui ont sous eux les Begs ou Beys, ou les Pachas du troisième ordre, qu'on nomme Pachas à une queue.

L'administration de la justice, avec sa haute cour supérieure que composent les Ulémas, sous la présidence du Muphti, est répartie à des degrés divers, entre le Grand-Vizir lui-même, les Pachas préposés aux provinces, les Mollahs dans les grandes villes et les Cadis des petites villes. Il y a des fonctionnaires chargés d'exécuter les jugements, et les peines sont la bastonnade, la pendaison et la noyade, l'étranglement et l'empalement.

Au nombre des pays médiats, qui se gouvernent par eux-mêmes et sont vassaux de l'empire turc, sont la Servie, la Valachie et la Moldavie ; quelques tribus

indépendantes, au sein de la Turquie d'Asie; quelques cantons de l'Arabie; la vice-royauté d'Égypte, avec la Nubie tout entière, et enfin Tunis et Tripoli, avec les oasis voisins, connus sous les noms de Fezzan, de Gadamès et d'Audgila, dans la Libye septentrionale.

Quoique les Turcs forment le peuple dominateur et conquérant, ils sont de beaucoup les moins nombreux, et sur 32 ou 33 millions, ne comptent guère que 2 millions, dont 700,000 en Europe, 1,200,000 en Asie, et à peine 100,000 en Afrique. Le reste de la population comprend les anciens indigènes; les uns passés à l'islamisme, qui compte 14 millions d'âmes; les autres, Juifs ou chrétiens des rites grec, monophysite, arménien et catholique, avec très-peu de protestants. Il y a aussi quelques païens.

Les Moslemin ou Musulmans forment la classe privilégiée, et ont, par là même, plus de dignité, plus d'énergie, de gravité et de noblesse, et l'apparence de certaines vertus, que la servitude rend plus rares chez les populations soumises, qui gémissent dans l'oppression.

Les sujets non mahométans, abâtardis, en général, et avilis par les violences et les mépris de leurs vainqueurs, sont désignés sous le nom de Rajahs, troupeau taillable et corvéable, voué de tout temps à l'oppression, que tendent à réhabiliter, sous l'influence de l'Europe, les lois du règne d'Abdul-Medjid, qui

ont proclamé et décrété, mais non encore réalisé, l'égalité de tous les sujets, quelle que puisse être leur religion.

Aux Osmanlis proprement dits, peuple turc dominateur, se joignent, dans les pays de montagnes, sur les plateaux de l'Asie mineure, des Truchmènes ou Turcomans, de même race que les Ottomans, et presque en nombre égal au leur. Ils parlent, les uns et les autres, la langue turque, qui est rude et pauvre en elle-même; qui présente plusieurs dialectes; qui est répandue dans tout l'empire, et qui a subi abondamment les influences et le mélange des langues arabe et persane, surtout parmi les hautes classes, qui veulent faire preuve de connaissances, d'éducation et de culture.

Dans la vaste étendue de l'empire, qui s'appuie sur trois continents, la race turque fait peser son joug sur des peuples de race japhétique, de race sémite et de race camite. Tels sont, parmi les Japhétites, les Lases ou les Mingréliens; les Kurdes et les Arméniens; les Grecs et les Albanais; les Roumains ou les Valaques et les Slaves de la Bulgarie, de la Servie, de la Bosnie et de l'Herzégovine. Parmi les Sémites de l'empire, sont les Arabes d'Asie et d'Afrique; tantôt errants sous le nom de Bédouins; à moitié nomades, sous le nom de Mundi; habitant des villes ou des villages, sous les deux dénominations de Hadhési ou

de Fellahs. D'autres Sémites sont les Syriens, tels que les Druses, les Maronites, les Mutualis ou Yésidis, les Ansariehs, les Chaldéens, les Nestoriens, restes probables des dix tribus israélites, devenues captives des Assyriens, et enfin les Juifs, disséminés dans les provinces européennes, asiatiques et africaines, au nombre de près d'un million. Quant aux tribus de race camite, ce sont les Coptes, restes chétifs des Égyptiens de l'antiquité; tous les Berbères de la Nubie, du Sahara et de l'Afrique septentrionale, et les tribus de race nègre, dans la Nubie et dans le voisinage de l'Abyssinie et du Soudan.

En possession de tant de contrées favorisées de la nature, l'empire turc, sous l'influence d'une puissance intelligente, et d'une race progressive, pourrait devenir un des États les plus prospères de la terre. Riche en productions des trois règnes, il n'offre qu'une agriculture imparfaite et négligée, à laquelle se joint de préférence l'exploitation des troupeaux, qui occupe une très-grande partie des populations de l'empire. La grande industrie, peu connue, fait place à l'industrie de détail, exercée surtout dans les villes, et dont certains produits spéciaux atteignent une haute perfection et sont recherchés au dehors. Le commerce est surtout aux mains des Juifs, des Grecs, des Arméniens. Il a lieu au dedans par caravanes; s'étend au loin à l'extérieur; donne lieu à un grand courant

d'affaires avec l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et serait un des premiers du monde, si, à la barbarie ottomane, se substituaient une culture et une civilisation réglées, par un régime protecteur et des principes progressifs.

Au point de vue intellectuel et esthétique, la culture des Ottomans est imparfaite et très-bornée.

Quoique les sultans des Osmanlis, depuis le 14e siècle jusqu'à l'entrée du 17e, aient eu le goût de l'instruction et fondé de nombreuses écoles, l'enseignement de ces écoles a conservé dans toutes ses branches l'esprit étroit et stationnaire de l'islamisme, au milieu même du mouvement des idées européennes, dont le niveau monte chaque jour. Le résultat de l'influence exercée par ces idées, est d'affaiblir, en politique, la force du croissant en Europe. Mais la vraie civilisation ne peut s'établir parmi les Turcs et les chrétiens de l'empire turc, qu'à l'impérieuse condition de la chute de l'islamisme, qui ne se transformera jamais, et qui, par sa nature même, est un obstacle insurmontable à la rénovation des peuples.

5° Physionomie générale de la culture mahométane.

L'esquisse que nous venons de tracer des divers États mahométans, quoique embrassant dans ses contours, des nationalités diverses, étrangères à la souche arabe et même à la famille sémite, nous a paru indispensable, pour faire comprendre l'impor-

tancé du rôle qu'ont joué les Arabes dans l'histoire générale du monde.

Ce peuple, né, dans l'origine, des éléments les plus complexes, subit, au temps de Mahomet, l'influence assimilatrice, prédominante et conquérante, du grand rameau ismaélite, qui lève l'épée contre tous; qui, comme branche abrahamite, influe sur une foule de nations, et devient, en tout, le représentant de leur physionomie commune.

Sous la puissante initiative du fanatisme de l'islam, les Arabes, par leurs conquêtes, enveloppent, dans leur grand empire, des nationalités nombreuses, sémites, camites et japhétites, sur lesquelles ils dominent d'abord; avec lesquelles ils se mélangent; qu'ils s'incorporent par l'islamisme; qu'ils pénètrent de leur esprit, et qu'ils façonnent par leur langue, idiome sacré du Coran, dont les langues des peuples vaincus, comme leur culture tout entière, se saturent à des degrés divers.

Lorsque arrivent ensuite au pouvoir, sur les différents points de l'empire, soit des chefs, soit des dynasties, ou même des peuples nouveaux, qui supplantent leurs maîtres arabes, et forment de nouveaux États, c'est toujours, avec des nuances, l'allure et la physionomie du génie et de la langue arabes, les traditions, les habitudes et les usages de l'islamisme, qui donnent le ton à leur culture et à leur existence

sociale; qui, dans certaines proportions, marquent d'un cachet analogue les races les plus différentes, et unissent par des sympathies, qui n'excluent point de nombreux contrastes, les populations si variées, dont l'islam et la race arabe ont fait l'éducation commune, dans tout le monde mahométan.

Le premier des grands caractères qui distinguent ces populations, c'est l'esprit même de l'islamisme avec son dogme monothéiste, hostile à toute idolâtrie; la haute mission de son prophète; l'autorité de son Coran; ses tendances anti-chrétiennes, intolérantes et fanatiques; et ses principes fatalistes, stationnaires et rétrogrades.

L'identité même de l'islam et de son influence sociale, dans les tous pays musulmans, n'exclut point la diversité, au sein de ce système religieux, qui présente ses points obscurs, qui a ses nombreux interprètes, et s'est subdivisé de bonne heure en sectes hostiles et ennemies, dont les luttes ont joué un grand rôle, dans les divisions intestines et dans les décompositions du grand empire des Arabes.

Celles des Sunnites et des Schiites, nées sous le règne des premiers khalifes, sont les deux sectes principales, qui se subdivisent, à leur tour, en une foule d'autres nuances, soit orthodoxes, soit hérétiques.

La grande secte des Sunnites qui, au Coran, joint la Sunna ou la tradition religieuse, avec toutes ses

légendes absurdes, et dans laquelle se rangent les Turcs, forme le parti orthodoxe, et se divise en quatre sectes : les Hanéfites, les Malékites, les Schaféites, les Hanbalites, qui ont chacune leur oratoire dans la sainte ville de la Mecque, et tirent leurs noms des quatre docteurs, Hanifès, Malik, Schaféi et Hanebel, leurs coryphées.

La secte ou le parti contraire, dont les adhérents prennent le nom d'Aladéliats ou de justes, et que les Sunnites ont flétris du nom de Schiites ou d'apostats, comprend les partisans d'Ali, qui n'admettent que le Coran; qui ne veulent voir que dans Ali et dans les princes de sa famille, les vrais Imans de l'islamisme; qui ont joué de tout temps un grand rôle en Arabie et en Afrique, et qui, en Orient surtout, sont représentés par les Persans.

C'est au sein de la secte schiite, qu'est né le point de vue mystique, qui allégorise le Coran, y cherche le sens figuré, et ne voit dans les observances et dans les usages religieux, qu'une formalité sans valeur. Les adeptes de ce système portent le nom de Baténites ou partisans de la loi intérieure, et ont donné naissance aux sectes des Karmathes, des Ismaéliens, et des Assassins du moyen âge, de même qu'aux Wéchabites modernes, encore puissants en Arabie.

En dehors de ces grands partis, existent, dans le mahométisme, une foule de sectes dissidentes, qui

ne se différencient souvent qu'à l'aide de distinctions subtiles, et parmi lesquelles figurent, la secte des Motazalites et la secte des Séfatites, adversaires de la précédente.

L'histoire nous a déjà montré à quel point les haines des partis, le fanatisme des chefs de sectes, et les persécutions religieuses, sévirent dans l'empire des Arabes, dont elles ont aidé, pour leur part, à accélérer la décadence et à précipiter la chute. Sous Almamoun, paraît Babeck, qui excite une sédition violente; plus tard, Ali, à Bassora, vers l'an 868; et les succès de ces deux chefs jettent la terreur dans Bagdad. Karmath fonde la secte Karmathe, déjà puissante en 830; qui s'empare bientôt après de Bassora et de Koufa, et fait la conquête de la Mecque et du temple de la Caaba, dont elle enlève la pierre noire, l'an 930 de notre ère. L'Égypte voit naître, un peu plus tard, sous la dynastie fathimite, la secte des Ismaéliens, avec ses doctrines secrètes et ses principes immoraux, et sous Hakem Biamrillah, qui règne tyranniquement, de l'an 996 jusqu'à l'année 1021, le fanatisme monte à son comble, et arrive à ses dernières limites. Sous l'influence de ce fanatisme, la secte hideuse des Assassins divinise ce même Hakem, et érige en principe le meurtre, ainsi que la licence des mœurs. Les Almoravides d'Afrique, et, après eux, les Almohades, font voir plus tard dans le

Magreb et jusque sur le sol de l'Espagne, l'alliance de l'esprit sectaire avec la puissance politique ; et ce même phénomène reparaît, soit dans l'histoire de l'Algérie, soit chez les Wéchabites arabes, puissants au 18e siècle, redoutables jusque dans le nôtre, et affaiblis par les victoires des armes du pacha d'Égypte, il y a moins de cinquante ans.

A côté des sectes religieuses, ou violentes, ou inoffensives, l'orthodoxie mahométane a eu ses mystiques extatiques, ses ermites, ses anachorètes, et, depuis le 12e siècle, ses tendances bien prononcées vers une espèce de mysticisme, connu sous le nom de Sufisme ou de doctrine des Sofis ; né en Perse, avant cette époque, sous les influences de l'Inde, et dont le poëte Djellaleddin a donné dans son Mesnéwi, comme le manuel et le bréviaire. C'est de là, qu'ont pris leur origine tous les ordres de moines Derwiches, dont trente-deux subsistent encore, au sein de l'empire ottoman, et dont les plus ardents de tous sont les ordres des Derwiches dansants, connus sous le nom de Mewléwis, et qui, au bruit des instruments, tournent, en poussant de grands cris, jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement.

Sous l'influence de l'islamisme, ont surgi partout des mosquées, des écoles et des couvents; mais de tout le zèle religieux dont les musulmans ont fait preuve, il n'est sorti qu'une théologie insignifiante et

misérable, que n'a pu arracher à la routine l'action de la philosophie grecque, sous le règne des Abassides, et qui s'est stéréotypée dans ses formes systématiques, à partir du 12e siècle. Bien loin de la rendre plus libre, les conflits avec les chrétiens, pendant l'époque des croisades, n'ont fait qu'enfoncer davantage la théologie de l'islamisme dans ses tendances fanatiques et dans son esprit routinier.

Les ténèbres se sont accrues, par l'arrivée des Osmanlis à la tête du monde mahométan; et malgré leur zèle religieux, le grand nombre de leurs écoles, de leurs institutions savantes, de leurs disputes d'apparat, l'islamisme a revêtu chez eux son caractère le plus grossier et sa plus grande intolérance. Le corps des ulémas lui-même, et leur soumission hiérarchique au Grand-Muphti de la capitale, ne font servir l'autorité que lui accorde le sultan, en religion et en jurisprudence, qu'à nourrir un esprit subtil, une stupide crédulité et un fanatisme rétrograde. Resté stationnaire en lui-même, l'islamisme n'a contribué ni à la connaissance de l'homme, ni à la science de la nature; et il est de nos jours, chez les Schiites, aussi bien que chez les Sunnites, dans tous les pays musulmans, le centre de la superstition la plus crasse et la plus profonde.

Chez tous les peuples mahométans, le droit, aussi bien que la religion, se fonde sur le Coran lui-même,

auquel s'ajoutent, chez les Sunnites, la Sunna ou la tradition, et partout, chez les musulmans, les interprétations diverses que reçoit le code religieux. En vertu de cette alliance intime de la foi et de la jurisprudence, les principes et axiomes de droit se posent comme devoirs religieux, et c'est ainsi que le droit civil est dans une relation étroite avec les croyances elles-mêmes. De là l'impossibilité d'un développement indépendant, vraiment libre et original de la science de la jurisprudence, retenue sans cesse dans les langes de la théologie de l'islam, ou exposée aux fluctuations du despotisme et de l'arbitraire.

Quant à l'action moralisante exercée sur les musulmans par cette législation religieuse, elle n'est rien moins que démontrée. Chaque peuple, soumis au Coran, a ses qualités distinctives, indépendantes de l'islam : l'Arabe, son ardeur courageuse ; le Persan, son penchant au mensonge, à la cabale et à l'intrigue ; le Turc, une certaine droiture dans le commerce et dans la vie, à côté de la mauvaise foi et des injustices de ses maîtres. Les préceptes moraux de l'islam sont en grande partie sans reproche, et les musulmans prennent plaisir à toutes les belles sentences morales. Mais leur vie n'y correspond guère. S'ils exercent la bienfaisance, comme l'une des principales vertus que leur impose le Coran, ils sont, sous le rapport des mœurs, sans parler de la polygamie, qui est sanc-

tionnée par Mahomet, livrés aux vices contre nature, qui, chez les Turcs ottomans, ont pris une immense extension; et l'on peut dire, en général, que l'orgueil brutal qu'inspire partout la religion de l'islamisme, en élevant ses sectateurs au-dessus de tous les autres hommes, s'oppose d'ailleurs avec puissance à cette culture vraiment humaine, qui tend à généraliser les bonnes relations sociales et l'adoucissement des mœurs.

Au point de vue des institutions et du gouvernement de l'État, la confusion qui règne partout, dans les notions mêmes du droit, consacre, chez les musulmans, les principes les plus extrêmes du despotisme des gouvernants et de la servitude rampante, qui ne trouve, chez les gouvernés, d'autre contrepoids temporaire que l'usurpation et la révolte.

Le peuple ne jouit d'aucun droit, et celui que s'arrogent, dans certains cas, les soldats de déposer les princes ou de les élever au pouvoir, n'est qu'une violente caricature de la volonté populaire. D'institutions proprement dites, ressemblant à une constitution, avec garantie pour les peuples, il n'en est question nulle part; et les hatti-chérifs turcs des derniers sultans osmanlis, depuis 1839, ne doivent nullement leur origine à des principes politiques qui découlent de l'islamisme. Sous l'empire de cette religion, s'est prononcée, dans tous les temps, une oscillation continuelle, entre le despotisme extrême, le servilisme le

plus bas, et l'audace toute personnelle qui cherche, à un moment donné, à briser violemment le joug et à conquérir l'indépendance.

Bien que le Coran soit un code auquel sont soumis, comme les autres, les dépositaires du pouvoir, et que les docteurs et ulémas, à la fois théologiens et juristes, soient chargés de le maintenir et d'en relever les prescriptions, il n'est jamais sorti de là une opposition raisonnée, dans le sens constitutionnel, ni un vrai corps sacerdotal, capable de contre-balancer la puissance du despotisme. La répression de la tyrannie n'est qu'un fait tout accidentel, en rapport avec l'impatience et l'irritation des sujets, et sans aucune relation avec des principes de droit public ou des appréciations morales.

Au sein d'un tel état de choses, la bonté du gouvernement dépend du naturel des chefs; et c'est grâce à leur caractère et aux qualités personnelles dont la nature les a doués, qu'il s'est produit, dans l'islamisme, un petit nombre de grands princes, dignes des éloges de l'histoire; soit dans la série des khalifes de l'Orient et de l'Espagne; soit dans les États démembrés du grand khalifat des Arabes, et jusque chez les Ottomans. Mais ces despotes bienfaisants sont en faible minorité, tandis que la foule des tyrans et des princes efféminés forme une majorité immense.

Le despotisme musulman, qui s'est montré, de temps

en temps, persécuteur par fanatisme, quoiqu'en général tolérant envers les Juifs et les chrétiens, revêt particulièrement le caractère oriental; imprime le sceau du servilisme aux populations qu'il gouverne; les prive de toute garantie, quant à la sûreté des personnes et à celle de la propriété; fait dépendre exclusivement, et la faveur et la disgrâce, de l'humeur et des caprices du maître; centralise le gouvernement dans la personne du despote, et rattache son illustration aux magnificences de sa cour, qui est comme son auréole. Appuyé d'une garde du corps, qui se compose de mercenaires, le despote mahométan, d'après l'usage oriental, affecte le luxe dans son palais; s'entoure d'un nombreux harem, sur lequel veillent des eunuques, et s'environne de satellites, d'espions et de dénonciateurs qui exercent la police secrète. Il se décharge des affaires sur un vizir qui le remplace, comme chef de tous les fonctionnaires; place à la tête des provinces des gouverneurs, aux noms divers, qui sont souvent des affranchis, deviennent despotes comme leur maître, usurpent souvent l'indépendance, ou se dédommagent sur les sujets, de leur rampante soumission vis-à-vis du despote lui-même.

La hiérarchie administrative ne s'est développée, comme système, que chez les Turcs ottomans, sous les règnes de Mahomet II et de Soliman le Magnifique, et elle s'est maintenue, comme normale, en face du

peuple et du sultan, comme instrument du despotisme.

La prospérité de l'État, ainsi que le bonheur du peuple, sont dans les États musulmans plutôt un but accidentel, auquel peuvent viser certains princes, qu'un principe de gouvernement. La grande maxime politique est de faire servir toutes choses à la jouissance personnelle et à l'intérêt du despote. Dans ses préceptes de bienfaisance, le Coran a surtout en vue la morale individuelle : il ne s'occupe nullement de l'administration publique.

L'administration des finances a toujours eu pour base normale, au sein des États mahométans, la dîme, prescrite aux musulmans comme contribution foncière, et une surcharge à cette dîme, ainsi que la capitation, le charadj ou impôt personnel, qui pèse sur tous les sujets restés en dehors de l'islamisme. A ces contributions courantes se joignent, dans une foule de cas, les exactions de toute espèce ; et aux trésors accumulés par des procédés tyranniques, correspondent, comme contre-partie, les exemples les plus scandaleux de la prodigalité des princes et de leurs folles dissipations. Quelques princes mahométans d'Espagne ont fait fleurir l'agriculture, ainsi que l'industrie et le commerce, et ont eu l'art de s'enrichir, sans être à charge à leurs sujets. Mais pour ce qui est des fondations, qui se produisent, dans tous les temps,

chez les divers peuples de l'islam, comme la construction des mosquées, les routes pour les pèlerins, les caravansérails, les puits et l'établissement des écoles, et des asiles pour les malades, elles sont plutôt la conséquence d'un zèle purement religieux, que de principes économiques, liés au gouvernement de l'État et à l'administration civile.

En ce qui touche l'art militaire, il eut pour base, dès l'origine, le courage inné des Arabes, exalté par le fanatisme, qu'ils puisaient eux-mêmes dans l'islam. De là, est né cet héroïsme, dont ils firent preuve pendant longtemps, et qui tombe et se refroidit sous les khalifes abassides, qui s'appuient sur des étrangers et de nombreuses troupes mercenaires, ainsi que les Ommyades d'Espagne. Dès ce moment, la prépondérance passe chez les Turcs et chez les Maures. Les dynasties qui prennent naissance sur tous les points de l'empire arabe, s'élèvent par la force des armes, que retrempe encore, de temps à autre, le fanatisme religieux. Mais ni chez les Arabes eux-mêmes, ni chez les peuples qui leur succèdent, ne se perfectionnent par l'état, les institutions militaires. La guerre conserve un caractère désordonné, tumultueux, et sans discipline régulière. Les armes dont on fait usage sont, d'une part, le sabre, la lance; et de l'autre, l'arc et les flèches, ainsi que la cavalerie.

La marine musulmane s'essaie, à partir de Moawiah,

et sous les Ommyades d'Espagne. Les Fathimites ont le feu grégeois, déjà dans le 13e siècle, et les Arabes de l'Espagne se servent des armes à feu, qu'ils ont appris à connaître en Chine, et en usent pour la première fois à Ubéda, en 1312, et au siége de la ville d'Alicante, vers l'an 1331. Un siècle plus tard, les Osmanlis, les premiers, au sein de l'islam, font preuve d'un génie militaire. Ils créent l'infanterie permanente, dans leur milice des janissaires, dont l'éducation toute guerrière concourt, avec le fanatisme, à rendre désormais redoutables les armes des Turcs ottomans, qui ajoutent au perfectionnement de leur organisation guerrière, l'usage des armes à feu; qui sont regardés comme invincibles, pendant l'espace de quelques siècles; qui l'emportent, sous ce rapport, sur les Sofis et les Grands Mogols; et dont la marine rivalise, dès le règne de Soliman II, ainsi que celle des Barbaresques, avec les meilleures de l'Europe. La décadence des Ottomans, au point de vue de l'art militaire, se prononce sous Sélim II, à la fin du 16e siècle, et les nombreux essais de réforme ne s'effectuent que dans notre siècle, sous le sultan Mahmoud II, qui supprime les janissaires, opposés à tous ses projets.

La culture des arts et des lettres qui, des Arabes, s'est répandue chez tous les peuples musulmans, a dû beaucoup à la vanité et à la faveur des despotes,

et a moins reçu son impulsion de l'esprit propre à l'islamisme, que des influences étrangères, qu'ont subies les Arabes eux-mêmes, et qu'ils se sont assimilées, de manière à les rendre fécondes. Avec une promptitude extrême, ce peuple, une fois initié à la culture de l'esprit, l'a propagée dans tous les sens, depuis l'Espagne jusqu'à l'Inde, depuis les déserts de l'Afrique jusqu'aux déserts du Turkestan. Il trouve des auxiliaires nombreux dans des Juifs, dans des chrétiens, et dans les partisans de l'islam, étrangers à la race arabe, mais entraînés par l'islamisme sur les traces de leurs vainqueurs.

Parmi les peuples en contact avec la religion de l'islam et la domination arabe, ceux qui participent surtout à la culture qui s'y rattache, sont, à la suite des Arabes, en Asie et en Orient, les Persans, les Syriens, les Turcs, et une partie des Mongols; en Afrique, ce sont les Maures, issus du mélange des Berbères, avec les conquérants arabes, ainsi que les nègres musulmans, et sur différents points de l'empire, les Juifs et même les chrétiens.

Ces nationalités diverses, au sein du monde mahométan, quoique rapprochées et nuancées d'une teinte commune, par l'islamisme et par l'influence des Arabes, ne sont nullement anéanties, et conservent toute leur puissance et leur physionomie spéciale, dans le travail de formation et de développement de

cette culture, qu'elles s'approprient, à des degrés divers et dans des mesures différentes. Les Arabes et les Persans se placent en première ligne; les Turcs, les Mongols et les Maures les suivent à une grande distance. Chaque nationalité poursuit, au sein de la culture commune, les instincts, les prédilections, qui découlent de son génie propre. Mais l'islamisme, qui la pénètre et qui lui impose son cachet, n'est point proprement le ressort de cette culture des esprits, qui se développe sous ses auspices, comme dans un milieu général. C'est l'action même du despotisme, partie des princes et de leurs ministres, qui est comme le centre d'impulsion, d'où émanent la recherche des jouissances et le développement du luxe; le goût des constructions splendides; la protection qui est accordée à la poésie et à l'histoire, et l'encouragement des sciences et des institutions savantes, qui en facilitent l'enseignement. Dans quelque contrée qu'ils dominent, et à quelque race qu'ils appartiennent, arabe, persane, turque, ou mongole, les nombreux chefs mahométans procèdent tous de la même manière; et placée dans ces conditions, qui retiennent dans les limites étroites toute la culture musulmane, cette culture, bien que nuancée selon le génie national, n'est cependant qu'imparfaitement le fruit direct et spontané de l'esprit des populations; revêt un caractère d'emprunt; n'a rien en soi de populaire et d'es-

sentiellement progressif, et est restée, jusqu'à nos jours, plus ou moins étrangère aux masses et au développement intime des peuples où elle s'est produite.

Les grands foyers de cette culture, depuis l'Arabie et l'Égypte jusqu'au fond du Turkestan, et depuis l'Espagne jusqu'à l'Inde, s'établissent naturellement dans les lieux où résident les princes et qui sont le siége de leur cour; dans les grandes villes, antérieures à la conquête des Arabes, ainsi que dans les villes nouvelles, que fondent eux-mêmes les conquérants, et qui sont, à la fois, nombreuses et d'un accroissement rapide. C'est là, que s'élèvent les palais, les mosquées, les écoles publiques, les institutions scientifiques, et tous les monuments de l'art; c'est là, que s'opère, sous le patronage des despotes ou de leurs ministres, le mouvement intellectuel, qu'entretient la faveur des princes, et qu'alimentent les contacts, les voyages et les relations des États mahométans entre eux; c'est là que se développe le luxe, que fleurissent l'industrie et le commerce, et qu'aboutit le mouvement des caravanes et du négoce, dont l'activité se mesure aux besoins des populations, à la sécurité publique, au plus ou moins de protection, dont jouissent, sous des gouvernements militaires et despotiques, les personnes, les propriétés et l'exploitation des richesses, soit indigènes, soit étrangères.

Indépendamment de l'influence exercée par la langue

grecque sur la culture des esprits, dans la période des khalifes, et sans parler de la langue syriaque, qui, par ses traductions du grec, remplit le rôle d'intermédiaire entre la langue grecque elle-même et les premiers développements des études scientifiques arabes, trois langues de souches différentes, l'arabe, le persan et le turc, sont devenues les grands organes des lettres et de la science musulmanes, et ont servi jusqu'à nos jours d'expression et de véhicule à toute culture de l'islam.

L'arabe se distingue des deux autres, par une ampleur harmonieuse, une énergie, une richesse, qui le rend propre à l'éloquence et à la poésie héroïque. Le persan revêt un caractère de douceur suave et pleine d'attrait, qui s'adapte spécialement à la poésie sentimentale. Le turc, malgré sa rudesse, porte un cachet de gravité, qui le rend surtout propre aux écrits qui traitent de matières sérieuses, soit religieuses, soit morales.

L'arabe, idiome sémitique, dont les dialectes principaux, le dialecte hamyarite et le dialecte ismaélite, dominent avant l'islamisme, l'un au sud de l'Arabie et l'autre au nord et à l'ouest, n'est autre, comme langue littéraire, que le dialecte ismaélite et spécialement coreischite, élevé à sa forme classique, vers l'époque qui précède l'islam, et consacré par le Coran, à la fois, comme langue religieuse et comme organe prépondérant de toute la culture mahométane.

Par suite des conquêtes des Arabes, ce dialecte, parlé d'abord par la cour et par les savants, devient bientôt la langue commune, universelle et populaire, aussi bien que la langue écrite, dans tout le sud-ouest de l'Asie, au nord et à l'est de l'Afrique jusque dans la région des Cafres, et pendant un laps de temps, en Espagne et dans plusieurs îles de la mer Méditerranée. Au delà même de ces limites, la langue arabe s'élève au rang d'idiome religieux et savant, dans tous les pays de langue persane, de langues tartares et de langue hindoue, soumis à la loi du prophète. « Apprenez », disait Mahomet, « apprenez à parler l'arabe » : c'est la langue dont Dieu se servira, en parlant à ses serviteurs, au jour où il jugera le monde. »

Cette langue, devenue classique, et qui a déjà sa prosodie ainsi que ses rhythmes poétiques, dans les célèbres Moallakas, qui sont le fruit de son âge d'or, est élevée par le Coran à sa plus haute perfection. Elle devient moins originale, moins vivante et moins poétique, depuis les conquêtes de l'islam; se développe, dès lors, savamment, d'une manière grammaticale; est l'objet de nombreux travaux de grammaire et de philologie, principalement dans les écoles de Bassora et de Koufa; se distingue ensuite, peu à peu, en langue écrite et en langue vulgaire, et incline vers la décadence depuis le 14e siècle.

L'arabe n'est pas seulement la plus riche des langues

sémitiques, mais même une des plus riches du monde, et sous le rapport du matériel, et sous le rapport de la forme et de la structure grammaticale. Par ses contacts avec le grec, à l'aide de nombreuses traductions, l'arabe lui a emprunté des mots relatifs aux sciences et aux arts, et a fait passer, en revanche, dans les langues de l'Occident, des termes qui lui appartiennent. La langue persane, qui s'est formée sous son influence dominante, lui doit près du tiers de ses mots; le turc lui a fait une foule d'emprunts, et enfin les langues sémitiques et l'hébreu en particulier, en reçoivent d'abondantes lumières.

L'écriture, usitée d'abord dans l'Yémen, où elle n'a laissé que quelques rares inscriptions, à l'aide de l'alphabet mouznad, d'où viennent ceux de la langue éthiopienne, fille de la langue hamyarite, n'est employée que peu de temps avant la venue de Mahomet dans le reste de l'Arabie. Les caractères qu'emploie dès lors la langue littéraire des Arabes, sont empruntés au système graphique de l'ancienne langue syriaque, et portent, sous cette première forme qu'introduit Moramer d'Anbar, le nom d'écriture koufique, à cause de la ville de Koufa, où se font de nombreuses copies du Coran, d'après ce système. Plus tard, dans le 10e siècle, est née de l'écriture koufique, l'écriture cursive arabe, en usage jusqu'à nos jours, en Orient et en Occident, dans les manuscrits et les livres. Cette écriture, nom-

mée Neskhi, s'est à son tour modifiée et nuancée de bien des manières, et l'art de la calligraphie est devenu, dès l'origine, un des arts de prédilection, chez les peuples de langue arabe.

Au delà de la région du Tigre et des contrées de l'Asie antérieure et de l'Afrique septentrionale, où l'arabe, par la conquête et par l'influence du Coran, a supplanté tous les idiomes indigènes ou dominants, tels que les langues syriaque et grecque, et les idiomes copte et berbère, s'étend le domaine du persan, qui embrasse un ensemble d'idiomes de souche toute japhétique, entre le Caucase et l'Indus, et qui est parlé jusque dans l'Inde comme langue courante des affaires. Ses deux types les plus anciens, le Zend, qui n'existe plus que dans le code religieux des mages, connu sous le nom de Zend-Avesta, et l'ancien perse des inscriptions en caractères cunéiformes, ont formé, sous les Sassanides, par modification graduelle, du 3e au 7e siècle, l'idiome déri ou parsi, devenu la langue de la cour dans la Perse proprement dite; tandis que, dans l'ancienne Médie, le pehlwi ou le hazwaresch formait comme la transition entre les idiomes de la Perse et les idiomes sémitiques.

De ces langues intermédiaires, principalement du parsi, est sorti progressivement et s'est formé le persan moderne, depuis l'introduction de l'islam, par un mélange considérable avec l'arabe et avec le turc, sous

les diverses dynasties qui ont dominé sur la Perse. Le persan, qui a ses dialectes, et qui a des affinités avec l'ancien idiome pehlwi, avec les langues des Béloutches, des Kurdes et des Arméniens, des Ossètes et des Afghans, revêt deux formes nuancées, l'une, le persan littéraire, et l'autre, le persan vulgaire. Élaboré par les poëtes, dont le plus ancien est Rudégi, sous le règne des Samanides, au 10e siècle de notre ère, le persan commence, dès lors, à fleurir comme langue écrite, sous sa forme encore primitive la plus rapprochée du parsi. C'est à partir de ce moment, que du sein des populations jadis civilisées de la Perse, dont la culture brillait encore à l'époque des Sassanides, et qui, dans le grand mouvement de la culture mahométane, sous les khalifes abassides, avaient imité les Arabes et fait usage de leur idiome, se produit une littérature en langue désormais nationale, qui rivalise de tous points avec celle des Arabes eux-mêmes. L'arabe entre pour près du tiers dans la langue persane moderne, qui emploie l'écriture arabe, devenue aussi, chez les Persans, l'objet d'un art calligraphique, cultivé avec un grand soin.

Quant au troisième des grands idiomes parlés dans le monde musulman, c'est celui de la race turque, qui est étranger tout à la fois à la famille sémitique et à la famille japhétique, et qui se rattache directement à la souche touranienne. Entré en contact

continuel avec l'arabe et le persan, par les conquêtes des peuples turcs et par l'influence de l'islam, le turc s'est assimilé une partie de ces deux idiomes; mais il leur est demeuré inférieur, comme langue écrite et littéraire, dans ses principaux dialectes, tels que le dialecte djagatéen et le dialecte ottoman. Le goût de la calligraphie s'est, du reste, communiqué des Arabes et des Persans aux Turcs, étrangers, comme eux, à la peinture et à la sculpture, par un effet de l'islamisme.

Des trois littératures sorties du développement de ces trois langues, celle des Arabes vient la première; celle des Persans paraît ensuite, et celle des Turcs est postérieure à celle de ces deux grandes nations.

Doués de l'instinct poétique, les Arabes, avant Mahomet, au 6e siècle de notre ère, ont déjà une poésie lyrique, qui est alors dans toute sa séve originale et nationale; qui s'aiguillonne par les concours, au sein des assemblées publiques, surtout à la grande foire d'Ocadh, et qui, dans le nord de l'Arabie, est spécialement encouragée par les princes du royaume d'Anbar. Les poésies de ce premier âge de la littérature arabe, qui constitue son âge d'or, sont généralement inspirées par les guerres aventureuses des tribus arabes entre elles, et revêtent un caractère héroïque et chevaleresque, que rehaussent l'éloge des vertus propres au génie national, le courage, le point d'hon-

neur, l'hospitalité généreuse, sans compter le sentiment de l'amour, qui y joue l'un des plus grands rôles. Les chefs-d'œuvre de cette époque sont les célèbres Moallakas, dus à la verve originale des sept poëtes: Tarafa, Imroulcays et Antara, Amrou, Harith, Lébid, Zoheir, aux noms desquels viennent s'ajouter ceux de Schanfara et de Caab, ceux d'Ascha et de Nébaja, ainsi que le nom de Mahomet, qui s'élève au rang des poëtes, dans une grande partie du Coran.

A cette époque primitive, succède une époque moins propice à la poésie des Arabes, qui ne prend un nouvel essor que dans la période des Abassides. Les poëtes de ce second âge, quoique souvent fort distingués par leur esprit et leur talent, sont en grande partie des savants, des flatteurs, des poëtes de cour, qui cherchent la faveur des princes; qui manquent de l'inspiration des poëtes du premier âge; qui tombent dans l'affectation, et dont plusieurs descendent, par fois, aux jeux de mots et aux artifices, qui n'enfantent que des tours de force. Du 10e au 13e siècle, prennent place parmi ces poëtes : Ebn-Doreid et Motanabbi, Abul-Ola et Thograï, Ebn el Faredh et Safieddin, qui atteint le 14e siècle.

Quant à la forme extérieure, les poëmes lyriques arabes se composent de distiques rimés et se divisent en deux espèces, la Cassida et la Ghazelle; l'une consacrée à la louange, et d'une plus grande étendue;

l'autre qui chante plutôt l'amour, et est en général plus courte. La Séance ou la Makama est un poëme en prose rimée, d'un genre analogue au Coran, comme les Séances de Hariri, composées au 11ᵉ siècle. Le Mesnéwi est un poëme soit narratif, soit descriptif. Le Diwan est la collection des poésies d'un même auteur. L'Hamasa est la collection des productions de divers poëtes, telles que celles qui furent rédigées dans le cours du 9ᵉ siècle, la première par Abou-Téman et la seconde par Boktari.

Au genre lyrique, dominant dans la poésie des Arabes, qui n'ont ni drames ni épopées, s'ajoute la poésie gnomique, sentencieuse ou proverbiale, dont les richesses sont rassemblées par les soins de Al-Meidani, de Zamatchari et d'Abou-Madin, dans le cours du 12ᵉ siècle. Le genre de la parabole, sous forme de fable et d'apologue, est emprunté de bonne heure à l'Inde, et forme les deux collections des fables de Bidpai et de Lockman. Le conte, délice des Arabes, offre, comme type, devenu célèbre, le recueil des Mille et une Nuits; et le roman chevaleresque s'élève, dans le poëme d'Antar, qui a pour auteur Asmaï, vers l'entrée du 9ᵉ siècle, à un haut degré d'intérêt.

Déjà en pleine décadence dans le cours du 12ᵉ siècle, et dépassée, dès cette époque, par la poésie des Persans, celle des Arabes ne se soutient que par la faveur des Fathimites, qui règnent alors sur l'Égypte,

et tombe avec cette dynastie, pour se retirer en Arabie, où elle se trouve réduite, dès lors, à ne s'exercer que sur des contes, comme ceux des Mille et une Nuits.

Le côté le plus original de la littérature arabe, après son mouvement poétique, est son développement historique, auquel se joint, comme complément, celui des sciences géographiques, et qui se rattache dans l'origine, aux souvenirs généalogiques et aux récits traditionnels, où se plaît l'esprit national. Les premiers écrivains arabes, qui commencent à écrire l'histoire, du 7e au 9e siècle, recueillent d'abord les traditions et toutes les généalogies; et le genre historique devient, à partir du 10e siècle, une des branches de littérature les plus suivies et les plus fécondes. Pendant le cours du moyen âge, et jusqu'au 17e siècle, plus de treize cents écrivains, parmi lesquels figurent les noms de Wakédi et de Khotaïba, de Tabari et de Massudi, de Novaïri et de Bahaeddin, d'Elmacin et d'Aboulfaradj, de Makrisi et d'Abulféda, d'Ebn el Athir d'Ibn-Khaldoun, d'Ebn-Khallican et d'Hadschi-Chalfa, composent des histoires générales, ou des histoires particulières, ou des ouvrages biographiques et des livres d'histoire littéraire.

Le genre historique des Arabes, qui procède par exposition, et souvent sans aucune critique, affecte généralement la forme simple des chroniques; se place

surtout au point de vue théocratique et mahométan, généalogique et dynastique ; revêt le caractère descriptif, anecdotique et minutieux, avec tendance au merveilleux et à l'exagération orientale ; est tantôt maigre, quant au style, tantôt diffus et plein d'enflure, et manque de ce goût sévère et pur, sans lequel ne peut exister la vraie perfection littéraire.

Indépendamment des conquêtes qui donnent aux Arabes tant de pays et les lient avec tant de peuples, leur propension à la vie nomade et leur habitude des voyages, soit pour de pieux pèlerinages, soit dans un but de propagande, soit en vue de leur instruction et dans l'intérêt de leur commerce, a développé chez cette nation l'amour de la science géographique, qui doit à leurs observations, indépendamment des traductions qu'ils ont faites des géographes grecs, des lumières très-abondantes, et que représentent, comme écrivains, du 10e au 16e siècle, Massudi et Ibn-Haukal, Edrisi et Abdollatif, Kaswini et Abulféda, Ebn-Batuta et Bakui, Makrisi et Léon l'Africain.

Pour ce qui est des autres sciences qui, depuis le 9e siècle, deviennent, dans tout le monde mahométan, l'objet de la protection des princes, nous avons dit précédemment qu'elles sont une importation grecque, accueillie par l'esprit arabe, à l'aide de traductions nombreuses, et plus ou moins bien exploitée par les savants de profession.

La philosophie des Arabes s'appuie sur les ouvrages des Grecs et surtout sur ceux d'Aristote; cherche à en mettre les doctrines en rapport avec le Coran; les altère souvent ou les fausse, et compte parmi ses coryphées : El-Kindi et El-Farabi, Ibn-Sina ou Avicenna et El-Gazeli, en Orient; Ibn-Badschah et Ibn-Thophaïl, Ibn-Roschd ou Averroës et le juif Moses-Ben-Maimon appelé aussi Maimonidès, dans les régions de l'Occident, où l'on voit bientôt pénétrer au sein de la culture chrétienne, la philosophie d'Aristote, qui s'élève, chez les scolastiques, au rang de doctrine dominante, jusqu'à la renaissance des lettres.

Dans les sciences mathématiques, astronomiques et naturelles, l'impulsion vient aussi des Grecs, de même que dans la médecine, qui est proprement le point de départ, et dans toutes ses branches accessoires. Les Arabes, sur certains points, y font quelques progrès notables; développent la science de l'algèbre et emploient les chiffres arabes qu'ils empruntent eux-mêmes à l'Inde, et qui par eux passent en Europe; appliquent les lois de la géométrie à l'astronomie, à la mécanique; s'élèvent à certains résultats dans l'optique et l'hydrostatique; nomment, en chimie, les alcalis; perfectionnent la distillation, venue également de l'Inde, et se servent de la poudre à canon, qu'ils ont empruntée à la Chine. Mais ils mêlent à l'astronomie les rêveries astrologiques; à la médecine,

qu'ils tiennent des Grecs, l'empirisme qui leur est propre; à la chimie, les hypothèses et les mystères de l'alchimie, et à la physique, la magie, avec toutes ses superstitions, ses pratiques et ses talismans.

Dans le grand courant de ce mouvement de la science chez les Arabes, qui en sont les vrais représentants pour tous les peuples musulmans, et qui ont servi d'intermédiaires entre la culture des anciens et celle des nations modernes, jusqu'au moment où les races chrétiennes ont saisi la prépondérance sur toutes les autres races humaines, sont entraînés les Juifs eux-mêmes, quoique étrangers à l'islamisme, ainsi que les divers États de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, qui sortent du grand khalifat; les princes et les dynasties, de race arabe, persane et turque, aussi bien que de race mongole, qui sont amenés à jouer leur rôle sur le théâtre de l'islam.

Les Juifs, depuis la dispersion, avaient des écoles rabbiniques; les unes, dans la Palestine, où, à celle de Jérusalem qu'illustrent Hillel et Schammai, vers l'époque de l'ère chrétienne, avaient succédé les écoles de Jabne ou de Jamnia, de Lydda, de Ziphoria, de Césarée et de Tibériade; les autres, dans la Babylonie, telles que celles de Nahardea, de Poumpeditha et de Sora, qui rivalisaient avec elles. C'est dans ces écoles rabbiniques, qu'aux premiers siècles de notre ère, et jusque dans le moyen âge, s'étaient maintenues les

études et que s'étaient élaborées toutes les parties du Talmud : la Mischna, par Juda le Saint, chef de l'école de Tibériade, vers 200 ans après Jésus-Christ; la Guémara de Jérusalem, par les soins de Rabbi Jochanan, dans le cours du 3e siècle; et la Guémara de Babylone, par les soins de Rabbi José, à l'entrée du 6e siècle. A tous ces travaux talmudiques étaient venus s'ajouter ensuite, tous les travaux des Massorètes et l'ensemble de la Massore. La Cabbale, d'un autre côté, avait trouvé un fauteur célèbre dans le fameux Rabbi Akiba, partisan de Barchochebas, et dans Simon Ben Jochai, auteur du livre du Sohar, au 1er siècle de notre ère; et cette théosophie magique était devenue, en Égypte, l'objet d'études assidues.

A la suite des conquêtes arabes, les Juifs, nombreux en Orient, jouissent d'une certaine tolérance au sein de l'empire des khalifes; fondent une école à Bagdad, et continuent à s'occuper de littérature rabbinique, dans les écoles de Palestine et de la région de l'Euphrate. Bientôt ils se familiarisent avec la langue des Arabes, participent au mouvement de leur culture scientifique, et, au début du 10e siècle, le rabbin Saadias Gaon profite des travaux des Arabes sur la science grammaticale, pour donner de la langue hébraïque la première grammaire régulière. Persécutés, au siècle suivant, sous la domination des Buides, les Juifs de la Babylonie sont privés de toutes leurs res-

sources scientifiques et littéraires. L'an 1039 de notre ère, le Buide Djelaleddaula ferme toutes les écoles juives, dont les maîtres sont dispersés; et dès lors, c'est vers l'Occident, vers le Magreb et vers l'Espagne que se portent les savants juifs et ceux qui recherchent l'instruction.

Fez et Cordoue, au 10e siècle, avaient déjà de savants rabbins, qui se servaient de la langue arabe. Les villes de Cordoue, de Grenade, de Tolède et de Barcelone deviennent les centres actifs de la culture scientifique, à laquelle s'initient les Juifs au sein de l'Espagne musulmane. L'Espagne devient bientôt ainsi le foyer des études juives, qui, en sus du rabbinisme, portent, comme celles des Arabes, sur les sciences grammaticales, philosophiques, mathématiques, astronomiques, ainsi que sur les sciences médicales; donnent aux Juifs, en Occident, par suite de cette dernière tendance, un grand relief comme médecins, et se communiquent, de l'Espagne, aux Juifs de France, d'Italie et des autres pays de l'Europe.

Dès lors, les noms de leurs écrivains, de leurs érudits et de leurs savants figurent, avec ceux des Arabes, dans le mouvement des esprits, commun à tout le monde mahométan; et parmi ces savants, se distinguent, du 11e au 13e siècle, au milieu d'un grand nombre d'autres: Ben Cabirol de Cordoue, qui, en sus de travaux plus graves, imite les poëtes arabes,

et Aben Ezra, de Tolède, commentateur et philosophe, médecin, astronome et poëte, qu'on a surnommé l'Admirable; le juif Benjamin de Tudèle, qui enrichit la science géographique de la description de ses voyages dans les contrées de l'Orient; et le coryphée des savants juifs, médecin d'un sultan d'Égypte et disciple d'Averroës, Moses Ben Maimon de Cordoue, autrement dit Maimonidès, versé dans toutes les connaissances, et, comme nous l'avons déjà dit, l'un des représentants principaux de la philosophie d'Aristote, qu'il applique à la théologie, et dont les Juifs servent, dès lors, à propager la connaissance parmi les chrétiens d'Occident.

A tous ces noms viennent s'ajouter, en dehors de l'Espagne musulmane, comme écho de l'influence arabe exercée sur la science juive : à Narbonne, les noms des Kimchi, Joseph Kimchi et ses deux fils, Moïse Kimchi et David Kimchi, qui contribuent comme grammairiens, ainsi que comme lexicographes, aux progrès de la philologie; à Troyes, le nom du savant Jarchi, connu aussi sous le nom de Raschi, qui jouit au sein du rabbinisme d'une très-grande autorité; et enfin, plus tard, en Italie, les noms de plusieurs savants juifs, qui contribuent par leurs travaux à la renaissance des lettres.

A côté de ce mouvement d'une activité scientifique qui puise aux sources étrangères, et que suivent, avec

les Arabes, les Juifs, comme on vient de le voir, les Persans, les Turcs, les Mongols, s'épanouit, sous l'impulsion de leur propre nationalité, chez les peuples de langue persane, une littérature indigène, qui, distincte de celle des Arabes, s'y rattache par l'islamisme, par son allure tout orientale, et par l'affinité d'esprit résultant du mélange des langues.

Siége précoce de la culture bactro-médique et médo-perse, qui avait fleuri sous les auspices du magisme zoroastrien, qu'étaient venus bouleverser les Grecs depuis les conquêtes d'Alexandre, et que tendirent à helléniser, du 4e siècle avant notre ère jusqu'au 3e de l'ère chrétienne, les successeurs de ce conquérant et la domination des Parthes, la Perse, sous les Sassanides, du 3e au 7e siècle, avait repris son ancien culte ; retrempé son génie antique ; renoué toutes ses traditions dynastiques et nationales ; relevé sa civilisation, sur la base des anciennes croyances, et fait de son idiome parsi un nouvel instrument de culture.

Mais les conquêtes des Arabes, qui renversent les Sassanides au milieu du 7e siècle, incorporent au khalifat toutes les contrées de langue persane, et prennent à tâche d'y étouffer, par le triomphe de l'islamisme, la civilisation indigène, qui s'était surtout développée sous les règnes des deux Chosroës, aux surnoms à jamais célèbres de Nuschirwan et de Parviz.

Pendant l'espace de trois siècles, le fanatisme des vainqueurs fait disparaître de son mieux, sous les ruines des anciens autels et du trône des Sassanides, tous les germes de l'ancienne culture et tout développement progressif de la langue persane elle-même.

Les pays des bords de l'Oxus, et les régions de l'ancienne Bactriane, conservent seuls quelques vestiges de l'ancienne civilisation, sous les ruines des temples du feu ; et c'est de là, que sortira le nouvel essor poétique, original et littéraire, que doit prendre la langue persane. Mais, avant le moment du réveil, c'est l'arabe qui, avec l'islamisme, domine dans le pays conquis ; c'est le mouvement scientifique, provoqué par les Abassides, qui ranime l'esprit des Persans, et leur fait prendre une part active à la culture de la langue arabe, qu'ils élaborent comme grammairiens et même comme lexicographes, et dans laquelle ils étudient et traitent les sujets scientifiques, souvent avec plus d'habileté que ne le font les Arabes eux-mêmes.

Enfin, lorsqu'au 10e siècle la décadence du khalifat fait surgir, au sein de la Perse, à la suite des dynasties des Thahérides et des Soffarides, la dynastie des Samanides, d'origine et de race indigène, qui se montre favorable aux lettres, et plus tard celle des Ghaznévides, qui exerce le même patronage, l'idiome

parsi et national, encore exempt de tout mélange avec la langue des Arabes, entre dans la première période de sa culture littéraire.

Cette première période, qui s'étend de 913 à 1106, constitue surtout l'âge épique de la littérature persane et produit de nombreux poëtes, parmi lesquels brillent les noms de Rudégi et d'Essédi, de Dakiki et d'Abulfaradj, et tout particulièrement, le nom célèbre de Firdoussi, l'auteur de l'épopée persane, connue sous le nom de Schah-Nameh, et supérieure aux productions de tous les autres poëtes persans, autant que l'Iliade est supérieure à toutes les poésies des Grecs. Firdoussi compose son poëme, d'après les traditions persanes, par ordre de Mahmoud de Ghazna, qui voit affluer à sa cour une multitude d'écrivains et qui crée un Roi des poëtes, espèce de ministre des lettres et des institutions savantes, entouré de considération plus que tout autre fonctionnaire, et chargé de la dispensation des encouragements que le prince accorde aux savants et aux poëtes.

A l'âge de la poésie épique succède, pendant le 12e siècle (de 1106 à 1203) sous les princes seljoucides, l'âge de la poésie lyrique, panégyriste et romantique, qui adopte les règles de la prosodie et de la métrique des Arabes, et par les travaux de Watwat, les applique à la langue persane. Parmi les poëtes de cet âge, figurent les noms de Enwéri et de Chakani,

de Farjabi et de Senaji, de Nisami et de Esraki, entre lesquels ceux de Enwéri et de Nisami occupent la première place, comme celui du grand Firdoussi parmi les poëtes du premier âge. Pendant le cours de cette période, les fables de Bidpai sont traduites de l'arabe dans la langue persane ; l'histoire commence à se dégager de la poésie elle-même, avec laquelle elle se confond dans le Schah-Nameh de Firdoussi, et la prose persane s'élève à une forme littéraire, en même temps que la poésie arrête définitivement les règles de sa versification.

Dans le cours du 13e siècle (de 1203 à 1300), sous la domination mongole, se dessine la troisième époque du développement poétique de la littérature persane, qui est surtout caractérisée par la teinte mystique et morale des productions de cette période. La poésie mystique persane présente deux grands coryphées : l'un est Férideddin Attar, l'autre, Djelladeddin Roumi, l'oracle de la secte des Sofis, qui fonde l'ordre des Mewléwi ou des Derwiches les plus célèbres adonnés à la vie mystique, et qui compose le Mesnéwi, poëme de nature ascétique, qui est devenu comme le bréviaire des Derwiches et des Sofis. Le poëte Saadi, de son côté, excelle dans la poésie morale, qu'il traite didactiquement, et, de même que les précédents, compose des ghazelles ou des odes, d'un caractère, en général, plus philosophique qu'érotique.

Une quatrième période s'ouvre avec le 14e siècle, et dans le cours de cette période, qui est encore celle des Mongols et surtout celle de Tamerlan, la poésie persane s'élève à sa plus haute perfection : c'est l'âge des poëtes érotiques et de la vraie poésie lyrique, ainsi que de la prose littéraire. Hafiz en est le point culminant, et se montre bien supérieur à tous les autres lyriques persans, parmi lesquels on doit citer : les deux Kémal, Hassan, Chosru, Amad Fakih et Selman. La prose arrive dans ce siècle à un développement brillant, au reflet oratoire et poétique, sous la plume d'historiens remarquables, tels que Raschid-eddin et Wassaf, Binakiti, Ben-Mestufi et Ghaffari. Elle s'applique, d'un autre côté, à la morale et à l'ascétique, que traite Ali-Ben-Hamadan ; ainsi qu'à l'histoire naturelle et à la science géographique, dont l'historien Ben-Mestufi s'occupe, en émule des Arabes. C'est ainsi qu'à cette même époque, s'unissent, dans un élan commun, les poëtes et les orateurs, les historiens et les moralistes, pour faire du 14e siècle, l'âge brillant, par excellence, de la littérature persane.

A partir du 15e siècle, qui est celui des Timourides, elle entre dans une cinquième période et devient plus ou moins stationnaire. Il y a encore des écrivains qui, bien que supérieurs en culture à ceux de l'époque précédente, ne les égalent cependant point ; excepté le poëte Dschami, qui brille encore dans tous les genres

et est le septième des coryphées de la grande poésie persane. Bien au-dessous, viennent se placer les poëtes Asséri et Teffahi, dont le dernier s'exerce aussi dans le roman allégorique; tandis qu'Ewhadi-Mestufi compose plus de cent volumes, comme poëte, comme astronome, comme médecin, comme historien, comme philosophe, comme juriste, comme écrivain épistolographe. Un descendant de Tamerlan, Ulugh-Beg, se rend célèbre par sa science astronomique; Dewietschah, comme le biographe des poëtes de la langue persane; Schéréfeddin et Al-Auni, comme représentants de l'histoire, et Mewlana-Jahia-Ibad, comme littérateur moraliste.

A partir du 16e siècle, qui forme la sixième période, sous la dynastie des Sofis, s'ouvre l'ère de la décadence de la littérature persane. Les poëtes romantiques, Hilali, Hatifi et Aarifi n'approchent pas de leurs modèles, Nisami, Dschami et Chosru; et quoique ce siècle produise beaucoup plus de poëtes, à lui seul, que tous les siècles précédents, aucun ne brille par son mérite, malgré les encouragements qu'accordent à la littérature les princes turcomans et sofis. Il n'en est pas ainsi de l'histoire, de la science des mœurs, de la politique, que représentent dignement, la première: Lari et Ghaffari (le deuxième historien de ce nom), Mirkhond et son fils Kondemir, les deux grands historiens de la Perse; la seconde Hossein-Ben-Ali, et le

célèbre Abul-Fazel, vizir du grand mogol Akbar et auteur de l'Ayin-Akberi.

Avec la chute des Sofis et celle du fameux Nadir-Schah, dans le cours du 18e siècle, se consomme la décadence de la littérature persane, qui, sauf l'histoire de Nadir-Schah, quelques fragments de l'histoire de l'Inde et quelques poésies mystiques, n'offre aucune production saillante, ni en Perse ni dans l'Indostan; mais qui commence à devenir un objet d'études sérieuses pour les savants européens.

La littérature des Arabes et celle des peuples de langue persane laisse de bien loin derrière elle, celle des peuples de langue turque, qui, tout en écrivant leur langue, font de l'arabe l'idiome savant et littéraire par excellence. La culture littéraire des Turcs est imparfaite et très-bornée; toute factice et toute d'emprunt; sans impulsion originale et éminemment retardataire, stationnaire et rétrograde. Dans ses tendances scientifiques, elle s'en tient, en général, à l'explication théologique et à l'étude du Coran; à la jurisprudence spéciale et aux principes politiques qui découlent de cette source; aux connaissances grammaticales et scolastiques, mathématiques et scientifiques du moyen âge, et aux rêveries astrologiques, représentées officiellement par l'astrologue de la cour.

La poésie très-imparfaite, en dialecte djagatéen,

s'éteint avec Mir-Alischir, à l'entrée du 16e siècle; tandis que le dialecte ottoman se développe littérairement, surtout à partir de cette époque. Les Osmanlis, par caractère, n'ont point le génie poétique, et leur culture, sous ce rapport, consiste dans des imitations et des traductions du persan. Ils ont surtout exploité soit les épopées romantiques, soit les romans aventureux, soit les poésies d'un caractère moral, mystique et érotique de l'Arabie et de la Perse, soit les apologues de Bidpai, dont leur langue s'est enrichie par les soins d'Ali Dschélebi, dans le cours du 16e siècle. Vivant de ces divers emprunts, qui influent puissamment sur la langue, la littérature ottomane a, dans son âge le plus prospère, joui de la protection des princes, Amurath II, Bajazeth II, Sélim I, Soliman II, qui accordent des récompenses à une foule de poëtes de cour, parmi lesquels figure Sati, qui ouvre la nombreuse série de ces poëtes panégyristes. Au milieu d'une grande abondance d'écrivains versificateurs, parmi lesquels on cite Baki, la vraie poésie n'existe pas et trouve un obstacle insurmontable, dans l'imagination grotesque et dans l'enflure pleine d'emphase, qui a distingué à toutes les époques l'allure de l'esprit ottoman. Une sensualité grossière domine leur poésie lyrique, et s'y produit plus fréquemment et d'une manière plus repoussante que chez les Persans et les Arabes; et leur poésie panégyrique élève son héros

jusqu'aux nues, tandis que le poëte lui-même rampe jusque dans la poussière.

L'historiographie ottomane, seul genre où les Turcs se distinguent, se rattache par nécessité à l'historiographie persane, avec laquelle elle rivalise, ainsi qu'avec celle des Arabes. Elle part, du reste, comme l'une et l'autre, surtout de l'histoire des dynasties, et affectionne, comme ses modèles, les biographies des hommes marquants, poëtes, savants et ulémas, dont se sont occupés, entre autres, dans le cours du 16e siècle, les trois biographes Dschélebi, Latifi et Kinalisade. Les sultans de la première époque, qui s'intéressent plus vivement aux contes et aux récits fictifs qu'à l'histoire proprement dite, érigent les fonctions de conteur en une charge de la cour; mais à partir de Mahomet II, de Bajazeth II, de Soliman II, on charge certains écrivains de traiter spécialement l'histoire, et sous le règne d'Achmet II, on érige en charge distincte celle de l'historiographe de l'empire. L'historien turc le plus remarquable est Séadeddin, qui fleurit dans le cours du 16e siècle, et auquel a servi de guide, un ouvrage plus ancien d'Edris, que l'auteur a mis à profit. Hadschi Chalfa, déjà nommé, parmi les écrivains arabes, s'est occupé des dynasties et de tables chronologiques. Plus tard, la décadence profonde, qui frappe les Turcs Osmanlis, se fait sentir à leur culture, et porte à son plus haut degré l'affecta-

tion et le mauvais goût, dans leur manière d'écrire l'histoire et dans toute leur littérature.

Si de la culture littéraire, nous passons à celle des beaux-arts, au sein du monde mahométan, nous trouvons d'abord que le Coran, sans en recommander aucun, en désapprouve formellement quelqués-uns, d'une manière spéciale. Mais, en dépit même de l'islam, le sens du beau et le goût de l'art ont souvent revendiqué leurs droits parmi les peuples musulmans, quoique dans presque tous les arts, à l'exception de l'architecture, ils ne se soient jamais élevés au-dessus d'un niveau médiocre.

Appliqué aux poésies profanes, et plus tard à la religion, comme c'est le cas chez les Derwiches, leur chant est resté imparfait. Leur musique instrumentale, interdite par Mahomet, s'est développée chez les Persans; a passé d'eux à d'autres peuples, surtout aux mahométans d'Espagne et dans la suite aux Ottomans, et le Khalife Haroun Al Raschid, nomme un Persan formé en Espagne, comme chef de musique à sa cour. Abderame II, fonde à Cordoue une célèbre école de musique, et le chant, la musique et la danse, font partie généralement des amusements de société, qu'accompagnent le luxe et les fêtes. La musique reste toutefois abandonnée à des esclaves et à des gens de classe inférieure, quoiqu'elle devienne pour les savants l'objet d'études théoriques et même d'exercices pra-

tiques, comme c'est le cas pour El Farabi, surnommé l'Orphée des Arabes.

Quant à la danse, les musulmans, sans se permettre d'y prendre part, et en la laissant aux esclaves, la contemplent avec délices, bien moins par un goût esthétique, que grâce aux attraits qu'elle présente aux yeux d'une imagination voluptueuse et sensuelle.

La peinture n'a point rencontré chez les peuples de l'islamisme, la faveur dont elle a besoin, pour s'élever au rang d'un art, quoique la proscription des images par les doctrines du Coran, n'ait pas eu toutes ses conséquences, en étouffant complètement le besoin qui lui donne naissance. Mais partout, l'éclat des couleurs, bien plus que le tableau lui-même, a été le charme dominant auquel s'est attaché le goût des populations musulmanes, qui ont préféré à la peinture, l'ornementation des étoffes, et la mosaïque elle-même, avec le mélange varié des figures et des couleurs. Cette préférence, toutefois, n'a pas empêché les portraits, et surtout les portraits des princes, à l'exception de Mahomet que nul a le droit de représenter, d'être un objet de prédilection; et l'on peut citer comme exemples, ceux qui ornaient les nombreux tapis des Khalifes Fathimites d'Égypte; les peintures murales de Grenade, représentant des scènes de chasse, ainsi que des scènes de combats; et les portraits des Grands seigneurs, qui,

à partir de Mahomet II, se montrent chez les Osmanlis et servent même à orner les livres.

L'art plastique des musulmans, souvent uni à la mosaïque, s'est exercé à représenter des plantes, des figures d'animaux; à les revêtir d'or et d'argent; de perles et de pierres précieuses; à fabriquer des ustensiles, des meubles, des vases de cristal, et jusqu'à des automates; à frapper enfin des monnaies, dont les premières, à inscriptions, portent le nom de monnaies koufiques, et à imiter, dans certains cas, l'art byzantin de Constantinople, qui présente de l'affinité avec les tendances orientales du goût et de l'art mahométan.

De tous les beaux-arts de l'islam, l'architecture s'accorde seule avec l'esprit de cette religion, et est devenue l'expression du zèle et de la foi musulmane. Depuis le règne des Ommyades, les princes se font une gloire d'élever, à l'envi, des mosquées, des palais, des écoles publiques, des caravansérails, des tombeaux, des aqueducs, des ponts, des hospices et autres constructions utiles. Ils font venir de Constantinople, des artistes, des tailleurs de pierres. Une multitude de mosquées prennent naissance de toutes parts. Abdulmalek rend magnifique la grande mosquée de Jérusalem; Walid construit celle de Damas. Bagdad, au temps de sa splendeur, en compte, dit-on, près de dix mille et selon d'autres davantage. La grande mosquée de Kaïroan est une des plus belles

de l'empire; et, sous les Ommyades d'Espagne, celles de Cordoue et de Séville brillent parmi les plus remarquables. Le zèle de ces constructions se propage à travers les siècles, chez tous les princes musulmans, et les sultans des Osmanlis, aussi bien que les Grands Mogols, se distinguent sous ce rapport. Une mosquée de marbre à Brusa, construite par Mahomet Ier, est regardée comme un chef-d'œuvre de l'architecture musulmane, ainsi que les deux grandes mosquées érigées à Constantinople, l'une la Suleimanieh et l'autre la mosquée d'Achmet. La grande mosquée d'Aureng-Zeb est une des plus fameuses de l'Inde.

Les palais de Bagdad et de Cordoue rivalisaient de magnificence. Les restes de l'Alhambra de Grenade, bâti dans le 13e siècle, excitent encore l'admiration; et les palais des Grands Mogols à Delhy et Agra dans l'Inde, de même que les grands édifices de la ville persane d'Ispahan, sont des conceptions artistiques, au caractère gigantesque.

Pour ce qui est des écoles publiques, des caravansérails, des hospices, ils se trouvaient presque toujours en rapport avec les mosquées et portaient moins dans leur structure le cachet du beau que de l'utile.

L'érection de tombeaux magnifiques et de monuments funéraires fut un des soins de prédilection des Arabes, des Persans, des Turcs; et parmi les plus remarquables, on cite celui de Zobéide, l'épouse d'Ha-

roun-al-Raschid; celui de Mahomet Ier, à Brusa, dans l'Asie mineure, et le célèbre Tadj-Maal, ainsi que le tombeau d'Akbar, à Agra, l'une des résidences des Grands Mogols dans l'Indostan.

Parmi les aqueducs et les ponts, brillaient, entre autres, ceux de Cordoue, et l'architecture hydraulique prospéra surtout en Espagne, dans la Perse, ainsi qu'en Égypte.

Quant aux habitations privées, à la propreté, à l'alignement et à la régularité des villes, elles n'ont été que rarement l'objet des soins de l'architecture. Les cités les plus opulentes, indépendamment de leurs palais, de leurs mosquées, de leurs écoles, de l'activité de leur commerce, multipliaient les fondations, où le point de vue de l'utilité l'emportait sur celui de l'art. Bagdad comptait dix mille bains, quatre mille lieux de rafraîchissements, six cents canaux, quatre cents moulins, cent cinq ponts et cent mille jardins pour l'agrément des habitants.

Les édifices étaient construits de manière à manquer d'apparence, du côté de l'extérieur, et à rassembler à l'intérieur, toutes les ressources de l'art. Le cachet de cette architecture se montrait moins dans la beauté des formes architectoniques, que dans la recherche des attraits qu'offre la nature elle-même : dans des jardins, des parcs, des kiosques, des jets d'eau, des bassins en marbre, des ménageries de lions; dans

une riche ornementation du sol, des parois, des murailles, et dans le grand nombre des colonnes, des toits dorés et des coupoles. C'est l'architecture indigène qui donne, sous bien des rapports, le ton à celle des musulmans, développée par les Arabes, d'après leur génie et leur goût; c'est l'architecture indigène qui détermine les différences entre celle de l'Inde et de la Perse, de l'Asie, de l'Égypte et de l'Espagne, contrée où, dès le 10e siècle, elle affecte spécialement un caractère original. Des Arabes, procède, surtout, l'introduction de nombreuses colonnes, élégantes et très-élancées, qui se groupent, dans certains cas, en faisceaux plus ou moins compacts, pour soutenir les constructions dont le poids réclame un ferme appui. C'est d'eux que viennent, l'ornementation, souvent chargée et fantastique, connue sous le nom d'arabesque; les toits plats, les coupoles dorées, les tourelles ou minarets qui s'élèvent de toutes parts, et tant d'autres enjolivures, plus propres à frapper les yeux, qu'à produire l'impression du beau.

Au point de vue de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, aussi bien que des jouissances qui tiennent à la vie matérielle, les musulmans, en général, ont suivi l'impulsion diverse des traditions et des usages, propres aux différentes contrées soumises à leur domination. Au sein de leur ancienne patrie, les Arabes diffèrent entre eux, les uns, par une vie

sédentaire et des habitudes agricoles; les autres, par une vie errante, aventureuse et pastorale. Une fois jetés par les conquêtes dans les régions les plus diverses, ils ont contracté, selon les lieux, un genre de vie déterminé par les circonstances naturelles et les nécessités locales : tantôt livrés à une vie nomade, comme dans une partie du Magreb ; tantôt voués à l'agriculture, comme dans l'Afrique carthaginoise et principalement en Espagne. L'Égypte, depuis la conquête, est restée, comme précédemment, le siége d'une culture agricole, toujours active et fructueuse. Il en est de même de la Perse et d'autres contrées de l'Orient, dont les peuples, soumis à l'islam, ont continué l'exploitation de l'agriculture et de l'industrie traditionnelle et nationale.

Quant aux peuples de race turque, et aux Turcs ottomans surtout, ils se distinguent éminemment, par leur répugnance instinctive à s'occuper d'agriculture et des travaux de l'industrie; et, abstraction faite des esclaves, on peut dire que c'est aux sujets restés en dehors de l'islam, que revient aussi une grande partie de l'activité laborieuse et du travail économique, qui alimentent les besoins et les ressources matérielles.

Indépendamment des cultures, propres aux différentes contrées soumises à l'influence arabe, qui ont conservé leur caractère, depuis l'Inde jusqu'à l'Atlan-

tique, depuis l'Oxus jusqu'au Nil et à la région de l'Atlas; il en est qui, par les relations nées des migrations des Arabes, ont gagné en extension : telles que la culture des jardins; l'art des irrigations utiles; la culture de certains fruits, de certaines plantes alimentaires, de certains produits naturels; comme la culture du dourra, du riz et de la canne à sucre, du coton et des vers à soie, qui ont passé, de proche en proche, jusque dans le sud de l'Europe, par l'intermédiaire surtout de la Sicile et de l'Espagne.

Chacun des pays musulmans a eu, de même, son industrie indigène et traditionnelle : la Perse, ses ouvriers habiles, ses tapis, ses étoffes de soie, ses broderies et ses teintures, ses essences et ses eaux de roses; Bagdad, ses tissus en soie, ses dorures, ses ouvrages en or; Mossul, ses tissus délicats, connus sous le nom de mousseline; Koufa, ses huiles préparées; la Syrie et surtout Damas, ses fines lames pour armes blanches, ses velours et ses soieries; l'Yémen, ses tissus indigènes; l'Arménie, ses tapis de pourpre; l'Égypte, ses toiles de fin lin, ses préparations balsamiques, ses préparations d'opium; Fez, les coiffures nommées de son nom, et Maroc, ses maroquins; l'Espagne, ses lames pour épées et ses produits métallurgiques, ses cuirs préparés à Cordoue, ses soieries tissées à Séville, ses voiles précieux recherchés au loin et ses teintures à l'indigo, ses fabriques de papier de

coton, qui, venu de la Boukharie à partir du 8e siècle, remplace le papyrus d'Égypte dans tous les pays musulmans; enfin les Turcs Osmanlis, leurs étoffes de soie, de coton, leurs fils et leurs camelots, leurs fins cuirs et leurs brocarts, leur opium, leur écume de mer et autres produits analogues.

Les Arabes, dès les temps antiques, s'étaient occupés du négoce; soit le long des côtes méridionales et occidentales de leur patrie; soit du côté du continent, par les voyages des caravanes, à travers les régions désertes de l'Arabie et de la Syrie. Troublé un moment par leurs conquêtes, le commerce fleurit plus tard et prend un essor étendu, par suite même de ces conquêtes. Les Arabes non-seulement, mais aussi les chrétiens et les Juifs, y prennent une part active : comme les Arméniens et les Grecs, en Perse et dans l'empire turc, et les Juifs, surtout à Bagdad, à Fez, à Maroc, en Espagne, et dans tout l'empire ottoman. L'immense extension de la langue et de l'écriture des Arabes favorise, au sein de l'islam, toutes les relations commerciales, qui souvent ont mis en relief la probité des musulmans, dans les transactions de ce genre. En vertu de leur despotisme, les princes mahométans, surtout, ont exploité autant que possible les bénéfices des négociants, à l'aide d'impôts élevés, qui ont dégénéré, en Égypte, en véritable monopole. Du reste, à différentes époques, plus que dans les temps

actuels, les princes et autres personnages, animés d'un zèle religieux, ont fait preuve de munificence dans l'établissement des puits, dans la construction des bazars, des caravansérails, des routes, et ont donné leur attention à une bonne police commerciale.

Le commerce continental a conservé, sous les Arabes et sous les peuples musulmans qui ont succédé à leur puissance, les routes et les stations anciennes, connues déjà de l'antiquité. Dans toute l'Asie occidentale, les relations du sud au nord s'effectuaient par la Syrie, où Alep, Damas et Hamath formaient les stations principales. Les caravanes, venant du nord, se dirigeaient spécialement vers Médine et vers la Mecque, où la foule des pèlerins, entraînait dans un même courant, une multitude de marchands, dont le négoce trouvait son compte à ces rassemblements nombreux. D'autres caravanes se portaient vers l'Égypte, où Alexandrie, Damiette, le Caire et Assuan formaient des marchés importants; Alexandrie, en particulier, comme grand marché intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, et Le Caire ainsi qu'Assuan, comme entrepôts d'un grand commerce, avec les hautes régions du Nil, l'Abyssinie et l'Éthiopie.

Vers le nord-ouest de l'Asie, le commerce s'effectuait, soit par la route de Syrie, aussi au moyen des caravanes, soit en remontant de Bassora, par la navigation des fleuves, jusqu'à Bagdad et à Mossul.

Diarbékir, sur le haut Tigre, était une place importante, ainsi que, beaucoup plus au nord, les villes d'Erzerum, de Derbent, de même que celle de Trébizonde, sur les côtes de la mer Noire. Sur l'autre rive du Pont-Euxin, le commerce des musulmans établissait ses relations, avec les peuples alors campés dans la Russie méridionale, et parmi lesquels, les Chazares, en partie mahométans eux-mêmes, furent, jusqu'au 10e siècle, les intermédiaires du commerce, avec la région du Wolga. De là, à travers le Chowaresme, arrivaient les pelleteries chez les Persans et chez les Arabes.

Dans la direction du nord-est, les caravanes prenaient leur route, pour arriver jusqu'à Hérat, à travers la Perse moyenne, où Zarendsch, dans le Sedjestan, formait une station importante; tandis qu'à l'orient de la Perse, les caravanes suivaient la route, fréquentée à toutes les époques, qui conduit de l'Indus, à Caboul, à Bamyan, à l'ancienne Bactres, connue plus tard sous le nom de Balk, à Bokhara, à Samarcande, à Khokand et jusqu'à Kaschgar. La soie, la rhubarbe et le musc venaient de la Chine et du Tibet, jusque sur les bords de l'Oxus; et les dynasties mahométanes furent en relations commerciales très-régulières avec la Chine, jusqu'à l'époque des Mongols. Le commerce spécial de la soie s'effectuait vers l'Occident, par une route, qui allait de l'Oxus jusqu'aux

bords de la mer Caspienne, d'où elle remontait le Wolga, pour gagner ensuite, vers le sud, les rives de la mer Noire et les stations de Tana et de Caffa, où, depuis l'époque des croisades, les Génois venaient trafiquer, et d'où ils portaient les marchandises dans les contrées de l'Occident.

Dans les régions de l'Asie mineure, dépendantes de l'empire grec, toutes les relations commerciales furent singulièrement troublées, par les guerres fréquentes des Arabes avec les empereurs de Byzance; et ni sous les Seljoucides, ni sous les Turcs ottomans, cette contrée, jadis florissante, n'a pu se relever de ses ruines.

Quant à la partie occidentale du monde arabe et mahométan, elle a conservé, de tout temps, ses routes tracées par la nature, et qui conduisent, du Magreb, dans le Sahara et le Soudan. Zawisa, Ségelmesse, Tlemcen et, dans la suite, Tombouctou, fondé peut-être par les Arabes, étaient les places principales pour le commerce de ces régions. L'Espagne, sous les musulmans, avait son commerce intérieur, très-actif et très-animé, et trafiquait à l'extérieur, surtout par la voie maritime, avec la France méridionale, ainsi qu'avec l'Afrique du Nord et même avec Constantinople.

Le grand commerce maritime des divers peuples musulmans suit trois directions principales : celle qui

conduit, de l'Arabie, sur les côtes orientales d'Afrique; celle qui, partant des côtes arabes et surtout du golfe persique, se porte vers l'Inde et la Chine; et celle de la méditerranée, vers les pays de l'Occident. Ce n'est que depuis Mahomet II, que la mer Noire, quoique, de bonne heure, visitée par les musulmans, à l'aide du port de Trébizonde, est entrée, plus complétement, dans le domaine commercial des peuples soumis à l'islam. A leur commerce maritime, s'est reliée naturellement, la navigation des grands fleuves de l'Euphrate, du Tigre, de l'Indus, du Nil et, plus tard, du Danube.

Parmi les places maritimes, qui eurent de bonne heure de l'importance pour le commerce des Arabes, se distinguent, dès les temps anciens, les ports d'Aden et de Sirah, où ils rencontraient des Éthiopiens, des Indous, des chrétiens, des Juifs, ainsi que Zéïla, vers le sud, sur les côtes de l'Abyssinie. Leurs expéditions commerciales pénétraient jusque chez les Cafres, et ils fondèrent, probablement, les villes de la côte africaine, Mombaza, Mélinde, Mozambique, et quelques établissements sur la côte de Madagascar.

Les ports d'Aden et d'Elkatif, de Mascat et surtout d'Ormuz, étaient les centres du commerce, qu'ils faisaient par mer, avec l'Inde et avec l'Orient de l'Asie; tandis que, d'un autre côté, par les routes continentales, l'Inde se peuplait d'une foule d'Arabes, dont le

Bengale comptait un grand nombre, avant même que les Gaznévides et, dans la suite, les Ghorides, fissent la conquête de l'Indostan. La côte de Malabar, surtout, comptait déjà, au 9e siècle, plus de huit cent mille musulmans, dont le nombre s'accrut sans cesse, jusqu'au moment où les Portugais débarquèrent sur cette côte, à la fin du 15e siècle. Un convoi régulier de l'Inde transportait, par la mer Rouge, les perles et les pierres précieuses, ainsi que les épiceries, au port de Djedda et en Égypte, où les Génois et les Vénitiens venaient prendre ces marchandises, en échange d'autres produits. La navigation musulmane pénétra de bonne heure à Ceylan, et jusqu'à l'île de Sumatra, à la presqu'île de Malacca, et aux côtes mêmes de la Chine.

Dans la mer Méditerranée, où Syracuse, pendant un temps, fut une des stations principales, le commerce des mahométans rencontre, dès le 10e siècle, la concurrence la plus active de la part des villes maritimes de Marseille, de Barcelone et des côtes de l'Italie. Par suite de cette rivalité, la marine des musulmans s'adonne à la piraterie, qu'elle pratique plus que le commerce.

Aux mœurs simples, qu'avaient conservées, jusqu'aux règnes d'Omar et d'Ali, les premiers khalifes des Arabes, avait succédé de bonne heure, surtout depuis les Ommyades, l'amour du luxe, des jouissances, de

la mollesse orientale. Les cours de Damas, de Bagdad, de Cordoue, de Gazna, du Caire, et en dernier lieu de Constantinople, ainsi que de Delhy et d'Ispahan, ne le cèdent ni en magnificence, ni en jouissances sensuelles, aux grands centres de corruption de l'antique Orient païen, dont Byzance, devenue chrétienne, avait gardé les traditions.

A l'exception de l'Arabie, qui garde ses anciennes mœurs, le monde musulman se distingue, par l'empire qu'exerce partout l'amour des plaisirs sensuels, auxquels les Arabes et les Turcs s'abandonnent avec passion, dès qu'ils sont devenus conquérants. Les Persans se montrent leurs maîtres dans l'art de jouir de la vie, et les Arabes de l'Espagne rivalisent avec les Persans. De toutes parts se répand le goût des jardins embaumés de fleurs; des kiosques et des maisons de plaisance; des grottes, des jets d'eau et des bains; des parfums les plus délicats, qui flattent agréablement les sens et l'imagination, si développés chez les Arabes. Le vin, que défend Mahomet, est remplacé par le haschich et par l'ivresse de l'opium; le café, connu des Arabes au milieu du 13ᵉ siècle, s'introduit à Constantinople, sous le règne de Soliman II; et, malgré de fréquentes défenses, le tabac, au 17ᵉ siècle, devient d'un usage journalier pour les sectateurs de l'islam. Quant aux luxe des vêtements, il porte le cachet oriental, et se montre avec complaisance, dans les

perles, les pierres précieuses et les coiffures de grand prix.

En ce qui touche les relations avec le sexe le plus faible, l'islamisme a très-peu changé aux anciennes mœurs orientales, qui admettaient la polygamie, ainsi que les nombreux harems des princes et des grands seigneurs. Mahomet limite cependant le nombre des femmes légitimes, qui jouissent de certains droits, ainsi que de certains honneurs, réglés par la législation. Mais le fait de la polygamie entraîne, dans le monde mahométan, toutes ses conséquences désastreuses, nées de la passion et de l'intrigue. Les Arabes d'Espagne seuls, dans leurs rapports avec la femme, ont connu la galanterie sous sa forme chevaleresque.

Un dernier trait à signaler, dans ce tableau des mœurs musulmanes, c'est l'existence de l'esclavage, recruté, tantôt par la guerre et l'asservissement des captifs; tantôt par le commerce même, auquel ont pris part trop souvent les États chrétiens maritimes, comme la république de Venise; tantôt par des enlèvements, contraires à toute idée de justice, opérés par des troupes armées de la part des Turcs ottomans, ou par la violence des corsaires et le brigandage maritime. Parmi la foule des esclaves, regardés comme des bêtes de somme, et dépendant uniquement de tous les caprices de leurs maîtres, figurent en première ligne, les nombreux eunuques dês harems, ainsi que

les nègres muets, instruments vils et dégradés de la défiance, de la jalousie et du despotisme domestique, inséparablement lié au despotisme politique, chez tous les peuples de l'islam.

Il suit de tout ce qui précède, que toute la culture musulmane, considérée dans son ensemble, revêt partout et dans tous les temps, malgré la variété des races et les contrastes qui en résultent, une physionomie commune, qui procède du type sémitique et des habitudes orientales; du génie caractéristique, qui distingue la race arabe; de sa fusion à peu près complète avec le reste des Sémites, excepté la famille juive; du mélange, à des degrés divers, de la famille sémite arabe, avec des peuples étrangers, sympathiques à son génie; et par-dessus tout, des principes, de l'esprit, des institutions et des conquêtes de l'islamisme, religion de nivellement, tout imprégnée de despotisme, propre à satisfaire, à la fois, sans les opposer l'un à l'autre, les instincts religieux et charnels, et l'une des forces spirituelles les plus grandes et les plus puissantes, qui aient exercé leur influence dans l'histoire de l'humanité.

Malgré quelques bons éléments qu'on rencontre dans l'islamisme, mais qui sont contre-balancés par des éléments délétères, qui tuent tout essor progressif vers la haute culture humaine, la civilisation de l'islam, dans ses moments les plus brillants, est

moins un progrès effectif dans l'histoire générale des peuples, qu'une transition intermédiaire, entre la civilisation de l'antiquité gréco-romaine, et celle du monde chrétien moderne. La chute de l'empire romain, et de toute sa culture classique, est suivie d'une longue barbarie pour les peuples occidentaux, qui ne se cultivent que lentement, pendant le cours du moyen âge. Pendant cette période, les Arabes et les peuples soumis à l'islam, recueillent providentiellement quelques débris de la succession de l'ancienne culture grecque; l'exploitent, comme usufruitiers, sans en faire sortir le progrès, et la gardent pendant des siècles, comme pour enrichir l'Occident, qui en fera jaillir la lumière. Mais ils perdent la suprématie, en fait de civilisation et de culture vraiment humaine, dès l'instant où les nations chrétiennes, européennes et japhétiques, sont mûres pour saisir l'héritage et en faire valoir les trésors, sous l'influence toute spirituelle, du sémitisme israëlite, du monothéisme chrétien, et de la lumière de l'Évangile, qui, seule, ouvre à l'intelligence des perspectives infinies. Ce sont elles qui donnent alors, un nouvel élan progressif à toutes les tendances de l'esprit, que favorise le christianisme; et, à partir de ce moment, toute la culture musulmane décline, perd son initiative, et se montre avec évidence, comme dorénavant impuissante, en face de la culture chrétienne.

La seule énergie qui lui reste, quoique dans une mesure restreinte, est celle qui tient à son principe de propagande religieuse, à l'endroit des nations païennes, qui, au sein de la race nègre, voient les missions mahométanes étendre la sphère de l'islam, et provoquer une culture, qui, pour elles, devient un progrès. Cette activité missionnaire, jadis si puissante en Asie, en Afrique, dans la Notasie, où elle a soumis tant de païens au monothéisme musulman, reste l'apanage des Arabes, dont la langue, hors de leur patrie, a conquis un vaste domaine au sein du continent d'Afrique, et dont l'influence religieuse ne cesse encore, à l'heure qu'il est, de s'étendre sur ce continent.

CONCLUSION.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES ÉTUDES PRÉCÉDENTES.

SOMMAIRE.

Principes, méthode et résultats.

Avec le tableau qui précède de la culture mahométane, se termine la deuxième série de nos études historiques.

Partant des principes généraux, posés dans la première série, où nous avons tracé l'esquisse d'une philosophie de l'histoire ; tenant compte des travaux de la science et des recherches de la critique, sans les faire entrer, autrement que sous forme de résultats, dans un ouvrage élémentaire : nous venons, dans ces nouvelles études, d'analyser rapidement les bases de la chronologie; les origines de l'univers, de l'humanité et des peuples; l'histoire de la race sémitique, de ses grandes ramifications, et spécialement du peuple hébreu et du groupe sémitique arabe, avec les peuples de races diverses qui s'y rattachent par l'islamisme.

En ce qui touche nos études sur les origines du monde; sur les débuts de l'humanité; les filiations patriarchales; les trois grandes races historiques, souches de toutes les nations de la terre : c'est par

un sentiment profond de la vérité traditionnelle, qu'après avoir examiné les arguments de la critique, nous nous en sommes tenu à Moïse, pour toute cette partie de l'histoire.

On a vu, nous ne l'ignorons pas, dans les documents primitifs, des traces plus ou moins présumables, de sources antérieures à Moïse, d'où procéderait la tradition, telle qu'elle se trouve dans la Genèse; des énigmes chronologiques; des filiations et des noms propres, qui revêtiraient, tout à la fois, une physionomie personnelle, géographique, ethnographique et, au besoin, hiéroglyphique. Tous ces problèmes ont fait l'objet des travaux les plus ingénieux, des recherches les plus savantes. Mais, en présence des hypothèses et des combinaisons douteuses imaginées par la critique, et de l'antique et vivant tableau que nous retrace la Genèse, nous préférons décidément, par un instinct tout historique et nous osons dire scientifique, aux systèmes contradictoires qu'enfantent les commentateurs, cette miniature admirable de l'histoire primitive du monde, qui, dans une perspective lointaine, nous présente la fidèle image du genre humain à son début, et dont les traits, déjà distincts, forment un tout harmonieux; se reproduisent de siècle en siècle, sur une échelle progressive, et apparaissent toujours plus vrais, à mesure que l'humanité se développe historiquement, dans son ensemble et dans ses membres.

Appuyé sur cette tradition, qu'aucun système de date récente ne peut remplacer à nos yeux, et fondé sur des inductions qui nous ont paru légitimes, nous avons choisi, comme cadre de nos études historiques, le tableau généalogique des trois grandes familles noachides, et rattaché à ce tableau et à ses ramifications, les divers peuples de la terre.

Pour déterminer, avant tout, la race des peuples sémitiques, nous nous sommes mis au point de vue de la filiation traditionnelle, telle qu'elle est donnée par Moïse, et nous en excluons les peuples de souche et d'origine camite, dont les idiomes, dits sémitiques, peuvent indiquer des influences, des contacts, des mélanges peut-être; mais n'autorisent nullement à confondre, comme congénères, des peuples que la tradition distingue d'une manière tranchée, et que leur vie historique même marque d'un cachet différent. Les Hélamites, les Assyriens, les Araméens, les Ludiens, les Sémites arphacsadiens, dont nous parlons après les autres, à cause de leur vaste influence jusque sur les temps actuels, sont pour nous les seuls vrais Sémites, à l'exclusion des autres peuples parlant des idiomes sémitiques, que le linguiste, mais non l'historien, peut classer dans la même famille.

La race des descendants de Japhet correspond très-exactement, au groupe ethnographique des langues nommées indo-européennes, que M. Renan n'hésite

pas à ramener à la même souche que le groupe des peuples sémitiques, ne conservant d'incertitude, quant à l'unité d'origine avec les deux premières races, que sur les peuples placés en dehors de leurs systèmes linguistiques.

Ces derniers peuples sont, pour nous, les peuples camites de Moïse, dont le tableau ethnographique doit être exact pour cette race, comme il l'est pour les précédentes. Il ne sert de guide, il est vrai, que dans les limites géographiques et ethnographiques de son temps; sauf à nous à pousser plus loin, pour les peuples de race camite, comme pour les peuples japhétiques, les conséquences de ces données, à l'aide de données plus récentes. C'est en suite de ces conséquences, qui nous ont paru légitimes, que nous rattachons tous les peuples de race noire et de race jaune, de race malaise et de race cuivrée, qui sont étrangers à la fois au sémitisme et au japhétisme, à la grande race des Camites. Sur ce terrain, nous sommes, sans doute, au point de vue rigoureux de la science, qui exige des démonstrations, dans un domaine problématique; mais nous n'avons point contre nous le texte de l'antique tradition, qui est la première autorité, et des raisons que la science avoue peuvent, sinon prouver clairement, au moins appuyer l'hypothèse.

La race sémite est la première qui devait fixer notre

attention, parce que, seule, elle a conservé la clef de toute l'histoire humaine, dans la tradition primitive des origines de notre espèce; dans la notion toute normale d'un pur et saint monothéisme, d'un Dieu Esprit et personnel, qui est l'Éternel, le Dieu de Sem, et dans la conscience progressive d'une révélation divine, qui doit sauver l'humanité, l'élever à sa plus haute puissance, et lui faire atteindre son but, par le triomphe de l'Esprit. Quoique douée, historiquement, du sens du monothéisme, auquel elle a reçu la mission d'initier les deux autres races, ce n'est point par ses seuls instincts, que la race sémite s'est élevée à en concevoir l'idéal, à en tirer les conséquences, et à doter le genre humain de l'élément rénovateur, qui doit le relever de sa chute et l'amener à la perfection. Tous ses rameaux, sans exception, ont fait preuve, tout aussi bien que les Japhétites et les Camites, d'idolâtrie et de paganisme; et sans l'intervention spéciale, incessamment renouvelée, de la parole prophétique et du Verbe révélateur, dans l'élite de ses croyants, nul ne peut dire à quel degré serait descendue cette race, abandonnée, sans contre-poids, à ses tendances naturelles.

Dans l'exposé élémentaire de l'histoire de la race sémite, qui fait l'objet de ce volume, nous n'avons dit que peu de chose, faute de données positives, sur le rameau le plus oriental, qui est représenté par

Hélam, et forme, du côté de l'est, entre l'élément sémitique, l'élément japhétique arien et l'élément camite couschite, le centre d'un antique mélange, qui altère sans doute le sémitisme; mais qui prépare, sans doute aussi, l'influence qu'il doit exercer sur la culture médo-persique, à l'aide de l'idiome pehlwi.

La branche sémitique d'Assur, si profondément mélangée de camisme et de japhétisme, prend plus de place dans nos études, à cause de son rôle mieux connu, comme grand foyer de domination, et comme centre d'influence sur les Sémites occidentaux, qu'elle asservit à son empire et initie aux turpitudes de son hideux naturalisme.

Nos deux esquisses sur les Sémites araméens et ludiens, font connaître succinctement, dans la mesure des données de l'histoire, le rôle borné et fragmentaire de ces deux branches sémitiques, qui n'ont jamais constitué de nationalités compactes, tenant le sceptre de la puissance ou d'une civilisation dominante et expansive.

Quant à la branche d'Arphacsad, la plus variée dans ses rameaux et la plus historique de toutes, elle occupe la plus grande place dans notre étude sur les Sémites.

Les Casdim ou Chaldéens, qui se rattachent à cette branche, se mélangent à Babylone au camisme et au japhétisme. Ils y forment, de très-bonne heure, un

centre de culture antique, où se trouvent, à la fois, des traces de la tradition primitive, héritage de la race de Sem, et des traces plus profondes encore du naturalisme idolâtre, commun à toute l'Asie antérieure; puis, à la chute des Assyriens, c'est par la grande Babylone, siége de l'empire des Chaldéens, qu'est remplacée la grande Ninive, comme puissance dominatrice, jusqu'à la monarchie des Perses.

Le rameau sud-occidental de la descendance d'Arphacsad, sorti d'Héber, par les deux lignes issues de Joktan et de Péleg, jette sur l'Arabie du sud les Joktanides, devenus célèbres comme Sabéens et Hamyarites, en contact avec des Camites; donne naissance, par Nachor, au groupe mésopotamien, qui se perd dans les Araméens; par Lot, au peuple des Moabites et au peuple des Ammonites; par Abraham et par ses fils, aux Hébreux ou Israélites; aux Édomites, aux Madianites, à tous les Arabes orientaux, et surtout aux Ismaélites, qui absorbent finalement, dans la sphère de leur vie historique, si l'on en excepte Israël, toutes les branches sémitiques, d'Hélam, d'Assur, d'Aram, de Lud et de la souche d'Arphacsad, qui se fondent avec les Arabes, dans le monde de l'islamisme.

Les Israélites et les Arabes jouent un rôle tellement fécond, dans l'histoire de l'humanité, qu'ils occupent le premier rang, au sein de toute la race

sémite, dont ils sont devenus les organes, comme apôtres du monothéisme, parmi les peuples des autres races.

Mais il y a cette différence entre l'influence des deux peuples: c'est que les Hébreux ont donné au monde, comme une grâce et un privilége, qu'accepte librement la foi, le monothéisme chrétien, avec ses tendances spirituelles, sanctifiantes et progressives; et que les Arabes, au contraire, lui ont imposé par la force, par la guerre et par la violence, le monothéisme musulman, avec ses tendances charnelles, matérielles et rétrogrades.

Des Hébreux est sorti le Christ, et des Arabes, Mahomet.

La promesse faite à Abraham et à Sara, la femme libre, que d'eux sortiront, par Isaac, une multitude de nations, et que toutes les familles de la terre seront bénies en leur descendance, s'accomplit d'une manière visible, par l'action civilisatrice, libératrice et persuasive de l'Évangile de Jésus-Christ, qui fonde la liberté morale, dans la justice et dans l'amour, chez tous les peuples qui l'accueillent, pourvu qu'ils le mettent en pratique.

Le rôle assigné à Ismaël, exilé comme fils de l'esclave, qui sera comme un âne sauvage et lèvera l'épée contre tous, se manifeste, d'autre part, dans l'action partout aggressive, tyrannique et abrutissante de l'is-

lamisme de Mahomet, qui, au point de vue spirituel, n'est qu'une servitude légale et n'enfante que des esclaves.

Tous les membres du peuple hébreu, qui ont hérité de la conscience et de la foi abrahamite, sont entrés dans le mouvement de liberté spirituelle, qu'imprime à l'élite de la race le monothéisme chrétien, confié depuis aux Japhétites, pour lui faire faire le tour du monde. Les autres sont restés captifs sous la servitude légale de l'alliance de Sinaï, allégorisée dans Agar; ont vu leur nationalité succomber aux armes romaines; toutes leurs familles dispersées, et trop fréquemment opprimées, d'un bout à l'autre de la terre, conformément aux prophéties; et, comme l'avait prédit Moïse, dès le début de leur histoire, au lieu d'être à la tête des peuples, ils ont été mis à la queue.

Par une conformité analogue de la prophétie et de l'histoire, s'est accomplie, pour les Arabes, dans le domaine temporel et dans le domaine spirituel, la parole dite sur Ismaël : « Ismaël deviendra une nation, et sa postérité si grande, qu'on ne pourra point la compter. » Outre toutes les tribus arabes, groupées par les Ismaélites en une grande nation conquérante, ils ont, à l'aide de la conquête, de la propagande de l'islam et de l'influence de leur langue, absorbé toutes les branches sémites, sauf les Juifs, dispersés au loin et fidèles au mosaïsme ; ils ont, de plus, arabisé une

foule de peuples de races diverses, étrangers à la race de Sem, et dont nous avons dû parler, dans une mesure suffisante, sous peine de tronquer notre esquisse. Aussi, en terminant ce travail, si nous relions au peuple arabe, dont ils suivent les destinées, tant de peuples non sémitiques, dans la vie desquels il pénètre, c'est par suite d'une nécessité qui découle des faits eux-mêmes; c'est dans le but de faire mieux connaître le rôle qu'ont joué les Arabes par l'extension de leur puissance; par la diffusion de leur race, de leur idiome et de leur culture; et, tout particulièrement, par l'influence de l'islamisme, qui devait trouver ici sa place, comme grand foyer de vie historique, et qui imprime à tous les peuples compris dans le monde mahométan, un reflet de la physionomie particulière au sémitisme et au génie de la race arabe.

Les deux sections arabe et juive du monothéisme sémite présentent un contraste frappant, dans leur mode de propagande, au sein des peuples qui se soumettent à leur action spirituelle, et dans les rapports historiques où les Arabes et les Juifs entrent dès lors avec ces peuples.

Le monothéisme de Mahomet, accueilli par tous les Arabes, opère sa propagande en grand, par un élan tout national, et par l'action victorieuse et collective de tout un peuple, qui proclame l'unité de Dieu et

l'autorité de son prophète, et s'incorpore résolûment, par l'ascendant de la conquête, de la religion et de la langue, toutes les nations qui se rallient au Coran et au culte d'Allah.

Le monothéisme de Jésus-Christ, qui n'est autre que celui des Juifs, élevé à sa plus haute puissance, dégagé de ses formes légales et de son particularisme, et réalisant pleinement les intuitions de leurs prophètes, effectue son prosélytisme, par l'action tout individuelle des véritables Israélites, ralliés à la cause du Christ, que le peuple juif, comme nation, rejette violemment de son sein, pour se pétrifier dans des formes intolérantes et exclusives; s'isoler dans son étroitesse, dans son mépris du genre humain, et se mettre en hostilité de principes, d'esprit et de mœurs, avec toutes les nations chrétiennes qui se rattachent à l'Évangile.

L'islamisme, pour les Arabes, en affectant le caractère d'une religion universelle, est devenu le grand principe de leur puissance politique, de leur suprématie religieuse, de leur action assimilatrice, du rang, de la considération et de la dignité qu'ils conservent, chez tous les peuples musulmans.

Le christianisme, pour les Juifs, qui en ont repoussé précisément les tendances universelles; qui en ont dédaigné la mission spirituelle et humanitaire; qui se sont isolés en eux-mêmes dans un exclusisme

orgueilleux, est devenu, par l'anathème dont ils l'ont frappé dès l'abord, la cause négative de leur ruine, de leur abaissement moral, du mépris où ils sont tombés, à la suite de leur dispersion, et de l'antipathie profonde dont ils sont devenus l'objet au milieu des nations chrétiennes.

L'islamisme, dès l'origine, dans son fanatisme héroïque, a pris, en face du christianisme, une attitude impérative, hostile, guerrière et conquérante, qui a provoqué, de siècle en siècle, de la part de la chrétienté, une réaction du même genre, une lutte de puissance à puissance; soit dans les guerres de l'Empire grec, contre les Arabes et les Turcs; soit dans les luttes libératrices des Francs et des chrétiens d'Espagne contre les Arabes et les Maures; soit dans le mouvement des croisades, qui, de la fin du 11e siècle jusque vers la fin du 13e, a mis l'Europe chrétienne aux prises avec les musulmans de l'Asie, de l'Égypte et du nord de l'Afrique; soit, enfin, dans les guerres fréquentes des puissances européennes, contre les Turcs Osmanlis, envahissant l'Empire grec, s'emparant de Constantinople, menaçant le reste de l'Europe, et, dans leur haine du nom chrétien et de la vraie civilisation, devenant un péril réel pour la chrétienté tout entière.

Le judaïsme, d'autre part, dans son fanatisme mesquin, a pris, en face du christianisme, une attitude

persécutrice, blasphématoire et méprisante, qui, après la chute du peuple juif et sa dispersion dans le monde, a fait retomber sur ce peuple la haine, le mépris et l'opprobre de la part des peuples chrétiens, tant qu'ils n'ont pas compris eux-mêmes la charité et l'esprit de leur maître. Isolés et disséminés parmi les nations étrangères, les Juifs sont devenus partout, quoique dans une mesure variable, chez les chrétiens et les musulmans, un objet de repoussement, de défiance et de tyrannie, qui a dû leur imprimer le sceau d'un esprit craintif et servile; d'un abaissement de caractère, qu'enfante toujours le despotisme; d'une dégradation sociale, mère de la ruse, de la finesse, de l'habileté et de l'intrigue, dans les relations de la vie et dans la recherche du gain, seule ressource qui leur restât, pour se dédommager de la perte de biens plus précieux et plus nobles. De là, des réactions hostiles, tantôt sourdes, tantôt violentes, qui, pendant tout le moyen âge et une partie des temps modernes, éclatent souvent contre les Juifs, qu'on relègue hors du droit commun; qu'on vexe de toutes les manières; qu'on parque comme de vils troupeaux; qu'on accuse et qu'on calomnie; qu'on chasse, qu'on spolie, qu'on massacre; et, au lieu de ces luttes grandioses, où l'héroïsme chevaleresque se déploie d'égal à égal, entre chrétiens et musulmans, ce sont de basses persécutions du plus fort contre le plus faible, qui signa-

lent l'antipathie et le fanatisme des chrétiens, infidèles à leur mission.

Grâce à la bonne Providence, les vrais principes de l'Évangile, qu'un christianisme intelligent, une saine philosophie, une précieuse liberté de conscience, concourent ensemble à dégager de tout mélange hétérogène, tendent peu à peu à se faire jour dans les idées et dans les mœurs; à fonder le règne de la justice et de la charité dans le monde; à réconcilier Israël avec le Christ réparateur, qui doit le relever de sa chute; à lui susciter des amis, des frères et des consolateurs, dans tous les cœurs vraiment chrétiens, et à l'émanciper enfin, socialement et moralement, d'une manière toujours plus complète, au souffle de l'Esprit de Dieu.

C'est la vertu de ces mêmes principes qui, en s'incarnant dans les faits, peut seule élever la chrétienté à la hauteur de sa mission, en face des peuples de l'islam, aussi bien qu'en face d'Israël; doter les peuples mahométans de l'esprit régénérateur, capable de neutraliser l'influence de l'islamisme, et leur imprimer l'impulsion de la vraie liberté morale, de la haute culture spirituelle et de la civilisation sanctifiante et progressive, à laquelle pousse le christianisme.

A l'Éternel le Dieu de Sem, qui agit dans l'humanité, par son Verbe et par son Esprit; qui a doté les Japhétites de l'héritage d'Israël, pour en enrichir les

nations, et qui, par l'organe de son Christ, veut réconcilier toutes les races, n'en faire qu'une seule famille de frères, et les rendre heureuses dans la paix, appartient l'accomplissement de son plan providentiel; l'œuvre du retour des Sémites à la lumière et à la vie, et le triomphe définitif du vrai descendant d'Abraham, en qui doivent être bénies toutes les familles de la terre.

FIN.



Fautes à corriger.

Page	35,	ligne	25 :	Scélah. LISEZ : *Scéleph.*
—	37,	—	27 :	Caldéens. LISEZ : *Chaldéens.*
—	50,	—	26 :	Bélah et Zoar. LISEZ : *Bélah ou Zoar.*
—	93,	—	19 :	Kufa. LISEZ : *Koufa.*
—	96,	—	18 :	et qui porte le nom d'Hébreux, non parce qu'elle est sortie d'Héber, mais parce qu'elle a passé l'Euphrate. LISEZ : *et qui porte le nom d'Hébreux, et parce qu'elle est sortie d'Héber, dont elle conserve la tradition, et parce qu'elle a passé l'Euphrate et, dans la suite, le Jourdain.*
—	155,	—	2 :	califes. LISEZ : *khalifes.*
—	155,	—	16 :	Mamluks. LISEZ : *Mameluks.*

TABLE DES MATIÈRES.

ESQUISSES D'HISTOIRE GÉNÉRALE. — LES SÉMITES ET LE MONDE MAHOMÉTAN.

PREMIÈRE ÉTUDE.

ASPECT DE L'HISTOIRE, AU POINT DE VUE CHRONOLOGIQUE.

DEUXIÈME ÉTUDE.

ASPECT HISTORIQUE DES ORIGINES DE L'UNIVERS ET DU GENRE HUMAIN.

TROISIÈME ÉTUDE.

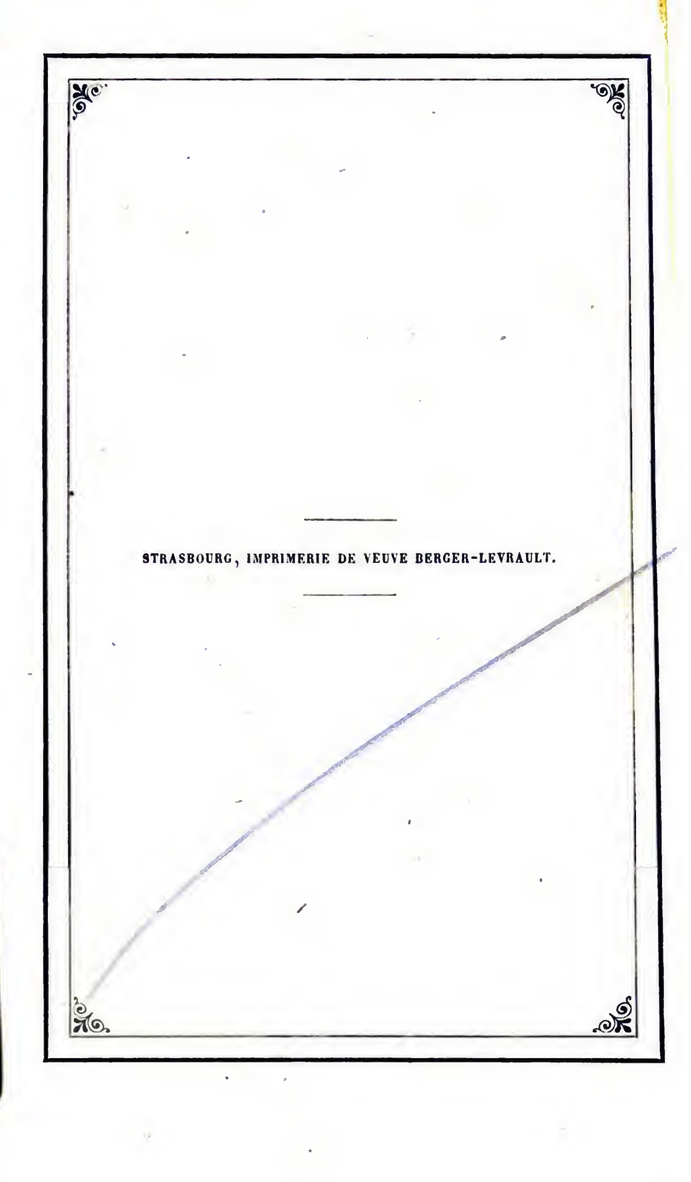
ASPECT HISTORIQUE DES ORIGINES DES RACES ET DES PEUPLES.

QUATRIÈME ÉTUDE.

ASPECT HISTORIQUE DE LA RACE SÉMITE ET DE SES RAMIFICATIONS.

CONCLUSION.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES ÉTUDES PRÉCÉDENTES.



STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.